Grecs, Romains, Allemands

Comment les nazis ont usurpé l'Europe
Passé classique

Jean Chapoutot

Traduit par Richard R. Nybakken



presse de l'université de californie



In honor of beloved Virgil—

"O degli altri poeti onore e lume . . ."

—Dante, *Inferno*

L'éditeur tient à remercier le généreux soutien
du Fonds de dotation en littérature classique de
la University of California Press Foundation,
grâce à un don majeur de Joan Palevsky.

Grecs, Romains, Allemands



Grecs, Romains, Allemands

Comment les nazis ont usurpé l'Europe
Passé classique

Jean Chapoutot

Traduit par Richard R. Nybakken



presse de l'université de californie

University of California Press, l'une des presses universitaires les plus distinguées des États-Unis, enrichit la vie dans le monde entier en faisant progresser la recherche dans les sciences humaines, les sciences sociales et les sciences naturelles. Ses activités sont soutenues par la Fondation UC Press et par des contributions philanthropiques d'individus et d'institutions. Pour plus d'informations, visitez www.ucpress.edu.

Presse de l'Université de Californie
Oakland, Californie

Données de catalogage avant publication de la Bibliothèque du Congrès

Noms : Chapoutot, Johann, auteur. | Nybakken, Richard R., traducteur.
Titre : Grecs, Romains, Allemands : comment les nazis usurpé le passé classique de l'Europe / Johann Chapoutot ; traduit par Richard R. Nybakken.
Autres titres : National-socialisme et l'Antiquité. Anglais
Description : Oakland, Californie : Université de Presse de Californie, [2016] | Comprend des références bibliographiques et un index. | Description basée sur l'enregistrement de la version imprimée et les données CIP fournies par l'éditeurÿ; ressource non consultée.
Identifiants : lccn 2016018677 (imprimé) | lccn 2016016557 (ebook) | isbn 9780520966154 () | isbn 9780520275720 (tissu : papier alk.) | isbn 9780520292970 (pbk. : papier alk.)
Sujets : lcsh : Allemagne—Histoire—1933-1945. | Socialisme national. | Civilisation classique — influence.
Classification : lcc dd256.6 (imprimé) | lcc dd256.6 . c4313 2016 (ebook) | ddc 943 086—dc23
enregistrement lc disponible sur https://lccn.loc.gov/2016018677

Fabriqué aux États-Unis d'Amérique

25 24 23 22 21 20 19 18 17 16
10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Contenu

Introduction

Ce livre est né d'une découverte surprenante : quelques recherches préliminaires sur les mouvements de jeunesse et l'idée d'Europe m'ont conduit aux discours d'Alfred Rosenberg, dans lesquels il affirmait que les Grecs étaient un peuple du Nord. Il s'avère que ce curieux artefact textuel ne fait que répéter le travail canonique de la doctrine nationale-socialiste : Hitler a écrit dans *Mei* *Kampf* qu'il y avait une « unité raciale » (Rasse-*Einheit)* qui liait les Grecs, les Romains et les Allemands, et que ces trois peuples étaient unis dans la même guerre millénaire.

Afin de donner un sens à de telles déclarations, on pourrait commencer par l'argument selon lequel les modernes portent perpétuellement le poids des siècles passés et de leurs légendes. Et s'il est bien un spectre qui a hanté les puissances de l'Europe, c'est bien celui de l'antiquité. Depuis au moins l'époque de la Renaissance, un monument roman, bâti sur de solides colonnes corinthiennes, rappelle la puissance et la gloire de Rome, sa souveraineté fondée sur les armes et les lois, ses aspirations universalistes. Il est presque impossible de ne pas puiser dans le précédent romain dans un Occident qui ne peut parler de pouvoir suprême qu'en termes latins : « empereur », après tout, vient de *imperator,* et « kaiser » (comme « tsar », entre autres) vient de *César.* Après Charlemagne, tous les prétendants à la domination universelle ont cherché à revêtir les robes fanées du défunt *imperium romanum,* et les empereurs allemands, russes, britanniques, français, autrichiens et romains ont tous rêvé de *restauratio imperii.*

La Grèce, de même, n'a jamais été oubliée, moins pour ses armes que pour ses paroles. Il survit dans son abondance d'esprit, le noble profil grec, cette sublime philosophie. La Glyptothèque de Munich était le lieu idéal pour marier la force brute à la beauté de la sculpture antique.
Il n'y avait pas de contradiction entre l'Allemagne philhellène du Frédéric le Grand de Prusse, le classicisme de Weimar ou le roi bavarois Ludwig Ier et ceux qui, avec la Grèce de Missolonghi, vénéraient à l'autel du nationalisme.

Les historiens ne savent que trop bien que, lorsqu'ils se réfèrent à l'Antiquité, l'utilisation politique de l'histoire - faire appel au passé pour justifier le pouvoir politique dans le présent - est un phénomène fréquent, d'autant plus dans les régimes totalitaires qui cherchent à ancrer leurs intentions politiques révolutionnaires. au plus profond des précédents historiques. Staline, par exemple, a chargé Sergey Eisenstein de faire *Alexander Nevsky* afin de s'approprier la première résistance russe à l'impérialisme germanique, et plus tard *Ivan le Terrible* représenter un Kremlin du XVe siècle en combat contre les boyards.

Donc, à certains égards, c'est un terrain familier. Mussolini voulait reconstruire un empire lorsqu'il a tracé les plans de la Via dei Fori Imperiali à Rome. L'utilisation par les fascistes italiens du précédent classique a fait l'objet de nombreuses études, en partie parce qu'elle était si évidente et dramatique. Pourtant, la relation du régime de Mussolini avec le monde antique est souvent restée un peu plus qu'un habillage superficiel et une pompe pure. Les possibilités offertes par le passé semblent cependant avoir revêtu une importance beaucoup plus grande pour le national-socialisme. L'Italie fasciste était également ouverte à la nouveauté, comme le démontrait sa politique culturelle ; L'Allemagne nazie, au contraire, convoitait et vénérait le passé comme un lieu d'origine sacré.

Pourtant, la relation entre le national-socialisme et l'Antiquité semble avoir peu intéressé les historiens. Si l'on admet volontiers que les nazis ont développé une notion indéniablement singulière et cohérente du *Deutschtum* (germanité), on rechigne à associer le national-socialisme à la Grèce et à la Rome classiques.

Mais nous pouvons voir des signes de cette relation partout où nous nous tournons : dans les nus « néo-grecs » d'Arno Breker et de Josef Thorak ; dans l'architecture néo-dorique de Paul Troost ; dans les édifices néo-romans d'Albert Speer ; dans les manuels scolaires, qui présentaient une image assez saisissante de l'antiquité méditerranéenne ; et dans des études universitaires publiées sous le Troisième Reich, y compris des titres immortels tels que *Les cheveux blonds des peuples indo-germaniques de l'Antiquité,* ou des revues savantes pleines d'études teintées d'idéologie comme "Le Juif dans l'Antiquité gréco-romaine". En effet, le monde antique intéressait tellement le Troisième Reich que même jusqu'à

Aux dernières heures d'avril 1945, le *Völkischer Beobachter* et le journal *Das Reich* ont continué à publier des articles sur la Seconde Guerre punique et le renversement de la marée de Rome contre un Hannibal stalinien.

Ma découverte m'a alors conduit à une série de questions : Quelle étrange manie a pu pousser les dirigeants du régime nazi, au milieu du XXe siècle, à parler - et à tant parler - des Grecs et des Romains ? Ou de commander des œuvres d'art néoclassiques et de publier des articles sur la Rome des Fabii ? Ou de soumettre la recherche et l'enseignement sur l'Antiquité à un tel révisionnisme idéologique ?

Nous pensons au national-socialisme comme l'apothéose du racisme en paroles et en actes. Mais le racisme est une pratique d'exclusion : c'est la distinction entre ami et ennemi fondée sur un déterminisme biologique strict qui, poussé à l'extrême, sépare ceux qui arrivent à survivre de ceux qui doivent périr, chez les vivants comme chez les morts. La transmission biologique des traits raciaux exclut tout badinage hors du groupe de parenté, toute digression généalogique, et exige une vigilance extrême et une discipline patrilinéaire sévère. Il peut y avoir plusieurs branches de l'arbre racial, mais l'intégrité et la pureté de son porte-greffe doivent être vérifiées historiquement. Les Allemands ont ainsi retracé leur lignée jusque dans le lointain passé de la paléontologie et de la forêt primitive *(Urwald),* en passant par les Chevaliers teutoniques et les Frères de l'épée (Fratres Militiae Christi), Frédéric le Grand et Bismarck, jusqu'à Hindenburg et, enfin, , Hitler - l'élu des prophètes et l'apogée de la race.

Le fait que, dans le racisme, recoupe partiellement la généalogie permet de clarifier les affinités qui existaient entre le nazisme et l'histoire, entre la race et les traces de son passé, entre la définition de l'identité allemande et la recherche de ses origines. Pour recevoir l'autorisation officielle de se marier, par exemple, les SS exigeaient de leurs membres qu'ils apportent la preuve de leur pur héritage aryen remontant à 1750 : une quinzaine de générations de pureté raciale. Lorsqu'en 1943, on découvrit que deux officiers SS avaient un ancêtre juif commun remontant à 1685, Himmler décida d'étendre l'exigence après-guerre à 1650, soit plus de vingt générations1 . Cette obsession de la pureté généalogique n'affecta pas seulement ces individus qui étaient mesurés, jugés et autrement vivaient dans le présent tout en étant définis par leur passé mais aussi par la race elle-même : les SS et leurs bataillons d'archéologues nazis du Deutsches Ahnenerbe feraient des fouilles à travers Saxe-Cobourg-Gotha, Schleswig , Lorraine, Pologne — mais aussi, curieusement, le mont Olympe en Grèce. Le mot allemand *Ahnenerbe* signifie, en gros, "l'âge de l'héritage ancestral"; avaient-ils des ancêtres des côtes helléniques ?

Un racisme aussi englobant que celui du nazisme semblerait logiquement exclure toute trace d'autre chose que le *Deutschtum le plus strictement défini et soigneusement circonscrit.* Qu'est-ce donc qui rendait les Grecs si intéressants, sans parler des Romains, dont nous discuterons plus tard les discours et les statuts ? A quel besoin profond répondait ce recours à l'Antiquité gréco-romaine ? Y avait-il une déficience intrinsèque, un défaut inhérent au passé germanique ?

L'histoire allemande a fourni un réservoir apparemment infini de modèles pour les nazis et leurs contemporains à imiter ou à s'approprier pour renforcer les revendications de fierté nationale. Le national-socialisme pourrait s'appuyer sur des exemples de la Prusse, du Saint Empire romain germanique et du *Drang nach Osten* (conduite vers l'est) des chevaliers teutoniques, par exemple. Chaque époque de l'histoire allemande a offert une abondance d'archétypes qui glorifiaient les caractéristiques idéales du soldat politique que le nazisme cherchait à créer : l'armée prussienne était un modèle de discipline, d'organisation et de prouesses tactiques ; « Le vieux Fritz » — Frédéric le Grand — offrait une image enviable de ténacité couronnée par le destin ; le Saint Empire romain germanique flattait les ambitions hégémoniques de l'impérialisme nazi ; les épopées teutoniques illustrent l'esprit de conquête qui anime une race en quête d'« espace vital ».

Un triptyque composé d'Hermann (Arminius), d'Henri le Lion et de Frédéric II de Prusse pourrait à lui seul englober pratiquement tous les aspects de l'éthos nazi tel qu'il était promu dans la propagande du parti et de l'État.
Regarder ailleurs aurait même pu être perçu comme un dénigrement de la fierté nationale ; La culture allemande aurait pu être véritablement germanique, sui generis. En effet, la prise du pouvoir national-socialiste a brièvement suscité l'espoir des chauvins culturels, en particulier des historiens de l'Antiquité, qui pensaient pouvoir enfin faire table rase et jeter le latin et le grec au profit d'une antiquité plus véritablement germanique.

Pourquoi alors, malgré la richesse numérique et conceptuelle des archétypes teutoniques, les nazis ont-ils eu recours à des exemples classiques, sacrifiant toute vénération pour l'Antiquité ? Espéraient-ils trouver quelque chose de plus ?

Des exemplaires teutoniques témoignent d'un ethos, celui du guerrier idéologique, d'une valorisation du courage, de la ténacité et du sacrifice pour le bien commun : l'équivalent transalpin des personnages de Tite-Live ou du *De viris illustribus* de Charles François Lhomond - les Camillus, Regulus et Cincinnatus des légendes nationales, fruit d'une subtile alchimie entre science, folklore et intérêt politique, sorte de mariage entre les frères Grimm et Ernest Lavisse.

Mais un *ethos* n'est pas un *genos,* et la philosophie n'est pas une généalogie. Une vision racialisée de l'Antiquité a offert aux nazis l'opportunité de créer

leurs propres origines mythiques et d'écrire leur propre biographie d'un *Urvolk* anobli par le prestige d'Auguste et de Périclès.

Mais ces mythes d'origine germanique à eux seuls n'étaient, pour le dire franchement, tout simplement pas assez bons. L'histoire allemande souffrait d'un défaut fatal et irrémédiable : un manque manifeste de prestige culturel. Dans la hiérarchie occidentale des civilisations, les grossiers Allemands ne possédaient pas le raffinement historique nécessaire. Le but d'Hitler, qu'il a répété à maintes reprises, était de restaurer la fierté d'une nation humiliée par le diktat de Versailles. Ce type de thérapie nationale ne pouvait pas être atteint uniquement par le réarmement et une politique architecturale mégalomaniaque, ou savoir cliquetis dans la vallée de la Sarre, l'Autriche et la Moravie. L'histoire européenne ne ressentirait pas moins la colère du führer que sa géographie. Le temps et l'espace présents ne suffisaient pas. Le passé devra aussi contribuer à la résurrection d'une fierté allemande gravement blessée en 1918-1919. L'appropriation du passé antique, de ses textes canoniques, de ses idées et de ses civilisations, prendrait une signification idéologique vitale.

En France, ce sont Colette Beaune[2] et Claude Nicolet[3] qui ont introduit l'étude de ces généalogies inventées des nations médiévales : alors que les rois anglais invoquaient la pieuse mémoire de Brutus, descendant d'Enée, les monarques français proclamaient fièrement leur descendance du roi hébreu David et François de Troie. La noblesse avait ses Francs, tandis que le tiers état, et plus tard la république, avait ses Gaulois, dans une querelle entre les deux rives de la France qui remonte au XVIe siècle.

Mais ce n'est pas simplement une question d'ascendance manufacturière. Lorsque Rosenberg et Hitler parlaient des Grecs comme d'un « peuple nordique », ils ne revendiquaient pas simplement leur héritage mais affirmaient plutôt une forme de paternité qui bouleversait le concept de lignage : et s'ils étaient tous venus d'Allemagne ? Cette appropriation du mythe aryen, qui n'avait jusqu'alors pas circulé au-delà de quelques linguistes et historiens allemands du XIXe siècle - qui avaient imaginé avec nostalgie que les Doriens de Sparte étaient venus du Nord - a été légitimée et racialisée par les nazis dans leur volonté de donner crédibilité à l'idée que l'Allemagne possédait une telle grandeur qu'elle avait donné naissance à la civilisation occidentale. De cette façon, Rosenberg a soutenu que ni l'imitation légitime de l'Antiquité n'était ni «honteuse incompatible avec la dignité nationale», puisqu'il s'agissait en fait d'une réaffirmation de l'héritage culturel indo-germanique.

Pourtant, malgré la présence et l'importance de ces références à l'Antiquité gréco-romaine sous le IIIe Reich, la question des relations entre le national-socialisme et le monde antique a retenu l'attention.

qu'une attention superficielle de la part des historiens, qui se sont surtout intéressés aux mythes germaniques et au rôle qu'ils ont joué dans l'idéologie nazie.

Quelques historiens, comme Otto Gerhard Oexle4 et Peter Schöttler5, se sont penchés de plus près sur le sort de la profession historique *(Geschich tewissenschaft)* sous le IIIe Reich, qu'ils argumentent en une « légitimation scientifique » de l'idéologie nazie. Le destin de l'Antiquité et l'historiographie du monde antique sous le IIIe Reich semblent avoir exercé une plus grande fascination sur les classiques, qui se sont penchés sur son impact sur l'éthique et les méthodes de leur métier, que sur les historiens du siècle précédent. Les historiens de l'art ont également été un peu plus intrigués par la question ; Alexander Scobie, par exemple, a beaucoup écrit sur la relation entre l'Antiquité et l'architecture nazie.6

Mais il n'y a pas d'étude complète de l'appropriation systématique de l'Antiquité par le Troisième Reich, des nombreux vecteurs par lesquels ses messages ont été transmis, ou des fonctions qu'ils étaient censés remplir. Ce livre cherche à combler cette lacune et à examiner quelles significations plus profondes ces références avaient dans l'économie globale plus large du discours nazi.

De telles références à l'Antiquité étaient abondantes et variées et provenaient d'une multiplicité de sources. Ensemble, ils faisaient partie d'un discours cohérent d'appropriation, d'imitation et d'analogie, qui s'appuyait sur des techniques rhétoriques de citation, d'allusion et de répétition. Ces sources et références se disputaient la vedette dans ce discours riche et largement diffusé, qui a fait l'objet d'une campagne de propagande digne de la signification qui lui était attribuée.

Je montrerai comment l'histoire a été réécrite afin d'annexer les anciens Grecs et Romains à la race nordique. La soif de puissance déchaînée par le totalitarisme nazi s'exprime partout, dans le désir de maîtriser non seulement le présent et l'avenir mais aussi le passé, afin d'établir une domination absolue du présent et une maîtrise de l'avenir.

Hannah Arendt a montré comment les totalitarismes de gauche comme de droite cherchaient à construire un « monde entièrement fictif »7. Ce monde fictif est une prémisse fondamentale de toute doctrine totalitaire, qui prétend comprendre les lois qui régiront le monde à venir. Dans le cas du nazisme, sa prémisse organisatrice était celle de la guerre raciale, une guerre que les peuples sémitiques ont menée non dans l'esprit honorable du combat ouvert, mais dans les ombres sinistres de la conspiration. Une telle prémisse est infalsifiable, au sens défini par Karl Popper : elle ne peut être invalidée, et est acceptée sans critique dans un discours narratif de la réalité qui devient alors une prophétie auto-réalisatrice, offrant ainsi une cohérence rassurante à la mensonge totalitaire.

Arendt a noté que le mensonge répondait aux exigences d'une prédisposition publique

posé pour l'accepter, pour étancher sa « soif vulgarisée de savoir »8 qui trahissait le « désir . . . pour un monde complètement cohérent, compréhensible et prévisible . Les complots imaginaires, en particulier, ont le grand mérite d'être à l'abri de la contradiction ; toutes les incohérences sont étouffées ou occultées par leur simplicité et leur accessibilité, offrant une herméneutique totale du réel.

Arendt a souligné combien la propagande totalitaire était marquée « par son extrême mépris des faits en tant que tels » et a montré comment son mensonge cachait une volonté exagérée de puissance : le mensonge totalitaire « trahit son but ultime de conquête du monde, puisque ce n'est que dans un monde entièrement sous son contrôle le dirigeant totalitaire pourrait-il réaliser tous ses mensonges et réaliser toutes ses prophéties ? »10

La logique totalitaire, cependant, ne s'est pas limitée à la réalité synchronique ; elle fonctionnait également de manière diachronique. Au fur et à mesure que les conquêtes territoriales des nazis se multipliaient, la simple géographie devenait insuffisante et l'histoire elle-même était sujette à appropriation et à réarrangement selon les principes de leur idéologie.

Dans le cas précis du national-socialisme, ce mensonge est devenu une forme de pouvoir, plongeant ses racines mythiques dans les profondeurs du passé le plus lointain. La construction de leur monde fictif ne s'est pas limitée au présent ; les nazis ont saccagé le passé et exhumé les morts, fouillé dans leurs restes pour trouver toutes les preuves permettant de valider les affirmations de leur vision du monde fabriquée. Comme dans le roman classique de George Orwell *1984,*
le palimpseste du passé a été consciencieusement gratté pour répondre aux besoins du présent totalitaire. Toute l'histoire était contemporaine.

Le national-socialisme a offert un mythe. Sa narration, par l'État et ses institutions – et notamment ses organisations artistiques et académiques –
a été présenté comme une réalité. Ses leçons ont été présentées comme des vérités : le discours nazi ne s'est pas adapté pour décrire une réalité extérieure et objective ; au contraire, ce discours a été façonné, de manière interne et autoréférentielle, pour s'adapter aux notions préconçues qui sous-tendent le discours lui-même.

Le mot *mensonge* peut sembler inapproprié, comme un jugement de valeur ou un signe de désapprobation morale, des traits qui n'étaient manifestement pas totalement absents de l'œuvre d'Arendt. Ce que nous voyons et condamnons comme un mensonge n'a certainement pas été perçu ainsi par les acteurs de l'époque. Si l'on peut certainement trouver des exemples de classicistes cyniques ou opportunistes avides, la sincérité d'Hitler lui-même - qui parlait longuement des racines indo-germaniques des Romains dans ses fameuses tables rondes - ou d'un érudit comme Fritz Schachermeyr11, qui obsédé par l'affrontement entre l'Orient et l'Occident dans l'Antiquité bien après 1945, ne fait aucun doute. Le mythe d'un Nordique

Le peuple gréco-romain engagé dans un combat à mort contre l'ennemi juif a validé des préoccupations idéologiques, satisfait des esprits agités en quête de cohérence intellectuelle, et construit dans une certaine mesure sur certains éléments de l'historiographie allemande du XIXe siècle - autant de facteurs qui, pour paraphraser Pierre Bourdieu , rendre ces croyances crédibles.

La question des usages de l'Antiquité nous emmène aussi au cœur de la construction par le régime du citoyen-sujet idéal : réécrire l'histoire de la race pour faire de la Grèce et de Rome des preuves de sa grandeur était au cœur du projet nazi de forger l'homme nouveau. Mais comment cet homme nouveau devait-il être construit ? Comment pourraient-ils le libérer du « bolchevisme culturel » (Kulturbolschewismus) pour en faire un véritable guerrier idéologique, fier de son pays et de sa race, dévoué à son führer et prêt à partir à la guerre ?

La sculpture physique de l'homme nouveau était le but de l'eugénisme, une sorte d'élevage sélectif parrainé par l'État utilisé par le nouveau régime pour promouvoir une nouvelle éthique et esthétique du corps qui imitait une figure grecque idéalisée brandie pour représenter leur ancêtre glorieux. Le sport, les activités organisées du Kraft durch Freude – « La force par la joie », l'organisation du temps libre des travailleurs – et la promotion de nouveaux régimes de santé physique développeraient le physique de cet homme nouveau.

En plus de la formation corporelle, cependant, l'homme nouveau serait soumis à un moulage psychologique, un processus confié à la propagande d'État. La propagande nazie avait de nombreux objectifs, et de multiples moyens et canaux à sa disposition : elle pouvait s'appuyer sur l'art, la publicité, les transmissions radiophoniques, les discours et spectacles publics, les slogans et slogans faciles à retenir (et apparemment omniprésents) - mais aussi les écoles et universités, divers organes du parti et l'enseignement dispensé par ces institutions. Le but ultime de cette propagande était de doter l'homme nouveau d'une nouvelle personnalité et identité, de créer le parfait sujet nazi, fanatiquement dévoué au *Führer, Volk et Reich,* comme le proclamaient fièrement les nécrologies des soldats tombés. La question de l'identité a bien sûr soulevé la question des origines : d'où est-ce que je viens ? Quelle est ma race ? Quelle est l'histoire de ce groupe auquel j'appartiens ? Les idéologues du régime entendent ainsi raconter l'histoire de la race, l'épopée du peuple nordique, donner un nouveau passé à l'homme nouveau. Le national-socialisme s'est engagé dans ce vaste exercice de réécriture qu'est l'invention du passé pour répondre à celle issue de sa propre idéologie, qu'il avait lui-même créée et imposée.

Ce n'était pas seulement le passé, et la fierté légitime qu'on pouvait en tirer, qui était en jeu ici, mais aussi l'avenir. le nouveau des Allemands

l'identité, construite sur la version nazie de l'antiquité, était à la fois une histoire des origines et une indication des horizons futurs.

Dans l'un de ses discours publics, Heinrich Himmler reliait parfaitement ces trois plans temporels : « Un peuple vit heureux dans le présent et dans l'avenir tant qu'il est conscient de son passé et de la grandeur de ses ancêtres . , présent et futur perd un peu de son sens quand on s'aperçoit qu'il constitue l'incipit de toute publication de l'Ahnenerbe. Rien d'étonnant donc à l'attention portée au travail de tous les historiens, archéologues et linguistes employés par l'Ordre noir de Himmler pour explorer les origines de la race et préserver son héritageÿ; une démonstration de leur grandeur ancestrale façonnerait un caractère ferme et confiant, et encouragerait ainsi des déploiements répétés.

Le mythe héroïque de la race jouait donc non seulement un rôle dans la construction identitaire mais renfermait aussi une fonction mobilisatrice. Un appel au passé peut aussi être un appel au devoir dans le présent ; le conduit coule dans les deux sens. Les origines apportent du confort mais aussi des responsabilités. La noblesse de la race existe sur un continuum temporel qui n'est ni discret ni divisible. Le passé engendre le présent, qui à son tour enfante le futur, en toute continuité logique et ontologique, selon une loi malléable mais inviolable. Le sang ne ment jamais ; tant qu'il reste pur, il conserve son potentiel latent. Sa grandeur passée est sans cesse évoquée, même si au fil du temps elle subit des coups terribles et connaît des revers éphémères. Les guerres napoléoniennes, la fin de la Grande Guerre et la République de Weimar ont représenté de tels moments, où sa grandeur a été étouffée par les circonstances, par la dissolution du sang, par une conspiration maligne.

L'histoire de la race, cependant, a également appris à ne jamais désespérer; il pouvait consoler ou cajoler dans la même mesure. Le potentiel de grandeur, par nécessité ontologique, renaîtrait toujours.

On comprend mieux maintenant l'importance idéologique de la réécriture de l'histoire ancienne, présentée comme la première grande époque d'un passé nordique et indo-germanique commun. On comprend que cette révision ne soit pas restée marginale dans les pages non lues de quelques ouvrages clairvoyants mais ait plutôt fait l'objet d'une campagne publicitaire d'envergure relayée de plusieurs manières. Les nus de Breker et de Thorak, l'architecture officielle parrainée par l'État, l'enseignement scolaire et l'endoctrinement idéologique, le cinéma, la presse, nombre des vastes cérémonies publiques organisées par le régime : tout était un support potentiel pour la diffusion de cette nouvelle version de le passé et l'histoire de la race, et donc son identité, tout moyen de faire passer un message

dont la cohérence et la logique constituent un monde en soi *(Umwelt),* saturé de signifiants univoques et unilatéraux qui caractérisent le contrôle totalitaire de l'espace. Ce discours, entendu au sens le plus large du terme, était indissociable de la pratique : le rapport à l'Antiquité s'exprimait non seulement par des mots mais par une variété de moyens et d'actes qui étaient bien plus qu'un simple théâtre mis en scène dans le temps et dans l'espace, des actes qui n'étaient pas seulement décoratifs ou cosmétiques mais éminemment significatifs. Placer Athéna en tête d'un défilé d'art allemand ; la construction de temples néo-doriques à Munich ; la planification de la construction d'un Panthéon géant au cœur de Berlin ; concevoir des normes romaines pour le parti nazi et les SS: ce n'étaient pas des actes anodins mais plutôt l'expression d'une saisie raciste de l'identité grecque et romaine classique annexée au service de la race nordique.

Nous sommes face à une telle multiplicité de références à l'Antiquité qu'elles constituent un système, un univers symbolique dont les signes demandent à être précisés. Fidèle à la lecture hégélienne de l'histoire comme succession et altération d'univers symboliques, Ernst Cassirer, dans son *Essai sur l'homme,* définit l'historien comme un linguiste et la pratique de l'histoire comme la lecture d'une langue perdue, la recréation du code symbolique d'une époque dont la parole ne peut être comprise sans clé. De même, on ne peut comprendre les paroles curieuses de Rosenberg ou d'Hitler sans se plonger dans les travaux des historiens contemporains de l'époque, les essais des savants raciaux, les sculptures d'un Thorak, les dessins d'un Speer.
C'est cette approche qui a guidé les objectifs et la méthode de synthèse de ce livre, inspiré de ces ouvrages d'histoire qui visaient à reconstituer tout un univers mental, comme *Rabelais* de Lucien Febvre, *Pensée grecque* de Jean-Pierre Vernant, ou les écrits du philosophe et historien Lucien Jerphagnon. Je m'en voudrais de ne pas reconnaître également ma dette envers Erwin Panofsky, Denis Crouzet, George Mosse et Fritz Stern.

Replacée dans son contexte, il est clair que cette création d'un univers symbolique à partir de mots, de sculptures, de colonnes et de films n'était pas un acte spontané. C'était en partie un héritage du XIXe siècle allemand, mais il était aussi fortement encouragé par la volonté du parti nazi, puis de l'État nazi, de créer un récit historique capable de façonner la réalité.

Pour prendre toute la mesure de la richesse de ce système, j'ai analysé un large éventail de sources, qui correspondent aux nombreux canaux par lesquels ce discours a été transmis et aussi aux nombreux thèmes de cette étude. La narration de l'antiquité engageait des idéologues,

historiens, philosophes, défenseurs impériaux et théoriciens de la race, cin eastes, sculpteurs, architectes, artisans, athlètes et bien d'autres.

Je commence par analyser les textes canoniques de l'idéologie nationale-socialiste, les discours et les écrits théoriques, les journaux, les mémoires et les tables rondes d'Hitler, Rosenberg, Goebbels, Göring et Himmler - les hommes qui, par-dessus tout, ont créé, encadré et explique le dogme nazi.

L'académie y a apporté une contribution tout aussi significative, à travers les nombreux articles scientifiques publiés dans divers domaines, tels que l'eugénisme, l'anthropologie et l'histoire, dans des brochures, des ouvrages collectifs et les nombreuses revues largement diffusées tout au long de la période 1933-1945. En particulier, la riche iconographie issue de la revue d'art officielle du Troisième Reich, *Die Kunst im Dritten Reich,* avec sa multitude de sculptures, monuments, maquettes, marqueteries, mosaïques, médailles, timbres, modes et publicités, révèle la richesse des supports artistiques influencés par l'Antiquité.

On ne peut pas ignorer la presse. J'ai consulté les archives d'actualités allemandes à Berlin concernant certains événements pertinents pour le sujet, ainsi que des journaux - le *Völkischer Beobachter, Das Reich* et *Das Schwarze Korps,* l'hebdomadaire des SS - qui contenaient des récits détaillés de ces événements, beaucoup sont assez illustratifs dans leurs références à l'antiquité, comme dans le cas des Jeux olympiques de Berlin et des batailles finales de mars-avril 1945. Le cinéma, en particulier *Olympia* de Leni Riefenstahl mais aussi la comédie musicale comique négligée *Amphitryon* de Rein hold Schünzel, n'était pas moins utile, tout comme l'opéra : l'œuvre *Rienzi* de Richard Wagner semble avoir fait une impression considérable sur le jeune Hitler, contribuant à éclairer son idée de l'histoire. Au-delà du monde de l'art, diverses lois et réglementations imposaient le contenu des programmes scolaires en latin, grec et histoire ; les mémorandums décrivant les débats préliminaires autour de ces questions m'ont aidé à comprendre comment le discours nazi sur l'antiquité a été diffusé, tout comme les manuels scolaires et les histoires de l'Allemagne qui en ont résulté, qui ont tous contribué à peupler et à diffuser leur version de l'histoire.

Les archives du ministère de l'Éducation du Reich, du ministère de la Propagande et de la Chancellerie m'ont aidé à clarifier les détails de certains débats officiels concernant l'Antiquité : quels noms, par exemple, ont été initialement proposés en 1936 pour l'Olympiastadion de Berlin - grec ou allemand ?
Quelle écriture les documents officiels du parti et de l'État utilisaient-ils en 1941, gothique ou latinÿ?

Les archives de Berlin-Lichterfelde recelaient un nombre imposant de dossiers sur la formation idéologique requise dans les diverses organisations du parti.

Les pamphlets des SS, des SA et des Jeunesses hitlériennes (Hitlerjugend), destinés à modeler et façonner les guerriers idéologiques de la nouvelle Allemagne, consacraient une place non négligeable dans leur catéchisme politique au récit officiel de l'État de l'Antiquité. l'histoire.

Comment pourrais-je gérer une telle abondance de sources ? Cette question confronte tout historien de la modernité qui était submergé par le volume des matériaux à sa disposition. J'ai simplement tenté d'écouter, de lire, d'observer ces sources afin de relayer, un peu à la fois, les échos, les témoignages ou les réfl exions révélés par la présence et la résonance de ces textes, fi lms, mosaïques, statues. Y avait-il des thèmes et des concepts récurrents ? Quelles constantes ou obsessions ont structuré la réécriture de l'histoire ancienne ? J'espère ainsi dessiner les grandes lignes de ce discours de la mythologie historique mise au service de l'idéologie.

Il existe encore des distinctions chronologiques dans la manière dont certains thèmes sont abordés. L'image de Rome, par exemple, est fortement conditionnée par la relation entre le Reich et l'Italie fasciste et son évolution dans le temps - d'un article de 1935 qui dénigre le latin à la publication en 1943 de *Rom und Karthago,* qui resserre les rangs autour de Rome - Berlin en affirmant que Rome était un empire indo-germanique combattant les Sémites et les Phéniciens de Carthage, dépeint comme un précurseur de l'Angleterre contemporaine. On peut également lire le changement au fil du temps dans les commentaires d'Hitler sur l'histoire romaine, de son appropriation comme modèle à imiter, dans *Mein Kampf,* à son utilisation comme avertissement ou préfiguration d'une catastrophe imminente, comme dans les tables rondes de 1942. Dans Landsberg Prison, Hitler s'est encore inspiré de Rome pour construire le Troisième Reich ; dans le contexte radicalement différent de la Seconde Guerre mondiale, Rome en est venue à signifier une résistance totale contre les ennemis raciaux de l'Allemagne jusqu'à ce que finalement, en 1945, cela signifie déclin et chute, et mort parmi les ruines.

D'une manière générale, cependant, le portrait de l'Antiquité gréco-romaine n'en conserve pas moins une cohérence remarquable. Dans le canon de l'idéologie nazie - de *Mein Kampf* à la construction des grands édifices de Nuremberg et à travers tous les manuels scolaires et traités savants publiés à l'époque -, il y avait un discours cohérent sur l'Antiquité, qui décrivait l'époque comme la première et, à l'exception d'une partie du Moyen Âge ottonien (saxon) et de la Ligue hanséatique, la seule grande époque de l'histoire indo-germanique nordique. L'antiquité gréco-romaine a été relue et réécrite à travers une variété de médias pour forger une vision du monde qui offrait au lecteur, auditeur, spectateur, étudiant et sujet du nouvel empire un récit vigoureux et robuste de leur passé.

Cette fable a fait de l'histoire gréco-romaine un site ou un écran pour le transfert ou la projection de tous les rêves, obsessions et peurs du national-socialisme lui-même. Le fantasme du corps masculin parfait trouve ainsi son expression dans la forme harmonieuse et idéale du jeune Adonis grec. Le rêve d'un contrôle totalitaire sur une société bâtie sur des légions de guerriers idéologiques se nourrissait du mythe de Sparte, la vision hégémonique de la domination impériale mondiale son archétype à Rome. L'obsession nazie pour la guerre raciale a été justifiée par les guerres perses et puniques, la paranoïa concernant la conspiration par l'irruption du christianisme et du judaïsme à Rome. La peur la plus grande et la plus fondamentale des nazis, celle de leur mortalité, n'avait besoin d'aucune confirmation au-delà des colonnes en ruine et des ruines des temples grecs et romains, ombres de deux grandes civilisations anciennes qui avaient déclaré qu'elles dureraient pour l'éternité, pour soudainement disparaître.

J'espère illustrer les grandes lignes de ce discours, cette autre histoire ancienne, en étudiant les trois fonctions qu'il remplissait pour un parti et un État préoccupés de créer un homme nouveau, de construire un nouvel empire, de créer une société nouvelle : celle de la glorification, d'imitation et de prémonition prophétique.



partie un

Annexion de l'Antiquité

Mais trois ou quatre mille ans avant notre naissance, nous sommes absolument libres. . . .

C'est pourquoi il est arrivé qu'un jour j'écrive : dans le le commencement était la fable !

Ce qui signifie que toute dérivation et tout début de les choses sont de la même substance que les chansons et les histoires qui nous entourent au berceau. . . .

Toute antiquité, toute causalité, tout principe humain, sont des inventions fabuleuses et obéissent aux lois simples de l'invention.

—Paul Valery, "Sur les mythes et la mythologie"

« Au commencement était la Fable » : le constat sobre de Paul Valéry, parfois à mi-chemin entre étonnement et désillusion, à la base de son sain scepticisme à l'égard de tout discours sur les origines, aurait pu être une devise nazie. Le national-socialisme a enseigné aux Allemands que toutes les civilisations connues, à l'exception potentielle des cultures précolombiennes les plus lointaines, avaient été l'œuvre des peuples nordiques. Elle s'approprie ainsi symboliquement le concept même de civilisation par souci de définition et de défense de la race, appropriation qui préfigure plus tard des revendications territoriales bien plus tangibles. Si la race indo-germanique avait créé toutes les grandes civilisations, alors ses descendants les plus purs et les plus directs - les Allemands contemporains eux-mêmes - pourraient revendiquer le monde entier pour leur patrie ancestrale. Hitler, l'artiste contrarié et amoureux de la beauté et de la culture, deviendrait un pilleur de musées ; les nazis, pillards de l'histoire, vont se révéler les conquérants brutaux de terres qu'ils prétendent être encore leu



chapitre 1

Mythes d'origine

ex septentrione lux

Pour une bonne fin, il faut un bon début. (Il est important de bien commencer, car bien sûr l'essentiel est de bien continuer - c'est le storytelling.) Telle est la règle implicite mais toute-puissante qu'une communauté soucieuse d'édifier en racontant son histoire - à elle-même, aux autres, à la postérité —devrait suivre.

—Nicole Loraux, *Né de la terre : mythe et politique à Athènes*

L'histoire apprend aussi à rire des solennités de l'origine. . . . L'Origine précède toujours la Chute. Elle vient avant le corps, avant le monde et le temps ; il est associé aux dieux, et son histoire est toujours chantée comme une théogonie. Mais les débuts historiques sont modestes : non pas modestes ou discrets comme les pas d'une colombe, mais moqueurs et ironiques, capables de défaire tous les engouements.

—Michel Foucault, "Nietzsche, Généalogie, Histoire"

Les questions d'identité sont souvent liées à celles des origines. Le lien conceptuel entre les deux est tel que la célébration du premier passe souvent par l'embellissement du second.

Les nazis ont développé un mythe d'origine cohérent et ont fourni à l'homme une ascendance distinguée parce qu'ils voulaient glorifier une nation gertry sévèrement vaincue en 1918, d'abord par une défaite militaire rarement reconnue comme telle, puis par une paix à Versailles qui fut perçu comme un diktat.

Ce discours sur les origines a été conçu et transmis de diverses manières, y compris par la recherche académique et savante. L'histoire et l'anthropologie, souvent perçues comme des sciences auxiliaires, ont été mises au service de la nouvelle discipline régnante, la science raciale *(Rassenkunde),* produisant le type d'érudition sous le IIIe Reich que ses dirigeants réclamaient. Beaucoup d'érudits n'ont pas eu besoin de beaucoup de conviction, cependant, les nazis ne faisaient que donner un nouveau souffle à une vulgate largement acceptée au sein de l'académie allemande depuis le XIXe siècle : celle des origines nordiques de toute civilisation.

Autochtonie et identité nationale allemande

Dans son essai Qu'est-ce qu'une nation ?, l'historien français Ernest Renan, qui connaît bien l'Allemagne voisine et son historiographie, écrit : est le capital social sur lequel on fonde une idée nationale. »1

Pendant une grande partie du XIXe siècle, l'Allemagne s'est considérée comme « en retard », une *nation verspätete2,* en retard ou en retard par rapport aux autres grandes puissances européennes. Le contraste avec la France, en particulier, avait paru frappant aux Allemands instruits depuis le tournant du siècle : la France était une nation unie, réunie d'abord par ses grands monarques, puis par son État nouvellement centralisé, avec ses lois codifi ées et ses statuts établis. par la volonté générale de la Révolution après 1789.
Puissante dans son unité, la France avait remporté une grande victoire sur le soi-disant Saint-Empire romain germanique de la nation allemande ; le peuple représenté par les deux derniers mots de cet auguste titre, quant à lui, encore rongé par sa défaite de 1806, restait à définir.

Mais comment définir l'identité nationale allemande ? La réponse n'était certainement pas d'ordre politique : contrairement aux Français, les Allemands étaient divisés en une multitude de petits États, royaumes, principautés, margraves, villes libres, évêchés et baronnies - plus de trois cents en tout au moment de la paix de La Westphalie en 1648 avait flatté les désirs de pouvoir et d'autonomie de leurs dirigeants en leur accordant généreusement la souveraineté territoriale *(Landeshoheit)* en échange du maintien de la fiction peu tenable qu'était le Saint Empire romain germanique.

L'identité culturelle allemande était-elle ? Oui et non. Certes, les humanistes allemands étaient fiers de leur forte identité linguistique depuis la Renaissance, lorsque Martin Luther érigea le premier monument à la langue allemande en traduisant la Bible de Jérôme dans la vulgate en 1522.
Mais la langue allemande ne pouvait pas se vanter d'une uniformité ou d'une réglementation

autorité équivalente à celle de l'Académie française. C'est resté une Babel de dialectes, dont beaucoup continuent de posséder une force déroutante encore aujourd'hui (du moins pour un observateur français élevé avec le type de normes linguistiques imposées par l'Académie Condorcet et Jules Ferry). De plus, après la Réforme, les Allemands furent à nouveau divisés, cette fois selon des critères religieux, entre le nord majoritairement protestant et un sud rhénan et alpin heureusement catholique. Cette cloison longeait une frontière surnommée *der Weisswurstä quator,* ou "la ligne de la saucisse blanche" - le nord et le sud étant également divisés par leurs préférences gastronomiques.

Confrontés à une pénurie d'alternatives politiques, linguistiques ou religieuses, les Allemands du XIXe siècle se sont tournés vers l'anthropologie. Ne pouvaient-ils pas ne pas trouver la clé insaisissable de l'identité allemande en étudiant la race d'un peuple qui avait vécu sur le sol germanique depuis la nuit des temps ?

Les preuves de l'existence de cette race remontent à au moins deux millénaires. Depuis la Renaissance, les érudits allemands pouvaient compter sur une autorité aussi importante que Tacite, qui avait brièvement décrit les barbares que les Romains avaient rencontrés et combattus au nord du Danube et à l'est du Rhin. Dans *De origine et situ germanorum,* l'historien officiel de la dynastie flavienne confère la patine du prestige classique à un peuple sans histoire écrite. Les sujets et citoyens français avaient bien plus tôt choisi de s'approprier les écrits de César, qui leur avait conservé et entretenu le pieux souvenir de leurs Gaulois5 . la plume d'un grand auteur romain était comme un acte de naissance, preuve de son authenticité et de sa vénération, ainsi que de sa continuité à travers l'histoire jusqu'à nos jours.

L'Allemagne était donc le pays peuplé des Allemands. Mais d'où venaient ces premiers Allemands eux-mêmes ? Tacite n'avait dressé qu'une généalogie hâtive des peuples germaniques. Avec un manque évident d'imagination, et ne sachant à qui ils appartenaient, il avait simplement répété une idée empruntée aux Grecs, idée destinée à une vie longue et saine. Il planta fermement les racines de leur arbre généalogique dans le sol où les Romains les avaient trouvés :

> Les *Germani* eux-mêmes sont indigènes, je crois, et n'ont nullement été mélangés par les arrivées et les alliances d'autres peuples6.

Ces deux mots latins, *Germanos indigenas,* formeront le fondement du mythe de l'autochtonie germanique. En latin, l' *adjectif indigène, -ae* est dérivé de *unde,* le pronom relatif ou interrogatif

qui désigne l'origine, ici transposé dans le préfixe corrélatif inde- . L' *indigène* est donc « celui qui vient d'ici », « ici » étant le lieu en question. Le terme latin utilisé par Tacite correspond donc précisément au sens exprimé par les racines grecques du mot *autochtonie :* les Germains sont nés d'eux-mêmes *(auto-),* sans addition, aide ou agglomération de peuples extérieurs, dans leur propre terre natale *(-chthony).* À cet égard, ils se considéraient comme les Athéniens, dont la conviction de leur propre supériorité sur les autres Hellènes reposait sur la croyance qu'ils y étaient nés -

contrairement aux Spartiates, par exemple, qui étaient le produit de l'immigration dorienne7.

A cette autochtonie, génération spontanée d'un peuple à partir de son propre sol, véritable parthénogenèse à partir d'une terre fertile gorgée de sang, s'ajoute un second topos : celui de la pureté raciale. Après leur immaculée conception, les peuples germaniques ne s'étaient jamais métissés avec d'autres races :

> Pour ma part, je suis d'accord avec les opinions de ceux qui pensent que les habitants de la Germanie n'ont été entachés d'aucun mariage avec d'autres tribus, mais ont existé en tant que peuple distinct et pur, ne ressemblant qu'à eux-mêmes.

Ayant légué aux Germains leur ancienne lignée, Tacite les flatte également en décrivant leur impressionnante stature physique et morale. Son ethnographie a établi la caricature anthropomorphique qui a défini le stéréotype teutonique et qui a poursuivi le peuple allemand depuis lors. Leurs physiques parfaits étaient dotés de traits moraux tout aussi louables. L'ethnotype teutonique était donc admirable de corps et d'esprit. Il n'est pas difficile de voir comment Tacite a gagné sa place de choix dans le développement de l'identité nationale allemande.

migrations aryennes : les épreuves et tribulations d'un mythe

Dans les siècles qui ont suivi sa redécouverte entre 1450 et 1500, la *Germanie* de Tacite et les idées qu'elle contenait ont été une source de spéculation continue sur la pureté, le contenu et l'universalité du caractère allemand.

Entre-temps, cependant, le mythe de l'autochtonie allemande est ébranlé par l'émergence d'un discours concurrent sur les origines qui capte l'imaginaire des intellectuels occidentaux des Lumières : l'idée que les peuples d'Europe occidentale sont venus de l'Inde.

Les mythes d'origine adoptés par les nations européennes nouvellement formées puisaient tous à une source commune : l'histoire de la Genèse, inscrite dans les Écritures comme une vérité incontestable transmise de Dieu. Chacun de ces mythes s'est efforcé de synthétiser la révélation biblique avec l'histoire de l'Antiquité et la mythologie classique en une seule fresque unifiée de toute l'histoire humaine depuis Adam.

Le mythe de la Genèse commença cependant à poser problème au XVIIIe siècle, car ses racines étaient à la fois juives et chrétiennes ; elle se trouvait ainsi en conflit direct avec les sentiments antireligieux et anticléricaux de nombreux esprits éclairés de l'époque. Tout penseur véritablement libre ne pourrait jamais admettre qu'il considère les Écritures comme la source inégalée de toute vérité. Il (ou parfois elle) était beaucoup plus désireux de faire appel aux sciences de l'histoire, de la géographie ou de la linguistique lorsqu'il discutait des origines de l'humanité.

De plus, la judéité de l'histoire d'Adam allait à l'encontre de l'antisémitisme dominant de l'époque. L'héritage du christianisme était solidement ancré dans la mentalité occidentale, et l'antijudaïsme, mélange ambivalent de haine, de méfiance et de dédain, virant parfois au pur et simple, était un sentiment quasi universel, partagé même par l'abbé Grégoire, qui par ailleurs défendait la cause de l'émancipation juive.

Le mythe adamique impliquait une parenté partagée avec les Juifs, une souillure de filiation sémitique que beaucoup ne pouvaient tout simplement pas admettre.

Le dix-huitième siècle s'est donc avéré une recherche d'une alternative appropriée avait. Le berceau de l'humanité ne se trouverait plus en Adam ou dans la Palestine des prophètes, mais plutôt en Inde, hypothèse soutenue notamment par le célèbre anticlérical et foncièrement antisémite Voltaire. C'est l'idée qui a donné naissance au mythe aryen, étudié plus tard avec tant de profondeur par le grand historien franco-russe Léon Poliakov.9

L'intérêt pour l'Inde grandissait à l'époque à la suite de l'exploration et de la conquête britanniques. Les récits de voyage de divers explorateurs racontent les merveilles de la culture indienne. Le climat général de l'anglophilie a aidé ces idées à se répandre dans les classes instruites d'Europe. C'est également à cette époque que les géographes ont commencé à supposer que l'intérieur du sous-continent indien ne ressemblait à aucune autre terre sur terre. La présence de coquillages sur pratiquement toutes les masses continentales du monde corroborait le mythe du Grand Déluge, auquel l'homme n'aurait pu survivre que sur les plus hauts sommets de la planète - les sommets imposants de l'Himalaya.

L'idée que l'humanité venait de l'Inde plaisait aussi aux plus fervents des croyants chrétiens. Après tout, le jardin d'Eden était censé être situé quelque part à l'est, et les merveilles de l'Inde ressemblaient fortement à ce paradis terrestre si désespérément recherché depuis le

Moyen-âge. De plus, les montagnes d'Ararat, où Noé et son arche sont venus se reposer, pourraient très bien avoir été situées dans l'Himalaya.

La théorie Out-of-India (également connue sous le nom de théorie indienne d' *Urheimat)* a également été apparemment réaffirmée par la nouvelle étude de la linguistique comparée. En 1788, un juge britannique en poste au Bengale nommé William Jones décida de soulager son ennui en prononçant une série de conférences dans lesquelles il affirmait avoir trouvé un lien entre le sanskrit

- la langue la plus ancienne du monde - et les langues anciennes et modernes d'Europe. : latin, grec, allemand, anglais et français. Citant un certain nombre de structures grammaticales homologues et de relations lexicales, il a conclu que le sanskrit était la langue maternelle originelle de toutes les langues européennes modernes, d'où chaque langue vernaculaire contemporaine avait émergé.

La seconde conclusion découlait de la première : la seule manière dont cette langue aurait pu atteindre l'Europe était si le peuple indien avait migré vers l'ouest pour occuper et peupler l'Europe elle-même. L'homme occidental moderne est un descendant direct de ces envahisseurs indiens, qu'on appellera par la suite au XIXe siècle les Indo-Européens : une tribu supérieure de peuples blancs, créateurs de toute culture, descendus des sommets de leur patrie beau jour pour errer et subjuguer le monde et avait ainsi créé toute la civilisation.

Les études indo-européennes ont été créées et développées en tant que science de l'ascendance. En 1808, l'écrivain, historien et philosophe allemand Friedrich Schlegel publie son essai « Sur la langue et la sagesse des Indiens »10 , devenant ainsi le premier indo-européaniste. C'est le même Schlegel qui, dans un autre de ses essais, publié en 1819, introduisit le mot *Arier* en allemand ou pour désigner ces migrants conquérants qui avaient donné naissance aux langues, aux peuples et aux cultures de l'Europe moderne. Schlegel a inventé le terme après le sanskrit *Arya,* pour «noble», qui, selon lui, faisait également un signe de tête vers la racine du mot allemand *Ehre,* ou «honneur».

Plus que les Français ou les Britanniques, les Allemands adoptent volontiers ce mythe d'origine et s'enorgueillissent de leur généalogie aryenne ; à tel point, en effet, qu'en plus du mot *aryen,* ils inventèrent le terme *Indog ermanisch* (indo-germanique)11, pour désigner non seulement ces glorieux ancêtres mais aussi leurs descendants contemporains, qui pouvaient ainsi prétendre avoir conservé des traces de la pureté intemporelle de leurs ancêtres sur le sol sacré allemand. L'affiliation linguistique directe n'a fait que renforcer leurs revendications de parenté raciale. En Allemagne donc, l'Indomanie se transforma en Germanomanie. Les Indiens avaient semé le fertile germain

sol et mis au monde un peuple à la fois allemand, indo-germanique et aryen.

Tous les esprits éclairés de l'époque ont accepté ce nouveau mythe d'origine. Hegel lui a donné une imprimatur savante et l'a élevée au niveau de la métaphysique dans ses *Leçons sur la philosophie de l'histoire mondiale12,* retraçant le développement de l'esprit du monde *(Weltgeist)* qui, ayant pris naissance en Orient, s'est déplacé vers l'Occident pour trouve son expression la plus complète dans le concept allemand de liberté. Jacob Grimm, dans la préface de son *Ges chichte der Deutschen Sprache* de 1848 (Histoire de la langue allemande)13 fait écho à des idées similaires.

Il convient de noter que l'Allemagne à l'aube du XIXe siècle était au cœur d'une crise d'identité dont les racines étaient bien plus profondes que l'invasion et l'occupation napoléoniennes. Dans ce contexte, le mythe aryen confère à l'Allemagne un sentiment d'unité et d'invincibilité par rapport à toutes les autres nations ; les Allemands croyaient que leur pays était la terre d'élection des envahisseurs aryens de l'Europe.

Mais si les Allemands se contentaient initialement de considérer l'Inde comme leur *Urheimat aryen,* ou "maison ancestrale", ils ont progressivement déplacé ce berceau de la civilisation humaine plus à l'ouest, choisissant plutôt de le trouver dans l'Allemagne et la Scandinavie modernes.

Le mythe des origines nordiques de toute civilisation allait devenir le fondement idéologique des mouvements nationalistes et racialistes qui ont surgi dans toute l'Allemagne et l'Autriche dans la seconde moitié du XIXe siècle. De ce point de vue, les Nordiques ou les Indo-germaniques étaient les seuls créateurs du monde ; toute la culture occidentale était issue de cette prolifique race guerrière du Nord, qui avait donné naissance aux grandes civilisations du monde.

La littérature de propagande de ces divers groupes racistes14, que le jeune Hitler lisait avec voracité pendant ses années d'indolence et d'itinérance à Vienne15, a constitué le pont qui a introduit le mythe aryen du XIXe siècle dans le mouvement national-socialiste. La lecture par Hitler des philologues Arioso Guido von List et Jörg von Liebenfels16 a directement inspiré la composition de son sinistre discours idéologique «ÿPourquoi sommes-nous antisémitesÿ?ÿ»17 prononcé à Munich le 13 août 1920. Dans son discours, Hitler raconta les origines des deux principaux types raciaux - les Aryens et les Juifs - et fit du mythe des origines nordiques la plate-forme génétique raciale centrale du Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, ou NSDAP :

> Dans la partie la plus septentrionale du monde, dans ces déchets glacés sans fin, . . . les difficultés perpétuelles et les terribles privations fonctionnaient comme un moyen de sélection raciale. Ici, ce qui était faible et maladif n'a pas survécu, . . . quitter une course de

> géants avec une grande force et vigueur. . . . La race que nous appelons aujourd'hui aryenne fut en fait la créatrice de ces grandes civilisations postérieures dont nous retrouvons encore aujourd'hui les traces de l'histoire. Nous savons que l'Egypte a été amenée à ses sommets culturels par des immigrants aryens, tout comme la Perse et la Grèce ; ces immigrants étaient des Aryens blonds aux yeux bleus, et nous savons qu'en dehors de ces États, il n'y a jamais eu d'autres pays civilisés sur la terre18.

l'oracle indo-germanique : hans Gunther et le nordisme

L'idée que les Indo-Européens étaient à l'origine le peuple nordique a été vigoureusement promue et fermement défendue dans l'Académie allemande ainsi que dans la sphère publique plus large par l'anthropologue racial officiel du parti nazi, Hans Friedrich Karl Günther (1891-1968), un érudit pédant et évangélisateur prolifique de l'évangile racial nordique.

Originaire de Fribourg, où il a fait un doctorat en biologie et en anthropologie, Günther a également été un fervent nationaliste et combattant dans les tranchées pendant la Première Guerre mondiale avant de devenir l'un de ces radicaux, desperados et « hors-la-loi »19 qui ont combattu dans les Freiko rps jusqu'en 1921.

Privatdozent (professeur non titulaire) en Suède et en Norvège dans les années 1920, il s'est néanmoins fait un nom en Allemagne grâce à un flot incessant de publications, qui ont contribué à faire de lui le père de la science raciale allemande aux yeux du public éduqué ; son *Rassenkunde des Deutschen Volkes20* s'est vendu à quelque 270 000 exemplaires depuis sa première impression en 1922 jusqu'à sa dernière édition en 1943. Le succès de ce titre et d'autres lui a valu, dans les cercles du parti, le surnom plutôt intelligent de Rassengünther : « Günther le racialiste ».

Bien qu'il n'ait été officiellement membre du parti qu'en 1932, Günther a maintenu des liens étroits avec les nazis et a publié ses livres avec la maison munichoise de Julius Friedrich Lehmann (1864-1935), qui a fondé JF Lehmanns Verlag en 1890 et l'a rapidement transformé en une chambre de compensation. pour la littérature raciste et pangermaniste21. Lehmann était un nazi de la première heure. Il a rejoint le parti en 1920 après avoir passé du temps dans le Freiko rps, et en plus de Günther, il a édité Eugen Fischer, Paul Schultze Naumburg, Richard Walther Darré, Ferdinand Ludwig Clauss et plusieurs autres noms bien connus dans les cercles racistes contemporains.

Le racisme de Günther contenait un mélange d'idées des écrivains français Arthur de Gobineau et Georges Vacher de Lapouge, ainsi que de l'auteur britannique Houston Stewart Chamberlain, toutes étayées par l'érudition de préhistoriens allemands contemporains. Comme Gobineau, hé

croyait que les races « pures » avaient à jamais disparu, mais il soutenait aussi que la mise en œuvre d'une politique étatique de la race – un « sélectionnisme » actif et vigoureux, dans la formulation de Vacher de Lapouge – pourrait protéger l'élément nordique en Allemagne et peut-être même aider à ramener le peuple allemand plus près du type aryen d'origine.

Günther n'avait jamais réussi à obtenir un poste permanent dans l'académie allemande avant 1930. Cette année-là, cependant, la Thuringe élit la première majorité nationale-socialiste pour gouverner un État allemand, et le ministre nazi de l'Intérieur, Wilhelm Frick, demanda immédiatement à l'Université d'Iéna de lui créer une chaire de science raciale. Günther donne sa première conférence le 15 novembre 1930, en présence des chefs les plus distingués du parti : outre Göring, Sauckel, Darré et Frick, Adolf Hitler lui-même vient écouter le maître.

La montée au pouvoir des nazis a renforcé leurs liens politiques et leurs références académiques. Il est nommé professeur à l'Université de Berlin en 1935, puis de Fribourg en 1939, et contribue à inspirer la rédaction des lois de Nuremberg par ses activités au sein du Sachverständigenbeirat für Bevölkerungs- und Rassenpolitik (comité d'experts sur les questions de population et de race) du ministère de l'Intérieur du Reich. politique), auquel il fut nommé en 1933. Günther accumula de nombreuses distinctions officielles : en 1935, il reçut le Staatspreis der NSDAP für Wissenschaft (prix d'État nazi pour la recherche scientifique), et Hitler lui-même lui décerna le Goethe- Medaille für Kunst und Wissenschaft (médaille Goethe pour l'art et la science) ainsi que le Goldenes Parteiabzeichen (insigne du parti d'or) en 1941, un honneur rare pour services rendus au nom du national-socialisme.

Günther a fait de son nom un synonyme de la théorie nordique des origines de la civilisation, théorie qu'il a défendue dans ses travaux plus généraux sur la science raciale allemande et européenne mais aussi dans deux monographies spécialisées consacrées à l'antiquité gréco-romaine et à l'histoire raciale de l'Inde.

Que toute culture soit venue du Nord était un fait incontestable, comme l'étaient tous les signes de la race nordique et de sa grandeur. Günther était en désaccord avec véhémence avec les partisans de la théorie Out-of-India – il considérait les Indiens comme « asiatiques » – et il ne recula pas devant les échanges polémiques avec ses adversaires, déclenchant une salve de contre-arguments : Quiconque soutenait cette hypothèse asiatique, il maintenu, devrait apporter la preuve de l'immigration des élites indo-germaniques entre le troisième et le quatrième millénaire avant notre ère. Pourtant, a-t-il affirmé, "la recherche sur les temps préhistoriques n'a fourni aucune preuve pour soutenir une migration de ce type."22

De plus, les érudits de la période préhistorique avaient déjà abandonné la notion d'une migration hors d'Asie, qui était une idée fondamentalement biblique : « Il n'est donc pas surprenant que la recherche préhistorique . . . a renoncé à l'hypothèse archaïque de la migration asiatique des Indo-Allemands, hypothèse issue de l'Ancien Testament.
La seule mention de l'Ancien Testament, texte à la fois juif et chrétien, suffisait à écarter le concept d'une telle migration comme un outrage à la race nordique et un fléau pour ses origines immaculées : comment croire que l'apogée de l'humanité est venue d'Orient24, que les Germains, de tous les peuples, auraient pu venir d'Asie ?
Dans son livre, Günther a appelé ses détracteurs par leur nom, initiant par inadvertance ses lecteurs à la complexité de ces débats et reconnaissant involontairement que ses idées n'étaient ni aussi évidentes ni aussi universellement acceptées qu'il le prétendait.

Dans sa *Kleine Rassenkunde des Deutschen Volkes* (Brève ethnologie raciale du peuple allemand), un effort cynique pour toucher un public populaire, Günther est encore plus affirmé, offrant une synthèse facile des idées et épargnant au lecteur les détails gênants d'histoires complexes. débats, arguments subtils ou hypothèses sophistiquées. Son but était plus évidemment pédagogique, son ton résolu et décisif : « Il faut chercher les terres natales de la race nordique dans ces régions de l'Europe paléolithique qui n'avaient pas été subsumées par les glaciers. »25

Günther continue de battre le tambour du nordisme, car il n'est pas perçu comme allant de soi dans les universités ou les milieux savants, comme le note son collègue et complice Carl Schuchhardt dans un article sur « l'indo-germanisation de la Grèce » : alors que « l'idée d'une patrie indo-germanique d'Asie centrale, telle qu'elle était appuyée il y a un siècle par la linguistique comparée dans un élan d'impétuosité juvénile, n'a plus aucune validité scientifique », la paresse intellectuelle et le poids de la tradition l'avaient artificiellement entretenue, de sorte que « Même les personnes instruites sont surprises d'apprendre que nos ancêtres allemands et leurs parents, les Celtes, les peuples italiques, les Grecs. . . n'avait rien à voir avec l'Asie, mais venait plutôt du nord et du centre de l'Europe, et de là s'est étendu au sud et à l'est, jusqu'à atteindre finalement l'Inde.

En fin de compte, Günther a triomphé en vertu de ce que l'on pourrait poliment décrire comme la qualité répétitive et catégoriquement affirmée de son œuvre débordante.

Mais pour établir la validité de ses propres idées, il lui fallait porter un coup mortel au cœur de la théorie de la migration asiatique, en la détruisant une fois pour toutes. Alors Günther a écrit un livre sur les origines nordiques de la

Peuples indo-germaniques d'Asie. In *Die nordische Rasse bei den Indoger manen Asiens : Zugleich ein Beitrag zur Frage nach der Urheimat und Rassenherkunft der Indogermanen* (La race nordique et les Indo-Allemands en Asie : Une contribution sur la question de la patrie et des origines raciales des peuples indo-germaniques),27 publié en 1934, il passe au crible la généalogie des civilisations iranienne, indienne, persane et afghane : si ces peuples, qui représentaient l'élite de l'Orient dans l'Antiquité, pouvaient être démontrés comme originaires du Nord, alors l'ancienne chimère *ex oriente lux,* « la lumière de l'orient », sera enfin discrète. Günther a éliminé toute prétention hypothétique ou conjecturale de son travail et, après 1933, sa parole a été prise pour évangile grâce à l'appareil de censure intellectuelle développé par le parti-État nazi.

La théorie nordique a également été approuvée par les trois mousquetaires de la médecine raciale nazie, Eugen Fischer, Erwin Baur et Fritz Lenz28, les auteurs d'une référence en plusieurs volumes sur l'eugénisme et le racisme scientifique. Bien que théoriquement dédié à la période moderne, le « Baur-Fischer-Lenz », comme on l'appelait, utilisait fréquemment la Perse, l'Inde, ou les Grecs et les Romains comme exemples du destin nordique29. Dans son volume sur l'eugénisme, par exemple, Lenz à plusieurs reprises fait référence à l'histoire grecque et romaine comme des précédents indo-germaniques utiles à comprendre pour leurs implications contemporaines.30

En plus de la biologie et de l'eugénisme, l'anthropologie et l'archéologie ont également adopté les idées nordiques. Le journal de l'Ahnenerbe, organisation du « patrimoine ancestral » des nazis sous l'égide des SS, multiplie les efforts pour faire ses preuves dans les milieux académiques. Son directeur, Walther Wüst, a rédigé un article sur « l'Inde et l'Allemagne31 », tandis que le prolifique archéologue Franz Altheim a contribué à une série d'articles sur « les Allemands et les Iraniens »32 ainsi qu'à des essais plus ciblés sur l' *Elchrune* (le si -dite rune de vie), que l'on retrouve sur toutes les terres occupées par les peuples indo-germaniques, tout comme la figure du cerf, animal important dans les bestiaires des mêmes régions33. La large diffusion de ces formes et symboles artistiques, qui partageant la même signification culturelle34, était considérée comme le signe d'un mode d'occupation uniforme et donc d'une origine raciale commune aux habitants. Une race commune a produit un esprit commun et une culture commune ; dans cette stricte logique déterministe, il y avait une ligne de continuité claire entre le corporel et le spirituel, la biologie et la culture.

La parenté de sang, héritage racial commun, équivalait donc à un héritage culturel partagé. Le même sang avait créé les mêmes symboles, tout comme les Indo-Allemands parlaient des langues similaires - toutes dérivées d'une langue nordique commune - et partageaient une symbolique commune.

univers, comme l'a démontré la croix gammée. Ces symboles communs étaient un signe, tout comme leur utilisation du feu35 ; les rites germaniques pour marquer le solstice avaient appelé un feu de joie, semblable à la flamme soigneusement entretenue et transportée par les Grecs ou à la flamme sacrée jalousement gardée par les Vestales de Rome. Essentiellement, le scientifique racial pensait, travaillait et agissait comme un anthropologue qui avait oublié le sens de la culture et attribuait tout à la nature.

le nordisme du nsdap

Comme l'a montré l'historienne Cornelia Essner, dans son travail avec l'anthropologue Édouard Conte, le nordisme de Hans Günther est devenu la doctrine officielle du parti nazi et donc du pays entre 1933 et 193436. En promouvant vigoureusement ses idées nordiques, Günther a également rallié les plus troupes radicales du mouvement *Völkisch .* À leur tour, ses théories, bricolées à partir de la littérature xénophobe et nationaliste de la fin du XIXe siècle, ont alimenté les racistes les plus virulents du parti, qui gravitaient en grande partie vers les SS. Himmler, Richard Darré et Alfred Rosenberg ont tous adopté obséquieusement les idées nordiques, qui promettaient de conférer une légitimité raciale et historique aux futures politiques de conquête et d'annexion - puisque, après tout, l'idée d'une race nordique conquérante s'accordait parfaitement avec leur concept d'un ancien et futur Grand Reich indo-germanique. De manière significative, les plus forts au cisme nordique venaient des rangs de la SA, l'aile gauche du parti, avec sa variante "rouge-brun" du nazisme qui correspondait mal à l'idée élitiste et oppositionnelle d'une aristocratie nordique. menacée par les autres souches raciales au sein de la population allemande, dont Günther, Darré et les SS avaient dénoncé les dangereux vecteurs de « dé-nordification » (excréments *d'Entnor).* L'élimination de la direction SA lors de la Nuit des longs couteaux le 30 juin 1934, et le discrédit politique ultérieur de ce gang populaire - et populiste - de voyous nazis, ont fait pencher la balance en faveur des SS et de leur mentor racial.

À cette époque, le concept des origines nordiques de la civilisation indo-européenne n'était plus considéré comme une théorie mais était élevé au niveau d'un dogme d'État, un dogme que Günther a donné une tournure lyrique dans l'un de ses livres les plus populaires. Dans *Rassenkunde des Deutschen Volkes* (Ethnologie raciale du peuple allemand), Günther – citant Jordanes, un historien médiéval célèbre pour ses travaux sur les Goths – note que « les écrivains de l'Antiquité appelaient le Nord de l'Europe le ventre des nations *[vagina nationum].”37*

L'endoctrinement idéologique donné aux SS reflète dûment le dogme de Günther. Les soldats de l'Ordnungspolizei, par exemple, ont appris que « la patrie de la race nordique se trouve dans l'ouest, le nord-ouest et le centre de l'Europe de la période glaciaire. Le centre géographique de la race nordique englobe les territoires de la Thuringe actuelle, les mers du Nord et de la Baltique, le Jutland et la Scandinavie. »38 De son côté, l'hebdomadaire SS *Das Schwarze Korps* déclare dans son numéro inaugural que le Les peuples nordiques se trouvaient près du pôle Nord.39

Promue par les racologues et les anthropologues, la vulgate nordique est aussi acceptée sans réserve par les historiens de l'Antiquité classique, trop heureux de promouvoir la légitimité de leur domaine d'étude en adoptant les théories raciales « modernes ». Les classiques sont ainsi devenus discrètement une branche des études nordiques40.

La politique nazie officielle a également diffusé la théorie nordique. Nous avons déjà vu comment Hitler adopta le nordique comme doctrine du parti dès 192041. Dans la décennie suivante, ces idées furent inlassablement promues par l'homme destiné à devenir l'un des principaux idéologues du parti, Alfred Rosenberg, après 1934 le *Beauftragter des Führers für die Überwac hung der gesamten geistigen und weltanschaulichen Schulung und Erziehung der NSDAP* (commissaire du führer pour la supervision de l'éducation intellectuelle et idéologique du NSDAP).

Cette nouvelle incarnation du mythe aryen a permis de revendiquer beaucoup plus facilement l'antiquité gréco-romaine et les autres civilisations prestigieuses du monde antique comme parties intégrantes de l'histoire de la race nordique-germanique. Dans les versions précédentes du mythe, la Grèce et Rome restaient à la périphérie, comme si elles étaient étrangères à l'histoire fondamentale de la race : les Grecs, les Romains et les Allemands étaient simplement liés. Bien qu'ils aient pu appartenir à la même famille, ils n'ont pas hésité à se battre et même à s'anéantir, comme leur histoire, notamment les guerres du Péloponnèse et le sac de Rome, l'a amplement démontré.

Mais en faisant de l'Allemagne moderne l' *Urheimat* de la race germanique nordique, la version nazie du mythe aryen a résolu ces contradictions historiques en réorganisant fondamentalement sa généalogie, faisant de leur relation non plus une simple parenté mais plutôt une filiation directe. Le tronc de l'arbre généalogique était désormais nordique-germanique, ses diverses branches grecques, romaines, indiennes ou persanes.

Maintenant que le porte-greffe racial avait été solidement planté dans le sol allemand, il était plus facile de voir comment les branches avaient poussé et s'étaient propagées à partir de la maison de leurs ancêtres. Ils avaient émigré d'Allemagne vers le

les climats plus tempérés du sud, en particulier la Grèce, l'Inde et la péninsule italienne, où ils avaient donné naissance à la plus prestigieuse et la plus puissante de toutes les cultures et civilisations du monde.

La paternité de la culture grecque et de l'Empire romain remonte donc directement à la race nordique-germanique : le Parthénon et l'Acropole, l'Apollon du Belvédère et le Panthéon romain sont désormais l'expression et la démonstration du génie racial nordique.

l'aryen : "prometheus de l'humanité"

Que toute la civilisation soit venue du Nord était un point répété à maintes reprises par Hitler lui-même. Dans *Mein Kampf,* le führer avait esquissé une hiérarchie culturelle des peuples dans laquelle il définissait les Aryens comme la seule race « créative » au monde, un *Kulturbegründer* enfermé dans un combat à mort avec son éternel ennemi juré, les Juifs, destructeurs parasites de la civilisation aryenne :

> Si l'on devait diviser l'humanité en trois groupes, les fondateurs de la culture, les porteurs de la culture, les destructeurs de la culture, seul l'Aryen pourrait être considéré comme le représentant du premier groupe. De lui proviennent les fondations et les murs de toute la création humaine, et seules la forme et la couleur extérieures sont déterminées par les traits changeants du caractère des divers peuples. Il fournit les pierres de construction et les plans les plus puissants pour tout progrès humain et seulement l'exécution correspondant à la nature des hommes et des races.42

Dans ce même passage, Hitler décrit également l'Aryen comme une figure du mythe grec, "le Prométhée de l'humanité du front brillant duquel l'étincelle divine du génie a jailli à tout moment."43 Hitler a ainsi formulé ses propres pensées dans l'allégorie grecque . : tout comme Prométhée a apporté le feu et la lumière à toute l'humanité, les Grecs, ces géants nordiques, ont jeté les bases de toute la civilisation occidentale.

Prométhée était également un thème récurrent dans la sculpture nazie. À partir de 1937, les visiteurs du ring d'honneur de la nouvelle chancellerie du Reich conçue par Albert Speer étaient accueillis par deux guerriers nus, sculptés par Arno Breker, qui flanquaient les deux côtés de l'entrée principale. Un nu, armé d'une épée, représentait la Wehrmacht ; l'autre, brandissant une torche enflammée, représentait le parti nazi. L'allusion à Pro metheus n'était pas explicitement nommée dans la statue *(Die Partei),* mais la référence à la mythologie classique et son écho dans *Mein Kampf* étaient évidents par la présence de la flamme. Breker revisita plus tard la légende de Prométhée pour une deuxième statue géante dévoilée en 1938. La fête, quant à elle, porteuse de feu et de lumière, conduirait le peuple allemand

d'une période d'obscurité historique et dans un nouveau jour radieux, digne et fort, suivant la devise *Deutschland erwache !* (Allemagne, réveillez-vous !), flirtez fièrement avec les normes du parti.44

Un timbre émis en 1938 par la poste du Reich, la Reichspost, pour commémorer le cinquième anniversaire de la prise du pouvoir comprenait un clin d'œil à la fois à Prométhée et à l'idéal olympien, avec le profi l d'un athlète tenant le flambeau devant le Brandebourg Gate, l'équivalent allemand de l'Arc de Triomphe de Paris, célébrant la puissance militaire et la victoire. Ces symboles n'étaient pas réservés aux seuls bureaux du gouvernement sous le régime; L'iconographie nazie décorait également les espaces privés : les thèmes de l'éveil et de la transformation de la nuit en jour étaient également le sujet de *Durch Nacht zum Licht* (1939) de Josef Wackerle à Iéna - un homme prométhéen avec une flamme éclairant le chemin d'une femme prostrée ses genoux.

La place centrale de Prométhée dans le vocabulaire politique et artistique nazi est peut-être due à l'influence de Goethe. Dans son poème « Prométhée » (1776), monument du classicisme de Weimar célébré et familier à tous les écoliers allemands, Goethe le courage d'un homme qui s'est rebellé contre les dieux pour devenir maître de son propre destin. Les écoles du parti étaient imprégnées de cet esprit prométhéen, raccourci nazi pour l'illumination et la volonté d'un homme déterminé à créer sa propre histoire. L'élite nationale-socialiste, par exemple, a été formée dans des académies choisies, les Ordensburgen, où on leur a appris à se voir comme Prométhée sur le rocher - la métaphore du parti pour son rôle particulier dans le façonnement du destin du peuple allemand. La Sonnenwendplatz (place du Solstice) à l' Ordensburg Vogelsang en Rhénanie du Nord-Westphalie contenait un Prometh eus du sculpteur Willy Meller ; le mur attenant portait une inscription adressée aux cadets : « Vous êtes les porte-flambeaux de la nation, vous portez la lumière de l'esprit vers la bataille pour Adolf Hitler. »45

confucius aux yeux bleus et aux cheveux blonds, ou

rien de grand au monde n'a jamais été

accompli sans aryens

On pourrait définir un principe cardinal de la réécriture nazie de l'histoire en parodiant Hegel : « Rien de grand dans le monde n'a jamais été accompli sans les Aryens46. » C'était, bien sûr, un peu de logique circulaire ; la narration historique exige que de telles affirmations soient illustrées par des preuves. Alors que l'histoire ancienne de l'Allemagne peut parfois laisser les amateurs de haute culture sevrés sur les trésors classiques de l'Orient et de la Méditerranée exposés dans le Museeinsel de Berlin avec une certaine

scepticisme à l'égard de leur propre passé, leurs sentiments patriotiques n'en étaient pas moins nourris par la croyance que, selon la vulgaire indo-germanique ou aryaniste, toutes les grandes civilisations du monde étaient l'expression du génie racial nordique. Si l'allié germanique en retard sur la culture au cours des millénaires, selon Hitler, pouvait être la faute, bien sûr, que le Nord était tombé sous le climat rigoureux - moins favorable à l'épanouissement de la créativité nordique - ou sur l'un des nombreux autres facteurs historiques qui son raisonnement spécieux pourrait venir avec.

La théorie nordique a permis à la race indo-germanique de revendiquer pour elle-même tout le prestige, la gloire et la grandeur associés à des milliers d'années de développement culturel méditerranéen et oriental. Si ce livre s'intéresse avant tout aux Grecs et aux Romains, qui faisaient alors l'objet d'une attention artistique, historique et idéologique, il n'en reste pas moins intéressant et quelque peu amusant de s'interroger sur le sort réservé à l'Egypte ancienne et, plus rarement, à la Chine en la vision historique nazie du monde.47

Partout où se trouvait une ancienne civilisation glorieuse, les élites nordiques sont venues, ont vu et ont conquis, laissant derrière elles des mondes de richesse et de raffinement, des œuvres d'art inimitables, des armées et des États puissants, des Grandes Murailles et des pyramides. Au fil du temps, ces élites imaginatives et conquérantes avaient été subsumées par les masses indigènes, leur couleur de pureté raciale rodée par des peuples qualitativement inférieurs mais numériquement supérieurs, ce qui expliquait pourquoi les Égyptiens contemporains avaient maintenant la peau foncée ou pourquoi les Chinois avaient la peau jaune et les yeux bridés. . Néanmoins, il restait impossible de comprendre la richesse culturelle et la grandeur historique de ces civilisations sans l'intervention divine de l'étincelle créée nordique. Pour Hitler, il ne faisait aucun doute que les Égyptiens avaient été aryens avant qu'une vague intempestive de métissage racial avec des éléments asiatiques ou sémitiques n'ait littéralement jeté une ombre sur leur peau blanche. Dans ses tables rondes, Hitler a poétique le corps égyptien – qui était comparable à celui des Grecs : « Si nous considérons les anciens Grecs (qui étaient des Germains), nous trouvons en eux une beauté bien supérieure à la beauté telle qu'elle est répandue aujourd'hui. . Si on plonge plus loin dans le passé, on revient avec les Égyptiens sur des êtres humains de la qualité des Grecs. »48

Les Égyptiens étaient donc initialement grands et dolichocéphales (crâne long), cheveux blonds et yeux bleus, tout comme les Chinois. Dans une petite brochure sur la science raciale comparée, Richard Walther Darré a noté la parenté indo-germanique similaire entre les Spartiates de Lycurgue et les Chinois confucéens : « Les Chinois des classes supérieures - les membres de l'élite, c'est-à-dire comme Confucius - . . . n'étaient pas très éloignés de la

type d'homme de race nordique. . . . Tout porte à croire que la classe dirigeante chinoise, au moins, avait les cheveux blonds et les yeux bleus, et donc d'ascendance aryenne ou indo-germanique. »49

Comme si l'argument physiologique qu'il avançait ne suffisait pas à satisfaire le lecteur sceptique, Darré ajouta une preuve culturelle supplémentaire : les Chinois étaient, comme tous les Aryens qui se respectent, une société patriarcale, et accordaient une grande place à la musique dans l'éducation de leur emphase sur printemps, tout comme les Spartiates.50 *Quod erat demonstrandum.*

hegel tourné de côté, ou le grand
migration du nord au sud

Contrairement à l'ancien adage latin *ex oriente* lux – « la lumière de l'Est » – les nazis ont proclamé une conception assez différente de l'histoire de la civilisation : *ex septentrione lux.* C'est du Nord, du Septentrion, et non de l'Est, que l'illumination est née.

Adepte du mythe aryen originel - l'hypothèse Out-of-India - et connaisseur de la notion ancienne et médiévale de *translatio studii et imperii,* Hegel avait défini la migration du *Welt geist* (esprit du monde) comme un mouvement d'est en ouest, une image miroir du voyage quotidien du soleil à travers le ciel. L'esprit du monde suivit donc le soleil, inonda l'homme de lumière et progressa de l'Orient à l'Occident. Invoquant « le grand jour de l'esprit »51 dans une fièvre d' *autosatisfaction* téléologique, Hegel écrivait : « L'histoire du monde se déplace d'Est en Ouest, où l'Europe est la fin absolue de l'histoire et l'Asie le commencement52 ». *quem* étant axiomatiquement et ontologiquement supérieur au *terminus a quo.*

Pour les nazis, réécrire le mythe aryen ne signifiait rien de moins que rédiger une philosophie alternative de l'histoire, une philosophie qui détournait Hegel. Alfred Rosenberg a pris sur lui de défendre l'honneur du Nord en formulant une contre-attaque systématique contre la notion hégélienne classique de l'esprit dans *Le mythe du XXe siècle :* « La marche de l'histoire du monde a rayonné du nord sur toute la planète, déterminant en de vastes vagues successives la face spirituelle du monde – l'influençant même dans les cas où il devait être arrêté »53.

comme en Perse, en Égypte, en Iran et en Inde, ou même en Chine.

Rosenberg a lancé une attaque encore plus explicite contre Hegel et le mythe aryen dans un discours de 1935 à Lübeck :

> L'ancienne doctrine de la lumière d'Orient, ainsi que l'idée que les peuples d'Europe ont émigré d'Asie, c'est-à-dire que le physique et le spirituel

> patrie de l'Europe se trouvait en Asie, s'est avérée aujourd'hui complètement fausse. La marche de l'histoire n'a pas suivi, comme le voudrait une vision superficielle et sectaire de l'histoire, un chemin d'Est en Ouest. Au contraire, l'esprit créatif des millénaires qui nous concerne rayonnait sans cesse de la puissance raciale du Nord, qui a émigré vers le sud et le sud-est.54

Ex septentrione lux : l'homme aryen ou nordique avait projeté sa lumière à travers le monde et créé toute la haute culture. Toutes les grandes civilisations de l'histoire ont été le fruit de son travail, y compris, bien sûr, les réalisations glorieuses et immortelles de la Grèce et de Rome : « Les migrations des peuples nordiques, qui ont autrefois donné naissance aux civilisations de l'Inde, de l'Iran, de la Grèce, et Rome, sont bien connus aujourd'hui, et où que nous regardions, l'émergence de cultures et d'États n'a pas été le produit de circonstances heureuses ou d'une révélation magique, mais le produit d'une race spéciale et de son développement, mais aussi de sa lutte avec d'autres races et types raciaux. »55

C'est précisément à partir de villes comme Lübeck, voire de tout le nord de l'Allemagne, que «ÿces vagues incessantes d'Indo-germaniques sont parties pour créer les civilisations de l'Antiquitéÿ56ÿ».

Le ventre des civilisations n'était plus l'Inde mais l'Allemagne. Autrefois berceau des peuples aryens, l'Inde s'est trouvée réduite au statut de tapis d'accueil pour un afflux d'immigrants nordiques, de dépositaire territorial au même titre que l'Italie ou la Grèce, les joyaux du Sud sertis dans la couronne de leur commune mère au nord.

Dans un autre discours quelques mois plus tard, Rosenberg rappelle la nouvelle orthodoxie historique du régime devant un groupe d'érudits de l'ère préhistorique spécialisés dans les terres germaniques : « L'Asie passait autrefois pour le berceau de l'humanité, la source de toutes les grandes civilisations. Maintenant, de nouvelles recherches ont montré que la notion du XIXe siècle de la relation spirituelle entre les peuples indo-germaniques n'était pas celle d'une influence se déplaçant du sud-est vers le nord, mais l'inverse. Beaucoup plus tôt, les peuples germaniques aux racines nordiques ont migré du centre et du nord de l'Europe en vagues innombrables, atteignant jusqu'en Asie centrale, en Iran et en Inde.

La cartographie a saisi visuellement le glissement de ce discours sur les origines raciales, illustrant trop clairement l'inversion de ces deux conceptions de l'histoire et le remplacement d'un paradigme historique par un autre. Dans un manuel pédagogique de 1937 pour la formation des professeurs d'histoire dans les écoles secondaires58, par exemple, deux cartes juxtaposent une représentation du « vieux concept d'histoire » - c'est-à-dire l'hypothèse Out-of-India et la philosophie hégélienne - à la Théorie indo-européenne de la fin du XIXe siècle. La première carte mettait en évidence les migrations indo-européennes.

avec quatre flèches : d'Inde, du Triangle d'or de Mésopotamie, de Palestine et d'Égypte.

La seconde carte présentait fièrement « la nouvelle conception de l'histoire, fruit de la recherche sur les événements préhistoriques ». Doté de l'imprimatur de la vérité objective, il décrivait la race indo-germanique comme venant d'un seul foyer nordique, ainsi que ses schémas de dispersion et ses vagues d'expansion à travers le monde.

un mythe trop loin : l'atlantide et l'hypothèse atlante

Au milieu de toute cette discussion sur les origines, une vieille baleine blanche de l'imaginaire occidental est également revenue à la surface : l'Atlantide.

L'histoire de cette île fertile et puissante, patrie d'une race de peuples conquérants et civilisateurs, avait été évoquée par Platon dans deux de ses dialogues, *Timée* et *Critias.* Depuis lors, l'existence et la localisation de l'Atlantide ont fait l'objet de spéculations incessantes, l'absence de preuves laissant une large place à l'imaginaire mythopoétique59.

Dans certains cercles racistes ou aryanistes allemands, comme la Thule Ges ellschaft (société Thulé)60, l'Atlantide est parfois assimilée à l'« Ultima Thulé » identifiée par le géographe grec Pythéas de Marseille.

C'est dans cette veine que l'aryaniste Karl Georg Zschaetzsch publie en 1922 son livre *Atlantis : Die Urheimat der Arier* (Atlantis : patrie des Aryens)61, dans lequel il défend l'idée que la première migration indo-germanique serait née île disparue.

Sa thèse attire l'attention d'Alfred Rosenberg, qui ne peut s'empêcher d'évoquer l'hypothèse atlante dans *Le mythe du XXe siècle,* apparemment poussé par son penchant pour la compilation forcenée d'idées bâclées, ainsi que par son goût pour tout et pour tout. divagations sur le mythique et l'occulte. Mais il n'a pas accepté l'idée de l'Atlantide comme la maison ancestrale des Aryens en termes audacieux et sans équivoque. Alors qu'« il semblait loin d'être impossible » qu'une telle île ait existé et donné naissance à une race de « marins et de guerriers », le point essentiel derrière l'hypothèse qui a laissé les origines nordiques de la civilisation : « Mais même si cette hypothèse de l'Atlantide devrait s'avèrent intenables, il faut encore supposer un centre culturel nordique préhistorique .

le mentionner à nouveau, soit dans le reste du livre, soit dans ses nombreux discours publics.

En fin de compte, l'hypothèse atlante était trop faible pour tenir lieu de mythe généalogique, et il faut noter qu'elle n'a jamais vraiment fait son chemin : mis à part les travaux de Zschaetzsch et quelques pages de Rosenberg, la liste des travaux allemands publiés sur le sujet est plutôt anémique. Entre 1933 et 1945, un seul livre traitait spécifiquement de cette idée, et c'était celui d'un archéologue, Albert Herrmann, qui publia en 1934 *Unsere Ahnen und Atlantis : Nordische Seeherrschaft von Skandinavien bis Nordafrika* (Nos ancêtres et l'Atlantide : l'hégémonie navale nordique de Scandinavie vers l'Afrique du Nord)63 . Professeur à l'université de Berlin, Herrmann entretient une correspondance régulière avec Heinrich Himmler. Féru d'ésotérisme et de mythologie et peu enclin à laisser la science nuire à une bonne histoire, le *Reichsführer-SS* - grand amateur de l'œuvre de Jules Verne, entre autres - voyait d'un bon œil de telles spéculations concernant l'Atlantide64 . Le mythe, tel que filtré à travers les yeux de certains racistes imaginatifs, devait être considéré comme la vérité littérale : la patrie originelle de la race nordique aurait très bien pu être une île aux confins du Nord, une enclave énigmatique que l'amant des mystères et des absolus demandera plus tard à ses érudits de l'Ahnenerbe d'aller le découvrir.65 Le site exact se trouverait dans les eaux quelque part entre la Manche et le Heli Goland Bight, ce dernier étant l'emplacement préféré par Himmler lui-même.66

Aucune de ces spéculations n'a trouvé sa place dans la littérature nordique plus sérieuse : elle manquait de rigueur scientifique aux yeux de ceux pour qui la généalogie scientifique était leur profession, qui étaient largement d'accord pour dire que la patrie nordique d'origine se situait quelque part entre la Scandinavie et le nord de l'Allemagne. L'hypothèse atlante était trop fragile, trop gonflée de légendes et de mystères, et trop traversée d'incertitudes pour soutenir les prétentions savantes d'une jeune science nordique. L'Atlantide n'a produit que quelques débats internes entre Himmler et l'Ahnenerbe mais aucune publication, recherche ou expédition formelle; Les demandes d'Himmler pour des explorations en haute mer autour d'Helgoland ne se sont jamais concrétisées, en raison de la défaite du Reich en temps de guerre.67 *Das Schwarze Korps*
fait peu mention de l'Atlantide, sauf pour une recension d'un ouvrage important de Wilhelm Sieglin, sur lequel nous reviendrons plus tard68.

Perçue comme purement spéculative et stérile, l'hypothèse atlante n'a jamais eu de succès dans la pédagogie du IIIe Reich : ni les programmes scolaires, ni la propagande idéologique distribuée aux SS n'en parlaient, par exemple, ni aucun des autres outils

utilisé pour diffuser des enseignements sur l'histoire de la race - un véritable test pour savoir à quel point elle était considérée comme marginale et frivole.

nos ancêtres les aryens : origine mythes à l'école

Les concepts nordiques ont cependant été vigoureusement promus par les historiens et les éducateurs : en effet, le nordisme est devenu l'histoire officielle de la race sous le Troisième Reich, comme le démontre amplement une série de trois textes pédagogiques de 1933, 1935 et 1938.

Que cela soit dû à l'initiative du ministre de l'Intérieur du Reich, Wilhelm Frick, qui, le 9 mai 1933, prononça un important discours sur l'enseignement de l'histoire dans les écoles69. Ses propos inspirèrent plusieurs « Rich tlinien für die Geschichtslehrbücher » (directives pour les manuels scolaires d'histoire) adressée aux Länder le 20 juillet 1933 et publiée ensuite au bulletin officiel du ministère prussien de l'Éducation.70

Ce document énonçait les principes généraux qui guideraient la composition de tous les futurs manuels et la forme des programmes d'histoire. Un tel contrôle était essentiel pour s'assurer que "l'importance de la race soit prise en compte avec justesse" et pour donner à la préhistoire l'attention qu'elle méritait, puisqu'elle "place le point de départ du processus historique de notre continent dans la patrie originaire d'Europe centrale de notre peuple" et constitue le « science nationale par excellence (Kossina), à laquelle rien ne saurait se substituer pour combattre la dévalorisation traditionnelle du niveau de développement culturel de nos ancêtres germaniques. »71

Le reste du document était consacré à la nouvelle interprétation de diverses époques historiques. Malgré son manifeste d'ouverture, la période préhistorique ne faisait l'objet que d'environ un septième du texte, tandis que l'Antiquité dans son ensemble en occupait environ un tiers.

L'enseignement de l'histoire ancienne commencerait « par un récit de l'Europe centrale préhistorique » qui montrerait comment « l'histoire européenne est l'œuvre de peuples de race nordique », dont le « haut niveau de culture » n'était pas nécessairement visible dans « le registre des outils de pierre et de bronze" des peuples primitifs mais lisibles dans "le développement de cette langue nordique (indo-germanique) originelle, qui a triomphé des langues de toutes les autres races d'Europe, à l'exception de quelques-unes précieuses".

Textes et cours allaient ensemble « tracer un chemin vers l'Asie Mineure et l'Afrique du Nord, à la suite des premières migrations nordiques, qui devaient déjà avoir eu lieu au cinquième millénaire avant notre ère », comme en témoignent « les crânes des peuples nordiques les plus anciennes tombes de

L'Égypte et la présence bien connue des peuples blonds le long des côtes de l'Afrique du Nord. Ici Frick a nommé Georges Vacher de Lapouge et son livre de 1899 *L'Aryen, son rôle social* (L'Aryen et son rôle social)72 tout comme il avait précédemment cité Gustaf Kossina.

Une litanie d'anciens peuples d'ascendance nordique supposément vérifiée a suivi : les « Sumériens », dont la « provenance raciale », sans être complètement « clarifiée », a néanmoins suggéré « un groupe de conquérants nordiques » comme le seul facteur causal expliquant les similitudes. du sumérien avec les langues indo-germaniques ; puis les "Indiens, Mèdes et Perses, ainsi que les Hittites", dont "l'étudiant doit revivre le sort comme s'ils étaient liés par le sang"ÿ; jusqu'aux Germains eux-mêmes, peuples qui avaient « créé des civilisations supérieures en Inde et en Perse » avant de « disparaître sous les masses numériquement supérieures de ceux de sang étranger ».

Mais bien sûr, ce sont les Grecs et les Romains qui ont assumé la rôles principaux dans la nouvelle pédagogie. Il était important que ni les enseignants ni les étudiants n'aient le moindre doute sur leurs origines raciales, puisque « l'histoire des Grecs » et « l'histoire des peuples nordiques d'Italie » devaient avoir « procédé des terres d'Europe centrale ». ”

L'instructeur «soulignerait une fois de plus que [les Grecs] sont nos frères raciaux les plus proches, ce qui explique notre compréhension intime de l'art grec» - une référence implicite et pieusement révérencielle à Winck elmann, Hölderlin, Burckhardt et Nietzsche. La Grèce avait été colonisée par «ÿles Grecs nordiques, qui, en tant que conquérants, avaient formé la classe dominante du paysÿ».

Les Romains, eux aussi venus des pays nordiques, seraient également dépeints de manière à ce que « leur parenté raciale soit profondément ressentie » par l'étudiant. Il ne faut pas trop s'étonner que Hans Günther, et particulièrement son ouvrage sur les Grecs et les Romains, ait été désigné comme lecture recommandée pour les enseignants, dont les manuels et les cours d'histoire ancienne seraient désormais conçus par l'illustre professeur.

Un an et demi plus tard, le 15 janvier 1935, un décret officiel de Bernhard Rust, ministre de la science et de l'éducation du Reich, réaffirme les directives prussiennes et précise le rôle de l'enseignant : peuples déterminés. Au lieu de la doctrine *ex oriente lux,* il faut avoir la ferme conviction que toute la culture occidentale, au moins, a été le monde des peuples nordiques, qui ont établi leur domination sur les autres races d'Asie Mineure, en Grèce, en Rome, et dans les autres pays européens. »73

Ces deux décrets de 1933 et 1935 furent couronnés par l'institution de nouveaux programmes d'études secondaires en 1938, qui déclaraient que « l'objet de l'enseignement de l'histoire » était « le peuple allemand » et sa « lutte pour son existence ». 74 L'« idée de race »75 étant au centre de tout enseignement, l'histoire de la race indo-germanique sera au centre de toute enquête : « confiance dans un grand destin national qui englobe le passé et l'avenir »76 reposait sur la croyance en un « héritage génétique cohérent » qui reliait « le passé directement au présent par l'héritage du sang ».77

Cette nouvelle conception de l'histoire de l'Antiquité ne se limite pas aux vœux pieux et aux proclamations réglementaires des arrêtés ministériels ni à l'élaboration de nouveaux programmes. Elle trouve également un écho dans les manuels scolaires publiés après 1933 et fait l'objet de cours de perfectionnement permanents pour les enseignants et les instructeurs des écoles secondaires, comme celui organisé à Vienne du 14 au 21 septembre 1941 par le ministère de la Science et de l'Éducation du Reich, auquel assistent quelque cinquante-deux enseignants du primaire et du secondaire. Après deux séances d'ouverture consacrées aux notions de race et d'espace dans l'histoire, d'autres séances ont été consacrées à chacune des périodes de « l'histoire allemande »78 : après la « préhistoire allemande », les enseignants ont été initiés à « l'Orient et l'antiquité dans la nouvelle histoire » », suivi du Moyen Âge, de l'ère moderne et de la période contemporaine. L'Antiquité orientale et gréco-romaine était ainsi subsumée comme une période à part entière dans l'histoire germano-nordique, c'est-à-dire dans la nouvelle histoire de l'Allemagne. C'était un message aux implications beaucoup plus larges.

Les exemples de cette cartographie mentale des origines de la race nordique sont nombreux, qu'il s'agisse des quatre tomes *d'Histoire allemande* publiés entre 1937 et 1940 (ouvrages de vulgarisation destinés au grand public), des manuels utilisés dans les classes du secondaire sous la Troisième Reich, les pamphlets idéologiques distribués à l'Ordnung spolizei par le Hauptamt-SS, ou *Die deutsche Polizei,* l'organe interne d'information et de coordination entre les différentes branches de l'application de la loi. Dans chacun d'eux, la famille aryenne semble s'épanouir depuis son berceau nordique : le Nord, riche réservoir de grands flux migratoires, comme le ventre des civilisations. Les flèches représentent les plus grandes migrations, généralement étiquetées avec le nom du peuple ou de la civilisation issue de la semence nordique : les Grecs, les Romains, les Celtes, les Perses, les Indiens. Si les flèches n'avaient pas d'étiquette, le titre ou la légende de la carte supprimait toute ambiguïté, comme dans un exemple tiré d'un pamphlet SS : « Le sang nordique a créé les civilisations de la Grèce et du Saint Empire romain germanique79 ».

difficilement être rendue plus évidente. Tous ces manuels, histoires, pamphlets et articles n'étaient souvent que des explications stupides de cartes, de simples mimiques verbales : le dogme nordique sur les origines des grandes civilisations de l'Antiquité devait être rituellement répété, presque mot pour mot, les cartes elles-mêmes. tous tirés du cahier des charges du même
Maître

Le discours national-socialiste sur les origines s'est ainsi répandu au-delà des écoles : tout peut être une forme de pédagogie, et le message des nazis peut être transmis de bien des manières. De telles cartes se révèlent rapidement être un exercice de style, un trait obligé de tout discours sur l'histoire de la race : elles ornent les manuels scolaires, bien sûr, mais aussi les ouvrages plus populaires sur l'histoire allemande et plus généralement tout discours textuel enracinant le présent et avenir dans un passé défini par le sang. Les divers moyens par lesquels cette idée a été communiquée ont démontré un eff ort ambitieux pour atteindre plusieurs segments du public. La réécriture nordique du grand passé racial indo-germanique n'était pas seulement l'œuvre d'une petite intelligentsia, destinée uniquement à la répétition par cœur dans les écoles et réservée uniquement à l'instructeur et au perroquet de ses élèves. Elle s'adressait à tout le peuple allemand : ménagères et chefs de famille, maîtres d'école et étudiants, policiers et SS, ainsi qu'aux branches laïques et armées du régime...

dont le travail acharné de surveillance intérieure et de conquête militaire nécessitait une motivation continue à partir d'un système de croyance enraciné dans les profondeurs du temps.

l'invention d'un héritage indo-germanique

Il est facile, alors, comment cela contribua à établir l'histoire des origines nordiques de voir les origines symboliques de l'Antiquité au point que « l'Europe » devint, en substance, « l'histoire de la race nordique » . magazine , leur a permis de revendiquer la paternité des grandes réalisations attribuées à des civilisations comme celles de la Grèce et de Rome : « Les civilisations supérieures créées par les Indo-Allemands en Inde, en Perse, en Grèce et à Rome fournissent de nombreuses preuves de la créativité de l'esprit nordique. . La détérioration de l'élite nordique les a fait disparaître.

Mais aujourd'hui encore, nous ressentons une parenté essentielle avec ces cultures, qui viennent des mêmes origines. »81

L'Allemagne pouvait se targuer d'un patrimoine riche et éclectique bricolé de toutes les grandes traditions culturelles indo-germaniques, un pot-pourri des

grand et sublime, patchwork grandiose d'éléments épars puisés à travers les siècles, dont le seul fil conducteur était le sang de ceux qui les avaient produits. Un bel exemple de cette invention de l'héritage indo-germanique est le petit volume édité par Kurt Schrötter et Walther Wüst en 1940 sur le concept de la mort dans diverses cultures maniaques indo-allemandes, un manuel élancé calqué sur la *consolatio - l'* oraison élégiaque pour le soldat qui part pour le front et fait face à la possibilité de faire le sacrifice ultime. Intitulé *Tod und Unsterbli chkeit : Aus indogermanischem Weistum* (Mort et immortalité : sagesse indo-germanique)82, ce pamphlet de quatre-vingts pages rassemblait onze textes classiques grecs et latins, ainsi que onze de l' *Edda nordique,* sept des traditions indiennes et cinquante- huit autres extraits de la philosophie et de la littérature phi allemandes, de Meister Eckhart à Alfred Rosenberg. Dans ce recueil de culture indo-germanique, les mots de Nietzsche, Homère, Empédocle, Tyrtée, Cicéron, Marc Aurèle, Sénèque et l' *Edda*
heureusement reposés aux côtés de ceux des textes sacrés brahmane, liés par leur lien racial ; l'œuvre du poète spartiate Tyrtaeus (un auteur de vers rythmiques qui exhortaient les soldats spartiates à marcher au combat) a été juxtaposée à la lettre d'un jeune soldat allemand contemporain, dont la dernière missive revient du champ de bataille, pleine de la rhétorique élevée de sacrifice et d'honneur, reposait côte à côte sur la page avec le poète dorique. Pourtant, si l'on en croit l'abondante historiographie sur le pillage nazi des grandes collections d'art européennes83, il semble qu'il n'y ait pas eu d'approche ni de politique systématique concernant la saisie de l'art antique. La principale proie du *Kunst- und Kulturgutraub nazi,* confiée à des unités spécifiques et à des commandos ad hoc84, semble avoir été des peintures du XVIe au XIXe siècle, ou encore des artefacts archéologiques préhistoriques et médiévaux qui avaient attiré l'attention des Ahnenerbe. .

Cette annexion symbolique de la culture européenne a également été utilisée pour justifier des occupations territoriales et militaires ultérieures plus substantielles - un acte de préfiguration, car toutes les grandes civilisations n'étaient que des branches de l'arbre nordique, et la race indo-germanique retournait simplement à sa maison d'ancêtre. pour reprendre possession de ce qui lui appartenait déjà de droit85. Un texte de lycée de Johannes Mahnkopf, publié en 1942 au plus fort de l'expansion militaire et territoriale nazie, portait le titre provocateur *De la préhistoire du Grand Reich allemand :* les racines de ce Grand Reich étaient profondément enfouies dans le sol fertile d'un passé lointain, tout comme les idées et les livres de Hans Günther les avaient fait surgir du plus profond de la nuit des temps86.

Le fait que les Aryens se trouvaient chez eux partout où ils se tournaient était amplement renforcé par la présence de la croix gammée qui, à ses débuts comme simple symbole politique, allait devenir une preuve scientifique et un signe que les nazis étaient en train de reconquérir des terres où Les peuples nordiques avaient autrefois planté leur drapeau il y a bien longtemps.

Création du Nord, selon Rosenberg, la croix gammée avait migré avec les peuples indo-allemands : «Depuis bien avant 3 000 av. J.-C., les vagues folkloriques nordiques ont porté ces symboles, comme on peut le prouver, en Grèce, à Rome, à Troie et en Inde. »87 Symbole de la renaissance allemande, le hakenkreuz, ou croix tordue, évoquait désormais *« Volk* honor and . . . espace de vie », souvenir « du temps où, symbole des vagabonds et des guerriers nordiques, il se rendit en Italie et en Grèce88 ».

Une courte monographie en 1934 prétendait être publiée pour offrir une histoire définitive de la croix gammée.89 Après avoir soutenu que « le hakenkreuz appartenait à l'origine à la famille indo-germanique qui s'est déployée du nord de l'Europe » - et que, par conséquent, « en tant que descendants de ces peuples germaniques, les Allemands ont un droit incontesté de l'employer » - l'auteur s'est plongé dans une histoire détaillée du symbole dans l'art grec, citant le grand historien de l'art Alexander Conze90 à propos de l'abondance de vases avec le hakenkreuz récupéré lors des fouilles du cimetière de Dipylon à Athènes avant de constater que Schliemann avait également mis au jour un grand nombre d'artefacts à croix gammée à Troie et à Mycènes91. Les croix gammées les plus anciennes avaient cependant été découvertes en Scandinavie ; Selon l'auteur, l'antériorité de ces traces « germaniques » avec leurs homologues grecs et mycéniens a contribué à expliquer la provenance nordique des peuples du monde classique. Cela prouvait que l'hypothèse Out-of-India était fausse et devait donc être catégoriquement rejetée.92

L'un d'une série de pamphlets de propagande du parti destinés aux commissaires politiques de la Wehrmacht - les Nationalsozialistische Führungsoffi - ziere (NSFO)93 - a répété les affirmations de Rosenberg et les conclusions du livre. Après avoir longuement détaillé l'histoire et la signification de la croix gammée, le feuillet proposait la généalogie du symbole : « Les plus anciennes découvertes archéologiques de la région de la Saale prouvent que les peuples indo-germaniques qui vivaient dans le centre de l'Allemagne au Paléolithique reconnaissaient le hakenkreuz. . . . . De là, elle s'est propagée à travers les cultures le long du Danube avant d'étendre ses horizons à toute la région méditerranéenne. Il a migré en Grèce. Il a accompagné les expéditions aryennes en Inde, où il a été trouvé quelque deux mille ans avant notre ère. »94

La croix gammée était ainsi le signe solaire de la conquête indo-germanique, preuve de la contiguïté des territoires que la race avait jadis subjugués.

et désormais la bannière sous laquelle ils seraient impitoyablement repris.

En septembre 1935, avec la proclamation des lois de Nuremberg, la croix gammée noire sur fond blanc circulaire entouré d'un champ rouge devient le nouveau drapeau de l'État allemand. Un an plus tard, lors des Jeux olympiques de Berlin, l'exposition *Sport der Hellenen* (accompagnée de son catalogue)95 présentait des reproductions de coupes et de vases grecs décorés d'athlètes lançant un disque gravé de la croix gammée : l'hellénisme indo-germanique, et la profonde la solidarité raciale et spirituelle des peuples allemand et grec, affichée publiquement.96

la déesse europe

La réécriture de l'histoire ancienne a conduit à la résurrection non pas de l'antiquité vaguement onirique et rose du classicisme de Weimar, mais plutôt d'une refonte à l'image d'une déesse grecque : une métaphore géographique aux implications politiques distinctes. Après l'attaque contre l'Union soviétique le 22 juin 1941, la propagande nazie a commencé à promouvoir une vision de l'Europe comme un empire continental nordique, uni dans le combat contre une Asie bolchevique et sémitique, dont la solidarité et l'identité puisaient leur force dans son héritage indo-germanique commun.

Un pamphlet de propagande SS a poussé encore plus loin l'idée de leur héritage nordique, déclarant que «l'histoire des Allemands est l'histoire de l'Occident, et de même, l'histoire de l'Europe est l'histoire des peuples qui forment leur cœur. . . . L'histoire allemande est, depuis ses débuts, non seulement celle d'une seule nation, mais celle de tout le continent. Cette stricte équivalence s'appuyait sur l'identité raciale, la vision d'une Europe qui se mobilise pour un avenir commun, la construction d'un nouvel ordre, et la conquête des terres à l'Est, bâtie sur un socle d'histoire avec une pincée de biologie jetée dedans. . Le même document dessine une carte, esquissée à grands traits, de l'Europe et de son environnement, située dans le contexte plus large et global de l'histoire de la race nordique : « La naissance de l'Europe, un concept géographique qui saisit à la fois la but et les limites de notre idée impériale remontent loin dans le temps, à la naissance des peuples indo-germaniques. Le destin du continent, patrie originelle de la race nordique, est étroitement lié à l'évolution des peuples indo-germaniques, qui en sont issus. Seuls les Indiens et les Iraniens émigrèrent, errant dans les vastes terres de l'espace asiatique et perdant leur identité.

Les Grecs et les Romains se sont déplacés à l'intérieur de l'Europe, tandis que les Celtes et les Allemands sont restés beaucoup plus longtemps dans leur pays d'origine. »97

Un autre pamphlet SS, destiné à l'endoctrinement idéologique des troupes, reprend implicitement le même thème. Paradigme traité concis et illustratif du racisme nazi, le livret a consacré ses longs chapitres d'ouverture à une exposition sur l'histoire de la race - ses origines et l'évolution de sa vision du monde et de son histoire sous le nazisme. Sa version d' *ex septentrione lux* déclarait de façon révélatrice : « Nous ne prétendons pas, comme la science l'a déjà affirmé, que 'la lumière est venue de l'Est', mais plutôt que 'la force vient du Nord'. »98 Cette puissance créatrice, bâtisseuse de civilisations, résidait dans le sang qui, par des vagues régulières de migration, avait préservé et renouvelé une culture nordique en voie de disparition dont seuls les héritiers purs et légitimes contemporains étaient les SS eux-mêmes. Cet argument a été poussé encore plus loin dans un article publié dans la revue *Die deutsche Polizei,* qui a réitéré la ligne du parti historique et raciale-génétique nazie avec une cohérence admirable et une documentation à l'appui, offrant un examen chronologique des trois grandes vagues de migration nordique : celles qui eut lieu en 5000 av. J.-C., 500 av. J.-C. et 300 après J.

en commençant, bien sûr, par le cœur de l'Allemagne lui-même. En substance, l'Allemagne « n'est pas seulement le centre du monde européen, mais elle a aussi toujours été la source de son sang et de sa force. »100

L'unité européenne « [reposait] donc sur la force de sa parenté de race et de sang ». Il était donc bon que "la race nordique à travers les millénaires [façonne] l'Europe et le monde". La présence du sang nordique à travers le continent était en fait « la première pierre angulaire de l'Europe ».101

Une troisième brochure éducative a réitéré ce concept. Conçu pour fournir un didacticiel sur la lutte nazie pour réorganiser l'Europe, le livre a enraciné ce projet dans l'histoire immémoriale des vagues susmentionnées de migrations et de conquêtes indo-germaniques. Intitulé *Deut schland ordnet Europa neu!* (L'Allemagne réorganise l'Europe !), le pamphlet de 1942 examine diverses définitions possibles du continent afin de mettre en évidence les lacunes de la géographie formelle. « Les querelles de géographes ne nous intéressent pas », déclarait-il, puisque leurs critères...

les montagnes, la terre et l'eau - étaient impuissants à discerner le *Wesen,* ou "l'essence", de l'Europe, qui ne pouvait être comprise qu'en termes de race : "Quand nous parlons de l'Europe d'un point de vue politique, nous ne nous référons pas à un un continent géographiquement délimité, mais l'espace de vie d'une famille de peuples qui partagent des racines biologiquement apparentées, sinon identiques. »102

La première puissance à unifier toute l'Europe, d'un point de vue militaire ou juridique, avait été nordique : l'Empire romain. Les Romains, que le pamphlet considérait comme composés à l'origine d'Indo-

« Les compatriotes germaniques », étaient de « bons juristes » et de « bons soldats », deux qualités qui leur avaient permis de créer un empire modèle, fort, pacifique et centralisé, produit de lois qui étaient l'expression de la volonté indo-germanique. organiser le cosmos et établir l'ordre : « Tout comme l'Inde aryenne a donné au monde son mysticisme le plus profond, la Perse aryenne sa plus belle mythologie et la Grèce antique son art le plus élevé, Rome a donné au monde son système juridique le plus sophistiqué . empire *(Ordnungsmacht)* de l'Europe, Rome avait alors passé le flambeau à un autre imperium, un nouveau Reich : l'Allemagne.

Le Reich allemand avait presque toujours été la première puissance organisatrice de l'Europe : au Moyen Âge, le Reich avait lutté contre l'Église et son message universaliste, en faveur d'une « politique d'empire contre la papauté »104 qui en avait constitué la raison médiévale. d'être— le message universel chrétien signifiant une dégénérescence du droit romain, qui avait été contaminé par un égalitarisme condamnable introduit par des « négroïdes »105 comme Caracalla. Le livret pourrait ainsi conclure que « idéologiquement, nous voyons notre bataille pour la réorganisation de l'Europe comme une pierre angulaire clôturant deux mille ans d'histoire mondiale, et comme le début d'une nouvelle ère. »106 Rien de nouveau ici sous le soleil : l'Europe, depuis l'aube des temps, ne s'était étendue qu'aussi loin que l'avaient permis l'esprit conquérant, la vaillance militaire et le courage des Indo-Allemands ; c'est-à-dire jusqu'aux confins de l'Extrême-Orient. « D'un point de vue purement spatial, l'Europe dépend de ces vastes terres asiatiques. Il y a longtemps, les hommes de race européenne ont pénétré loin en Orient. L'Inde et l'Iran étaient les points d'arrivée de ces expéditions migratoires qui avaient commencé en Europe. »107

Pénétrer l'Orient et conquérir les vastes terres slaves étaient donc des problèmes séculaires. Les horizons de l'Europe, depuis au moins l'Antiquité, avaient été fixés par les vastes espaces de l'Orient slave et asiatique108.

généalogie et histoire d'origine:

la descendance de l'homme

La frontière entre histoire et mythologie est ténue109, et la science de l'histoire, on l'a vu, peut parfois prêter main-forte à la mythologie : les documents cités plus haut, comme les livres populaires ou savants d'auteurs de renom, avec leurs notes de bas de page, index et bibliographies, donnaient à un discours théorique qui tendait à la pure fantaisie tout l'imprimatur intellectuel d'une science académique.

Les universités ont abdiqué leur obligation éthique de rechercher la vérité

et sont devenus les serviteurs dociles d'une idéologie qui exigeait que sa mythologie de base soit transformée, par l'ajout d'un appareil critique, d'une rhétorique conventionnelle et d'un formatage, en vérité scientifique. *Historia ancilla ideologye :* L'histoire est devenue la servante de l'idéologie. Plutôt que de viser l'éternel et l'universel, l'académie se promettait du contingent et du sectaire, participant activement à cette instrumentalisation partisane de la raison dénoncée depuis les années 1930 par les théoriciens de l'École de Francfort110 et, en France, par des savants comme Paul Nizan.111

L'histoire s'est faite la servante d'un mythe et d'un fantasme. Le nazisme, gorgé de sa propre mythopoétique, a créé une fable qui racontait l'histoire d'un groupe, la race, selon les préceptes de ses propres principes idéologiques.

Ces principes étaient si fondamentaux, et se prétendaient si évidents, que c'était comme si l'histoire se réécrivait à l'envers : les idéologisés redessinaient le passé de la nation (la période médiévale) puis forgeaient un nouveau passé racial (la période préhistorique et antique). époques), afin de démontrer certains concepts de base et de répondre à ses propres besoins politiques immédiats et temporaires. Les principes qui ont écrit la vision du monde nazie ont ainsi été grossièrement imposés à des milliers d'années d'histoire, relus, réinventés et se réinventant pour démontrer la validité des principes. L'histoire devait donc servir et valider rétrospectivement les principes idéologiques mêmes qui exigeaient la réécriture de l'histoire elle-même. Cette validation complètement fausse *ab historia* a complété un cercle épistémologique vicieux dans lequel les mensonges ont donné naissance aux mensonges et, en retour, les fabrications construites sur eux ont engendré de nouvelles tromperies empiriques. En substance, le message véhiculé par la réécriture nazie de l'histoire était le suivantÿ: "Ce que nous prétendons être la vérité est vrai parce que nous disons qu'il l'est, et de plus, l'histoire montre que cela l'a toujours été." Ce que cette logique circulaire a négligé de dire, bien sûr, c'est que « l'histoire » nazie s'était déjà vu confier la tâche très spécifique de valider les affirmations nazies. Ayant perdu toute considération et tout respect pour l'histoire *(Geschichte)* elle-même, la profession historique *(Geschichtswissenschaft* ou *Historie)* a montré très clairement qu'elle ne se souciait plus du passé mais s'était mise entièrement au service du présent. Réécrit, mutilé, au mieux fantasmé ou carrément inventé, le passé n'est plus valorisé en soi : les historiens ont abandonné leur souci du passé disparu, ainsi que leur respect scrupuleux des morts.

Cette critique de la raison instrumentale appliquée à l'histoire ne se veut pas un vaillant effort pour défoncer des portes qui, pour la plupart, sont déjà ouvertes.

grande ouverte, ou comme une déclaration liminaire dans un procès qui est depuis longtemps terminé. S'il reste choquant de voir à quel point tout l'appareil de l'académie était si désireux d'accepter ce discours, il est bien plus intéressant et important de comprendre ce qui a poussé ces historiens et professeurs à adopter la ligne du parti. La théorie nordique était déjà familière en Allemagne, depuis le début du XIXe siècle. Sa radicalisation aux mains des nazis avait été endossée sans trop de rancoeur ni de réticence par l'académie car elle répondait à un besoin psychologique de confiance en soi et renforçait une fragile identité nationale allemande encore fragilisée après 1918. Après l'aryanisation de la vie publique allemande dans laquelle se trouve l'académie après avril 1933, la profession savante est plongée dans l'éclosion soudaine d'opportunistes, de carriéristes et de compagnons de route, dont beaucoup appartiennent à leur génération. « Careerist » et « opportunist » décrivent sûrement ces historiens qui, après 1945, trouvèrent relativement facile et indolore de maintenir leurs positions et de poursuivre leur travail, dans certains cas jusque dans les années 1970, sans jamais se référer au discours raciste ni répéter ce qu'ils disaient ou écrivaient sous le Troisième Reich : des hommes comme Joseph Vogt112 ou Helmut Beve113. Ce n'était que dans de rares cas qu'il s'agissait d'une conviction fanatique. En effet, une typologie des carrières ultérieures des savants qui ont contribué à l'abus du passé classique serait un exercice intéressant, quoique dépassant le cadre de ce livre.

Une telle historiographie et un tel enseignement de l'histoire constituent des exemples clairs de ce que Julien Benda appelait, dans son célèbre essai de 1927, la *tra hison des clercs :* au lieu de promouvoir l'universel et le rationnel, ces savants se mettaient au service des intérêts particuliers les plus étroits, celle de classe ou de race. Mais alors, la servitude volontaire de l'intellectuel moderne était, aux yeux du Benda un peu germanophobe, un phénomène proprement allemand : au fanatisme patriotique. . . . Le « clerc » nationaliste est essentiellement une invention allemande »114 – une invention, pour être plus précis, de l'Allemagne du XXe siècle.

Il est important de garder à l'esprit que les nazis se sont en fait largement inspirés de l'historiographie allemande dominante du XIXe siècle et de ses divers mythes associés : ils n'ont pas inventé le concept de parenté helléno-allemande ni le mythe aryen. Au contraire, en définissant et en défendant la race, ils ont simplement réitéré et imposé de force les idées des autres, comme celle des origines nordiques de toute la culture aryenne.

La dévolution des sciences historiques, de l'archéologie et de l'anthropologie sous le Troisième Reich peut être vue comme une conséquence logique de la

rôle assigné et joué par ces disciplines dans le processus de construction des identités nationales au XIXe siècle. Comme l'écrit Anne-Marie Thiesse, pour construire une nation à l'époque, « il ne suffisait pas d'avoir inventorié [son] patrimoine ; il vaut mieux l'inventer aussi115. » C'est ce travail d'invention, au triple sens de découverte, d'interprétation, mais aussi de fabrication pure et simple, qui rend ces disciplines, à côté de la littérature et du folklore *(Volkskunde),* si idéales.

Le médiéviste Patrick Geary a noté que c'est en Allemagne qu'une historiographie particulièrement zélée et idéologique a émergé lors de la construction de la nation, étayant le mythe de l'autochtonie, défendant la primitivité de la langue allemande et proclamant - dans un tout fantastique façon - la continuité linguistique, ethnique et culturelle des habitants du sol allemand. De même que « l'existence des nations européennes commence par l'identification de leurs ancêtres » et que « toute nation de naissance établit sa propre filiation »116, l'historiographie allemande sacrifie avec ferveur au culte d'une des idoles dénoncées par Bloch, celle des origines, une « obsession embryogène »117 qu'il croyait fondamentalement allemande : « Quel mot de nous pourrait jamais réussir à rendre la force du fameux préfixe germanique *Ur : Urmensch, Urdichtung ? »118*

En Allemagne, tout cela constituait une pseudo-science qui dotait la nation allemande et les nations européennes du « aux autres nations européennes de leur création nationale », toute « l'histoire « scientifique » et la philologie indo-européenne. »119 L'argument de Geary contesté et châtié les historiographies nationalistes du XIXe siècle : « Leur notion de l'histoire est statique. . . . C'est l'antithèse même de l'histoire. Cette histoire des peuples européens de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge n'est pas l'histoire d'un moment primordial mais d'un processus continu. . . . C'est une histoire de changements constants, de discontinuités radicales et de zigzags politiques, masqués par la réappropriation répétée de vieux mots pour définir de nouvelles réalités.

Les nationalismes européens et les historiographies nationalistes partageaient en effet, en Allemagne comme en France, un essentialisme commun qui consistait à fixer l'identité nationale dans une substance immuable à l'abri de l'évolution. En dernière analyse, ce discours niait l'essence même de l'histoire. Cela a été particulièrement marqué dans le cas du nazisme, qui a joué une profonde antipathie et inquiétude à l'égard de l'idée même d'histoire, qui se définit par le changement dans le temps. Les discours nationalistes du XIXe siècle, et plus tard le nazisme lui-même, ne pouvaient accepter aucun doute sur le passé ni aucune incertitude sur l'avenir, par crainte de l'hypothétique immortalité de la race.

conclusion

On a ainsi vu comment le parti national-socialiste adopta dès 1920 un discours sur les origines de la race nordique. Dans son discours fondateur du 13 août 1920, Hitler décrivait la marche nordique de la civilisation, élevant l'aryen au rang de pyro- et photophore, porteur de feu et de lumière du nord gelé de l'Europe. La haute antiquité a ainsi montré son visage aryen à l'œuvre : explorateur, créateur de culture, bâtisseur d'États, de sociétés et de grandes œuvres d'art, toutes issues de sa patrie boréale d'origine.

L'idée d'un foyer commun unique de toutes les cultures de la race blanche s'était légitimée dès la fin du XVIIIe siècle, avec l'élaboration du mythe aryen ou indo-européen. Un nationalisme allemand à la recherche de sa propre vérité et validation a tout simplement déplacé le centre de gravité de l'Inde vers l'Europe du Nord. Cette nordification de la thèse indo-européenne a été brutalement et dogmatiquement imposée comme vérité par les nazis, qui considéraient la notion orientaliste de l'hypothèse Out-of India comme un obstacle et une insulte : elle privait le Nord de son prestige maternel et glorifiait un Orient autrement vilipendé par le racisme nazi.

Il était idéologiquement impératif que la notion traditionnelle d' *ex oriente lux* cède complètement la place à l' *ex septentrione lux* qui prévaut dans la pensée allemande du XIXe siècle.

Ce discours avait deux fonctions. Il visait avant tout à flatter l'identité nationale allemande en vantant les mérites de ses origines raciales : né en grande partie de l'humiliation et de la défaite de 1918, le national-socialisme - à commencer par Hitler lui-même - s'estimait réarmer l'estime de soi allemande *(Selbstbewusstein),* la confiance en soi de la nation ayant été fortement ébranlée par l'effondrement de l'empire, le diktat de Versailles et les troubles civiques, politiques et financiers des premières années de la République de Weimar.

Ce discours a pris une telle importance qu'il a été largement diffusé, utilisant de multiples mécanismes de transmission : les discours et les proclamations des dirigeants nazis, à commencer par Hitler et Rosenberg, ainsi que les travaux de théoriciens de la race comme Hans Günther, mais aussi l'art, la recherche scientifique, l'enseignement dans les écoles et la propagande idéologique distribuée à la police et aux forces armées. Hitler s'est disputé dans *Mein Kampf* que l'Aryen était le Prométhée de l'humanité ; le mimétisme de ce thème fécond dans la sculpture nazie a transformé ses mots en pierre.

Ce qui était silencieusement suggéré dans le ou le marbre parsemant la sphère publique était aussi enseigné explicitement dans les écoles : les directives de 1933 sur les manuels d'histoire, suivies de nouveaux programmes établis en granit

1938, définit expressément la teneur des cours sur l'histoire de la course comme la gloire du génie nordique. Les professeurs et les chercheurs des universités du pays ou les nombreux organismes de recherche de la nouvelle Allemagne ne voyaient rien de mal à soutenir la théorie nordique dans les travaux universitaires sur la croix gammée dans la préhistoire ou la « rune de vie » en Suède et dans le nord de l'Italie.

La deuxième fonction de ce discours sur les origines était de nourrir l'imaginaire expansionniste et annexionniste des Allemands. Si les hommes étaient venus du Nord pour créer toutes les civilisations les plus prestigieuses du passé – si le Nord était vraiment le « ventre des nations », comme Jordanes l'avait claironné – la race nordique pourrait revendiquer où elle voulait comme sa patrie ancestrale. Cette appropriation symbolique du patrimoine le plus célèbre de l'histoire mondiale était un préalable et un prélude à des conquêtes matérielles et territoriales plus tangibles. Le discours nordique a permis à la race aryenne de revendiquer le riche héritage historique et artistique des grandes civilisations de la Méditerranée, qui s'est soudain retrouvée sous un ciel hyperboréen.

Chapitre 2

La Méditerranée nordique

La Grèce, Rome et le Nord, entre Cousins allemands

Un nouveau maître d'histoire, Herr Pompetzki, arriva à la mi-septembre. Il venait de quelque part entre Danzig et Königsberg. . . .

"Laissez-moi vous dire ce que cet héritage [le nôtre] a signifié dans les trois derniers mille ans. Vers 1800 av. J.-C., des tribus aryennes, les Doriens, apparaissent en Grèce. Jusque-là, la Grèce, pays pauvre et montagneux, habité par des gens de race inférieure, était endormie, impuissante, patrie de barbares sans passé ni avenir. Mais peu de temps après l'arrivée des Aryens, l'image a complètement changé jusqu'à ce que, comme nous le savons tous, la Grèce se soit épanouie dans la civilisation la plus brillante de l'histoire de l'humanité. . . .

Il a donc continué pendant une heure. . . . Certains, principalement les plus ternes garçons, a dit qu'il y avait quelque chose dans sa théorie. Quelle autre raison aurait pu y avoir l'ascension mystérieuse de la Grèce si peu de temps après l'arrivée des Doriens ?

—Fred Uhlman, *Réunionÿ: une nouvelle*

L'effet premier de cette nouvelle rhétorique sur les origines raciales, réinvention du vieux mythe aryen, fut d'entraîner la Grèce et Rome dans l'orbite de la race nordique et de sa civilisation. Le nordisme des Grecs et Romans a été confirmé par des historiens et des scientifiques raciaux et publié de plusieurs manières, pas toutes savantes. Cette rhétorique a également été adoptée par les dirigeants politiques du régime, à un degré surprenant - surprenant, c'est-à-dire pour le niveau d'intérêt qu'ils ont manifesté pour un sujet académique apparemment abstrait. Pourtant, cette question a pris une importance singulière

pour les dirigeants nazis, car cela leur a permis de définir et de promouvoir leur vision de la race nordique, y compris ses revendications de propriété sur le patrimoine culturel et historique le plus prestigieux d'Europe, en prélude à leurs autres plans de conquête territoriale. Après tout, si toutes les civilisations sont originaires du Nord, alors les représentants contemporains de la race nordique pourraient affirmer leur droit de revendiquer leur patrie ancestrale où ils le souhaitent, au sud comme à l'est.

ambre et soleil : l'ethnologie de les grecs et les romains

En 1929, Hans Günther publia (comme toujours, avec Lehmann) son *Rassengeschichte des Hellenischen und des Römischen Volkes* (Histoire raciale des peuples grecs et romains)1. Les racines nordiques des Grecs et des Romains étaient en soi un développement digne de mention.

Cette monographie était l'une des deux études de ce type, en plus de ses travaux plus généraux, dans lesquelles Günther a choisi de se concentrer sur la généalogie d'un peuple spécifique. En 1934, son livre sur les peuples indo-germaniques d'Asie2 viserait à porter le coup de grâce à la vieille hypothèse Out-of-India. En 1929, son *Histoire raciale* avait un autre objectif : glorifier la race nordique en lui conférant une aura de prestige empruntée à une civilisation grecque ou gréco-romaine dont il revendiquait les triomphes.

Le livre était structuré en trois parties, la première sur l'histoire raciale des Grecs, la seconde sur celle des Romains, tandis qu'un volumineux ensemble d'annexes présentait de nombreuses images de bustes antiques et de traits accompagnés de commentaires ethnographiques.

Dans son introduction, Günther semble soucieux de prévenir toute attaque scolaire ou critique contre son œuvre : « L'auteur est loin d'être un expert averti de l'histoire et de la littérature des Grecs et des Romains3. » La discrétion est, après tout, la meilleure part de évaluer. Une telle prudence était d'autant plus curieuse compte tenu de la nature par ailleurs fortement affirmée, sinon catégorique, des affirmations de l'auteur.

Pour commencer son essai sur les Grecs, Günther fait appel à l'autorité, citant ces historiens allemands de la Grèce classique qui avaient les premiers développés l'idée des racines nordiques des Hellènes. Parmi ceux auxquels il faisait référence nommément, il y avait Hermann Müller, qui avait publié en 1844 un tract célèbre intitulé *Das nordische Griechenthum und die urgeschichtliche Bedeutung des nordwestlichen Europas* (Les Hellènes nordiques et l'importance préhistorique du nord-ouest de l'Europe), et Karl Julius Beloch, dont

Griechische Geschichte (Histoire grecque) en quatre volumes , publié à partir de 1912, fait de lui l'expert de sa génération en la matière.

Günther pourrait ainsi revendiquer sa place dans une tradition déjà longue. En effet, depuis le XIXe siècle, l'historiographie allemande sur l'Antiquité avait adopté sans réserve les idées nordiques sur les origines des Grecs et leur civilisation4 : dès 1824, l'historien de la Grèce classique Karl Ottfried Müller avait publié *Die Dorier* (Les Doriens) ,5 un ouvrage de référence sur un peuple qui serait venu du Nord pour coloniser le Péloponnèse et créer la célèbre cité-état lacédémonienne de Sparte. Imprégnée de théorie nordique, toute une littérature aux prétentions historiographiques ou anthropologiques a repris et popularisé ces idées6, non seulement en Allemagne mais aussi en France, avec Gobineau puis Vacher de Lapouge.

Pour étoffer sa thèse, l'auteur a exposé les témoignages de plusieurs disciplines de manière exhaustive et savante.

Günther a d'abord examiné la mythographie et la mythologie comparée: l'histoire des travaux d'Hercule, par exemple, était étroitement liée à des légendes écossaises similaires, signe certain qu'il existait un «héritage spirituel indo-germanique parmi les Hellènes d'Europe centrale et du nord-ouest. ”8

Faisant appel à Hérodote et Diodore de Sicile, Günther s'est alors tourné vers les légendaires peuples hyperboréens, dont les deux anciens avaient affirmé qu'ils étaient les ancêtres des Doriens et du dieu Chronos, ainsi que de Léto et de ses jumeaux Apollon et Artémis. « Hyperboréen », écrivait Günther, signifie « ceux qui vivent au-delà du vent du nord » ou, « selon les découvertes récentes de la lexicologie historique », ceux « qui vivent au-delà des montagnes tains »9 — c'est-à-dire au-delà des Carpates, qui en grec yeux marquaient la frontière entre le bassin méditerranéen et le Nord germanique.

Günther a également utilisé la science de la linguistique *(Sprachwissen schaft)* pour renforcer son argumentation, citant son collègue Otto Reche (1879–1966),10 professeur à l'Université de Leipzig et auteur de l'article sur les Grecs dans l'autorité *Reallexikon der Vorgeschichte* (Dictionnaire de la préhistoire) : « Un petit mot grec de preuve » : irréfutable le nom du contour de la pupille, *iris,* qui signifie es inbow Jamais un peuple aux yeux bruns ou noirs n'aurait eu l'idée particulière de comparer la couleur de l'œil avec un arc-en-ciel, car un arc-en-ciel, bien sûr, ne contient pas de brun. Ce nom ne pouvait avoir de sens que pour ceux qui avaient des yeux clairs - bleus, gris, verts ou bleus avec un bord orange - des couleurs que l'on ne trouve que parmi la race nordique ou son bâtard de printemps.

machinations plus complexes de la pensée. Richard Walther Darré, a soutenu par exemple, que le mot pour « steppe » en sanskrit était le même que celui utilisé par les Grecs pour « champ ». Un champ, bien sûr, est un espace qui a été défriché ou déboisé pour faire place à une activité agricole. Les habitants de l'Inde n'auraient pas pu concevoir la *steppe*
pour signifier une terre sans arbres, sauf en tant qu'espace qu'ils avaient auparavant soumis à la déforestation. Les Indiens doivent donc être originaires d'un pays fortement boisé ! Ce pays, il va sans dire, devait ressembler beaucoup au nord de l'Allemagne ou au sud de la Suède.12

Passant de la linguistique à l'onomastique, l'étude des noms, Günther remarque la fréquence avec laquelle *chrysos* (or), *pyrhos* (feu) et xanthos — « qui représente la couleur du grain mûr » — sont utilisés dans les noms propres : pyrhos souvent récurrent , également souvent utilisé dans les noms propres *(pyrhotrix,* etc.), dérivé de *pyr* (feu), montre clairement que leurs cheveux étaient dorés, blonds ou brun rougeâtre. mode par Hans-Konrad Krause, qui publie en 1939 un article sur l'onomastique comparée en Grèce et en Allemagne14. Si les langues grecque et allemande n'étaient pas intimement liées dans leur chair sémantique, si la seconde ne descendait pas directement de la première , à tout le moins démontraient-ils néanmoins une parenté spirituelle indubitable : le même esprit nordique était manifestement à l'œuvre dans les deux langues, construisant des noms propres selon les mêmes racines et les mêmes lois. À première vue, par exemple, *Gottlieb* et *Theophilos* n'ont rien en commun. Un examen plus approfondi révèle cependant des structures homologues et une inspiration sémantique commune : *Gott = Theos* et *Lieben = philein.* Il y avait donc bien un amour de dieu dans chacune des deux langues ; le même mot existait en grec et en allemand. Il n'est pas trop surprenant, bien sûr, que l'article ait soigneusement évité de reconnaître que le *Gottlieb* allemand est apparu pour la première fois au XVIIe siècle par la simple translittération du grec *Théophile,* déjà précédemment latinisé en *Amadeus.*

Plusieurs autres exemples ont suivi, dont ceux des noms Diether et Demostratos : *Diether* < *diot* (= *Volk)* + *Heer,* et *Demos tractos* < *demos* (peuple) + *stratos* (armée). Quoi de moins surprenant pour deux populations composées de paysans-soldats ?

De plus, note l'auteur, des constructions à symétrie inversée existent à la fois en grec et en allemand : *Nikokles* et *Kleonike, Gangolf* et *Wolfgang* reflètent chacun la même structure chiastique entre les deux langues. Pour Krause, ces exemples simples, suggérés comme exercices pour les instructeurs de grec, avaient aussi un sens sans valeur pédagogique. elles ou ils

permet aux enseignants de montrer aux écoliers que « du fait de leur sang aryen commun, l'intuition germanique et grecque a démontré une parenté, je dirais une ressemblance, qui, en son absence, serait inexplicable ». Ces structures homologues sont, en fait, indéniables. Mais même s'ils servaient ici de preuve inattaquable de l'origine nordique, ils pouvaient tout aussi bien être mobilisés pour défendre l'hypothèse originelle de la migration asiatique : les premiers linguistes indo-européens avaient, en effet, fait cela.

Les scientifiques raciaux se sont également appuyés sur un nouvel éventail d'arguments fondés sur la culture. L'émergence de la psychologie raciale autour de Ludwig Ferdinand Clauss dans les années 1920 a fourni plusieurs pistes de réflexion. Localisant l'esprit d'un peuple dans son sang, liant directement race et âme, Clauss construit une typologie psychoraciale rassemblant les différentes branches de la race nordique en un même type15. Les différents peuples indo-germaniques se voient attribuer la même identité psychologique : celui du *Leis tungsmensch,* ou « homme d'accomplissement », contrairement au *Darbietungsmensch oriental ou sémitique,* un homme de simple exécution (et donc de soumission). Inspiré par Clauss, l'historien de l'antiquité pontife Hans Bogner - sur les racines indo-germaniques des Hellènes dans *Der Seelenbegriff der grie chischen Frühzeit* (Le concept de l'âme dans la Grèce primitive)16. commencer par l'âme allemande . . . nous donne l'espoir que nous pourrions, malgré toutes nos différences, saisir les traits fondamentaux de notre souche primordiale, dont nous nous sommes éloignés par l'infiltration étrangère et qui nous est désormais inaccessible sans l'aide du grec, qui, clair et distinct , nous renvoie à une époque que nos propres ancêtres directs ne pouvaient nous léguer que pour quelques traces éparses et muettes . : se trouvant face à face avec l'ennemi, Ulysse n'a pas tergiversé ; au contraire, "il s'est rendu compte que son choix avait déjà été fait et qu'il ne pouvait pas s'en retirer". Son choix, attaquer, lui a été dicté par « sa naissance, son sang, son essence »19.

L'âme grecque avait une ressemblance frappante avec l'esprit allemand, dont l'image était représentée comme reflétée dans un miroir doré : le courage, la volonté de puissance, le sens de la communauté. Bogner n'hésite pas à dépeindre les Grecs homériques comme *des Herrenmenschen20,* une race de maîtres partant à la conquête du monde méditerranéen. Sonder les profondeurs de la

L'âme grecque était donc tout sauf une poursuite académique. Une telle étude était riche d'enseignements pour un présent imprégné de discours sur la détermination et la volonté indo-germaniques : « Et s'il faut s'incliner devant le principe fondamental de toute politique grecque, savoir que le tout est supérieur à la somme de ses parties, la communauté l'emporte sur l'individu en dignité et en essence, alors cette leçon de l'antiquité ne peut être ignorée en cette heure décisive de l'histoire du monde, où une véritable communauté est à nouveau sur le point de naître.

blondes dans l'antiquité : les épreuves et tribulations des "longs crânes" en méditerranée

Si la psychologie avait ses vertus, la reine des sciences restait l'anthropologie raciale. Günther, comme nous l'avons vu, était prêt à utiliser tous les moyens nécessaires pour prouver son point de vue, mais c'est principalement de la paléontologie et de l'anthropologie historique qu'il a puisé ses preuves les plus solides : le corps grec était l'incarnation du type ethnique nordique.

Günther a d'abord déploré la rareté des restes humains de la Grèce antique, puisque les Grecs observaient la regrettable coutume de brûler leurs morts. Même en l'absence de crânes, cependant, il était encore possible d'étudier les casques des guerriers grecs - dont l'Altes Museum de Berlin conservait une importante collection - qui contenaient la preuve de leurs « formes crâniennes longues et fines ». , possédait la même structure crânienne dolichocéphale23 caractéristique de la race nordique : le Français Vacher de Lapouge24, lu attentivement et cité par Günther25
avait déjà opposé l'homme dolichocéphale du Nord à la brachycéphalie vulgaire26 des autres races européennes, asiatiques et sémitiques.

Faute de preuves anthropologiques directes, Günther s'est ensuite tourné vers des sources littéraires anciennes. L'ensemble du canon grec est mobilisé pour étayer sa thèse, notamment les chefs-d'œuvre jumeaux d'Homère : « Les dieux et les héros de l' *Iliade* étaient blonds, comme l'étaient ceux de l' *Odyssée27.*

Les héros et les dieux homériques possédaient exactement la même physiologie, la même pigmentation et les mêmes caractéristiques anthropométriques que la race nordique. Seule une beauté nordique comme l'incomparable Hélène de Troie aurait pu rendre les Grecs fous au point de précipiter une guerre d'une décennie, a déclaré Günther pro, la beauté rendant hommage avec enthousiasme au visage qui a lancé un millier de navires : « Hélène a été abondamment décrite : ses cheveux blonds et fins comme de la soie ; ses yeux, presque diaphanes ; ses joues roses et ses lèvres rouges ; sa peau, la pureté aveuglante du blanc ; ses mains, pâles et

fi ne - tous les traits caractéristiques de la race nordique . « Les héros de l'histoire de la Grèce antique. . . étaient de grande stature », note Günther, citant un certain nombre de textes canoniques et d'auteurs en plus d'Homère : Hérodote, Pindare, Lucien, Aristote et plusieurs autres ont tous été appelés à témoigner.

Günther n'a pas encore pu se référer à une autre source utile, qui n'est apparue que quelques années plus tard (comme toujours, publiée par Lehmann), le travail d'un collègue, Wilhelm Sieglin, anthropologue et professeur à l'Université de Berlin. En 1935, peu de temps avant sa mort, Sieglin a finalement terminé son livre *Die blonden Haare der indogermanischen Völker des Altertums : Eine Sammlung der antiken Zeugnisse als Beitrag zur Indogermanenfrage* (Les cheveux blonds des peuples indo-germaniques de l'antiquité : Une enquête sur les preuves antiques comme une contribution à la question indo-germanique)30. Après un essai introductif de soixante pages sur la question des origines nordiques des peuples indo-germaniques, Sieglin consacre ensuite quelque quatre-vingt-douze pages à un « index des dieux et des héros ». dans l'antiquité dont la couleur des cheveux a été déterminée et les personnes dont la couleur des cheveux nous a été transmise. Il prétendait ainsi avoir compilé toutes les figures – réelles, supposées ou fictives – connues pour être blondes ou brunes dans la littérature classique. L'index recense le nom et l'identité de chacun ainsi que la source utilisée par l'auteur, un travail considérable (et exhaustif) quand on sait que le livre compte près de sept cents entrées.

Cette prosopographie approfondie a été rigoureusement divisée en catégories critiques. Tous les peuples de l'Antiquité ont été examinés en groupe : les Hellènes, les Italiques, les Gaulois, les Germains et les Suédois, ainsi que les Juifs et les Égyptiens. Les peuples grecs et romains, qui constituaient un nombre disproportionné d'entrées, ont été divisés en sous-catégoriesÿ: "Dieux blonds", "Héros blonds", "Personnages historiques blonds", "Personnages de fiction blonds", etc. heureux frères aux cheveux bruns.

La conclusion était évidente, sinon trop surprenante : les Grecs, les Romains, les Allemands et les Suédois étaient majoritairement blonds. Les Juifs avaient les cheveux bruns – une autre race, une autre couleur. Avec sa manie de catégorisation et son extrême souci de précision et d'érudition, le livre de Sieg Lin était peut-être l'œuvre la plus fascinante que la science raciale de l'époque ait produite dans son souci du détail obsessionnel et pédant.

Le livre a reçu une longue critique adulatoire dans l'édition du 15 mai 1935 de l'hebdomadaire SS *Das Schwarze Korps.* Le journal l'a même qualifié de lecture recommandée pour le grand public en dehors des cercles académiques étroits.

Le titre de l'article indiquait sans équivoque la raison première de l'intérêt pour le livre : il fournissait la preuve anthropologique que « la race nordique avait conquis le monde » et illustrait la preuve d'une « guerre des blonds contre les bruns ». la race supérieure qu'était le peuple grec était majoritairement blonde » et qu'à Rome, « la race des patriciens et des seigneurs se distinguait de la plèbe par ses cheveux blonds ». La pratique des mariages mixtes entre les deux castes avait été la raison pour laquelle le gène blond (malheureusement récessif) avait cédé sa place aux « cheveux bruns », au point que les Romains décadents avaient été contraints de se colorer les cheveux au safran pour rappeler la pureté originelle de leurs ancêtres, ou recourir au port de perruques faites à partir des cheveux de leurs esclaves. On trouve un écho de ces idées dans les causeries d'Hitler lorsque le führer dissertait sur la couleur des cheveux des Romains32.

Outre Sieglin, les plus grands noms de l'anthropologie raciale ont apporté leur expertise au dossier archéologique, venant en aide aux historiens et aux scientifiques raciaux qui étudiaient l'Antiquité. Ce fut le cas d'Eugen Fischer, qui collabora avec Günther à l'édition d'un volume de 1933 intitulé *Deutsche Köpfe ni discher Rasse* (Professions allemandes, race nordique)33, une anthologie d'images de visages germaniques impeccables. Le même Fischer, qui s'enorgueillit de sa connaissance de l'histoire ancienne et abordera plus tard la question des Juifs dans l'Antiquité34, collabore également avec des archéologues allemands sur un autre ouvrage de 1933, prêtant son regard d'anthropologue à la question des restes humains retrouvés dans l'Antiquité. Mycènes35, qu'il soumet à une exégèse rationnelle détaillée.

Après s'être servi de la sagesse de la linguistique, de l'anthropologie historique, de la mythographie et de la littérature, Günther s'est tourné – comme l'exigeait l'héritage de Winckelmann – vers l'histoire de l'art.

Tout au long du livre, l'auteur a entrelacé son texte d'images de bustes, de statues et de portraits de l'Antiquité, les soumettant à ses diagnostics raciaux : chaque illustration était accompagnée d'une légende lapidaire résumant son verdict racial sans hésitation et sans pitié. Ces images capturaient principalement le visage, soit de face, soit de profil, soit parfois de trois quarts, à l'instar du concept du mug shot inventé par Alphonse Bertillon pour aider à l'identification médico-légale. Illustration non. 18 à la page 34, par exemple, décrit une « femme grecque anonyme (poétesse). Nordique"; une image d'une statue de Sophocle, qui a également passé avec succès le test racial, disait simplement : « Sophocle. nordique. »36

Les volumineuses annexes qui concluaient l'ouvrage présentaient des portraits assortis de commentaires plus détaillés, véritables exégèses de

textes de visage. La capacité de Günther à extraire des bribes de connaissances scientifiques raciales à partir d'un simple coup d'œil sur une sculpture laisse parfois le lecteur sans voix devant l'étendue de son imagination. Dans l'un de ses grands élans d'enthousiasme physionomique pour un buste particulier, Günther a fait remarquer : « Représentation de l'homme nordique lucide et puissant. Une tension constante plane sur lui à l'égard de l'homme et du monde, une expérience douloureuse que trahit son expression, une sorte de résignation sereine, une sorte de déception face à la faiblesse des hommes qui l'entourent - une tension qui ne s'en va jamais, l'omniprésent la douleur, transmuée en une sérénité qui peut apparaître comme des gentillesses envers les autres ; la force et la profondeur de son esprit nordique sont typiquement enveloppées dans une conscience discriminante de sa propre supériorité. »37 Parfois, les pouvoirs analytiques inductifs de Günther confinaient à la nécromancie ; les statues des morts se révèlent, en dialogue avec lui, intarissablement loquaces. Pourtant, ce qui nous apparaît comme rien de moins qu'un délire intellectuel était pour Gunther une conséquence logique de ses théories raciales : le phénotype était l'expression d'une propriété intrinsèque, le sang, dont les qualités façonnaient non seulement le corps mais aussi le psychisme. Le sang a façonné la matérialité physique, l'esprit et les expressions artistiques et culturelles d'une civilisation. L'identification du corps à l'esprit, et vice versa, était donc tout à fait légitime, puisque ces deux éléments étaient tous deux des refle
Les trois entités définissent ensemble une identité unique et contraignante, celle de la race.

Alors que les hommes grecs et la virilité nordique restaient le principal sujet de discussion, les femmes n'étaient pas du tout négligées. Günther soutenait avec joie que les femmes représentées dans l'art grec possédaient des caractéristiques masculines38 . Il y avait indéniablement quelque chose de viril dans la gent féminine dans l'épopée grecque. Cette prédominance de l'animus sur l'anima était, croyait-on, un trait typique des femmes germaniques, qui témoignait une fois de plus des racines nordiques des Grecs. Pour illustrer cette idée, Günther a cité le cas de Pénélope, l'épouse d'Ulysse, et de la déesse guerrière Athéna : « Pénélope était une figure nordique du VIIe siècle. avant JC. . . Les personnages du type de Pénélope, qui figuraient également dans les épopées persanes et germaniques, rappellent des figures de la poésie épique germanique, comme les Walkyries. . . Athéna, la « déesse aux cheveux blonds et aux yeux bleus » de Pindare, était armée pour la guerre comme une Walkyrie. l'expression d'une même race. Les Amazones étaient pareillement comparées à Kriemhild du *Niebelun genlied.40* Le déterminisme biologique, le lien entre l'esprit et le sang,

a ainsi été utilisé pour créer une sorte de structuralisme mythologique *avant la lettre.*

D'un autre côté, Günther ne faisait pas aussi souvent appel à la comparaison ou à l'assimilation des styles architecturaux, défaut en partie compensé - établie par son collègue Carl Schuchhardt dans un article de 1933, «ÿDie Indoger manisierung Griechenlandsÿ» (L'indo-germanisation de la Grèce)ÿ:41 l'existence de mégalithes circulaires en pierres sèches, de dolmens et de tombes à ruches en Irlande, en des origines nordiques des Grecs. Comme l'écrit Schuchhardt , ces constructions grecques avaient leurs « frères et cousins ou, plus précisément, leurs pères et oncles en Espagne, dans le nord de la France, en Irlande »42. les migrations indo-germaniques vers la Grèce, qui avaient injecté du sang indo-germanique dans la population autochtone préexistante, à l'image de ceux que l'on trouve dans les supports pédagogiques préparés pour les SS : « Le premier, l'Achéen (car cela a conduit à l'apparition en Grèce de Les Achéens d'Homère) », se produisirent « vers 1800 av .

Günther, comme tous les auteurs qui ont traité de l'histoire raciale des Grecs, n'a jamais manqué de préciser que différents types raciaux coexistaient en Grèce , divisés entre les indigènes pour la plupart pélasges et la race nordique conquérante45. le type racial hyperboréen mais aussi son homologue oriental. Les catégories et hiérarchies raciales se manifestent également dans une distinction entre les types d'art, qui distingue l'art « noble », comme la sculpture sur marbre, et l'art « brut », comme la poterie. L'art supérieur ou supérieur *(hohe Kunst)* "regardait vers le Nord et décrivait les caractéristiques physiques et spirituelles de l'homme nordique", tandis que l'art inférieur *(Kleinkunst)* et l'artisanat artisanal *(Kunstgewerbe)* étaient inspirés et pratiqués par des types raciaux inférieurs, par « étrangers à la race (Métiques et esclaves) . . . d'origine orientale ou asiatique .

Apollon et Dionysos : la collision de deux courses

Cette dichotomie dans les arts s'accompagnait d'une dichotomie parmi les dieux. Dans un petit livre publié par Lehmann - une attaque satirique contre Nietzsche, éviscéré pour avoir prétendument glorifié l'idéal dionysiaque47 -

le philosophe et historien de l'art Karl Kynast a comparé Apollon et Dionysos côte à côte. Le Dionysos terrestre (chthonien), oriental, le dieu du corps, des sens, de l'extase, était l'antithèse de l'Apollon nordique céleste, le dieu de l'intelligence rationnelle et de la maîtrise de soi. Le culte dionysiaque, fondé sur la perte de la conscience de soi produite par l'excitation des sens, était le produit d'une race allogène incompatible avec le nordique grec, même si Nietzsche avait décrit à tort l'union d'Apollon et de Dionysos comme un facteur conduisant à l'émergence de la culture hellénique.48

Dionysos était un dieu sombre et opaque, le dieu de la nuit bachique, tandis qu'Apollon était le dieu solaire, *phoibos,* « pur, brillant, lumineux »49 : « Dionysos était un dieu nocturne, le dieu de l'excès sauvage et exubérant, tandis que Apollon était le dieu de la sagesse, de l'ordre, de l'harmonie. »50

Le culte bachique reposait sur une explosion du sentiment, une confusion du corps provoquée par un trouble de l'affect et par une excitation extatique. Il était « né d'un sang et d'un esprit non nordiques »51 et appartenait à un type d'homme complètement dominé par ses passions, sous l'emprise de ses instincts et pulsions naturels, notamment ceux de la libido ; Telles étaient les caractéristiques des races inférieures du Sud et de l'Est alors que, ressemblant davantage aux animaux et se définissant par leurs émotions excessives, l'homme nordique était un maître du sang-froid. Essentiellement, le culte dionysiaque était féminin, passif, un culte d'abandon de soi gratuit et de passion débridée *(thymos).* Les bacchanales étaient infestées de « femmes et d'esclaves ! Tout le contraire de l'homme hellénique, qui appartenait à un peuple de seigneurs *nordiques .* étaient patriarcaux et parlaient de leur « patrie » (Vaterland)53, point également soulevé par Richard Walther Darré54. Le dieu nordique Apollon, en revanche, représentait la masculinité et le logos, la maîtrise active de soi, et non le servile ou le féminin neuf. abandon de soi à ses émotions.

La dichotomie apollinienne-dionysiaque reposait donc solidement sur l'antithèse de deux races et mettait en parallèle la distinction entre « culture et barbarie »55 ou homme et animal : si Dionysos était le dieu de l'expression de soi - sous forme d'extase, d'orgasme et de "orgiasme" - alors Apollon était le dieu du chant, l'incarnation vivante de l'harmonie et de la précision mathématique.56

La thèse de Kynast, qui consistait essentiellement en une axiologie des dieux et des races, a été reprise à la fois par Ludwig Schemann57 et Günther. Réitéré et cité par Rosenberg dans *The Myth of the Twentieth*

Siècle,58 il a également été cité dans les documents de propagande idéologique du parti,59 lui donnant un public beaucoup plus large.

Rosenberg, en fait, considérait la polarité entre Apollon et Diony sus comme une conséquence de la schizophrénie raciale et spirituelle des Grecs, qui étaient devenus entre la fidélité à leurs racines nordiques et une remontée de peuples non autochtones qui s'étaient insinués dans leur sang après leur émigration vers le sud : « Le Grec était déjà divisé en lui-même et oscillait entre ses propres valeurs naturelles et celles d'origine étrangère et exotique . la beauté et la vérité, « l'âme glorieuse de la race qui créa jadis Pallas Athéna et Apollon »61 ; de l'autre, diamétralement opposé à l' Apollon « aux cheveux d'or » de *Lichtgott62,* se tenait Dionysos, le dieu de la nuit — « Tout Le dionysiaque dans la vie grecque apparaît comme quelque chose d' étranger sur le plan racial et spirituel »63 – son étrangeté psychique et physique incarnant « l'atténuation du sang nordique »64.

Alors qu'Athéna et Apollon, les dieux de la lumière, représentaient l'harmonie et la maîtrise de soi qui régissaient la psyché et la polis grecques, Dionysos a introduit la barbarie dans les murs de la cité-état. Rosenberg a peint un portrait pompeusement scandaleux de la sauvagerie dionysiaque, décriant sur un ton histrionique la ruée orgiaque et orgasmique des rites bacchanaliens : utes », les danseurs s'abandonnaient à la tyrannie de leurs sens, tombant à pleines dents sur la chair sacrificielle. De telles explosions impulsives de sauvagerie étaient antithétiques à la maîtrise de soi grecque, une démonstration virile de libération de la tyrannie des sens : « Tous ces rites étaient diamétralement opposés à l'ethos des Grecs. Ils représentaient « cette religion de la frénésie » (Frobenius) qui dominait toute la région orientale du monde méditerranéen et était issue des races et des mélanges de races afro-proches-orientaux. »65

romain colluvions *:* souche raciale nordique dans les sols non indigènes

La deuxième partie du livre de Günther, qui couvrait l'histoire raciale du peuple romain, suivait le même schéma établi dans sa discussion sur la Grèce.

Les Romains, bien sûr, étaient "également d'origine raciale nordique". Günther, citant les travaux d'une poignée de linguistes, considérait comme un fait établi que « les fondements des langues italique et germanique sont étroitement

en relation." Les italiques nordiques, soutenait-il, venaient de « la région du Danube supérieur et central »,66 ce qui n'en faisait pas en fait de purs nordiques.
Alors que tout ce qui a fait la grandeur de Rome était évidemment dû à la prédominance du type nordique parmi l'ancienne classe patricienne romaine, il ne faut « pas croire qu'ils étaient purement nordiques » ; il est plus probable que « sur leur route à travers les Alpes orientales, ils acquièrent quelques traits orientaux mineurs »67. Günther fait ainsi preuve d'une certaine prudence dans sa description de la nature et des caractéristiques raciales des premiers Romains, retenue choisie par ses lecteurs et ses collègues scientifiques raciaux allemands de l'époque.

Ludwig Schemann, spécialiste de l'histoire romaine et professeur d'anthropologie raciale à l'Université de Fribourg68, traducteur et biographe allemand de Gobineau, était sévère dans son jugement du mélange racial boueux des Romains d'origine, coupables de ne pas être aussi purs que Dorien Sparte.

Il a qualifié la fondation de Rome de *« colluvion,* un mélange et un gâchis, une accumulation de masses humaines, qui n'avaient vraiment pas de meilleure option »69. citant Quintus Tullius Cicero, magistrat et frère du célèbre orateur latin : « Rome est un État formé par un rassemblement de nations » (« Roma civitas ex nationum conventu constituta »)70. C'était une ville multiculturelle dès ses débuts, une "création complètement artificielle"71 en contraste avec la perfection nordique des Grecs et définie par de telles "taches hétéroclites" (Buntscheckigkeit), une caractérisation vigoureusement réfutée par les scientifiques raciaux italiens après 1938.72

La présence de ces nombreuses cultures diff érentes n'a pas empêché l'élément nordique de s'imposer. Elle seule garantissait et défendait la grandeur de Rome et de l'empire : « La grandeur historique des Romains est inextricablement liée à leur souche nordique. . . . Les personnages les plus éminents et les plus décisifs de l'histoire romaine montrent clairement leurs origines. Malgré le brouillard de légende qui les entoure, les fondateurs de Rome rappellent clairement les premiers peuples nordiques. Suivent une galerie d'ancêtres blonds aux yeux bleus : « Caton, roux aux yeux bleus (Plutarque) » ; Sulla, qui « était blond doré aux yeux bleus » ; et, bien sûr, César, "un homme du Nord au sang légèrement mêlé"ÿ; en effet, pour la plupart, « les empereurs vraiment clairvoyants étaient tous de sang nordique ».73

La thèse de Günther sur les origines nordiques et le caractère des Grecs et des Romains a été reprise dans un certain nombre d'ouvrages qui ont heureusement contribué à répandre la nouvelle vulgate raciale. Otto Reche, par exemple, a simplement paraphrasé et réitéré les idées de Günther dans sa *Rasse und Heimat der*

Indogermanen (La race indo-germanique et sa patrie)74, publié par Lehmann en 1936 ; de même, deux chapitres d'un magnum opus multi-auteurs publié l'année suivante, sous le titre *Europas Geschichte als Rassenschicksal* (Histoire de l'Europe et destin des races75), répètent Günther sans arrière-pensée.

On trouve parfois dans ces textes des débats microscopiques, les cheveux en quatre quant à la provenance géographique des premiers Hellènes. Contrairement à Günther, qui proposait le nord de l'Allemagne et le sud de la Scandinavie comme leur patrie d'origine, l'historien de l'antiquité Fritz Taeger affirmait qu'ils venaient du pourtour du Danube76 . cependant, n'a pas fait l'objet d'un débat.

athènes, rome, berlin : études de traduction et
impérii sous le national-socialisme

Les dirigeants du parti nazi ont souligné à plusieurs reprises les caractéristiques nordiques des Grecs et des Romains, donnant à cette question apparemment abstruse un degré surprenant de pertinence politique. Pourquoi les dirigeants aux plus hauts niveaux du parti et de l'État ont-ils manifesté un tel intérêt pour des questions qui, à première vue, paraissent assez abstraites et académiques ?

Il est choquant de voir la quantité d'attention qu'ils ont accordée au sujet, choquant d'apprendre que Rosenberg ou Hitler lui-même péroraient et prononçaient de telles dissertations sur le nordiqueisme de la Grèce et de Rome, à la fois en privé et en public.

Rosenberg a vu l'essence raciale commune des Allemands contemporains avec les Grecs classiques dans leur affinité naturelle pour tout ce qui est grec et le rejet de tout ce qui portait la marque de l'Orient : « Notre conscience de notre origine européenne et la distinction entre l'ancien et le nouveau sens de l'histoire nous a permis de trier, de sélectionner et de rejeter avec certitude et pour toujours comme étranger ce qui vient de Syrie et de Babylone. En même temps, la vénération de l'antiquité grecque tout au long de l'histoire allemande nous montre que notre instinct n'a jamais été complètement endormi, malgré l'existence d'autres doctrines. Cet instinct nous permet de nous reconnaître spirituellement et physiquement liés à tout ce qui est associé au mot *Parthénon. »77*

Rosenberg n'oublie pas d'inclure Rome : « 'Vieux romain' est synonyme de *nordique78. »* La race nordique-germanique ne se contente pas de créer des civilisations ; elle les rajeunissait et les réveillait aussi périodiquement. La Grèce avait été régulièrement revigorée par des injections de

Sang nordique des vagues périodiques de migration aryenne, renforts dans sa bataille contre l'Asie Mineure : « La force nordique, bien que réduite par la guerre chronique, était continuellement renouvelée par une nouvelle immigration. Les Doriens, puis les Macédoniens, ont protégé le sang blond créateur.
La Grèce, aux yeux de Rosenberg, a marqué l'apogée de l'excellence raciale et culturelle nordique : « Le plus beau de tous était le rêve de l'homme nordique rendu manifeste en Hellas. Vague après vague est venue de la vallée du Danube et a recouvert la population antérieure d'immigrants mixtes aryens et non aryens, apportant de nouveaux pouvoirs créatifs. L'ancienne culture mycénienne des Achéens avait un caractère essentiellement nordique. »79

Rome avait aussi été rajeunie par un afflux de sang frais venu d'Allemagne. Rosenberg a décrit les envahisseurs teutoniques comme un facteur de régénération dans la résurrection de la Rome aryenne originale ; leur sang pur renforça un élément nordique affaibli par un honteux esprit de tolérance à l'égard des étrangers : comme vivaient autrefois les anciens Romains. »80

Cette vague d'immigration germanique, qui va subsumer l'Empire romain, est pour Rosenberg l'équivalent d'une refondation de la Ville éternelle. La révolution, pour ainsi dire, de 753 av. J.-C. a été entièrement motivée par l'arrivée d'Allemands du Nord. Les soldats allemands qui commencèrent à peupler l'empire et à constituer ses légions auxiliaires furent le fondement de l'empire et de sa puissance : « Campagne après campagne, l'habileté militaire des Romains s'est avérée inefficace contre la force grossière d'un jeune peuple. Des « esclaves » blonds géants commencèrent à apparaître dans les rues de Rome, et l'idéal de beauté germanique devint à la mode chez un peuple décadent dépourvu de tout idéal propre. Les Teutons libres ne furent bientôt plus rares non plus à Rome. De plus en plus, les Césars en vinrent à dépendre pour leur soutien de la loyauté des soldats germaniques. . . . A l'époque de Constantin, l'armée « romaine » était presque entièrement germanique. »81 La présence de ces Allemands ramène la ville à ses origines nordiques, après une longue décadence raciale : la dénomination aryenne et par des lois interdisant les mariages mixtes, les Goths et les derniers Langobards ont joué le même rôle de formateur de caractère que les premiers immigrants nordiques pour l'ancienne Rome républicaine.

L'historiographie allemande répugnait encore à reconnaître que ce que Les Français appelaient les « invasions barbares » n'étaient en fait que cela : les invasions de barbares qui n'étaient rien de moins que les fossoyeurs de la

Empire romain. De manière significative, les historiens allemands ne les ont pas qualifiées de «ÿgrandes invasionsÿ», comme le faisaient les Français, mais plutôt de *Völkerwanderungen,* "migrations de personnes". Le terme d' *invasion* a des connotations hostiles : les barbares - des hommes basanés vêtus de peaux de bêtes - ont saccagé Rome, violé ses femmes et pillé ses temples, laissant une cible facile à la dérision des peintres d'art académique *(art pompier).* L'historiographie allemande s'était plutôt focalisée sur la cohérence et le caractère progressif de la longue et lente vague migratoire germanique : les peuples du Nord avaient rejoint l'Empire par une série de fédérations *(foedera),* s'assimilant progressivement. Les nazis ont poussé cette réhabilitation des Allemands à son extrême logique. Loin d'être les destructeurs de l'empire, ils ont été la source de sa régénération biologique. L'empire avait naturellement décampé de Rome et s'était déplacé plus au nord, avec Charlemagne et plus tard Otto Ier. Cette régénération raciale de l'empire, cependant, n'a pas duré : Rome avait aussi succombé, comme la Grèce avant elle, à l'assaut de races hostiles, comme nous le verrons plus loin.83

La réinvention nazie du mythe aryen a ainsi établi que les Grecs, les Romains et les Allemands partageaient une essence raciale commune. Tous trois étaient des branches d'une race nordique commune. Si la branche germanique de l'arbre généalogique était restée dans les terres ancestrales pour protéger le sol de la patrie, il subsistait une sorte de parenté entre Grecs, Romains et Germains : les peuples germaniques du Nord avaient donné naissance aux Grecs et aux Romains. , qui, en retour, avait semé les graines de *Germanentum* (germanicité). Tout était vérifiable empiriquement. Dans l'une de ses tables rondes, Hitler a déclaré : « Quand on nous interroge sur nos ancêtres, nous devons toujours désigner les Grecs. »84

la lumière du soleil, la sophistication et la parthénon : déterminisme environnemental contre l'arriération germanique

Comment alors expliquer le gouffre choquant de niveau de civilisation entre Athènes et Rome d'une part et les Germains primitifs de l' *Urwald* d'autre part ?

Hitler a passé beaucoup de temps à développer une réponse à cette question. Dans *Mein Kampf,* il a vigoureusement contesté l'idée que les Allemands avaient été culturellement complètement arriérés - une idée qu'il n'a pas entièrement rejetée en privé mais qu'il ne pouvait pas, pour des raisons politiques évidentes, énoncer franchement en public (bien qu'il se soit permis s'en approcher assez dans ses entretiens de table, comme nous le verrons). Dans *Mein Kampf,* cependant,

il déclarait vertueusement : « C'est un contresens incroyable que de représenter les peuples germaniques de l'ère préchrétienne comme des « sans culture », comme des barbares. Qu'ils ne l'ont jamais été. Seule la rudesse de leur terre natale du nord les a contraints à des circonstances qui ont contrecarré le développement de leurs forces créatrices. Si, sans aucun monde antique, ils étaient venus dans les régions les plus favorables du sud, et si le matériel fourni par les peuples inférieurs leur avait donné leurs premiers outils techniques, la capacité de création de culture qui sommeillait en eux se serait épanouie. tout comme cela s'est passé, par exemple, avec les Grecs. »85

Hitler s'empare ainsi de la théorie du déterminisme environnemental si chère à l'ethnologie classique d'Aristote à Montesquieu. Aristote avait expliqué comment les Grecs, qui habitaient une partie plus tempérée du monde, possédaient une nature équilibrée et harmonieuse loin des extrêmes caractéristiques des climats septentrionaux ; quelques siècles plus tard, Posidonius d'Apamée86 établit toute une typologie des peuples par zone climatique. Pour ces deux écrivains, comme pour Montesquieu bien plus tard, les conditions atmosphériques sont déterminantes pour déterminer le niveau de développement culturel d'un peuple. L'analogie botanique constituait une preuve intuitive irréfutable de la validité de la théorie : une plante poussera bien plus loin sous le chaud soleil toscan que dans la froide brume du Nord.

Dans une de ses tables rondes en 1942, Hitler développe cette idée : « Nous savons aujourd'hui pourquoi nos ancêtres n'étaient pas plutôt attirés par l'Est, le Sud. Parce que toutes les régions situées à l'est de l'Elbe ressemblaient à ce que la Russie est pour nous aujourd'hui. Les Romains détestaient franchir les Alpes. Les peuples germaniques, au contraire, aimaient beaucoup les traverser... mais dans le sens opposé87. » L'Europe de l'Est apparaît ainsi sous un jour peu flatteur. Dans les temps anciens, c'était une terre répugnante, ce qui expliquait pourquoi les premiers Allemands, contrairement aux nazis, n'hésitaient pas à savoir où leur version du lebensraum les menait : leurs prédilections les dirigeaient vers le sud, pas vers l'est.

Il n'était pas rare qu'Hitler décrive l'Allemagne elle-même de cette manière, comme dans une de ses tables rondes de janvier 1942 : « Le sol sur lequel nous vivons devait être si désolé que nos ancêtres, s'ils passaient par là, continuaient certainement leur chemin. »88 auquel il ajouta une métaphore porcine désobligeante qui laissait peu à l'imagination89 . A écouter Hitler, un voyage en Prusse orientale aurait autant ému les Romains qu'un transfert sur le front Wehrmacht pendant la Grande Guerre : « Pour tout Romain, le fait d'être envoyé en Germanie était considéré comme une punition - un peu comme ce que cela signifiait pour nous d'être envoyé en Posen. Vous pouvez imaginer ces régions pluvieuses et grises, transformées

dans des bourbiers à perte de vue. . . . La campagne était froide, humide, triste .

Hitler avait lu *Germania de Tacite,* qu'il citait occasionnellement dans ses discours et tables rondes91, et acceptait volontiers ses diverses descriptions de la géographie et du climat. Tacite, qui n'a jamais mis les pieds en Allemagne une seule fois dans sa vie et ne connaissait le pays qu'à travers les descriptions d'intermédiaires - principalement des marchands et des légionnaires - a décrit une terre dure et inhospitalière complètement dépourvue de beauté ou de charme pour les visiteurs ou les indigènes. Il a reculé devant « Germania. . . avec ses paysages sauvages et son climat rigoureux. . . agréable ni à vivre ni à regarder »92 concluant sa harangue esthétique et météorologique par le jugement suivant : « Il y a quelques variétés dans l'aspect du pays, mais en gros c'est une terre de forêts hérissées et de marais malsains ; la pluie est plus abondante du côté de la Gaule ; les vents sont plus forts du côté du Noricum et de la Pannonie. »93

Hitler a accepté sans aucun doute l'aversion des anciens Romains pour l'Allemagne primitive. À ses yeux, la Germanie ressemblait tout à fait au même portrait désolé que la Russie contemporaine, défigurée par la tyrannie soviétique, présentait aux soldats allemands envahisseurs : « Je voudrais rappeler à ceux d'entre nous qui parlent des "territoires désolés de l'Est" des anciens Romains, toute l'Europe du Nord off rait un spectacle de désolation. Pourtant, l'Allemagne est devenue un pays souriant. De la même manière, l'Ukraine deviendra belle quand nous y aurons travaillé. de l'Orient serait couronnée de succès. Alors que les soldats allemands combattaient sur le sol soviétique, Hitler voyait la guerre en termes de conquête et de domination romaines.

La colonisation de l'Est améliorerait la campagne, car si le déterminisme racial était fi xe et permanent, l'environnement était susceptible d'un certain degré de manipulation. Ce n'était qu'une question de volonté créative. La force du destin a toujours été la bienvenue, cependant, sous la forme du changement climatique, par exemple. Dans le passé, l'Allemagne avait enfin pu se développer, proclama sagement Hitler, car le climat plus tempéré du Sud s'était déplacé vers le nord au-dessus des Alpes grâce à la déforestation médiévale. Sans les eff ets doux et réchauffants du foehn, l'Allemagne resterait sans doute encore cette terre âpre, pitoyable et froide qui rebutait tant les R

fertilité de notre sol à la déforestation de l'Italie. Sans cela, les vents chauds du Sud n'iraient pas aussi loin qu'ici. Il y a deux mille ans, l'Italie était encore boisée, et l'on imagine à quoi devaient ressembler nos pays incultes. grâce aux eff ets bénéfi ques des vents, auparavant bloqués par les denses forêts italo-alpines.

D'autres représentants de la race nordique avaient connu une telle fortune beaucoup plus tôt. Ayant eu l'heureuse idée de migrer vers le sud, ils avaient su créer des civilisations florissantes et rayonnantes. Tout comme une plante, le type indo-germanique avait besoin de soleil pour faciliter sa photosynthèse culturelle : « Le germanique avait besoin d'un climat ensoleillé pour permettre à ses qualités de développer sa photosynthèse culturelle. C'est en Grèce et en Italie que l'esprit germanique a trouvé le premier terrain favorable à son épanouissement. Un climat défavorable avait retardé le développement du génie germanique dans le Nord : « Il a fallu plusieurs siècles pour créer, dans le climat nordique, les conditions de vie nécessaires à l'homme civilisé. La science y a aidé. »[96]

Les notions hitlériennes de climat et d'environnement étaient conçues pour fournir une excuse à un retard culturel qui piquait les Allemands contemporains. D'autres, comme l'historien de l'art Paul Schultze-Naumburg, ont tenté de trouver des arguments moins flous pour expliquer pourquoi un tel écart existait entre les grands peuples de l'Antiquité et leurs cousins allemands. Pourquoi y avait-il eu un tel abîme culturel entre des peuples apparemment apparentés ? mais plutôt Pourquoi y avait-il si peu d'exemples existants de grandeur culturelle germanique ? Autrement dit, pourquoi les œuvres d'art allemandes n'avaient-elles pas été conservées de la même manière que celles des Grecs ? Pour lui, « la réponse [était]. . . purement matériel »[97] : les Grecs avaient travaillé le marbre, les Allemands le bois, le malheureusement périssable, ou le fer, sujet à la rouille[98].

goûts classiques versus germanophilie : hitler et le ss

Le jugement sévère d'Hitler sur l'histoire ancienne de l'Allemagne peut sembler choquant ; malgré toute sa fascination pour l'Antiquité, et pour Rome en particulier, il semblait n'éprouver que du dédain pour la préhistoire allemande, si dépourvue de culture, si dépourvue d'art. Le führer pouvait devenir assez profondément frustré par les obsessions germanophiles de Himmler et des SS : l'histoire allemande, à ses yeux, n'est devenue vraiment intéressante qu'avec le Saint Empire romain germanique, la construction de grandes cathédrales, l'essor de la

État prussien. L'histoire de l'Allemagne pré-chrétienne – l'amour et l'obsession de Himmler – était sans valeur. L'étudier plus avant n'a prouvé qu'une autre humiliation pour la fierté nationale allemande.

Néanmoins, Himmler lança des régiments entiers d'archéologues SS à l'assaut des forêts d'Allemagne. Leur mission était de déterrer toutes les traces de la civilisation germanique et de conforter la réputation de la jeune discipline de la préhistoire allemande, que son fondateur, Gustaf Kossina, considérait comme la « science éminemment nationale »99 . journal, *Germanien,* qui publiait fièrement des rapports réguliers sur diverses fouilles préhistoriques.100

Cette recherche a été vue d'un œil profondément négatif et critique par un amoureux de l'antiquité comme Hitler. Les résultats des fouilles dérangent le führer, qui y voit un embarras plutôt qu'une glorification de *Germanentum.* La Germanomania Himmler et les SS ont suscité chez lui un sarcasme assez peu charitable : « Un crâne est déterré par hasard, et tout le monde s'exclame : 'C'est comme ça qu'étaient nos ancêtres.' Qui sait si le soi-disant homme de Néandertal n'était pas vraiment un singe ? . . . Quand on nous interroge sur nos ancêtres, il faut toujours désigner les Grecs .

Il était inutile et même délétère d'exhumer des crânes en Allemagne dans un effort pour mieux comprendre l'ascendance de la race, car c'est dans le marbre de la statuaire grecque que de telles traces pouvaient être trouvées : « Les anciens Grecs . . . étaient aussi des germaniques102 », affirmait calmement Hitler, opposant Hellas et *Germanentum* sans même prendre la peine de jouer avec le concept de leur nordique commun, révélant un degré d'amateurisme surprenant, quoique constant, en matière raciale103 goût pour les raccourcis intellectuels et la synthèse brute.

Tout ce que les archéologues de Himmler ont réussi à mettre au jour a laissé le führer froid, provoquant cet exercice de critique historique : « En ce qui concerne les découvertes archéologiques faites dans notre partie du monde, je suis sceptique. Les objets en question ont sans doute été fabriqués dans des régions entièrement différentes. Leur présence indiquerait qu'il s'agissait d'objets d'échange que les Germains de la côte obtenaient pour leur ambre. Pire encore, les résultats de leurs recherches fournissaient à ses yeux des preuves accablantes de l'arriération incurable d'une culture qui ne méritait guère ce nom : « Dans toute l'Europe du Nord, le niveau de civilisation ne peut avoir dépassé celui de la Maoris. »104 En tout cas, même si l'on attribue l'exagération polémique des exemples précédents à l'aggravation causée par

sa germanomanie, il est clair que les Allemands, pour Hitler, ne pouvaient tout simplement pas se comparer aux anciens Grecs et Romains, qui avaient toute son attention : -Epoque chrétienne. Je crains de ne pouvoir partager leur enthousiasme. Sa phrase suivante résumait parfaitement l'opinion du führer :

> Je ne peux m'empêcher de me rappeler que, tandis que nos ancêtres fabriquaient ces vases de pierre et d'argile, dont s'extasient nos archéologues, les Grecs avaient déjà construit une Acropole.105

Pour Hitler, il ne fait aucun doute que ce sont la Grèce méditerranéenne et Rome, après leur fondation par les peuples nordiques, qui ont été les créateurs de toute la culture européenne : « Les véritables protagonistes de la culture, tant dans les mille ans avant Jésus-Christ que dans les mille ans après Lui, étaient les peuples de la Méditerranée. Cela peut nous paraître invraisemblable aujourd'hui, car nous sommes portés à juger ces gens d'après les apparences actuelles. Mais c'est une grave erreur . nous n'avions pas la moindre preuve de civilisation à montrer. Seuls les Germains des bords des fleuves et des côtes maritimes faisaient, faiblement, exception à cette règle. Ceux qui étaient restés au Holstein n'avaient pas changé depuis deux mille ans, tandis que ceux qui avaient émigré en Grèce s'élevaient au niveau de la civilisation.

Cette civilisation allait, à son tour, nourrir un esprit germanique imprimé dans la froide brume du Nord. Au contact de Rome, la Germanie se revigora du génie créateur qui s'était épanoui dans les terres méridionales. Pour Hitler, les seuls peuples nordiques ayant une valeur intrinsèque étaient les Grecs et les Romains ; les Germains primitifs ne trouvèrent grâce à ses yeux que par ce qu'ils avaient appris de Rome. Il voyait la figure héroïque teutonique d'Arminius, par exemple, non pas comme l'incarnation glorieuse du pur *Germanentum ,* mais plutôt comme un disciple particulièrement doué de Rome et de la civilisation latine. Le chef allemand, le van quisher du général Publius Quinctilius Varus célébré à la bataille de la forêt de Teutoburg en l'an 9 de notre ère, n'était pas par Hitler comme le destructeur de légions mais plutôt comme un Allemand qui avait décidé d'étudier et d'émuler Rome tardive , apprenant sa sagesse tactique et culturelle, se faisant ainsi un symbole de la fusion latino-germanique : « Si les Romains n'avaient pas recruté d'Allemands dans leurs armées, ces derniers n'auraient

possibilité de devenir soldats et, éventuellement, d'anéantir leurs anciens instructeurs. L'exemple le plus frappant est celui d'Arminius, devenu commandant de la troisième légion romaine. Les Romains instruisirent le Tiers dans les arts de la guerre, et Arminius ensuite *[sic]* pour vaincre ses instructeurs. Au moment de la révolte contre Rome, les plus audacieux des frères d'armes d'Arminius étaient tous des Germains qui avaient servi à un moment ou à un autre dans les légions romaines.

Arminius (ou Hermann, comme il fut renommé plus tard) n'était donc pas une figure remarquable en lui-même. Hitler ne le voyait pas comme le féroce guerrier allemand éternellement prêt à affronter l'invasion romaine, comme dans le monument Hermannsdenkmal à Detmold - l'incarnation d'un Allemand libre et courageux défiant tous les arrivants. Arminius et ses compagnons d'armes étaient plutôt un conduit culturel, un relais entre Rome et l'Allemagne, à l'image de ce que les Gaulois romains représentaient pour la France.

Il n'est donc pas surprenant qu'Hitler ait trouvé la célébration effrénée de *Germanentum* de la part de Himmler et des SS si irritante. En effet, il a fait preuve d'un esprit vicieux en se moquant de leur germanophilie, qu'il a ridiculisée en public et en privé, les réprimandant pour leur amour du folklore grossier et rétrograde qui glorifiait un groupe d'idiots primitifs. Dans un de ses discours publics, dégoulinant de sarcasme, il déclare n'avoir aucune envie de prendre « une peau d'ours pour retracer le chemin des migrations germaniques » : « Nous sommes des nationaux-socialistes, et nous n'avons rien de commun avec cette idée *völkisch . . .* ni avec le kitsch petit-bourgeois *Völkisch ,* ou avec de lourdes barbes et des cheveux longs. Nous avons tous coupé nos cheveux assez courts109. » Les cheveux longs équivalaient à la sauvagerie ; les crânes rasés des Romains et des SA égalaient la civilisation.

Hitler se faisait ainsi l'écho, en privé comme en public, des préjugés les plus humiliants à l'égard des premiers Allemands, préjugés que la jeune discipline de la préhistoire allemande tenta de combattre avec l'aide des SS : les clichés sur la coiffure et l'habillement teutoniques répétés par Hitler étaient même fait l'objet d'un article dans *Das Schwarze Korps,* qui réagit contre « une image tendancieuse de nos ancêtres en peaux de bêtes, avec des casques à cornes et de longues barbes flottantes. La science allemande a fourni tout cela après très longtemps. »110

Il est impossible de compter le nombre d'articles publiés par l'hebdomadaire SS pour discréditer et réfuter tous les clichés sur l'arriération présumée de l'Allemagne111 . . en premier lieu, y compris la série de quatre

articles parus en 1935 et intitulés « Greuelpropaganda im Altertum Fortsetzung » (Propagande haineuse dans l'Antiquité) : les sources classiques elles-mêmes sont ainsi mobilisées pour renverser ces stéréotypes péjoratifs et réhabiliter les premiers Allemands comme victimes d'une campagne de dénigrement quasi systématique de la part de Écrivains grecs et romains. Si Strabon a mentionné les Allemands en relation avec le sacrifice humain, par exemple, ni César ni Plutarque n'ont répété cette affirmation. Poursuivant ce débat philologique plus loin, l'auteur a contesté la traduction de la *Germanie de Tacite :* Au chapitre 39, le Romain avait écrit sur le sacrifice humain. Traduire *caedere* par «ÿsacrificeÿ», affirmait l'article, «ÿétait pour le moins incroyablement désinvolteÿ» - le verbe pouvait signifier «ÿbattre, fouetter, lancerÿ», entre autres choses. S'il avait voulu parler de sacrifice humain, Tacite disposait d'innombrables autres verbes latins, tels que *necare, interfi cere, occidere* et *interimere.112*

Un autre article du périodique SS a jugé utile de relativiser la perspective romaine sur les Allemands, en précisant que « les Romains, qui sont à la source du discours chrétien sur la sauvagerie allemande, n'avaient pris contact qu'avec une avant-garde de migrants et de soldats. Il n'est donc pas étonnant que les Allemands leur aient paru de vaillants combattants mais de pathétiques bâtisseurs. Il revenait à la science historique contemporaine d'aller exhumer les traces de nos aïeux là où nos compatriotes avaient créé une haute culture, et de balayer tous les vieux préjugés, pour enfin voir les Allemands pour ce qu'ils étaient : des éclaireurs. de l'Ouest [!] »113

« pourquoi attirons-nous l'attention du monde entier sur le fait que nous n'avons pas de passé ? » : la rome de mussolini et la culture nazie

complexe d'infériorité

N'ayant aucun doute sur la supériorité culturelle écrasante de la civilisation gréco-romaine, Hitler a complètement ignoré les vues réactionnaires des SS, qui ont tenté de ressusciter les cultes, les coutumes et les traditions germaniques, à l'instar de Himmler. Non seulement ces cultes et traditions étaient culturellement l'équivalent des gris-gris des Maoris, mais ils avaient naturellement disparu avec le temps car ils étaient voués à périr : « Il me semble que rien ne serait plus sot que de rétablir le culte de Wotan. Notre ancienne mythologie avait cessé d'être viable lorsque le christianisme s'est implanté. Rien ne meurt à moins qu'il ne meure. . . . Il n'est pas souhaitable que toute l'humanité soit abrutie. »114 Hitler

fulminait contre ces idéologues acharnés à ressusciter l'ancienne Germanie, comme dans cette conversation avec Hermann Rauschning : « Ces enseignants et ces hommes-mystères qui veulent fonder les religions nordiques ne font que me gêner. Pourquoi est-ce que je les tolère ? Parce qu'ils aident à la désintégration, c'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment. Ils provoquent des troubles. Et toute agitation est créative. Il n'a aucune valeur en soi, mais laissez-le suivre son cours. »115 On pourrait en dire autant des obsessions germaniques des SS et de tous ceux qui courent à la recherche de casques à cornes.

Dans une conversation privée enregistrée par Albert Speer dans ses mémoires, Hitler a directement attaqué Himmler par son nom pour son excès de philie germanique. Selon Hitler, toutes les fouilles et études archéologiques menées par les SS n'apportaient qu'une chose : que les Allemands n'avaient pas de passé digne d'être remémoré tant qu'ils se limitaient à fouiller le sol allemand. Se réapproprier leur héritage gréco-romain était le seul moyen de donner à l'Allemagne une longue et prestigieuse généalogie :

> Pourquoi attirons-nous l'attention du monde entier sur le fait que nous n'avons pas de passé ? Il ne suffit pas que les Romains édifiaient de grands édifices quand nos ancêtres vivaient encore dans des huttes de boue ; maintenant Himmler commence à déterrer ces villages de huttes de boue et s'enthousiasme pour chaque tesson de poterie et chaque hache de pierre qu'il trouve. Tout ce que nous prouvons par là, c'est que nous lançions encore des hachettes de pierre et accroupis autour des feux ouverts alors que la Grèce et Rome avaient déjà atteint le plus haut degré de culture. Nous devrions vraiment faire de notre mieux pour garder le silence sur ce passé. Au lieu de cela, Himmler en fait tout un plat. Les Romains d'aujourd'hui doivent rire de ces révélations.116

Le rappel d'un passé d'une telle barbarie et d'un tel retard n'a contribué qu'à humilier l'Allemagne plutôt qu'à la glorifier. Les objectifs et les recherches des SS étaient donc complètement, idiotement contre-productifs. Chaque vase de pierre ou d'argile qu'ils découvraient était comme une nouvelle gifle au visage de l'Allemagne, délivrée d'en haut, des hauteurs du Parthénon ou du Colisée.

Admirateur inconditionnel de l'Antiquité romaine, Hitler était particulièrement sensible à toute comparaison impliquant l'Italie, d'autant plus qu'il conservait une sorte de complexe d'infériorité à l'égard de Mus solini. Son précurseur dans le fascisme avait mené avec succès la marche sur Rome en 1922, tandis qu'Hitler avait échoué dans son putsch de la brasserie de 1923 et avait été contraint d'attendre encore dix ans avant de prendre le pouvoir. Un portrait d'Il Duce ornait le bureau du führer à Munich, mais sa première offi -
Une visite officielle pour voir le dirigeant fasciste – à Venise en 1934, au milieu des tensions croissantes sur l'Autriche et le col du Brenner – avait été un désastre pour l'image d'Hitler.

Avant de lier irréversiblement le destin de l'Italie à celui du Troisième Reich en 1936, Mussolini avait fièrement joué le rôle de mentor et rappelé fréquemment la dette de l'Allemagne nazie envers l'Italie fasciste. En effet, dans un discours prononcé à Bari le 6 septembre 1934, il s'en prend au racisme et à la notion de race supérieure des nazis, prononçant un cinglant reproche :

> Trente siècles d'histoire nous permettent de regarder avec une suprême pitié certaines doctrines qui sont prêchées au-delà des Alpes par des descendants d'illettrés. . . quand Rome eut César, Virgile et Auguste.117

Le même mépris a éviscéré les prétentions architecturales du Troisième Reich, que Mussolini considérait avec dédain118, un sentiment qu'Hitler renverrait des années plus tard lorsqu'il qualifiait l'EUR fasciste à l'extérieur de Rome de pâle imitation de l'architecture monumentale de la Ville Éternelle, "une copie dénuée de sens sans aucun impact ."119

Toute discussion sur les origines de la race nordique ne pouvait se limiter à la seule Germanie, car cela échouerait dans sa mission de glorifier l'identité nationale teutonique et allemande. La vision nazie pouvait bien revendiquer le prestige du Moyen Âge ou d'une époque plus moderne rendue glorieuse par Frédéric le Grand, mais l'histoire de l'Allemagne pré-chrétienne était positivement offensante dans sa culture et son ambition. Il était donc primordial de célébrer son identité nordique pour revendiquer le prestige des civilisations de la Grèce et de la Rome antiques.

À l'égard de l'Italie de Mussolini, Hitler affiche les nuances d'un « complexe d'infériorité historique »120 commun aux Allemands honteux de leur histoire ancienne par rapport à l'Antiquité classique. Les symptômes de ce complexe étaient évidents : remise en cause répétée et rumination sur le passé, omniprésent à la fois comme rappel et comme défi.

Hitler a donné la parole à cette névrose non pas par un certain sens du masochisme racial mais pour provoquer une réaction : le führer a voulu transcender ce complexe d'infériorité à la fois matériellement, avec une architecture néoclassique et une expansion impériale, créant un empire capable de rivaliser avec le précédent romain. , et temporellement, en conférant à la race indo-germanique un glorieux héritage de conquérants du Nord et de créateurs de culture, sensibles à l'orgueil facilement blessant des Allemands à l'égard de leur lignage.

On voit ainsi comment l'appropriation de l'antiquité grecque et romaine par les défenseurs autoproclamés de la race indo-germanique était cohérente avec leur volonté de réhabiliter leurs ancêtres en se couronnant de tous les lauriers dus à juste titre aux bâtisseurs du Colisée. Comme l'a dit un livret de propagande idéologique SS, affirmant que les Allemands avaient été lésés par les représentations de leurs ancêtres vivant dans un marigot :

savons aujourd'hui que tous les progrès culturels décisifs sont venus de notre espace de vie nordique d'origine. De plus, les ancêtres des Grecs et des Romains, qui ont créé jadis les puissants empires et les grandes civilisations du bassin méditerranéen, sont issus de notre patrie nordique. A ceux qui proclament : « La lumière vient du Sud », nous disons : le Nord est le berceau de l'homme aryen, qui a façonné le visage de la planète. »121

surmonter la peur de l'antiquité : la création du département de classique antiquité dans l'ahnenerbe

Du point de vue de ceux qui sont obsédés par un *Germanentum immortel,* l'antiquité classique souffrait d'un problème fondamental : son prestige menaçait d'éclipser l'histoire de l'Allemagne préchrétienne elle-même. Ses liens avec l'humanisme et la *Bildung* des Lumières rendaient aussi son histoire idéologiquement suspecte. L'Antiquité pourrait facilement être interprétée à tort comme le berceau de l'idéal humaniste universel, que les nazis haïssaient par réflexe122 . l'un de ses discours critiquant l'accumulation abstraite des connaissances aux XVIIIe et XIXe siècles, avec ses postulats universalisants et ses prétentions à transformer l'humanité au mépris flagrant du déterminisme biologique. Cette éducation humaniste éclairée *(aufklärerisch) ,* profondément ancrée dans les classiques, reposait sur le rêve confus d'un humanisme abstrait qui croyait en l'égalité fondamentale des hommes123.

Pour les germanophiles, en particulier ceux des rangs des SS, la civilisation gréco-romaine rivalisait injustement avec l'histoire allemande primitive. Himmler désapprouvait l'antiquité classique pour la manière dont elle avait été célébrée au cours des siècles au détriment de l'héritage antique des Allemands.

Initialement, Himmler a interdit de rechercher des preuves de la race nordique au-delà des frontières du Reich. Himmler était le grand prêtre d'une mystique inspirée par la lumière et le sang, la terre et la mort : tout ce qui était vraiment allemand était né et créé sur le sol allemand, abreuvé du sang de leurs ancêtres. Le sang germanique *(Blut)* et le corps nordique *(Boden)* étaient inextricablement liés dans le cadre d'un organisme commun. Himmler a encouragé la recherche philologique sur l'écriture runique et a inventé des rites mystiques de toutes pièces à partir de vieilles légendes teutoniques, se livrant à toutes sortes d'idées fantastiques sur le sang et la race.124

Si la conception hitlérienne de l'histoire était ouverte et intégrative, celle de Himmler était hermétiquement fermée, obsédée uniquement par l'héritage germanique des nazis. Alors qu'Hitler a annexé l'antiquité gréco-romaine au patrimoine racial et culturel des Allemands, Himmler s'est enfermé dans les limites étroites du sol germanique et de ses morts. Partisan fanatique du mythe nordique aryen, Himmler se convainquit que le berceau de la race se trouvait dans cette Ultima Thulé proclamée par le géographe grec de Marseille Pythéas125, sorte d'Atlantide nordique disparue depuis longtemps126 . , a considéré tout ce qui venait du Sud comme racialement impur et idéologiquement suspect. À ses yeux, la Méditerranée était un égout racial127. Pire, c'était le berceau du judéo-christianisme qu'il abhorrait. Les SS, qui ont pris grand soin de recréer le culte et la mystique de *Germanentum,* ont cherché à éradiquer toute la chrétienté : « Ce qui est chrétien n'est pas germanique, et ce qui est germanique n'est pas chrétien. pour se préparer à l'affrontement final avec le christianisme, qu'il lui faudrait abattre :

> Nous vivons à l'époque de la confrontation finale avec le christianisme. L'une des missions des SS, dans les cinquante années à venir, est de donner au peuple allemand ses propres fondements idéologiques anti-chrétiens pour vivre sa vie.129

Das Schwarze Korps a également publié un grand nombre d'articles qui vilipendaient Rome dans toute sa gloire historique, impériale, chrétienne et pontificale.

C'est précisément pour étudier et promouvoir l'héritage de la race germanique que, le 1er juillet 1935, Himmler fonde le Deutsches Ahnenerbe e. V., la Société allemande du patrimoine ancestral. Himmler a cherché à encourager la recherche historique et philologique sur *Germanentum,* la lançant dans une course pour rattraper l'étude de l'Antiquité en termes de prestige institutionnel et de découvertes scientifiques. En substance, l'Ahnenerbe a été initialement conçu comme un mécanisme avec lequel les archéologues et préhistoriens allemands pouvaient faire la guerre à leurs homologues classiques, avec le Sonderstab Vor- und Frühgeschichte de Rosenberg (Groupe de travail spécial pour la préhistoire et la protohistoire), créé en 1940 et dirigé par le préhistorien Hans Reinerth.

La mission déclarée de l'Ahnenerbe était de créer un corps d'études germaniques *(Germanenkunde)* doté de tout le lustre et le prestige de l'Antiquité, si possible en remontant ou au-delà de l'histoire de la Rome antique. Pour les érudits de la SS, cela signifiait soutenir et valider scientifiquement la thèse de leur *Reichsführer,* qu'Himmler récapitula à l'occasion de la Julfest de 1935130, la célébration de

le solstice d'hiver commémoré annuellement par le Schutzstaff eln : « L'Allemagne est plus ancienne et éternelle, oui, plus éternelle et ancienne que Rome elle-même. les SS à faire des concessions à la manie d'Hitler pour tout ce qui est classique. À l'automne 1937, Himmler effectua un voyage officiel en Italie, où il se mobilisa publiquement pour soutenir la vision d'Hitler. Captivé par les inscriptions runiques du Lapis Niger du Forum romain, qu'il a photographiées et copiées, et fasciné par l'utilisation récurrente de la croix gammée comme motif décoratif dans les mosaïques romaines, Himmler décide de se conformer au projet favori d'Hitler en créant un nouveau département au sein de l'Ahnenerbe, dont la mission serait d'étudier l'antiquité gréco-romaine à la recherche de signes de symboles ou d'héritage germaniques.132 Klaus von See, l'historien des mythes germaniques, a noté comment l'alliance politique et militaire entre l'Allemagne et l'Italie a dans son étude de l'Antiquité et lui a permis de dépasser l'antagonisme traditionnel qui opposait les Germains d'Hermann aux Romains de Varus. Si l'image de l'Allemand avait été définie par son défi aux Romains après la redécouverte de Tacite au XVe siècle, elle a été redéfinie à nouveau, à partir du XIXe siècle133, à l' opposé des Juifs134 : la dichotomie entre L'allemand et le romain ont été remplacés par celui opposant l'aryen indo-germanique et le sémite. Ce changement de paradigme, concrétisé par le Pacte d'Acier entre Berlin et Rome, occasionna des échanges supplémentaires, au cours desquels les dirigeants nazis découvrirent le prestigieux héritage classique de l'Italie, et conduisirent à des expéditions archéologiques allemandes en Italie.

Jusque-là, l'antiquité gréco-romaine n'avait eu qu'un intérêt médiocre ou tangent pour les SS et les Ahnenerbe. La charte de l'institut, qui datait d'avril 1937 et s'intitulait « Plan zur Erschliessung des germa nischen Erbes » (Plan d'exploration du patrimoine germanique)135.
exigeait des classiques qu'ils examinent et commentent uniquement les textes anciens faisant mention des Allemands. Quelques mois plus tard, cependant, l'intérêt du Reichsführer a été piqué et l'Ahnenerbe a dû acquérir un degré légitime d'expertise classique afin de mieux explorer l'esprit et l'œuvre produite par la race indo-germanique. Le 10 décembre 1937, Himmler écrit une lettre de trois pages à Walter Wüst, le directeur de l'Ahnenerbe136, relatant ses impressions de son tour de l'antiquité romaine, arrachant la joie intellectuelle de leur découverte, sinon leur propriété, à leurs gardiens italiens. : « Les musées en Italie contiennent d'innombrables objets qui nous intéressent, du point de vue de l'aryanisme. Les Italiens, ils n'ont aucun intérêt à ces choses.

La mauvaise opinion des Italiens - ou de tout ce qui appartenait à la Méditerranée d'une manière ou d'une autre - était une constante chez Himmler, qui exprimait lentement sa colère et son dédain face à l'abandon de l'Axe par l'Italie en juillet 1943, attribuant leur changement de camp à le manque fondamental de courage des Italiens, dû à un "défaut du sang et de la race". Seul Mussolini, qui fut ensuite libéré de prison par un SS avec commandement de raid, "soutint et incarna la grande tradition romaine."138

Son nouvel intérêt scientifi que et idéologique pour l'Antiquité a cependant justifié la création d'un département de recherche complètement séparé au sein de l'Ahnenerbe, comme il l'a expliqué à Wüst : « Je vois ici la possibilité de vraiment approfondir cette question. Je vous ordonne de créer un département au sein de l'Ahnenerbe, qui aura pour tâche d'étudier les aspects indo-germaniques et aryens de l'Italie et de la Grèce. . . . C'est une tâche très importante : elle nécessitera l'examen et l'étude de toutes les découvertes archéologiques passées et futures. Il précise ensuite les missions futures du département : « [Acquérir] la preuve précise que les Romains, ainsi que naturellement, les Samnites, les Ombri, les Volsques, les Latins, etc., mais aussi sans doute une partie des peuples pré-romains, comme les Étrusques et les Sicelles, tous venaient du Nord, qu'ils faisaient partie d'une migration de peuples aryens et indo-germaniques venus de nos terres de la mer du Nord.
Il faut montrer la même chose des Grecs, sous toutes leurs formes. »139

La charte appelait ainsi à un effort systématique visant à rassembler toutes les preuves existantes qui permettraient aux nazis d'attribuer la culture grecque et romaine à l'œuvre de la race indo-germanique. Pour cela, il organisa des missions de recherches archéologiques et philologiques ad hoc pour glorifier le génie indo-germanique : « Le but de l'opération est d'apporter la preuve précise que l'humanité nordique et aryenne, venue du cœur de l'Allemagne et de la mer du Nord, avait présent presque partout dans le monde et que, aujourd'hui du moins, cette humanité aryenne et germanique a établi la domination spirituelle universelle. Apport indo-germanique à la civilisation grecque et romaine. »141

Idéalement, les recherches archéologiques entreprises par les Ahnenerbe permettraient enfin aux SS de récupérer leur propre matériel patrimonial indo-germanique qui avait été détourné par le vandalisme zélé du christianisme il y a si longtemps. Si les terres germaniques n'offraient plus aucun témoignage de cette grande culture nordique qui avait laissé tant de vestiges dans le Sud, alors cette absence les poussait à un iconoclasme fanatique : il leur faudrait prendre « tous les objets du passé aryen qui ont été conservés dans

l'Italie et la Grèce, qui ont été relativement épargnées par le christianisme alors qu'elles ont été détruites dans notre patrie, et pouvoir comprendre et expliquer [chacune d'entre elles]. »142 L'héritage de la Grèce et de Rome était aussi celui de la culture aryenne. Pour le revendiquer légitimement et fièrement pour ses contemporains, l'Ahnenerbe devrait expliquer et illustrer de manière exhaustive, avec rigueur et preuves matérielles, le lien entre Germains, Grecs et Romains.

En pratique, l'Ahnenerbe se révèle bien moins ambitieuse que le programme esquissé par Himmler et se limite essentiellement à la philologie. Walther Wüst nomma un latiniste, Rudolf Till, à la tête de la Lehr- und Forschungsstätte für Klassische Philologie und Altertum skunde (Institut d'enseignement et de recherche pour la philologie classique et l'antiquité), où il fut bientôt rejoint par l'helléniste Franz Dirlmeier. L'historien Volker Losemann a noté la pauvreté des moyens alloués à l'étude de la philologie classique sous les Ahnenerbe, dont la plus grande réalisation fut une édition critique du *Codex Aesinas,* le plus ancien manuscrit survivant contenant *Germania* et *Agricola de Tacite ,* redécouvert à la Renaissance, qui a finalement constitué le seul volume de la série Works in Classical Philology and Antique Sciences de l'institut.

Les recherches archéologiques ont été confiées à l'un des collaborateurs et confidents de confiance de l'Ahnenerbe, Franz Altheim, dont le travail a rempli à la lettre les commandements du Reichsführer. De 1937 à 1942, Altheim entreprit une série de fouilles – aux frais des SS et avec la bénédiction du gouvernement italien – dans le Val Camonica, une vallée alpine située au sud du lac de Garde (nord-ouest de Vérone) dans le nord de l'Italie143. Il y découvre un certain nombre de peintures rupestres, dont plusieurs sont ornées d'inscriptions runiques, qu'il compare à celles découvertes dans le Bohuslän et l'Östergötland dans le sud de la Suède. Fort de ses études comparatives, il publie deux livres, *Vom Ursprung der Runen* (De l'origine des runes)144 en 1939, et *Italien und die dorische Wanderung* (L'Italie et la migration dorique)145 en 1940, qui dévoilent les résultats peu surprenants de sa recherche : les peuples qui avaient à l'origine civilisé la péninsule italienne étaient issus d'une migration indo-germanique du nord de l'Allemagne ou du sud de la Suède. Il a republié ses découvertes dans un article de 1941 pour le magazine *Die Antike* intitulé "Indogermanisches Erbe im Rom" (L'héritage indo-germanique de Rome)146 . d'un homme armé d'une lance en Suède et en Italie du Nord,147

ainsi que les relations de l'ancien romantisme démontrées par le latin *sibi* et le haut allemand *selb,148* ont prouvé que Val Cama, et donc toute la péninsule italienne, avait été témoin « d'une vague de migration indo-germanique du nord-ouest de l'Europe » .149 Les idées nordiques sont restées le moteur de toutes les recherches archéologiques et du discours sur les origines raciales, alors que leurs découvertes auraient également pu nourrir des théories sur des relations indo-européennes complètement différentes, basées sur une géographie complètement différente, comme la notion du philologue français Georges Dumézil d'une opinion commune sur la patrie d'Asie centrale quelque part dans la région de la mer Noire, qui forme aujourd'hui la base du consensus parmi les indo-européanistes modernes.

Dans la revue *Germanien,* Franz Altheim et Erika Trautmann ont publié une étude détaillée de l' *Elchrune,* trouvée à la fois en Suède et dans le nord de l'Italie, pour soutenir la même idée nordique : « Les exemples du sud de la Suède et du nord de l'Italie sont proches de la point que le simple hasard peut être exclu en toute sécurité. Ils font partie du même sentier vers le sud que tous les autres exemples d'art mural *[Felsbildkunst]. »151*

Ces études denses ont été simplifiées à l'usage d'un public plus large familiarisé avec les classiques par la revue *Neue Jahrbücher,* qui a consacré un article en deux parties à « l'indo-germanisation de l'Italie »152. réitérant largement les conclusions des travaux antérieurs d'Altheim. La revue Ahnen erbe *Germanien — qui,* on l'a vu153, commanda plusieurs études pour étoffer le lien entre les Indo-Allemands et les grandes civilisations de l'Antiquité, notamment en Orient et en Asie — a également publié un article sur « l'indo-germanité » des Grecs, intitulé « La Porte du Lion de Mycènes, un symbole culturel nordique ».154

D'autres fouilles archéologiques menèrent les SS jusqu'au mont Olympe. Pour gonfler Berlin aux yeux du Comité international olympique (CIO), qui, tenté par la pression de l'opinion publique internationale sur les jeux depuis l'Allemagne, a ordonné à la hâte une série de fouilles en retrait sur le site qui avait donné leur nom aux Jeux olympiques .155

Outre l'Abteilung für Klassische Archäologie (Département d'antiquité classique), l'Ahnenerbe comprenait la Lehr- und Forsc hungseinrichtung für indogermanisch-arische Philologie und Kulturwis senschaft (Unité d'enseignement et de recherche pour la philologie et les études culturelles indo-germano-aryennes). Sa contribution la plus notable est venue sous la forme d'une étude de la relation des systèmes de croyance des peuples italiques et germaniques. L'historien Werner Müller, qui a publié une étude détaillée du symbolisme du cercle et de la croix dans les deux

cultures des peuples156, notaient l'omniprésence de ces deux symboles qui, fusionnés, donnaient naissance à une forme de croix tordue, la croix solaire, représentation non seulement des pôles du globe et des quatre points cardinaux mais aussi de la soleil et le cycle universel du cosmos. La croix, le cercle et leur combinaison étaient ainsi les signes d'un univers ordonné et d'un culte du culte du soleil, caractéristiques fondamentales de l'imaginaire indo-germanique et expression de la communauté spirituelle et raciale qui liait les peuples italiques venus de du Nord leurs cousins germaniques restés dans leur patrie nordique d'origine.

L'Ahnenerbe n'était pas le seul corps au sein des SS qui manifestait un intérêt pour l'antiquité. Himmler était bel et bien convaincu de la grandeur raciale des Grecs, et il laissa libre cours à son penchant pour la sorcellerie raciale-anthropologique amateur en exigeant, en 1942, que le nataliste Lebensborn e. V. sélectionner certains nourrissons allemands qui affichaient un nez grec pour une expérience.157 L'étude consistait à observer les enfants au fur et à mesure qu'ils se développaient avant de les écraser dans un bataillon spécial de la Waff en-SS afin « d'évaluer jusqu'à leur performance, leurs capacités , et leurs limites à travers une série d' épreuves supplémentaires. : le profil grec, voire l'ensemble du corps grec, n'était-il pas l'étalon-or de la condition physique et de la valeur militaire ? De telles questions de recherche mêlaient avec bonheur le philhellénisme racial et l'amour de l'occultisme à l'ambition zootechnique.

l'allemagne apprend sa nouvelle histoire:

ss publicité dans les écoles

La théorie nordique sur les racines indo-germaniques des Grecs et des Romains ne se limitait pas au seul monde cloîtré, parfois presque confidentiel, des savants professionnels. Un lectorat beaucoup plus large était attendu et ciblé de diverses manières.

La propagande idéologique SS, par exemple, le répétait sans cesse. Un fascicule illustre les origines nordiques de la civilisation gréco-romaine par une série de plans retraçant l'évolution de la maison germanique par rapport au temple grec : « C'est à partir de la maison germanique, avec son vestibule à l'entrée, que s'est développé le temple grec. , copiant et perfectionnant sa forme. . . . On retrouve ici la fière trace du classique

architecture. Le temple grec est ainsi une preuve supplémentaire que les grandes civilisations ne sont pas venues de l'Orient, mais du Nord . " La pose virile du jeune soldat SS affiche apparemment un écho familial à la gravitas masculine du Romain : « Le soldat SS, fils d'un compatriote allemand, porte le même sang nordique que les hommes que nous allons voir. Nous le montrerons côte à côte avec un homme d'État romain, pour nous rappeler que l'Empire romain lui-même, comme celui des Perses, la civilisation des Grecs. . . [a été] construit par la force créatrice du même sang nordique. »161

Les pamphlets du parti parlaient également de l'ascendance glorieuse que les Allemands temporaires pouvaient revendiquer de l'antiquité. Un livret intitulé *Matériaux pour le développement idéologique* présentait le profil d'une femme grecque et une reproduction d'un buste d'Auguste afin de fournir une démonstration visuelle de ce que la légende appelait «ÿla race nordique parmi les Grecs et les Romainsÿ».162

L'enseignement dans les écoles ne faisait aucune différence. Nous avons déjà vu comment les directives de 1933 et 1935 et la réforme ultérieure de 1938 ont imposé une révision radicale du récit accepté des origines de la civilisation européenne. Il était donc logique que les Grecs et les Romains se retrouvent aryanisés dans les manuels scolaires.

Un ouvrage de pédagogie de 1937 intitulé *Geschichtsunterricht als national politische Erziehung* (L'enseignement de l'histoire comme éducation politique nationale)163 par Dietrich Klagges, a été conçu comme un manuel pour guider les enseignants dans les principes de la nouvelle histoire promue par le parti-État selon aux instructions édictées par le ministère de la science et de l'éducation. Après quelques considérations épistémologiques préliminaires, le livre esquisse un résumé de l'histoire de la race indo-germanique en neuf chapitres, depuis ses origines jusqu'à la parousie des nazis, en passant par les temps de troubles médiévaux et modernes. Les chapi _ avec l'antiquité classique.

Les directives de Frick et Rust de réformer l'enseignement de l'histoire n'ont pas immédiatement conduit à la publication de nouveaux manuels. Les maisons d'édition se montrent très désireuses de se débarrasser de leur stock restant, si bien que les professeurs et leurs élèves continuent d'utiliser des textes datant de la République de Weimar qui sont simplement amendés d'encarts compilés à la hâte pour compléter ou mettre à jour les textes plus anciens. Tel était le cas avec

la brochure rédigée par Karl Schmelze, professeur d'histoire dans une reals chule de Munich, intitulée *Rassengeschichte und Vorgeschichte im Dienste nationaler Erziehung* (Histoire raciale et préhistoire au nom de l'éducation nationale)166, publiée en 1936 sous la forme d'un « complément » de quarante pages livret historique »167 pour couvrir toute la période préhistorique et antique. Après un rapide exposé sur la race nordique, Schmelze prend quelques pages pour discuter de « l'usage diff de la race nordique » (Indogermanisation), *relatant* les premières migrations indo-germaniques dues à la « surpopulation »168 de la patrie d'origine au nord.169 Schmelze a soigneusement décrit « quatre routes migratoires », menant à l'Iran et l'Inde, la Grèce, l'Italie et l'Occident (France, Grande-Bretagne, Espagne), une explication textuelle des cartes d'accompagnement. Ces migrations, grâce à la « force créatrice de la race nordique »170, avaient conduit aux grandes civilisations de l'Antiquité, en Grèce et à Rome, « qui devaient leur grandeur à la race nordique »171 :

> Sans ces envahisseurs nordiques et sans cet afflux de sang nordique qui rajeunissait périodiquement l'Italie, il n'y aurait pas eu de civilisation romaine.

De tels manuels s'efforçaient visiblement de prouver à quel point les Grecs et les Romains étaient indo-germaniques : leur culture, mais aussi leur apparence physique et leur morale, fournissaient une ample démonstration de leurs valeurs de parenté et des racines de leurs origines dans une maison nordique commune. terrain.

Schmelze résume alors tous les « traits propres aux peuples migrateurs de langue indo-germanique ». Leur insistance sur le groupe plutôt que sur l'individu, leur sens de l'honneur et leur culte de l'héroïsme et des exploits de courage ont tous conduit aux exploits mémorables des «chants héroïques des Indiens, des Perses et des Grecs»: «Magnanimité, noblesse de l'âme, l'amour de la vérité et l'orgueil les séparaient »173 des autres peuples, de même que leur vigilante protection de la « pureté de la race », imposée par l'interdiction de toute procréation interraciale et l'élimination des enfants impurs ou métis. L'éthos holistique et héroïque des peuples indo-germaniques, en particulier des Grecs et des Romains, rendait souhaitable que les jeunes Allemands les étudient ainsi que les sciences humaines : l'helléniste Otto Regenbogen a suggéré que l' *arete* grecque et la *virtus* romaine étaient les lignes directrices idéales pour l'éducation politique. tion de la jeunesse de la nouvelle Allemagne174.

Plus tard, surtout après la réforme des programmes de 1938, les éditeurs commencèrent à publier de nouveaux manuels, comme celui de Walther Gehl destiné à être utilisé en première année d'université175 . la race indo-germanique

(ce qu'il appelle « la préhistoire nordique »), consacre alors près d'une centaine de pages à l'histoire de la Grèce nordique et de Rome. Une lecture rapide de sa table des matières révèle son désir d'inculquer aux jeunes l'annexion symbolique de la civilisation gréco-romaine par les nazis. Les titres des différents chapitres étaient essentiellement marqués de l'utilisation systématique de l' *adjectif nordique,* comme une forme de bombardement de tapis rhétorique. Le chapitre consacré à « l'aire de la civilisation helléno-nordique en Méditerranée orientale » a ainsi été subdivisé, dans sa discussion sur la Grèce archaïque, selon les phénomènes suivants :

La civilisation égéenne des Achéens nordiques

La protection de la race dans la vie sociale et l'état guerrier de Dorien Sparte

Attitudes nordiques envers les Grecs

Unité raciale et religieuse chez les Grecs

La conquête spirituelle du monde par la libre pensée et la recherche

La «ÿGrèce classiqueÿ» était également définie par ce qui était le plus nordique, comme dans les chapitres suivantsÿ:

La guerre de défense contre la race asiatique et les chefs nordiques pendant les guerres gréco-perses

L'art grec sous Périclès : l'œuvre de la créativité nordique

Les peuples attiques sous direction nordique dans l'Athènes démocratique

Les chapitres consacrés à l'Empire romain, lui-même une « création nordique », portent la trace d'une traduction directe des directives du ministère :

La victoire des tribus nordiques sur les étrusques d'Asie Mineure en Italie

L'État nordique des Romains

Lutte raciale et équilibre racial

L'unification de l'Italie par la politique du pouvoir romain

Le dogme nordique des origines et de la nature indo-germanique des Grecs et des Romains n'était pas l'apanage des manuels d'histoire. Il était aussi fièrement affiché dans les manuels de langues anciennes, dont l'enseignement et les leçons constituaient un outil pédagogique très efficace en

en raison de leur simplicité déclarative. Les premiers mots d'un manuel de latin de 1942, par exemple, contenaient un résumé bref et incisif de la migration originelle des Grecs et de leur parenté avec les Allemands et les Romains : « Les Grecs n'ont pas toujours vécu en Grèce. Dans les temps anciens, les Grecs, qui partageaient le sang avec les Allemands et les Romains, ont émigré vers leur nouvelle patrie. »176

« Études indo-germaniques » dans les universités

Si l'on peut tirer certaines conclusions des intitulés des cours individuels, les programmes d'histoire et de philosophie proposés par les universités allemandes n'ont pas montré de signes manifestes de révolution pure et simple après le changement de régime en 1933. Certes, les universités ont été profondément affectées et transformées. par l'aryanisation du corps professoral conformément à la loi du 7 avril 1933. L'introduction d'exercices militaires obligatoires, sous la forme du *Wehrsport,* témoigne également de l'esprit du temps. Il n'en reste pas moins que les cours d'histoire et de philosophie proposés n'étaient pas marqués par une prise de position ouvertement idéologique ; les idées des nazis sur les Indo-germaniques semblaient être appliquées plus explicitement à l'étude de la linguistique. Pourtant, malgré les listes de cours des catalogues universitaires *(Vorlesungsverzeichnisse)* ou le prétendu contenu des cours eux-mêmes, cela semble être un cas classique de la façon dont l'enseignement de l'histoire pourrait être plus chargé idéologiquement que les premières impressions ne pourraient le laisser croire. Nous n'avons pas besoin de chercher plus loin que les universités d'Iéna et d'Heidelberg. En 1933, Heidelberg off rit un cours d'été d'histoire ancienne intitulé « Völker, Sprachen, Rassen der alten Welt als Grundlage ihrer neueren Geschich tsentwicklung » (Les peuples, les langues et les races du monde antique comme fondement du développement contemporain). 177 Ce cours magistral hebdomadaire d'une heure était dispensé par Friedrich Bilabel (1888-1948), papyrologue et épigraphe spécialisé dans l'histoire et la philologie grecques. À Iéna178, fief académique de Hans Günther, les étudiants qui sélectionnaient un séminaire d'histoire pouvaient choisir parmi deux propositions de master, sur « l'Orient et l'Occident » et « les Aryens et les Sémites » dans l'Antiquité.
On leur proposait également un cycle de cours intitulé « Histoire des peuples nordiques indo-germaniques dans l'Antiquité », qui intégrait toute l'histoire germanique, grecque et romaine dans un seul domaine d'études.

Les départements de philosophie proposaient des cours qui correspondaient largement à ceux d'avant 1933. Les universités de Vienne et de Prague prévoyaient de proposer des cours tels que Introduction à l'idéologie nationale-socialiste179.

et National Socialist Pedagogy180 parmi leurs offres d'introduction à la philosophie phi, mais là aussi, il s'agissait d'exemples relativement isolés. Rien de trop exotique ne ressortait des offres sur la philosophie phi grecque, Platon ou le stoïcisme romain.

Alors que les départements d'histoire et de philosophie étaient relativement modestes, les séminaires de linguistique n'étaient que trop heureux de mêler le latin, le grec et le vieux haut allemand sous le titre d' *Indogermanische Sprachwissenschaft* (langues indo-germaniques). À l'été 1942, par exemple, l'université de Würzburg regroupe ses cours de grammaire du « latin historique » et de « l'allemand historique » ; des cours tels que les Exercices d'inscriptions runiques germaniques et de Sanskrit pour débutants complétaient l'offre du département181.

D'autres universités, Christian-Albrechts-Universität, sont allées plus loin, comme faire explicitement de la linguistique une condition préalable aux sciences raciales. Au semestre d'été 1935, il propose une introduction à la préhistoire des peuples germaniques et à l'histoire de la langue latine, ainsi qu'un cours sur les « anciens dialectes italiques ». Sont également proposés des Exercices de linguistique indo-germanique et un cours sur « l'héritage grec, latin et germanique », ainsi qu'un séminaire sur « la relation entre race et langue ».182 Ce lien entre les trois langues, et entre linguistique et l'anthropologie plus largement, était la norme, comme le démontrent les programmes d'innombrables autres universités qui contredisaient l'identité des Grecs, des Romains et des Allemands aux yeux du public et de la communauté universitaire.

La large publicité donnée à l'idée nordique que les deux grands peuples de l'Antiquité seraient issus du Nord a également transcendé les écoles et les universités. Outre la fraction relativement limitée du peuple allemand engagé dans le système éducatif - du moins en termes d'âge ou de classe sociale - le parti a pu toucher un public beaucoup plus large grâce à ses nombreuses organisations sociales et culturelles, ainsi qu'à un éventail des médias populaires qui n'étaient que superficiellement neutres. Ses idées ont fait leur chemin dans les salons et les bibliothèques des familles allemandes à travers des ouvrages de référence largement accessibles et abordables, comme une encyclopédie, par exemple ; l'édition 1937-1938 du *Brockhaus* informait les lecteurs dans son article sur la Grèce que "les Grecs indo-germaniques de race nordique avaient migré du nord vers la partie sud de la péninsule balkanique sula environ deux mille ans avant Jésus-Christ", où ils avaient « rencontré une population indigène d'Asie Mineure, d'origine mixte d'Asie occidentale »183. Mais une telle propagande pouvait aussi prendre des formes beaucoup plus spectaculaires.

Athènes sur l'Isar, ou munich panathénée :
les jours de l'art allemand

L'essence germanique des Grecs a été exposée de façon grandiose aux Jeux olympiques de Berlin en 1936, comme nous le verrons184, mais une démonstration tout aussi criarde a eu lieu dès 1933, lors des *Tages der deutschen Kunst* (Journées de l'art allemand) à Munich . La première de ces journées a eu lieu en octobre de cette année-là, pour commémorer l'inauguration de la *Haus der deutsche Kunst - un* massif dorique a été érigé en monument à la race - suivie de journées pour célébrer l'inauguration du musée en juillet 1937 et encore en octobre 1938 et 1939.

La métropole bavaroise, qui portait le titre honorifique de *Hauptstadtr Bewegung* (capitale du mouvement) - elle avait accueilli Hitler en 1913, avait été témoin de la fondation du parti et avait été le site du putsch de la brasserie en 1923 - une place à part dans l'histoire d'Hitler. heart:185 ayant déjà chargé Paul Ludwig Troost de construire la Braunes Haus pour le siège du parti, Hitler confie à l'architecte après la prise du pouvoir la réalisation d'un monument néoclassique à la forme dorique qui confirmera Munich comme capitale culturelle. Sous Louis Ier de Bavière, Munich avait été conçue comme un hommage au philhellénisme allemand : le roi avait construit sa Königsplatz pleine de monuments néoclassiques, tout comme il avait construit un temple au génie allemand avec le Walhalla, à l'extérieur de Ratisbonne, sous la forme d'un une réplique exacte du Parthénon d'Athènes situé au milieu de la vallée du Danube186. Ludwig Ier avait ainsi fait de Munich une sorte d'Athènes sur l'Isar, tout comme Berlin, sous Friedrich Wilhelm III, était clairement devenue l'Athènes du Nord, en Voltaire sous le règne de Frédéric le Grand de Prusse. A Munich, le classicisme nazi vient donc se greffer sur une riche et ancienne tradition phil hellénique : la Königsplatz va se trouver fl anquée de deux temples à ciel ouvert conçus par Troost pour abriter les sarcophages en bronze des « martyrs » de 1923 Les colonnes doriques et le marbre de l'Ehrentempel conféraient à la dernière demeure des héros du putsch une grandeur et une esthétique intemporelle qui flattaient les goûts d'Hitler. La pièce maîtresse était la Haus der deutschen Kunst de Troost, dont l'imposante colonnade a immédiatement acquis le surnom de «gare d'Athènes» parmi les citoyens de Munich. Son architecture dorique communiquait clairement la pose pure du « temple »187 à l'art allemand tant désiré par Hitler.

En octobre 1933, la pose solennelle par Hitler de la pierre angulaire du bâtiment a eu lieu avec une série de rituels solennels. Le Führer cherchait à

donner à l'inauguration un sens profondément symbolique : la construction de la Haus der Deutschen Kunst marquerait le début d'une renaissance de l'art authentiquement allemand, libre d'interférences et d'influences juives. Le choix de Munich était tout sauf désinvolte. C'est dans cette capitale bohème de l'avant-garde d'avant-guerre (supplée par Berlin seulement dans les années 1920), berceau du groupe Die Brücke, que va commencer la « purification du temple de l'art » : défiée par l'art dégénéré, à la fois « négroïde » et sémitique, le *Kunst* allemand bénéficierait désormais du patronage et de la protection de l'État.

Pour marquer le coup, l'Antiquité est descendue dans la rue. Le lien entre la Hellas et la Germanie ne serait plus seulement un sujet sophistiqué de conversation savante mais deviendrait l'objet d'un affichage très public qui permettrait d'être vu et compris par le peuple allemand, qui serait le témoin d'un spectacle sans précédent. S'inspirant de la longue tradition allemande de reconstitution historique *(historische Festzug)188,* le défilé de la Journée de l'art allemand189, le 15 octobre 1933, reçut le nom de « Siècles d'or de la culture allemande ». L'organisation du défilé et la sélection de son motif sont confiées à Josef Wackerle, qui décide, à la demande personnelle d'Hitler, de déclarer le thème antique. Tout au long du parcours du défilé, de la Ludwigstrasse jusqu'au site du futur musée, divers chars figuraient allégoriquement les divers genres et époques de l'art allemand, menés par le *Hoheit sadler,* aigle roman conçu par Hitler lui-même pour représenter le parti nazi et l'État, symbole de l'esprit et de l'idéal allemands. Le deuxième char représentait l'architecture, sous la forme d'un chapiteau ionique, le troisième char la peinture, à travers les « peintures murales antiques »190 de l'artiste Richard Klein. La sculpture a suivi, dans une reproduction d'un buste d'Hercule conservé aux Musées du Vatican.

Viennent ensuite les époques de l'art allemand dont la première, l'art grec, est représentée par un char de Pallas Athéna. En effet, Athéna était partout, non seulement sur son char, mais aussi sous la forme d'un médaillon géant suspendu entre deux pylônes qui marquaient le début du parcours du défilé sur la Ludwigstrasse191 . Symbole officiel du Tage der deut schen Kunst, qui deviendra aussi à terme celui de la revue officielle *Die Kunst im Dritten Reich* (L'art du Troisième Reich), est un profil d'Athéna au flambeau, sur fond de colonnes.

Quatre ans plus tard, un deuxième défilé a eu lieu, cette fois pour l'inauguration de la muse. L'événement prend des proportions épiques : le 18 juillet 1937, la route s'étend sur environ trois kilomètres et emploie cinq cents cavaliers, vingt-cinq cents fantassins et

quelque deux mille femmes, toutes vêtues de coutumes historiquement appropriées, convenant aux époques qu'elles représentaient. Le motif, similaire à celui de 1933, était Deux mille ans de culture allemande— un titre qui fut repris dans l'édition suivante de 1938.[192] Ici aussi, l'art grec, sous la forme d'Athéna, était dépeint comme une période de l'histoire de l'art allemande.

L'organisation et les matériaux du cortège mettent donc à peu près l'équivalent de l'art et de l'antiquité : la fi gure monumentale d'Athéna, la maquette de la Haus der deutschen Kunst en 1933, le médaillon, l'ossature architecturale de Munich, entre le néoclassicisme de Ludwig I et le mimétisme néo-dorique de Troost, conféraient à la célébration de l'art allemand une solennité raide et hautement stylisée qu'Hitler, avec sa tendance petite-bourgeoise à une imitation vaguement kitsch de la culture, associait librement au grand art.

Le kitsch antique des nazis était à l'honneur lors de ces *histor ische Festzüge* à Munich, tout comme il l'était dans la propagande hautement mise en scène du régime, une orgie de drapeaux et d'aigles romains qui, pour reprendre quelques mots d'ordre bien connus, a suscité la fascination. *(Faszination)* et la terreur incarnée *(Gewalt)* [193]. Ce kitsch artificiel a fait l'objet de mépris de la part de Heidegger, qui critiquait le rapport inauthentique des nazis à l'Antiquité[194], mais aussi de parodie, sous la forme d'une comédie musicale composée par Reinhard Schunzel.[195]

Cette comédie musicale, considérée comme la seule du genre tournée en Allemagne entre 1933 et 1945, fut interprétée à sa sortie en 1935 comme une satire des grandes propagandes du régime, comme le Tage der deutschen Kunst ou les rassemblements du parti. à Nuremberg. L'histoire d'Amphitryon – déjà bien foulée par Plaute et bien plus tard par Molière et Jean Giraudoux[196], ainsi que celle de Heinrich von Kleist, dont Schünzel adapta la pièce de 1807 – racontait les subterfuges employés par Zeus pour conquérir et subjuguer les mortels. Frappé par la thébaine Alcmène, Zeus se déguise en son mari, le roi Amphitryon, et en fait la mère d'Hercule. Sous forme de comédie, le conte sauve Alcmène de son adultère en révélant la tromperie de Zeus, que Schünzel élargit en une satire des dieux dans toute leur démesure ridicule : le film, qui tend vers le burlesque, met en scène un Zeus paresseux et libidinal, décidant du sort des combats de l'homme sur un coup de tête, complètement soumis à la tyrannie d'une Héra vieillissante et d'un Hermès timide et faible. Le caractère burlesque de la comédie, le simple fait qu'elle détrône les dieux et leur donne un visage humain (trop humain même) équivaut à une critique féroce du pouvoir. Dans un régime totalitaire, un tel film était

remarquable en soiÿ; parce que le film semblait appartenir au genre de la comédie légère allemande, il était même approuvé par Goebbels pour ses rires bon marché et ses sottises sans fin, qui, dans le contexte de l'époque, possédaient un potentiel évident de sensations fortes d'évasion.197 La comédie de Schünzel était ponctué de subtiles références au pouvoir du IIIe Reich : lui-même *Halbjude* selon les lois de Nuremberg, Schünzel devra recevoir une autorisation spéciale *(Sondererlaubnis)* après l'autre pour poursuivre sa carrière cinématographique. Ils lui sont accordés, presque uniquement en raison de son succès populaire d'acteur et de metteur en scène198, avant qu'il ne se décide finalement à émigrer outre-Atlantique en 1937.

appropriation symbolique et territoriale

annexion : la guerre-éclair de 1941,
ou le quatrième indo-germanique

migration vers la grèce

Ce discours racial-historique, l'enseignement de l'histoire dans les écoles et l'endoctrinement idéologique des troupes, tout enracinait une chronologie simple de la migration nord-sud dans les cœurs et les esprits du peuple allemand. Aux deux premières vagues de migrations préhistoriques succède la troisième, celle des grandes invasions, à la fin de l'Antiquité.

Dans ce contexte, la guerre éclair allemande en Grèce a été présentée et interprétée comme une quatrième vague de migration nordique pour défendre et rajeunir le sol grec après une longue période de décadence raciale.

L'appropriation symbolique des civilisations anciennes dans l'histoire de la race aryenne légitimait et justifiait ainsi les revendications territoriales des nazis : la conquête de la Grèce en 1941 était rationalisée en référence au passé indo-germanique des Grecs. Du 22 au 25 avril 1941, la Wehr macht et la Waff en-SS prennent d'assaut le col des Thermopyles, écartant les Britanniques et ouvrant la route de l'Attique et d'Athènes199. L'événement est salué par le *Völkischer Beobachter,* qui consacre une importante quantité d'espace dans ses éditions quotidiennes au succès de la blitzkrieg. Le 28 avril 1941, le quotidien du parti célèbre « Der Siegeslauf nach Athen : Der deutsche Sturm über die Thermopylen » (La course triomphale à Athènes : l'assaut allemand contre les Thermopyles) avec un long article qui remplit la deuxième page : « Le cercle des l'histoire du monde a été fermée aujourd'hui, aux Thermopyles. Il y a environ 2 500 ans, le peuple grec sous Léonidas a résisté à un ennemi numériquement supérieur. Ils ont ensuite été contraints de se rendre aux Anglais. Aujourd'hui, de nos coups puissants, nous avons chassé les Anglais de la Grèce et de l'Europe. »200

La fermeture d'un cercle : les soldats allemands étaient les dignes descendants d'une lignée de héros nordiques-germaniques qui a commencé avec Léonidas. Alors que les trois cents héros spartiates n'avaient fait que retarder l'avancée perse, les divisions allemandes avaient expulsé leurs lointains successeurs anglais. Il était donc tout à fait racialement et historiquement légitime que les soldats du Reich prennent possession de ces terres indo-germaniques lointaines et non rachetées que les Grecs modernes indignes et racialement dégénérés avaient abandonnées à leurs ennemis. Une fois de plus, une vague de héros nordiques avait apporté un afflux de sang frais pour civiliser et sauver une Grèce menacée par des peuples asiatiques inférieurs, y compris ses propres citoyens, bâtards de sang mêlé grec et turc.

Les Jeux olympiques de 1936 avaient été une occasion majeure de célébrer non seulement les relations entre la Grèce antique et l'Allemagne moderne, comme nous le verrons plus loin201, mais aussi la beauté et la dignité du peuple grec : le film *Olympia de Leni Riefenstahl,* peu versé dans les ortho doxy, montraient de nombreuses images de jeunes Grecs élancés et bronzés, au teint quelque peu diaphane, et les cérémonies officielles rendaient hommage au premier vainqueur du marathon olympique de 1896, le berger grec Spiridon Louis.

En 1941, l'invasion a d'abord suscité une certaine désillusion et confusion, jusqu'à ce que la conscience des nazis de leur supériorité nordique l'emporte et clarifie leurs consciences. Le peuple grec contemporain était une population de métis qui avait dégénéré à travers de longs siècles de promiscuité et de métissage avec leurs voisins asiatiques et turcs ; En conséquence, toutes les relations sexuelles entre soldats allemands et femmes grecques étaient strictement interdites. Peu à peu, un tel mépris hautain allait nourrir et légitimer la pratique nazie d'une terreur quasi génocidaire sur la population civile grecque, à partir de 1942, comme l'a montré Mark Mazower.

Le peuple grec était donc moins originaire de son pays que les Germains eux-mêmes, descendants légitimes et purs de la race indo-germanique venue du Nord en premier lieu pour apporter la civilisation dans la péninsule grecque. Alors que le communiqué officiel du haut commandement de la Wehrmacht (Oberkommando Wehrmacht, ou OKW) répétait fièrement et avec insistance que « le drapeau à croix gammée a été hissé sur l'Acropole »203, cette déclaration de possession n'était finalement rien plus qu'un retour à la normalité raciale et historique.

C'était la propre ligne de pensée d'Hitler, pleinement conforme à une tradition pangermaniste distinguée : partout où il y avait des gens avec

Du sang allemand dans leurs veines, la terre sur laquelle ils vivaient appartenait à un plus grand Reich allemand ; ainsi toute politique politique ou militaire de conquête et d'annexion de ces terres pourrait être justifiée par le droit racial et historique. En effet, avant la guerre, Hitler avait déclaré à plusieurs reprises qu'il voulait faire entrer dans le Reich les peuples de Scandinavie, de Hollande et de Bretagne, puisqu'ils étaient tous germaniques, ainsi que les Grecs, eux aussi germaniques au moins d'origine. . Émerveillé par la résistance de l'armée grecque, qui avait expulsé les Italiens du pays et retenu les avancées allemandes, Hitler confia à Goebbels que « peut-être y a-t-il encore une touche de la vieille souche hellénique en eux ».204 Ce n'était que l'hypothèse, car il y avait très longtemps — depuis au moins la fin de l'époque hellénique205 — que le sang nordique s'était dilué et perdu par métissage fatal. Les revendications du Reich sur la péninsule grecque ne résidaient pas dans le sang vivant, palpitant et répandu de ses contemporains, mais plutôt dans ce que le sang avait créé et laissé derrière lui avant d'être versé dans un passé lointain. Le peuple grec moderne, race bâtarde de métis, n'était que les spoliateurs contemporains d'une terre et d'un âge patrimonial dont les peuples nordiques, ses véritables créateurs, ont laissé les propriétaires par droit biologique.

Un an après la victoire d'avril 1941, dans deux articles commémorant leur triomphe, le "magazine du leadership" SS, le *SS-Leithefte,* rappelaient les exploits militaires glorieux de la Wehrmacht et de la Waff en-SS en comparant leurs exploits à l'héroïsme nordique des Spartiates206 . Ces deux courts articles offraient l'occasion de raconter les batailles mais aussi de situer la conquête de la Grèce et la résistance de Léonidas dans le contexte plus large de la gigantomachie raciale entre l'Occident nordique et l'Orient asiatique. Les trois cents braves de Léonidas « devinrent ainsi les premiers témoins du sang dans la bataille contre la puissance mondiale venue d'Orient207 ». Le sacrifice des Spartiates avait « brisé la vague » de l'invasion asiatique, tout comme, bien plus tard, Henri II le Pieux s'était jeté avec ses hommes devant les hordes mongoles à Legnica en 1241 ou Hitler s'était opposé aux communistes et au déclin national le 9 novembre 1923 ou, plus récemment encore, le saboteur du Freikorps Albert Schlageter avait fièrement offert sa poitrine au criminel fi ring squad des troupes françaises stationnées dans la Ruhr. Tous ces actes d'héroïsme sacrificiel étaient marqués par un dédain de la mort et donc un amour de la vie, qui était « le cœur de l'esprit nordique-germanique »208 : l'héroïsme véritablement nordique de Léonidas et de ses hommes était dicté par une intrépidité qui a sacrifié le corruptible au bien de l'essentiel, la défense de la patrie, de la civilisation grecque et de la race.

Les occupants allemands étaient également disposés à voir la légitimité de leur conquête grecque fondée sur un curieux précédent historique. Les Grecs, prétendaient-ils, dans une étrange logique chiastique, accueillaient les divisions du Reich comme ces hordes de barbares germaniques qui, à l'aube de l'Antiquité, déferlaient sur la Grèce en route pour saccager Rome : un souvenir positif de l'Antiquité servait ainsi à contrecarrer le négatif.
Alors que Giorgos Theotokas attendait fin avril l'arrivée imminente des premières unités motorisées de la Wehrmacht, avec le reste du peuple grec, il nota dans son journal ce bout de vers du poète Constantin Cavafy :

Qu'attendons-nous, réunis sur la place du marché ?
Les barbares viendront aujourd'hui.
Pourquoi n'y a-t-il aucune activité au Sénat?
Pourquoi les sénateurs sont-ils assis sans légiférer?
Parce que les barbares viendront aujourd'hui.
Quelles lois les sénateurs peuvent-ils adopter maintenantÿ?
Les barbares, quand ils viendront, feront les lois.209

Côté allemand, la couverture médiatique de ce triomphe au printemps 1941 crée une impression trompeuse de ce que la Grèce et son peuple sont devenus : la Grèce apparaît, aux yeux de ses conquérants allemands nourris d'illusions classiques, comme un pays poussiéreux, fi lthy, pays complètement arriéré essayer; les Grecs, loin de ressembler aux statues de Winckelmann, n'étaient qu'un méli-mélo de loques et de Levantins. Un long article publié dans le journal *Der Angriff* du 19 avril 1941 témoigne de la désillusion qui attend les soldats allemands qui s'attendent à trouver en Grèce le pays de leurs manuels d'histoire ou de la tradition phil hellénique allemande. Au lieu de ce fantasme, ils découvriraient un pays pauvre, dominé et gouverné par le stéréotypé « marchand grec »210.

un type levantin semblable au juif allemand *Krämer.* L'édition de 1937 de l' encyclopédie *Brockhaus* tenait néanmoins à préciser que l'afflux de sang slave et albanais dans ce qui avait été la Grèce nordique avait conduit à un lamentable degré de métissage, et que « les Grecs modernes démontrent, du point de vue de vue de la race, plusieurs caractéristiques essentiellement occidentales, balkaniques et asiatiques, tandis que celles de la race nordique, à laquelle appartenaient autrefois les anciens Grecs, ont reculé. »211

Cette tromperie était donc à la fois économique et esthétique mais aussi raciale. Les Grecs nordiques de l'époque de Périclès étaient spirituellement rompus à la suite d'une longue histoire de métissage et de dégénérescence raciale.212 Le magazine *Volk und Rasse,* publié par

Lehmann et comptait parmi ses contributeurs tous les plus grands noms de l'anthropologie raciale, dont Günther, Baur et Fischer, a consacré deux articles à une analyse raciale fine des Grecs modernes dans le but de montrer que, malgré les vicissitudes de l'histoire, la La population grecque pouvait encore être partiellement incluse dans ce bloc nordique dont le matériel génétique coulait encore dans ses veines. Un article de 1939 intitulé « Profils raciaux grecs » comparait les Grecs de Laconie, la terre d'élection des Doriens nordiques, aux habitants plus divers de l'Attique athénienne :213
tandis qu'au pays de l'ancienne Sparte indo-germanique, recréée par Otton Ier de Grèce, «ÿles cheveux blonds, les yeux bleus et la grande taille sont monnaie couranteÿ», les Athéniens n'étaient qu'un «ÿpeuple métisÿ». L'auteur de l'article décrivait ce conflit entre les deux moitiés de la Grèce dans sa description de personnes représentant ces deux types raciaux dans un café de Laconie : « Ici, le contraste se révèle. D'un côté la Grèce des anciens, de l'autre la Grèce d'aujourd'hui ! Le premier avait conservé son esprit nordique, tandis que le second s'était vendu au plus offrant.
Pour l'auteur, il ne fait aucun doute que « ces hommes blonds aux yeux bleus » de la féroce et fière Laconie sont les « descendants directs des anciens Grecs215 », miraculeusement préservés du métissage.

C'est cette population majoritairement nordique qui a permis à la Grèce d'être accueillie dans l'Europe des nazis. Un article publié en 1941 visait à démontrer comment l'intervention allemande en Grèce n'était pas, d'un point de vue racial, immorale ou contraire à l'éthique : les armées allemandes étaient accueillies en Méditerranée comme si elles rentraient chez elles ; un anchluss du sud pour former un bloc nordique était tout à fait légitime. Certes, comme le titre de l'article le suggérait, la Grèce restait une « Terre de contrastes »216. L'évidence phénoménologique mettait en évidence le métissage et l'étrangeté d'un peuple profondément orientalisé.
Néanmoins, « rien n'est plus faux que de dire que le peuple grec dans son ensemble a été balkanisé. Curieusement, nous avons tendance à tenir le peuple grec à une norme raciale plus élevée que celle des autres peuples », comme si leur glorieux passé nordique et les jours anciens du philhellénisme allemand avaient créé une attente que les Grecs contemporains ne pourraient satisfaire que s'ils ressemblaient à un réplique exacte de leurs ancêtres classiques. Or, l'auteur de race allemande, les Grecs étaient souvent pro- et antisémites217 et affichaient également une disposition mentale tendant à indiquer une descendance commune avec ceux du nord de l'Europe : « Un souvenir inconscient de leurs racines nordiques de la plus haute antiquité semble résonner dans les veines du peuple grec. »218
Leurs racines, encore visibles dans les deux types raciaux décrits dans l'article de

1939, démontra que la récupération du corps grec par rajeunissement par le sang nordique était encore possible : après la domination turque, française et anglaise, la Grèce se trouva suite à l'invasion allemande « enfin incluse dans le système circulatoire du sang européen ». »219 Une fois de plus, la Grèce avait été ressuscitée par une vague de migration nordique et une injection de son sang pur et frais. Aux trois vagues migratoires préhistoriques et antiques s'en était jointe une quatrième : celle du Reich triomphant.

conclusion

Lors des Journées de l'art allemand organisées autour de la Haus der deutschen Kunst de Munich en 1933 (et encore en 1937, 1938 et 1939), l'image d'Athéna veille au défilé des différentes périodes de l'art allemand. Sa présence signalait clairement au public que les Grecs étaient aussi allemands et que leur art appartenait à la race nordique.

C'était d'une importance vitale. Où trouver ailleurs des expressions ou des confirmations du génie de la race nordique ? Les exemples abondent dès le Moyen Âge, avec ses cathédrales, puis encore à l'époque moderne, avec Bach, et, enfin, avec les philosophes allemands de la période contemporaine. Les époques précédentes offraient cependant des témoignages de valeur : fragments de vases ou vestiges d'habitations lacustres, que Himmler, inventeur passionné du passé allemand, fit exhumer par ses escadrons d'archéologues SS. Hitler détestait de telles fouilles : à quoi servaient-elles, si ce n'est à montrer « que nous n'avons pas de passé », des vestiges aussi médiocres témoignant de l'arriération des Allemands vivant sur le sol allemand ?

Hitler s'est tourné vers le sud, invoquant la différence de climat entre l'Allemagne et la Méditerranée : les origines nordiques communes des occupants des deux terres ne laissaient aucun doute sur le fait que l'écart de développement entre le nord et le sud était dû à la disparité de l'ensoleillement et de la diff érentiel de températures entre les deux régions.

Dans la vision hitlérienne de l'Antiquité, on retrouve ainsi les traces d'un complexe d'infériorité culturelle qui a souvent affligé les Nord-Alpes face au prestige des grandes civilisations méditerranéennes. Cependant, il ne suffisait pas simplement d'expliquer le retard allemand. Hitler a proposé de donner aux Grecs et aux Romains une généalogie nordique, étayée par un ensemble de connaissances académiques héritées du XIXe siècle et explicitement déclarées à l'appui de cette notion même. Des scientifiques raciaux, des anthropologues et des historiens ont découvert

à l'unisson des dirigeants nazis en saluant les cheveux blonds d'un Auguste ou les yeux bleus d'un Périclès. Leur message ne se limitait pas au monde fermé des universitaires professionnels : il défilait dans les rues de Munich et était enseigné dans les écoles, les bar-racks et les organisations du parti du pays. Ce discours sur l'anthropologie raciale des Grecs et des Romains visait à fonder la fierté allemande sur l'appropriation d'un héritage méditerranéen qui ne s'opposerait pas aux Allemands mais les accueillerait. Le sang nordique-germanique serait connu non seulement pour la création d'un tas de tessons de poterie ou de cabanes en bois mais plutôt pour son expression plus sublime sous les cieux plus cléments et sur le sol plus fertile, dans la construction du Parthénon et la création de civilisations prestigieuses.

Le discours que le parti et l'État nazis tenaient au sujet de l'Antiquité gréco-romaine était apaisant et autosatisfait, destiné à rassurer une fierté nationale gravement blessée par la défaite de 1918 : les Grecs et les Romains étaient flattés d'être considérés comme faisant partie de la Panthéon de la culture germanique, en ce que le Walhalla s'est construit à partir de la rhétorique fondatrice de l'idéologie nazie, ainsi que de l'enseignement des maîtres d'école allemands et de la publicité donnée à toutes ses manifestations culturelles et artistiques.

Aussi importante que fût cette appropriation métaphorique, elle n'était pas seulement de nature symbolique. En avril 1941, un tel discours sur les racines indo-germaniques des Grecs est utilisé pour justifier et légitimer l'invasion de la Grèce par les soldats du Reich, appelés en Méditerranée par la faiblesse et les manies du partenaire de l'Allemagne dans le Pacte d'Acier, Italie fasciste. Allié aux Anglais et racialement dégénéré jusqu'alors, le peuple grec n'était manifestement plus apte à gouverner ou à jouir de son propre pays, de son propre patrimoine ou de sa propre culture, qu'il avait gérée pendant deux mille ans mais qu'il avait perdue à cause de la race. et la dégradation politique. Les soldats allemands ne faisaient que restaurer une terre et sa culture à leurs propriétaires indo-germaniques légitimes.

Cela dit, comme on l'a vu dans le cas des SS, la promotion de l'antiquité méditerranéenne ne s'est pas faite sans conflits ni discussions. La prise du pouvoir par les nazis avait aussi légitimement suscité les espoirs des germanophiles amoureux des alphabets runiques et de la préhistoire saxonne. Pour faire entendre leurs idées, ils imposent un débat sur l'enseignement des humanités.

chapitre 3

hommes en bonne santé

Antiquité, sciences humaines et allemand
jeunesse

Le début est toujours. Il ne se trouve pas derrière nous, comme quelque chose qui était il y a longtemps, mais se tient devant nous.

—Martin Heidegger, "L'affirmation de soi de l'université allemande"

Tout y était comme il se doit : l'antique guerrier grec, resplendissant et redoutable, empanaché comme un coq ; et là, le long du mur de l'escalier - de la peinture à l'huile jaune ici - ils étaient tous accrochés : des dirigeants des Hohenzollern à Hitler. . . .

Il y a sans doute une réglementation qui l'oblige à s'y accrocher. Règle pour les lycées prussiens : *Médée* entre VIa et VIb, *Garçon avec une épine* sur ce mur, César, Marc Aurèle et Cicéron dans le couloir, Nietzsche à l'étage où ils prennent déjà la philosophie. . . .

Elle était toujours là, l'inscription des Thermopyles que nous avions eue écrire, dans cette vie de désespoir que j'avais connue il y a seulement trois mois. . . . Sept fois j'avais dû l'écrire : en antique, en gothique, en cursif, en romain, en italique, en écriture manuscrite et en rond. Sept fois, clairement visibles par tous : « Étranger, fais savoir aux Spartiates que nous . . .”

—Heinrich Böll, "Étranger, portez le mot aux Spartiates Nous . . .”

Le mouvement national-socialiste arrivé au pouvoir en 1933 était plein d'idées nouvelles en matière d'éducation, à tel point qu'on pourrait même parler de révolution pédagogique. L'anti-intellectualisme nazi, qui rejetait la poursuite de la connaissance pour elle-même, dédaignait la pensée abstraite au profit de l'action décisive. Cette approche va à l'encontre de toute la tradition occidentale qui, depuis l'époque de Platon et d'Aristote, privilégie le *bios theoretikos,* ou « vie de contemplation », comme expression la plus complète de son humanité, concept légué à la postérité dans l'histoire. Tradition latine, chrétienne et médiévale de la *vita contemplativa.* Les nazis ont également complètement rejeté l'idée que l'éducation devrait prendre le développement de l'individu comme point de départ et objectif ultime. L'individualisme moderne, tel que canonisé dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen en 1789, a été écarté au profit d'une vision holistique de l'homme : non pas un atome pleinement autonome et autosuffisant mais un membre inséparable d'un groupe, sans quoi l'individu dépérirait et mourrait.

Cette révolution à deux volets a été soutenue, avec un opportunisme politique consommé - et peut-être parfois une véritable conviction - par des érudits respectés du monde antique, des professeurs de lettres classiques et d'histoire, qui ont cherché à promouvoir l'étude de l'Antiquité comme paradigme des valeurs propres à la jeunesse de la nouvelle Allemagne. Leur mission autoproclamée dans le nouveau Reich n'était rien de moins que de sauver les humanités.

histoire de la magistra vitae *:* hitler et l'histoire

Dans *Mein Kampf,* Hitler confiait qu'en tant qu'écolier, il avait été passionné par l'histoire, en grande partie grâce à un instructeur particulier, qui avait excellé à faire revivre le passé devant une classe de disciples enthousiastes : "Ce professeur a fait de l'histoire mon sujet de prédilection. »1

Les passages qu'Hitler a consacrés à son mentor favori sont trop importants pour être passés sous silence, car ils permettent de saisir l'importance que le führer attribuait à l'étude de l'histoire. Dans son magnum opus, Hitler a exposé sa vision de l'histoire à deux reprises : d'abord dans les chapitres consacrés à son autobiographie, où il a discuté de l'importance du Dr. Le cours d'histoire de Leopold Pötsch à la realschule de Linz, qu'il fréquente de 1900 à 1905, et encore dans sa description du programme de réforme de l'éducation que l'État nazi mettra en œuvre une fois le NSDAP au pouvoir. Comme l'a noté l'historien allemand Eberhardt Jäckel, « le monde de la pensée politique d'Hitler a été fortement influencé par l'histoire .

Hitler concevait l'histoire à la fois comme un sujet d'enseignement et un mode d'enseignement à part entière, reflétant la distinction linguistique allemande entre *Geschichte,* les faits et événements qui constituent tout le développement humain, et *Historie,* la narration de ce développement, plus fréquemment compris en anglais comme historiographie. L'histoire, c'était finalement des leçons, des leçons d'une importance si fondamentale pour le führer que les comprendre ressemblait à une sorte de sixième sens...
la capacité de voir les événements dans une perspective temporelle - aussi indispensable en soi que n'importe lequel des cinq autresÿ:

Un homme indifférent à l'histoire est un homme sans ouïe, sans vue.
Un tel homme peut vivre, bien sûr, mais quelle vie ?4

L'histoire, le récit de l'expérience passée de l'humanité, existait pour servir de boussole pour le présent. Cette conception pragmatique et utilitaire de l'histoire comme leçon est un concept hérité directement de l'Antiquité.

Cicéron définit l'histoire comme la maîtresse de la vie, la maîtresse des hommes et déclare : « Historia magistra vitae . chemin vers une vie juste et a montré aux gouvernants comment bien gouverner. Tous les historiens de l'Antiquité ont précédé leurs ouvrages d'introductions autoglorifiantes promouvant leur utilité et leur signification6 . Thucydide, l'un des deux historiens paradigmatiques de l'Antiquité (avec Hérodote), est allé jusqu'à déclarer hardiment dans son introduction à *La Guerre du Péloponnèse*

que son œuvre serait « une possession pour toujours »7.

Quelques siècles plus tard, Polybe composa ses *Histoires* pour illustrer les raisons de la grandeur de Rome, racontant l'histoire triomphale d'une petite ville du Latium qui avait subjugué le monde connu et construit un empire sans précédent : « Quant aux raisons pour lesquelles ils excellaient en tout, ceux-ci deviendront plus clairs d'après ce que j'ai écrit, et on verra aussi combien et combien d'avantages retirent à l'étudiant le traitement systématique de l'histoire . sur l'histoire.

L'histoire dispensait des leçons, et l'historien concevait son travail comme un cours d'histoire systématique9 , c'est-à -dire d'histoire écrite en fonction de la décision et de l'action contemporaines. Dans un certain sens, Polybe avait donc l'intention de composer un manuel pratique pour l'hégémonie impériale. Cela convenait parfaitement aux intérêts d'Hitler.

Après la Renaissance, qui a éduqué les anciens de la redécouverte et de l'histoire de leur concept, ces idées ont été partagées et transmises à des générations d'Européens. Dans le germanique

monde, le *Gymnasien – qui ne tire pas* son nom du latin *gym nasium,* lui-même translittéré du grec – ainsi que toutes les autres écoles, y compris la realschule de Linz10, ont perpétué cette tradition d'enseignement de l'histoire comme introduction à la théorie et à la politique politiques. pratique Dans les premières pages de *Mein Kampf,* Hitler déplore comment, trop souvent, l'histoire est gavée aux étudiants sous forme de répétition stérile de faits et de dates : « Peu de professeurs comprennent que le but de l'étude de l'histoire ne peut jamais être d'apprendre des dates historiques et faits par cœur et récitez-les par cœur. Loin d'une telle récitation sèche, l'enseignement de l'histoire doit évoquer les peuples qui ont vécu dans le passé, une réanimation presque magique des hommes et des forces qui ont façonné le développement humain, plonger au cœur des désirs et des intentions des acteurs de l'histoire, qui une source d'inspiration :

> « Apprendre » l'histoire signifie chercher et trouver les forces qui sont les causes conduisant à ces effets que nous percevons par la suite comme des événements historiques.
> L'art de lire comme d'apprendre est celui-ci : *retenir l'essentiel, oublier le non essentiel.11*

Dans pratiquement chacune de ses remarques concernant l'éducation et la culture, Hitler a critiqué le « lest » avec lequel les écoles alourdissaient leurs élèves. Dans l'histoire, le poids mort à jeter par-dessus bord consistait d'abord en ces faits et dates gênants dont la mémorisation par cœur était parfaitement inutile : , ou même lorsqu'un monarque (généralement un cant très insignifiant) est entré dans la couronne de ses ancêtres. Non, par le Dieu vivant, cela n'a aucune importance. »12

Cette critique du gymnase et de sa méthode d'enseignement basée sur des formules faisait partie d'un climat beaucoup plus large d'anti-intellectualisme vigoureux qui s'étendait bien au-delà des nazis. L'historien Fritz Stern a brillamment démontré comment les critiques de la modernité culturelle dans l'Allemagne impériale et de Weimar partageaient fréquemment une condamnation générale du système éducatif dans les écoles secondaires et les universités13. du fait de leur marginalisation institutionnelle— le travail méthodique privilégié dans le gymnase étouffait l'imagination et éteignait la flamme du génie individuel, célébrant la médiocrité aux dépens de la véritable aristocratie intellectuelle : ces écoles. »15

Derniers avatars d'une Allemagne hostile au rationalisme et aux Lumières depuis la fin du XVIIIe siècle, ces hommes, que Stern appelait des « luddites culturels »16, sublimaient leur féroce anti-intellectualisme en un vitalisme héroïque, une glorification romantique de instinct pur qui fulminait contre la rationalité et la routine académique abhorrée.

Souvent délibérément aphoristes et peu enclins à respecter l'architecture ou les principes du raisonnement logique, ils « écrivaient avec beaucoup de ferveur et de passion. . . . Ils ont condamné ou prophétisé, plutôt qu'exposé ou argumenté, et. . . leurs écrits montraient qu'ils méprisaient le discours des intellectuels, dépréciaient la raison et exaltaient l'intuition.

Sans humour et trouble, leur prose était convenablement éclairée par des épigrammes mystiques mais apodictiques17. » Ils se souciaient donc peu des preuves factuelles. Il est frappant de constater avec quelle facilité ce même jugement pouvait être appliqué textuellement aux écrits et aux discours des dirigeants nazis eux-mêmes, en particulier du führer.

Hitler se souvint de son ancien professeur à Linz, le Dr. Pötsch, comme s'il était un magicien qui savait littéralement évoquer le passé, lui redonner vie et le faire renaître par l'inspiration et l'éducation de ses élèves. Sa « chance » d'avoir un tel professeur, nous confie-t-il dans *Mein Kampf,* « a marqué toute ma vie ultérieure » : « Les manières de ce vieux monsieur étaient aussi bienveillantes que déterminées, son éloquence éblouissante ne nous a pas seulement retenus. envoûté mais en fait nous a emportés. Aujourd'hui encore, je repense avec une douce émotion à cet homme aux cheveux gris qui, par le feu de ses récits, nous faisait parfois oublier le présent ; qui, comme par enchantement, nous a transportés dans les temps passés et, hors des voiles millénaires de brume, a façonné des souvenirs historiques secs en réalité vivante. En de telles occasions, nous étions assis là, souvent enflammés d'enthousiasme, et parfois même émus aux larmes. »18

A l'instar de Pötsch, l'enseignant doit donc savoir faire vivre l'histoire et, avec son éloquence, transmettre une émotion pour rendre le passé *réel* et familier aux élèves. Mais imprégner des vies et des événements passés d'un sentiment intense n'était pas une fin en soi ; ce n'était qu'un moyen pour une fin bien plus profonde, celle de faire prendre conscience aux élèves des enseignements que l'histoire avait à offrir : présent, et comment tirer du passé des inférences pour le présent. En conséquence, il avait plus de compréhension que quiconque pour tous les problèmes quotidiens qui nous tenaient alors à bout de souffle. »19

Ces remarques deviendront la base des dispositions officielles du texte de la réforme pédagogique de 1938 pour l'enseignement secondaire :

« L'histoire, dans son déroulement, doit apparaître à notre jeunesse non pas comme une chronique, qui raconte indifféremment tous les événements, mais comme un récit » - sous-entendu que l'enseignant ne doit pas « renoncer aux jugements de valeur » mais au contraire. , devait supprimer l'objectivité impuissante d'un positivisme abstrait20 . La dramatisation et l'axiologie devaient être les nouvelles règles cardinales.

Les « problèmes quotidiens » auxquels Hitler faisait référence étaient avant tout de nature politique. L'histoire, avec tout le poids et la profondeur rhétorique pour les lecteurs et les auditeurs et détient la fascination qu'elle a pour les possessions politiques et les «décideurs», cation souvent pour une action politique justifiée. Hitler a noté dans *Mein Kampf* que l'histoire a nourri son développement en tant qu'homme politique qu'il était devenu et qu'elle lui a appris bien plus que les autres matières qu'il avait été si assidûment forcé d'étudier : « L'habitude de la pensée historique que j'ai ainsi acquise à l'école a ne m'a jamais quitté dans les années qui ont suivi. Dans une mesure toujours croissante, l'histoire du monde est devenue pour moi une source inépuisable de compréhension des événements historiques du présent ; en d'autres termes, pour la politique. Je ne veux pas « l'apprendre », je veux qu'il m'instruise. »21

L'histoire, dégagée de son lest de faits et de dates, réduite à une pureté minimaliste, n'est plus qu'un recueil de maximes politiques toujours à la portée de l'homme politique, c'est-à-dire de celui qui fait l'histoire au présent. La politique, par essence, était « l'histoire en train de se faire »22, *werdende Geschichte,* l'histoire au présent. Le lien substantiel entre le passé et le présent fait de l'apprentissage de telles leçons une activité importante et légitime. La politique, comme histoire du présent, doit donc être guidée par l'histoire du passé, qui n'a été utile que et précisément pour l'orientation qu'elle a donnée au présent : « Le but d'étudier l'histoire n'est pas d'oublier ses leçons quand l'occasion se pose pour son application pratique, ou pour décider que la situation présente est différente après tout, et que par conséquent ses anciennes vérités éternelles ne sont plus applicables ; non, le but de l'étude de l'histoire est précisément sa leçon pour le présent. L'homme qui ne peut pas faire cela ne doit pas se concevoir comme un leader politique. »23

Hitler ne voulait rien avoir à faire avec l'histoire en tant que contemplation esthétique ou nostalgique des jours d'autrefois. Le but ultime de l'enseignement de l'histoire n'était pas le passé mais l'avenir, moins sur l'accumulation de connaissances sur le passé en tant que tel que sur les possibilités d'action politique dans le présent et leurs conséquences pour la construction de l'avenir. Ce n'était pas l'art pour l'art : « Car on n'apprend pas l'histoire juste pour connaître le passé, on apprend l'histoire pour trouver un

instructeur pour l'avenir et pour la pérennité de notre propre nationalité. »24

Encore moins qu'un recueil de maximes ou de morale pour l'élaboration des politiques, l'histoire était réduite à un squelette auquel accrocher la preuve d'une logique simpliste sur la nature des peuples et des États. Hitler martelait ce point à plusieurs reprises : le devoir de l'enseignant était de deviner les « grandes lignes de développement [de la nation] »25 (« die grosse Entwicklungslinie der Nation »), les tendances ou tendances qui définiraient l'avenir de la nation , un plan débarrassé de tout détail excessif qui obscurcissait le sens, obscurcissait l'intellect et faisait perdre de vue l'essentiel à l'individu. L'enseignement de l'histoire dans l' État de *Völkisch* devrait devenir le miroir de sa politique sociale et raciale : sélection, élimination, purification. Mais l'enseignement de l'histoire s'enlise encore dans les détails : « Quelques faits, dates, anniversaires et noms restent en retrait tandis qu'une ligne large et claire fait totalement défaut. L'essentiel qui devrait vraiment compter n'est pas du tout enseigné ; il est laissé à la nature plus ou moins douée de l'individu de découvrir les motifs intérieurs à partir du flot des dates et de la séquence des événements.

Le caractère néfaste d'un tel enseignement reflète directement l'état politique du pays et la qualité de sa classe dirigeante, qui est politiquement incompétente, soit parce qu'elle ignore l'histoire, soit parce qu'elle est perdue dans les détails et donc incapable de généraliser efficacement. — les deux extrêmes étant également préjudiciables au développement d'une vision claire. Hitler dénonça ce qu'il considérait comme une véritable perversion qui avait abouti à la confusion des moyens et des fins. « L'existence continue de notre propre nationalité » était, comme nous l'avons vu, le but ultime d'Hitler. « C'est là, déclara-t-il, le *but,* et l'instruction historique n'est qu'un *moyen* pour y parvenir. Mais aujourd'hui, le moyen est devenu la fin, et la fin disparaît complètement. L'histoire, en termes de connaissance des faits et des dates, devrait être limitée au strict minimum qui assurerait « cette mesure de perspicacité historique qui est nécessaire à [un homme] pour prendre sa propre position sur les questions politiques de la nation ». 27 Seuls ceux qui voulaient devenir professeurs d'histoire devraient être contraints d'étudier « tous et même les moindres détails28 ».

Cette purge de l'histoire selon les goûts d'Hitler a été tissée dans la réforme de l'éducation des nazis. Le « lest » jeté par-dessus bord n'obscurcirait plus l'esprit des étudiants et ne prendrait plus leur temps précieux ; Hitler voulait supprimer une partie des heures d'enseignement pour libérer de la place dans le calendrier scolaire pour l'éducation physique, première priorité pédagogique du futur État national-socialiste : « L'école en tant que telle dans un

L'État de *Völkisch* doit créer infiniment plus de temps libre pour l'entraînement physique. »29 La réforme des programmes d'histoire serait également emportée par cet esprit réformiste.

sauvegarde des classiques, sauvegarde de l'historiqueÿ:
sur la réforme de l'enseignement des sciences humaines

Ces nouveaux concepts pédagogiques menaçaient-ils le prestige et même l'avenir de l'histoire ancienne et de la littérature classique ? Si l'enseignement de l'histoire devait être entièrement orienté vers la compréhension du présent, le sort de ce « lest » tant bafoué par Hitler, censé être jeté par-dessus bord pour faire place à l'enseignement du sport, semblait acquis d'avance.

Dans le même temps, cependant, le goût d'Hitler pour l'histoire ancienne était bien connu, comme en témoigne *Mein Kampf,* que les classiques et les spécialistes de l'antiquité tiendront comme le dernier mot sur la question afin d'essayer de préserver leur propre statut.

De leur côté, les historiens se montrèrent indiscutablement obéissants. Les pédagogues et les professeurs d'histoire professionnels se sont pliés en quatre pour satisfaire pleinement les souhaits d'Hitler. Les changements politiques ont exigé « une refonte complète des programmes », une « redéfinition radicale », une « réforme révolutionnaire des écoles », proclamait une revue d'histoire en 1933 : « Nous devons en finir avec l'idéologie libérale et son objectivité anémique et hypocrite autrefois. et pour tous »30 et rompent nettement avec un historicisme antiquaire qui « cultive le passé pour le passé » 31 .

La nouvelle histoire, notamment celle du monde antique, enterrerait ces « rêves utopiques de fraternisation » et « d'internationalisme béat » qui avaient trop souvent contaminé les esprits par un libéralisme irénique.

Ils « doivent disparaître32 », purement et simplement.

L'étude des classiques, cependant, faisait face à une menace très réelle sous la forme des nativistes *Völkisch ,* alors les classiques ont pris sur eux de tirer la sonnette d'alarme et de se rallier autour de leur domaine : leur tâche n'était rien de moins que de sauver l'enseignement de la littérature, du latin , et le grec de l'extinction dans la réforme des programmes scolaires imminente (bien que finalement la réforme n'entrerait en fait en vigueur qu'en 1938). Pour ce faire, il fallait démontrer tous les bienfaits qu'une éducation nazie pouvait tirer de leur discipline. En 1933, des professeurs d'histoire ancienne et de latin, menés par l'historien Fritz Schach ermeyr33 et le latiniste Hans Oppermann34, publient un numéro spécial de la revue *Neue Wege zur Antike* consacré à « l'éducation humaniste en

l'État national-socialiste. »35 Ce plaidoyer égoïste a été conçu pour éviter la critique des classiques en démontrant, en huit articles qui traitaient d'attaques potentielles, comment des sujets démodés comme le latin, le grec et l'histoire ancienne pouvaient encore aider à façonner les meilleurs nazis. Les articles comprenaient des recommandations pour «ÿle gymnase moderneÿ36ÿ», le «ÿretour de l'humanismeÿ37ÿ», les «ÿvoies vers l'humanisme pour le TroisièmeÿReichÿ38ÿ» et «ÿles sciences humaines comme arme allemandeÿ39ÿ».

Leur initiative fut rejointe par celle du groupe Deutscher Philologenver (Association des philologues allemands) qui, le 30 septembre 1933, publia un manifeste signalant la position des classiques sur les nouvelles idées de l'État en matière d'éducation et la nécessité de réorienter les écoles vers la formation d'un homme nouveau, qu'ils fondent sur le modèle des anciens : « Le but de toute éducation allemande est l'homme allemand en tant que membre de la communauté populaire *[Volksgemeinschaft] »40* et non en tant qu'individu abstrait ou exemple de l'univers prétendument universel . homme Il était donc normal que « l'éducation de l'individu », entendue dans ce sens, soit rejetée. Dans ce contexte, l'Antiquité a rappelé que « l'homme est un être politique par excellence, et que l'État précède l'homme »41.

manifestes pour un nouvel humanisme :

holisme et homme politique

Le nouvel humanisme promu par les savants de l'Antiquité était donc à la fois holistique et politique, centré non sur l'homme en tant qu'individu mais sur le groupe auquel il appartenait. Comme le déclara sans détour le professeur de littérature classique Fritz Bucherer dans un article sur les sciences humaines dans la nouvelle Allemagne : « Les matières, les professeurs et les écoles existent pour les étudiants, mais les étudiants, garçons et filles, existent pour l'État. »42

L'idée n'était plus d'éduquer l'individu en tant que tel mais de le façonner en fonction des besoins de l'État, c'est-à-dire la formation de ce que les théoriciens des années 1930 appelaient l'homme politique, *der poli tischer Mensch,* un homme qui, comme Werner Jaeger a écrit, ne pourrait pas exister sans l'étincelle catalytique de l'antiquité.

Jaeger, qui avait tenté de se réconcilier avec son « troisième humanisme » (dritter *Humanismus)* avec l'air du temps avant d'émigrer aux États-Unis en 1936, avait défendu ses idées dans un article de 1933 qui, par sa formulation prudente et son lieu de publication — le journal *Volk im Werden,* édité par l'intellectuel nazi Ernst Kreick — apparaissait comme une tentative de serment d'allégeance ou, à tout le moins, un véritable effort pour accommoder les nouveaux maîtres de l'Allemagne.

Mais l'article de Jaeger s'engageait aussi dans une bataille délicate, défendant explicitement les humanités et le *Gymnasien* dans le contexte des vents politiques soufflant apparemment en faveur des germanistes et des préhistoriens. Il concède qu'il y a « une ambiguïté dans le concept même » d'humanisme, soumis à deux définitions, et précise aussitôt qu'il se désolidarise de la première. La « critique » de l'humanisme qui se faisait « du point de vue du national-socialisme » ne s'adressait également qu'au premier de ces deux sens : l'humanisme hérité des Lumières, manifestement en décalage avec le contexte politique et idéologique de l'époque. fois : « L'humanisme qui a été attaqué et qui pourrait sembler incompatible avec les prémisses historiques et intellectuelles du national-socialisme est une idéologie très particulière, bien que pas nécessairement bien définie, dont les racines remontent au système civilisateur de l'Europe occidentale. au VIIIe siècle, c'est-à-dire au siècle des Lumières. »43 Humanisme apolitique qui méconnaît la suprématie de la polis : « Il n'y a pas de lien avec la voie de la communauté, ou si un lien existe, il est très lâche. La vraie raison ne réside certainement pas dans les composantes anciennes de cette éducation humaniste, mais – en faisant un bond en avant – dans le caractère complètement apo litique de la culture allemande sous le classicisme de Weimar. »44

Ce second humanisme de Weimar était tout aussi coupable que le premier humanisme de la Renaissance, que Jaeger rejeta d'un même coup. De même, l'historien des religions Wilhelm Brachmann soutiendrait qu'il était « nécessaire de distinguer entre humanisme et humanisme », visant cet Érasme libéral universaliste, un cosmopolite déraciné dont la devise pourrait presque être vue comme un slogan publicitaire pour l'apatridie : « La maison est là où il fait bon » (« Ubi bene, ibi patria »). Cet humanisme universel contredisait directement son homologue plus exclusif, tout comme Érasme pouvait être opposé à Platon ou à Ulrich von Hutten45.

Le troisième humanisme, selon Jaeger, devait être nettement distingué de l' humanisme *aufklärerisch* des Lumières. Cette dernière avait pour but « l'éducation esthétique et formelle de la semelle individuelle ». Vis-à-vis de l'Antiquité, cet humanisme trahissait sa propre essence par « son caractère totalement apolitique », qui occultait la manière dont l'homme était « une créature politique. . un être. social qui existe à l'intérieur d'un État. Le second humanisme, celui du classicisme de Weimar, pouvait pareillement passer inaperçu, condamné pour son individualisme viscéral et son libéralisme consubstantiel : « Le classicisme allemand, qui est et doit rester le fondement de notre culture nationale, est (comme je l'ai déjà dit plus haut) le produit d'une culture totalement apolitique, tant et si bien

que nous pourrions penser à Weimar, qui représente le sommet de notre culture, comme le contraire de l'esprit de Potsdam, qui a été si décisif pour l'avenir de notre État . pouvoir, ainsi qu'une référence au jour de Potsdam, le 21 mars 1933.47

Pour se défendre contre les critiques adressées à l'humanisme, il fallait montrer que "l'homme politique", *der politischer Mensch,* pouvait être façonné au mieux par l'exposition à son héritage antique et que le pont menant à cette antiquité s'appelait "l'humanisme".

Jaeger parait les arguments qui dénigraient les humanités comme dépassées ou étrangères à la culture allemande, au nom de la race ou de l'innovation révolutionnaire : « Les éléments historiques de la constitution spirituelle d'une race changent peu au cours des siècles, encore moins que ses propriétés essentielles en tant que race. révolution nationale et son racisme sanctionné par l'État. L'humanisme, d'un point de vue racial, n'était rien de moins qu'un lien particulier avec l'héritage spirituel de la race indo-germanique. Qui plus est, la prise du pouvoir par Hitler était motivée par des idéaux dont les racines se cachaient profondément dans les brumes des temps anciens : « La vitalité des anciens idéaux politiques et spirituels dans le mouvement qui a fait l'histoire de notre temps ne laisse aucun doute sur le fait que parmi les forces fondamentales [qui animent le mouvement]. . . on peut compter la puissance architecturale de l'antiquité, qui a traversé les siècles et qui se renouvelle sans cesse. Jaeger a juré que les professeurs d'histoire et de littérature classique s'étaient guéris de l'abstraction historicisante ou formaliste qui avait eu raison d'eux au XIXe siècle l'une des conséquences de la Grande Guerre et du chaos subséquent de la vie politique sous Weimar avait été la politisation de l'étude des humanités. De ce fait, « l'État était devenu, pour tous ceux qui ont vécu ces temps-là, le grand problème de l'époque »49.

Il était désormais évident pour tous que l'enseignement de la littérature classique ne pouvait plus être entrepris uniquement dans l'esprit d'un « pur formalisme grammatical qui exerce l'esprit mais le laisse vacant ». Désormais, l'enseignement du latin et du grec doit être avant tout un moyen d'inculquer des valeurs : « L'histoire impose aujourd'hui au peuple allemand un devoir particulier, celui de la création de l'homme politique. . . . Lorsque le nouveau type d'homme politique aura été créé, le besoin d'antiquité deviendra évident pour nous tous. »50

En Angleterre comme en Grèce, les universités associent sport et rhétorique sous la forme du club de débat pour former les élites du royaume : les classiques et les humanités mobilisent un public bien plus large que celui des futurs philologues51.

En Allemagne, l'esprit de la paideia grecque avait été diffusé et préservé à travers l'institution du gymnase, qu'il fallait défendre contre toute tentative de démantèlement : « Nos *Gymnasien* sont un pivot essentiel dans la reconstruction d'une éducation politico-humaniste. Comment mieux nourrir l'esprit de nos jeunes, comment mieux leur apprendre à être des membres consciencieux de la communauté politique, qu'en les initiant aux grands monuments de la pensée politique de l'antiquité ? »52

Jaeger propose la liste des auteurs grecs et latins à lire obligatoirement, accompagnée d'un bref résumé de leurs mérites respectifs : Homère, Solon, Hésiode, Platon, Démosthène, Horace, Virgile, Cicéron, Tite-Live, Tacite, mais aussi Tyrtée. Trop souvent injustement ignoré, ce poète lyrique spartiate, dont les vers martiaux étaient récités au rythme du fifre et du tambour de l'infanterie en marche, méritait d'être reconnu pour avoir composé le « Code du soldat citoyen »53, un soldat politique qui s'est donné corps et âme à la patrie, pas moins qu'Hésiode pour décrire la noblesse du travail ou Platon l'État et l'homme nouveau.

Dans les premières années de la République de Weimar, encore sous le choc de la guerre et de la défaite de l'Allemagne, Jaeger avait écrit : « Nous espérons que notre jeunesse produira des dirigeants [de notre *Gymnasien humaniste]* qui n'apprendront pas à être de purs savants ou des rats de bibliothèque, simples techniciens ou spécialistes, en lettres ou en esthétique, mais qui apprendront à être fermes et sûrs d'eux-mêmes dans leurs idées et leurs voies futures, en s'exposant à la grandeur de l'hellénisme. l'histoire ancienne s'était ainsi épanouie dans un sol plutôt fertile, déjà fertile d'espoirs pour la révolution nationale et l'embrigadement militaire de sa jeunesse depuis la naissance de Weimar, enfant bâtard d'un armistice précipité et d'une paix ignominieuse.

L'évolution de l'homme politique fut ainsi conforme, voire inextricablement liée, à celle d'un humanisme engagé, un humanisme renouvelé, aux yeux de ses défenseurs, par son engagement et ses finalités politiques. Wilhelm Brachmann a même insisté sur l'idée que ce nouvel humanisme était une idéologie guerrière, veillant avec vigilance sur l'héritage de la race indo-germanique. Les humanistes politiques ont éliminé toute trace du conceptuel ou de l'éthéré, parlant de leur mission en termes de chair et de sang. Comme Brachmann l'a expliqué : « Là où l'humanisme contemporain parle de littérature, l'humanisme politique parle de sang ou de race. »55

L'humanisme abstrait et universalisant de la tradition de la Renaissance - qui allait à l'encontre de la conception originelle exclusiviste et hiérarchique des Grecs - était un humanisme cosmopolite, produit d'une mentalité apatride, et devait être relégué dans la même poubelle de l'histoire qu'Erasme : « Ce discours sur l'« humanisme » doit être remplacé par un discours sur l'histoire spirituelle des Indo-germaniques, qui exprimera plus clairement que tout autre discours la nature particulière de l'humanisme politique allemand. Cet humanisme monte la garde pour protéger l'héritage spirituel, déterminé par le sang, des Indo-germaniques en général et donc aussi, et surtout, préserve l'héritage de l'antiquité classique.

le national-socialisme comme humanisme

L'humanisme politique de l'Allemagne contemporaine englobe donc tout ce qui touche au *politischer Mensch,* l'homme politique, une création qu'Alfred Bäumler, spécialiste de Nietzsche, s'est donné pour mission de définir dans une série de conférences et d'articles.

Bäumler s'est également opposé à l'humanisme classique, qu'il croyait en conflit avec le national-socialisme : "L'humanisme n'est plus la force dominante dans ce pays : la seule force spirituelle en Allemagne est le national-socialisme."57

Les deux termes ne s'excluaient cependant pas mutuellement. Le nazisme n'était conciliable qu'avec la variante de l'humanisme latin qui était la marque d'une Rome bâtarde, dont l'héritage avait ensuite été revendiqué par les Français, que Bäumler rejetait sans condition, ainsi que la langue latine et ses descendants. Un tel humanisme était originaire « d'Italie et de France »58 mais pas d'Allemagne. Le français était humaniste, comme le voulait le sang des Français : « Pour les Français, l'humanisme n'est pas seulement une partie de leur histoire mais une partie de leur âme. . . La tradition latine appartient à leur sang. Défendre l'humanisme, c'est donc, pour les Français, se défendre eux-mêmes.

Le gouffre béant qui existait entre « les conceptions humaniste et raciste de l'histoire » imposait ainsi de mettre l'accent sur l'héritage des Grecs si l'on voulait éviter de fermer tout accès à la tradition classique. Seule l'expression d'un sang plus purement nordique pourrait aider à redéfinir une forme d'humanisme plus rigoureuse qui, contrairement aux Romains décadents ou aux Français et plus conforme à la pensée des Grecs eux-mêmes, « ne pensait pas en termes d'individus mais en termes de races et de peuples. C'est cela le vrai humanisme. »60 Ce vrai humanisme impliquait une conception plus précise de la « vraie » humanité, que les

explicitement redéfinie en harmonie avec leur version de la pensée grecque, basée sur les concepts de hiérarchie, de race et d'eugénisme. L'effort allemand après Winckelmann pour dépoussiérer l'Acropole et revenir en Grèce était « la recherche d'un modèle grec, indépendant de la tradition romaine », le refus d'accepter un héritage grec « de seconde main »61 déformé par son passage entre les mains des Romains.

Tous ces discours sur l'humanisme de la part de ceux d'une sensibilité politique rarement associée à ce terme peuvent sembler surprenants. Pourtant, dans les travaux de Bäumler et d'un certain nombre d'autres classiques, il y avait clairement une volonté très réelle à l'œuvre de définir ce qui nous semble être un oxy débile flagrant : un humanisme nazi. Il ne s'agissait pas seulement de récupérer ce qui était récupérable ; il s'agissait plutôt d'une tentative plus profonde de placer les principes cardinaux du nazisme dans l'ordre normatif plus large de la tradition occidentale et d'affirmer un héritage et un prestige sur lesquels il pourrait s'appuyer pour sa légitimité. Argumenter que les principes du parti étaient finalement les mêmes que ceux de Sparte62, par exemple, revenait à démontrer que leur valeur et leur noblesse, sinon leur contenu précis, découlaient de leur rapport privilégié à l'histoire ancienne et du lien avec leurs racines indo-germaniques , comme les manifestes sont spectaculaires en Grèce et à Rome. Il est évident que les nazis ont pris grand soin d'éviter d'être considérés comme des parvenus en termes d'idéologie ou de politique concrète, anoblissant leurs principes et brûlant la brutalité de leurs slogans avec la patine de longs siècles de tradition, donnant à leurs idées un pedigree prestigieux.

Face à l'opposition à leur politique antisémite ou à leur traitement des malades mentaux, source particulière de consternation pour les chefs religieux, qui y voyaient le symptôme d'un mépris de la vie humaine, qui était un don de Dieu, les Les nazis ont fait appel à la tradition classique, en l'occurrence une tradition encore plus ancienne que la tradition judéo-chrétienne elle-même. Ils prétendaient tirer leurs idéaux de l'histoire la plus ancienne de leur race, c'est-à-dire des peuples indo-germaniques de l'Antiquité.

La « morale esclavagiste »63 des Dix Commandements judéo-chrétiens – morale à la fois juive et bolchevique – était une maladie contagieuse importée par une race étrangère et destructrice. La détermination masculine indo-germanique, leur traitement des étrangers et des malades, la sélection eugéniste, l'élimination des différents ou des faibles : c'étaient toutes des idées grecques et romaines avant d'être nazies - on pourrait citer par exemple Sénèque, en tant que défenseur du gazage des malades mentaux.64

Une telle stratégie leur a permis d'aller au bout de leurs idées en toute bonne conscience malgré leur extrémisme manifeste, puisque leurs actions répondaient à une éthique ancrée dans une longue tradition ancienne. Leur

les activités les plus anormales, les plus aberrantes pourraient être relativisées, l'exceptionnel ou l'inacceptable légitimé.

On voit un soin similaire à l'œuvre dans le désir de Himmler d'apaiser les consciences potentiellement coupables des hommes sous son commandement en proclamant que leurs actions sont celles d'une moralité supérieure qui, bien que purement formelle, ne pourrait être jugée selon les normes judéo-chrétiennes - le morale des faibles, folie suicidaire pour l'élite — mais seulement par une morale raciale, qui restreignait son impératif catégorique aux seuls membres de la race. La construction d'un humanisme nazi, comme celle de l'impératif catégorique du meurtre racial, procède selon le même schéma logique : dans les deux cas, le groupe auquel ses principes s'appliquent (et sont en effet universels) est étroitement contraint. La critique nazie radicale de l'humanisme cosmopolite libéral et le dénigrement de sa fausse conception de l'humanité ont conduit à un usage restreint du terme : oui, il y avait un humanisme nazi, mais c'était un humanisme qui ne s'appliquait qu'à ceux qui étaient vraiment humains. *L'humanisme* était un mot qui avait été déprécié par l'abus et avait donc besoin d'être récupéré et plus rigoureusement : l'humanité était la communauté de tous les êtres humains -
c'est-à-dire la communauté des peuples indo-germaniques, les derniers éléments restants de la vraie race humaine, entourés d'une fausse humanité universelle qu'il serait plus approprié d'appeler sous-humain. Les êtres étrangers à la race nordique étaient bien des sous-hommes, au sens où ils n'appartenaient plus à l'humanité. La logique sous-jacente était indéniable : de tels sous-hommes ne pouvaient plus prétendre aux droits ou aux principes de l'humanisme.

Le *politischer Mensch* est ainsi la redécouverte du grec ancien, qui puise son identité dans son appartenance à la polis, sous les traits d'un humanisme revigoré. Notons que le terme est une traduction quasi littérale du grec *zoon politikon,* la définition de l'homme comme « animal politique » proposée par Aristote dans sa *Politique.*
Alfred Bäumler précise que sa conception du *politischer Mensch* s'inspire bien d'Aristote mais qu'elle est aussi beaucoup plus large : le terme « ne signifie pas seulement ce que proposait l'ancienne définition d'Aristote, selon laquelle l'homme est un homme politique, c'est-à-dire à-dire, social—
étant." Bäumler a construit sa notion autour d'une série d'oppositions binaires entre politique et théorie, action et contemplation, activité et passivité. Pour Bäumler, la politique implique « l'activité, le travail, la productivité, orientés vers une fin »66 et non « l'observation, la compréhension, la contemplation ».67 Un être politique est celui qui est engagé dans la vie du groupe collectif, qui donne sens et finalité à son existence

et qu'il nourrit, développe et protège en retour. Il est actif dans sa défense du groupe, dont la vie, comme la sienne, est définie par la lutte – l'ombre de la Première Guerre mondiale étant omniprésente dans l'œuvre de Bäumler. Le *politischer Mensch* était ainsi la réalisation de soi (par l'entéléchie) du *politischer Soldat,* ou "soldat politique", dont Bäum lut qu'il faisait l'éloge lors de sa leçon inaugurale du 10 mai 1933 à l'Université de Berlin, où il assimilait "l'homme combattant » , l'être politique, le soldat, le paysan, l'ouvrier » comme des types tout à fait opposés au « savant »68 . en uniformes sud-africains ont commencé leur assaut contre les bibliothèques de l'université, rassemblant des livres pour un auto-da-fé organisé plus tard dans la nuit.

Bäumler a dédaigné l'abstraction, rejeté la théorie et pratiquement nié l'existence de l'abstrait intellectuel : « L'homme de la théorie est. . . une fiction », puisque « l'homme est fondamentalement un être politique »69. Cet être politique, création grecque et donc nordique, doit être formé à la grecque afin de maximiser son utilité au service de la communauté. C'était la mission des sciences humaines. Dans un discours de 1933 précédant ses instructions officielles pour l'enseignement de l'histoire dans les écoles, le ministre prussien de l'Intérieur, Wilhelm Frick, déclara que si la mission de l'Allemagne était de « former les membres de la communauté politique70 », alors c'était le rôle des humanités . . D'inspiration et de signification similaires, la réforme des programmes de 1938 a en fait utilisé le terme grec d'origine *zoon politikon,* dont l'éducation et la formation étaient l'affaire des humanités : le latin et le grec doivent « contribuer à former et à éduquer la jeunesse allemande afin de rendre chacun de eux, dans leur corps et dans leur esprit, un *zoon politikon. »71*

La glorification de l'héroïsme antique, l'entraînement à l'abnégation et au sacrifice, la pensée holistique privilégiant le groupe sur l'individuel, le renoncement à soi, autant de valeurs destinées à endurcir une jeunesse allemande d'acier, trempée dans le froid. bain de propagande indo-germanique.

de l'homme divisé à l'homme total : le paradigme de la payeia grecque

Tout ce discours sur le *politischer Mensch* a naturellement conduit à une célébration du système d'éducation grec classique, qui visait à cultiver l'homme total, un être complet, harmonieusement proportionné, pleinement développé dans toutes ses facultés - contrairement à l'homme "humaniste". , un intellect blême, aux yeux troubles, manquant de force physique.

Les pédagogues et les classiques du Reich, à la suite de Nietzsche, ont exécré ce qu'ils considéraient comme un homme divisé, castré ou incomplet, et le grec *volle Mensch,* ou « homme total », défini par sa possession complète de tous ses attributs physiques et intellectuels . Le Grec était un vrai homme, celui qui s'était maîtrisé lui-même et ses facultés : son corps n'était pas séparé de son esprit, ni son esprit divorcé de son corps - un paradigme masculin promu et célébré en grande pompe, peut-être plus particulièrement au 1936 Jeux olympiques72. Le nouveau système éducatif allemand suivra la voie grecque, comme le proclame Alfred Rosenberg dans un discours de grande envergure du 15 mars 1934, dans lequel il dénigre sarcastiquement le rêve confus de « l'humanisation de l'humanité » (« Humanisierung der Menschheit ” ”) à la Schiller73 . Idée noble et généreuse en théorie, mais en réalité « antibiologique, et complètement contraire à toutes les lois de la race74 », parce qu'elle s'était inspirée d'une tendance à l'universalisation séduisante et sentimentale. humanisme. Contre cet accent mis sur la raison humaine universelle, « l'éducation allemande ne doit pas être formelle et esthétisante ; elle visera non pas le développement abstrait de la raison mais plutôt la formation du caractère »75, par un retour à la nature et l'entraînement du corps, trop souvent négligés par un rationalisme desséché et trop cérébral. Outre leurs liens raciaux qui les unissaient à la nouvelle Allemagne, les Grecs offraient le bon modèle à imiter :

> C'est seulement ainsi que le corps et l'âme peuvent s'unir dans une action commune. Ce n'est qu'alors que cette union organique pourra devenir ce qui était autrefois une réalité, en toute liberté, chez les peuples nordiques de Grèce. Le secret de la civilisation grecque réside dans le fait que les tribus nordiques ont depuis longtemps subjugué un autre pays et que, mues par un idéal esthétique, elles ont formé et éduqué leur corps et leur âme dans un bel ensemble. C'est pourquoi la Grèce n'est pas qu'un simple exemple que nous avons fait d'un peuple étranger. , mais la Grèce antique nous montre comment un peuple nordique pouvait librement s'instruire alors que, pendant un millénaire et demi, l'histoire allemande a été opprimée par les dogmes universalistes et l'impérialisme politico-militaire qu'ils ont apporté avec eux. C'est pourquoi la renaissance de l'Antiquité que nous voyons à l'œuvre dans l'âme de l'Allemagne nouvelle d'aujourd'hui est aussi par essence une renaissance de l'homme allemand libre, et la seule véritable tâche du mouvement national-socialiste est de renforcer ces valeurs de notre caractère. afin de forger un destin commun . conforme aux lois de la nature et de la vie et aux exigences éternelles de l'âme raciale allemande76.

La gloire de l'éducation de l'homme total par les Grecs dans cette veine revenait en grande partie à Ernst Krieck, l'un des principaux pédagogues du Troisième Reich et professeur à l'Université de Berlin - qui a écrit un

livre basé sur l'idée que la paideia hellénique avait constitué une fusion du physique *(gymnisch)* et du lyrique *(musisch)* qui transcendait l'opposition stérile de l'esprit et du corps, qui était une notion fondamentalement orientale et judéo-chrétienne. Krieck salue la révolution politique de 1933, qui permet enfin « au peuple allemand de se détourner de la civilisation du pur rationalisme77 », tendance initiée à la fin du XIXe siècle par le mouvement de retour à la nature connu sous le nom de *Lebensreform .* Les Grecs, les pères du logos (logique), avaient également eu la sagesse de ne pas amputer le *thymos* (esprit) et *l'épithymie* (désir) de l'homme, pour reprendre les termes de Platon pour sa topographie tripartite de l'âme. Selon Krieck, l'importance accordée à la musique dans une éducation grecque révélait leur souci de développer l'homme total. La musique jouait un rôle essentiel, puisqu'elle permettait le développement organique de l'instinct et de l'irrationnel en imprimant une forme spirituelle, stimulée par le chant, sur le corps physique. Par l'importance qu'elle accorde à la musique, la paideia prend en compte la dualité de l'homme, spirituelle et corporelle, dualité qui rappelle la bipolarité du dionysiaque (transe) et de l'apollinien (harmonie) dans un être à la fois plein de passion et de raison. Krieck, il faut le noter, a accepté la théorie nietzschéenne de la fusion heureuse du bacchanalien et de l'apollinien, contrairement à quelqu'un comme Kynast, qui voyait plutôt dans cette dualité le signe d'un conflit racial irréconciliable.

La paideia grecque, qui était à l'origine tout au sujet de l'éclairé, de l'harmoni ou du dualisme, avait ensuite été assombrie par l'accent réducteur sur le rationalisme strict avec l'arrivée d'Aristote. Plus tard, à l'époque hellénistique, le sang et l'esprit grecs ont été pervertis par la distinction tout à fait étrangère entre l'esprit et le corps, une perversion venue d'en bas et d'au-delà, sous la forme d'un Orient ascétique et mutilant qui s'est insinué jusque dans le cœur. du corps grec nordique. La disparition de l'idéal musico-gymnastique grec a contribué à fossiliser la culture classique comme s'il s'agissait d'un corps sans vie, coincé dans un musée à la contemplation froide et rationnelle : avec la grande dessiccation de l'époque hellénistique, « l'hellénisme vivant s'est pétrifié, pour devenir un masque de la mort78 .

L'humanisme nazi exigeait donc une sélection très minutieuse des sciences humaines sur lesquelles il devait mettre l'accent. Elle ne pouvait pas canoniser toute la tradition classique mais avait plutôt besoin de séparer le blé indo-germanique de la Grèce archaïque et classique de l'ivraie sémitique de l'époque hellénistique orientalisée80 .

décadence raciale par des historiens comme Fritz Schachermeyr : « Jusqu'à présent, nous avons accepté toute l'Antiquité comme une sorte de révélation sublime. . . . Mais au lieu de cela, l'humaniste, qui était autrefois le conservateur de l'esprit nordique le plus noble, est devenu le véhicule d'un héritage spirituel anti-nordique », qui « a causé la dissolution des peuples nordiques de l'Antiquité » et est resté un « poison destructeur »81. dans le monde moderne.

L'alpha et l'oméga de tout humanisme, et le but ultime d'une éducation humaniste, était — comme il doit l'être pour l'humanité elle-même — la sélection raciale, le choix des textes et des peuples à privilégier. L'historien de la Grèce Hans Bogner a soutenu que «notre place peut être trouvée avec les Grecs et les Romains, quand et où ils n'étaient pas encore éloignés de nous par le métissage racial. Notre parenté raciale naturelle avec eux est un lien vivant et nous permet de comprendre alors une telle compréhension authentique de l'antiquité gréco-romaine . . . les peuples étrangers de l'antiquité doivent rester insaisissables, car ils sont beaucoup trop exotiques. Bogner a soutenu que l'humanisme traditionnel s'est trompé lorsqu'il a cru naïvement que "les Grecs voulaient créer un homme d'idées grâce à l'eia payée", poursuivant un idéal abstrait universel non lié par des liens de sang ou des caractéristiques racialement déterminées. Pour les Grecs, la culture n'était pas censée s'émanciper de la nature, ni être libre de la contrainte du sang ; en effet, il a été défini et renforcé par elle. La culture grecque était une culture raciale, destinée uniquement aux Grecs, pour éduquer et élever leur humanité nordique innée et supérieure : « En Grèce, ils souhaitaient éduquer des Helléniques purs et non l'homme en général. Pour les Grecs, comme pour les Allemands, les autres peuples étaient des « étrangers du plus haut degré », qui, contrairement à ce que le faux humanisme que les idéalistes dégénérés voudraient faire croire au monde, « ne pouvaient ni ne voulaient être assimilés82 ».

L'attaque de Bogner contre cet humanisme séduisant était violemment raciste, venant d'un article dénonçant les *Assimilationsjude* de l'Antiquité - le Juif de la diaspora qui s'habillait de robes grecques pour se cacher à la vue de tous dans le monde hellénistique, puis revêtit plus tard une toge romaine et appris à parler latin sous l'Empire romain83. C'est cette notion ouverte, accueillante, voire universaliste de la paideia, l'apprentissage des langues, des mythes et des coutumes exclusives aux Nordiques grecs, qui a favorisé l'assimilation et même le dépassement de la sélection naturelle par l'application grossière des connaissances culturelles. La culture n'était donc que cosmétique, comme dans l'appropriation d'un style vestimentaire, et la langue simplement un masque pour dissimuler ou déguiser sa nature, cachant le Juif et le rendant invisible. Seuls les Grecs hellénistiques tardifs et décadents avaient cherché à promouvoir un concept d'éducation visant l'universalité

de l'humanité ou de l'universel dans l'homme individuel : la haute culture grecque, fondamentalement sélective et élitiste, avait été bradée au plus offrant par des Levantins dégénérés, qui avaient imposé leur idée que « ce n'étaient pas leurs racines mais leur culture (paideia) qui a fait les Grecs. Ils ont réduit une culture grecque exclusivement nordique à la lingua franca diluée de la « civilisation universelle » (Weltkultur), une expression déracinée et apatride de « l'esprit universel de l'hellénisme »84.

L'historien Karl Georg Kuhn a porté une accusation tout aussi acerbe contre la paideia concernant la diaspora juive et son assimilation, qu'il a résumée comme ayant « falsifié » toute la culture grecque : « Ils ont habillé leur discours de citations classiques. Ils pratiquaient aussi l'art de la rhétorique grecque85 », se drapant de mots et de concepts à la mode pour occulter la réalité obstinée de leur altérité autrement incontournable.

arête , aristoi, führer : entraînement des soldats et dirigeants

L'éducation de l'homme total par les Grecs était étroitement liée aux devoirs militaires et à la vocation première du *Männerbund,* la « bande de frères » qui constituait la polis.

La paideia du corps et de l'âme, qui embrassait la double nature de l'homme, cultivait un mélange harmonieux de poète et d'athlète, de philosophe et de gymnaste, et, enfin, de citoyen et de soldat - un soldat politique qui défendrait la cité. Un corps physiquement apte était un corps de guerrier, celui d'un hoplite ou d'un soldat à cheval ; le sport n'était pas une question d'épanouissement individuel mais plutôt une pratique pensée comme une forme de service à la communauté et à l'État. Comme le dit Ernst Krieck : « L'homme grec éduqué à la grecque nous apparaît comme un modèle et un exemple éclairant pour notre propre chemin, un homme éduqué dans la science des Muses comme dans celle des armes, dans le contexte de la polis grecque antique . — argument en faveur de l'éducation musicale. Puisque la vie existe « entre les deux pôles de l'instinct irrationnel et de la structure rationnelle88 », il importait de tenir compte de l'un et de l'autre dans l'éducation et la construction d'un État, imposant à l'instinct dionysiaque la structure harmonieuse de la raison apollinienne au lieu de les compartimenter ou de les contraindre. dans le refoulement ascétique de type asiatique ou chrétien, qui était une négation du corps.

L'homme tout formé de la paideia grecque était donc un soldat politique, un soldat qui défendait sa ville et sa race, un combattant de l'Occident éternel contre l'Orient éternel. Comme le notait Krieck : « Cette race nous apparaît à jamais pleine d'une vertu éternelle et d'une beauté impérissable, celle qui a victorieusement préservé l'Europe de l'asiatisme. »89

Dans l'Allemagne moderne, ces soldats indo-germaniques seraient accompagnés d'officiers censés posséder une connaissance approfondie de l'antiquité grecque. En 1932, l'historien de la Grèce Hans Bogner a publié un essai pour la formation des officiers au titre explicite *La formation d'une élite politique.* Prenant l'exemple de la Grèce, l'essai examine les conditions d'émergence d'une élite politique en Allemagne, les prérequis « biologiques et historiques »90 à la création de la caste dirigeante du führer. Pour constituer cette élite politique de la polis allemande, il a d'abord fallu se tourner vers l' Antiquité91 – en faisant l'impasse sur l'ère moderne, hostile à l'élitisme – dans une sorte de « grand saut vers l'intérieur », puisque « entre l'allemand et le grec ». il y a un lien hérité secret . imposée à l'Allemagne par la constitution de Weimar, était contraire au développement d'une direction politique *(politische Führung)* digne de ce nom : « Le système de la souveraineté et de la représentation populaires, la philosophie de l'identité »94 , bref l'égalité et la démocratie libérale elle-même – tué toute élite naissante à l'intérieur.

La véritable égalité n'était possible que dans un groupe réuni dans l'esprit d'un élitisme fier et vigilant, jalousement préservé de toute influence ou pénétration extérieure, comme à Sparte. Bogner a fait l'éloge du système d'éducation spartiate95, un mélange de sport et d'exercices militaires, ainsi que de *Musik,* l'art de la Muse entendu dans son sens le plus large ; l'oligarchie spartiate était donc nettement préférable à la démocratie athénienne qui sombrait sous le poids d'un égalitarisme oppressif et incompétent en l'absence de tout sceau hermétique pour protéger la pureté du groupe96.

Martin Heidegger, voulant rompre avec l'abstraction désincarnée de l'humanisme traditionnel incarné lui-même, soutenait que le système de connaissance des Grecs était tout sauf théorique. Tout en Grèce était orienté vers le but ultime de la praxis, de l'action, et surtout de l'action politique, premier dans l'esprit de tous les penseurs grecs. Dans son célèbre discours lors de sa prise de fonction au rectorat de Heidegger, Heidegger considérait le ÿÿÿÿÿÿ grec non pas comme une « pure contemplation », comme cela avait si souvent été le cas dans le passé, mais plutôt comme la forme suprême de ÿÿÿÿÿÿÿ, ou « l'action de l'homme »

'être au travail.' »97 Pour les Grecs, « la théorie devait elle-même être comprise comme la plus haute réalisation de la pratique authentique », puisque pour eux la connaissance n'était pas un simple « bien culturel » mais « le centre le plus profond déterminant de tout ce qui lie l'être humain aux personnes et aux personnes ». En tant que recteur, Heidegger, qui a misé son mandat et la renaissance de l'académie allemande sur le regain d'intérêt pour la Grèce et la pensée grecque, a rendu les heures consacrées au *Wehrsport* obligatoires pour tous les étudiants et a même organisé un camp de réflexion . ection, une sorte de cours de philosophie en plein air, chez lui à Todtnauberg, où la cabine du maître grouille bientôt de chemises brunes et de croix gammées99.

Le modèle grec (et plus précisément le modèle spartiate) n'intéressait pas seulement Heidegger ou le ministre de la science et de l'éducation du Reich Bernhard Rust ; il apparaît également dans les écrits du général SS August Heissmeyer, inspecteur général de la Napola, les Nationalpolitische Erziehungsanstalten (Instituts politiques nationaux d'éducation), qui avaient été conçus comme des académies de formation pour la crème de la crème de la future élite nazie. Selon le général, les académies de formation devaient suivre l'exemple grec, un modèle «d'éducation communautaire», ou *Gemeinschaftserziehung,* une éducation harmonieuse et équilibrée sur la grandeur culturelle, politique et militaire de l'État.

un plaidoyer pour l'histoire classique

Le cri pour sauver les classiques s'appliquait également à l'histoire classique, son statut intellectuel et sa position institutionnelle également menacés par une vague croissante de germanistes et de préhistoriens trop heureux de faire tomber leurs collègues de leurs piédestaux - et de prendre leurs chaires prestigieuses et leurs nominations à durée indéterminée.

Les querelles entre germanistes et classicistes, préhistoriens et spécialistes de l'antiquité, trouvent un écho dans les concepts de la nouvelle histoire. Les directives de juin 1933 du ministre de l'Intérieur du Reich, Wilhelm Frick, précisent que l'enseignement de l'histoire ne doit plus commencer par les anciennes civilisations méditerranéennes, comme c'était le cas auparavant. Désormais, la préhistoire germanique retrouverait son importance et sa place d'honneur101. Il y avait donc une certaine urgence à préserver le statut des antiquités. Une modernisation radicale de la discipline était désespérément nécessaire.

En 1933, l'historien ancien Fritz Schachermeyr a publié un appel à une telle révision dans un article intitulé à juste titre "Die Aufgaben der Alten Ges chichte im Rahmen der Nordischen Weltgeschichte" (La mission de

l'histoire ancienne dans le cadre de l'histoire du monde nordique). Dans ce qu'il considérait comme « une querelle *[Streit]* pour ou contre l'antiquité »102, il fallait défendre et justifier les recherches sur l'histoire ancienne et l'enseignement des humanités en rappelant que *grec* et *romain* étaient synonymes, sinon de *germanique,* du moins certainement pour *nordique.* Toute compréhension légitime et complète de l'histoire de la race nordique et de son héritage culturel ne pouvait ignorer la Grèce et Rome sans tomber dans la myopie de la germanophilie, une vision à courte vue des peuples germaniques qui rejetaient le plus grand héritage de la race aryenne.

L'auteur concède néanmoins que l'étude savante de l'Antiquité est coupable d'un manque d'enthousiasme pour le restylage racialisé déjà en cours dans d'autres disciplines. C'était peut-être une évaluation sévère103, mais il faut rappeler que Schachermeyr comparait l'histoire ancienne à l'anthropologie raciale et à la préhistoire, toutes deux à l'avant-garde d'un tel révisionnisme dans les arts et les sciences. Les historiens de l'Antiquité— prisonniers de la routine, sensibles à l'inertie induite par la vénération de leur domaine et trop confiants dans sa valeur intrinsèque, compte tenu de sa longue histoire et de son auguste corpus d'œuvres, ne savaient pas comment intégrer ce nouveau cadre et s'adresser au service de la révolution nationale-socialiste, « qui exige absolument un changement dans les sciences sociales »104.

L'inertie qui s'empare de l'histoire ancienne est d'autant plus regrettable que l'historiographie de l'Antiquité « contient, comme aucune autre discipline, le matériau optimal pour fonder historiquement le national-socialisme »105 : l'anthropologie raciale et la pensée nordique se bornent à faire des prédictions stériles en un vide sans les preuves empiriquement légitimes que seul l'historien antique pouvait fournir.106

Les savants de l'Antiquité étaient jusqu'ici restés des créatures d'habitude, nées de la philologie classique, qui avait confiné les classiques à la stricte orbite du monde gréco-romain et manquait totalement de la dimension nordique globale que de telles études auraient désormais à apporter107. La santé future de leur discipline exigeait donc la conversion de l'histoire ancienne pour intégrer une perspective nordique beaucoup plus large. Le Schachermeyr proclamait :

> Le temps est révolu où l'histoire ancienne pouvait se borner à la contemplation des sources antiques sans souci de sa place dans un cadre historique plus général. C'est maintenant nécessaire. . . raconter l'histoire des deux peuples de l'antiquité classique aux destins nordiques et les considérer du point de vue de la communauté des peuples nordiques à laquelle ils appartenaient108.

Pour ce faire, l'étude de l'Antiquité devra imiter l'anthropologie raciale et la préhistoire, qui toutes deux ont rapidement « fourni au national-socialisme les outils intellectuels appropriés »109 – par quoi il entend la race, notion également chère au cœur de Schachermeyr. La race n'était pas seulement le fruit de l'imagination des scientifiques raciaux, mais une réalité indéniable, comme l'a déclaré l'auteur de manière frappante avec un peu de raisonnement circulaire : « La race n'a pas été inventée par les scientifiques raciaux ou les nationaux-socialistes ; c'est un fait historique établi. »110

Ainsi réformée et revigorée par des idées racialistes, l'histoire ancienne reprendrait sa place légitime dans l'académie à travers la création d'un corps de pensée national-socialiste et la construction de la nouvelle Allemagne. Mieux encore, cela aiderait à prendre toute la mesure historique et culturelle de la race nordique. Privilégier le médiéval ou le moderne au détriment de l'antique, au nom de quelque *Germanen tum strictement défini,* était une grossière erreur : nous aurons fait tourner nos roues en faisant le tour et le tour des mêmes cercles germaniques. Ce n'est qu'en comparant avec les autres peuples nordiques de l'Antiquité, avec les Hittites, les Perses, les Grecs et les Romains, que nous pouvons voir comment la race nordique possédait une portée mondiale . ce qui fut sans doute la partie la plus prestigieuse de son patrimoine amputé. L'histoire ancienne avait le devoir d'obéir à la mémoire : « L'héritage nordique de l'antiquité [ne doit pas] succomber à l'oubli. Nous ne pouvons pas ignorer que le patrimoine culturel nordique nous impose un devoir sacré, qu'il ne peut continuer à vivre et à être préservé que par nous, Nordiques. timide depuis trop longtemps, englué dans une neutralité prudente qui frise la négligence coupable. La *Realenzyklopädie,* par exemple, et surtout son entrée pour *Antisemitis mus,* équivalait à un «ÿchef-d'œuvre de la propagande juiveÿ» pour son omission de toute discussion sur la «ÿsouche racialeÿ», qui aurait constitué «ÿune justification efficace de cet antisémitismeÿ». ”113 présent dans l'antiquité.

Dans cette bataille de poids pour sauver leur statut et leurs emplois, les classiques et les spécialistes de l'Antiquité pouvaient compter sur le soutien d'un véritable champion pion : Hans Günther. Le grand prêtre de la race nordique, pape du racisme scientifique et idéologue à la peau fine du nordisme le plus rigoureux (celui des SS) ne voulait rien avoir à faire avec la germanomanie. S'il avait fait de la race nordique et de sa provenance en terre germanique la base de son parcours intellectuel, il n'en restait pas moins attentif et ouvert à la culture classique si chère à l'érudit universitaire allemand de son temps.

équipe, qu'il avait bien sûr contribué à définir. Après tout, les Grecs et les Romains - comme les Perses, les Indiens et les Iraniens dont il a parlé - étaient chacun des exemples de la grandeur de la race nordique.

le grenier et le runique : la création des humanités indo-germaniques

Dans ce combat ouvert entre les partisans de tout ce qui est germanique et les avatars des civilisations classiques de l'Antiquité, Hans Günther se range clairement du côté de ces derniers : « La valeur culturelle de ces peuples [principalement nordiques], pour nous Allemands comme pour tous les peuples germaniques, réside dans leur esprit indo-germanique, dans les civilisations perse, hellénique et romaine, ainsi que dans la culture primitive des Germains. Les peuples de l'antiquité gréco-romaine appartenaient à la même race que les Germains contemporains ; il était vain et insensé d'avoir une autre intention, rejetant la culture latine et grecque au profit d'un *Germanentum hypothétiquement pur.*
Les études sur l'antiquité classique étaient tout aussi légitimes sur le plan racial. Elle produit la connaissance de l'histoire de la race, une race unique qui rassemble des peuples que seule une pseudoscience absurde peut vouloir maintenir séparés : « L'unité de notre culture est maintenue par les valeurs spirituelles indo-germaniques. Cette conviction devrait mettre fin à la querelle entre ceux pour qui notre culture a besoin de la Grèce et des Romains, a besoin de l'antiquité classique, et ceux qui défendent « l'antiquité germanique ». Pour notre culture. un esprit purement indo-germanique est précieux, pour qu'il soit né et qu'il subsiste. Chacun des grands . . . peuples indo-germaniques a exprimé, de façon remarquable et exemplaire, les vertus spécifiques de l'âme raciale nordique.

Günther prend une position plus extrême en plongeant dans le débat sur les nouveaux programmes de l'enseignement secondaire et la place accordée au latin, au grec et à l'histoire ancienne. Dans un court volume multi-auteurs conçu pour gagner le soutien des soi-disant langues mortes, Günther a mis son nom sur ce qui équivalait à un avertissement pour éviter une germanophilie trop étroite. La compréhension de l'héritage indo-germanique, dont il était l'un des plus grands partisans, a nécessité la médiation des humanités :

> Nous, les Allemands, ne pouvons pas espérer avoir une pleine appréciation des valeurs qui élèvent notre vie et notre culture à travers le seul *Germanentumÿ;* nous ne pouvons espérer parvenir à la contemplation appropriée et respectueuse de tout ce qui est indo-germanique qu'en incluant d'abord la Perse, le peuple grec et le peuple romain, avec et à côté de *Germanentum.* Hellénisme ancien et *Romanitas . . .* off re le

> jeunes générations une image passionnante de la grandeur d'être nordique et indo-germanique, que l'étude de *Germanentum* seule ne peut pas. . . . Tout notre amour pour *Germanentum* ne doit pas signifier que nous pouvons tourner le dos à la grandeur des Grecs et des Romains.115

La solidarité raciale entre les Allemands contemporains et les peuples nordiques de l'Antiquité l'emportait ainsi sur toute opposition irréductible et frontale entre l'Antiquité et le *Germanentum,* point également soulevé par Wilhelm Brachmann dans un article du *Nationalsozialistische Monatshefte* (revue mensuelle savante nazie) sur l'héritage des Les Grecs. Pour cet historien des religions, « le binarisme entre les Hellènes et les peuples allemands a disparu » grâce aux idées raciales mises en avant par le national-socialisme, qui englobait les deux peuples au sein d'une race commune : « le national-socialisme a pu montrer, grâce à sa les idées raciales, la proximité qui existe entre les mondes germanique ou germanique et grec, tous deux nordiques. »116

S'il était encore vrai que « la culture est une expression du sang » et « leur sang est notre sang »,117 les cultures de l'Antiquité doivent être considérées comme des expressions de la même nordique : les langues anciennes encourageaient la connaissance de « l'antique ». de l'arbre d'essence nordique »,118 puisqu'ils étaient «une preuve éloquente de l'essence nordique, le sang nordique s'est coagulé en langage». Comme il existait une «ÿcommunauté du même sangÿ», répétait-il, la rencontre du «ÿmonde germano-teutonique avec le monde antiqueÿ» a en fait «ÿrenforcé la pensée et les idées raciales nordiquesÿ». L'apparente altérité des civilisations antiques était trompeuse ; l'étude d'une antiquité précédemment considérée comme racialement étrangère pourrait finalement s'avérer être un moyen meilleur et plus fiable de comprendre l'essence la plus profonde de l'esprit indo-germanique : « Les forces créatrices de l'antiquité, les forces qui ont soutenu la forme et la réalisation, ont construit dans le soleil et le sang la cathédrale de l'esprit et de l'âme. et l'âme nordique, l'esprit nordique en tant qu'expression du corps nordique. »119

Les humanités étaient donc importantes dans le programme scolaire de la jeunesse indo-germanique, non pas parce que l'humanisme importait en soi, mais parce qu'il était le premier moyen de comprendre leur identité raciale : ce qui importait n'était « donc pas l'idée humaniste elle-même mais l'idée nordique ». »120 L'auteur a dramatisé les enjeux en apparence assez anodins – le rôle des langues anciennes dans la réforme des programmes du secondaire – en faisant de son souci du patrimoine antique une arme de défense d'une essence indo-germanique. éternellement menacée par la subversion juive, actuellement incarnée sous la forme du bolchévisme. Cependant, la défense a tourné à l'absurdité lorsqu'il a soutenu que le

l'abandon de l'héritage grec et latin reviendrait à perdre la guerre pour la race elle-même :

> Il faut se rendre compte que l'Allemagne, consciente de sa substance indo-germanique, est, à une époque où les peuples indo-germaniques sont encore envoûtés par l'impérialisme et la pensée libérale, le dernier défenseur résolu de l'indo-germanicité elle-même. L'Allemagne est en première ligne de la guerre pour la race indo-germanique. Il nous incombe de développer toute la force de notre sang et de notre âme nordique pour assurer l'avenir des Indo-germaniques, face à un destructeur asiatique sous la forme du bolchevisme, face à la subversion raciale de l'Est sous la forme de le Juif, confronté au déracinement spirituel par le libéralisme de la démocratie occidentale. . . . Les forces que nous voyons à l'œuvre dans l'hellénisme et *la romanitas* sont particulièrement importantes de ce point de vue. Faire appel à l'Antiquité n'est donc rien d'autre que dans l'intérêt de l'héritage racial du monde indo-germanique.121

C'était donc « une responsabilité historique » de « préserver la force nordique. . . de l'ancienne Hellas et de la *Romanitas. »122*

Les réserves sur le rôle de l'Antiquité découlaient fondamentalement d'intérêts matériels : la promotion de l'érudition sur la préhistoire allemande et la création de chaires, de musées et d'instituts de recherche - et le prestige qui les accompagnait - n'avaient en soi aucune valeur intellectuelle. D'un point de vue purement intellectuel, Rome et la Grèce étaient beaucoup plus facilement incluses dans n'importe quel hymne écrit à la gloire de la race nordique-germanique.

En fin de compte, tous partagent un intérêt pour l'antiquité méditerranéenne : les classiques, pour leurs propres raisons professionnelles, et les germanistes, pour leur capacité à l'utiliser pour démontrer les qualités intrinsèques de la race nordique. Pour ces derniers, cependant, la référence à l'Antiquité était une tentation à éviter à tout prix, car elle montrait les Germains comme de pâles imitations des Grecs et des Romains, attitude condescendante qui humiliait le peuple allemand en le forçant à avaler le fait que leur héritage historico-culturel était irrémédiablement entaché d'un retard honteux. Mais l'inverse était également vrai : tout a commencé par le génie nordique, donc — la causalité raciale étant déjà établie — les Grecs et les Romains pouvaient être présentés comme les incarnations de ce génie racial et de ses vertus. L'intérêt porté aux Grecs et aux Romains s'est donc porté sur la mise en valeur de leurs qualités raciales, le modèle antique étant essentiellement destiné à contribuer à l'éducation de la jeunesse allemande.

Les classiques se sont défendus contre les attaques des germanophiles et des préhistoriens en vantant fièrement les mérites de l'histoire et des langues anciennes pour l'éducation politique et éthique de leur jeune allemand.

élèves. Si la mission des écoles allemandes était, comme Wilhelm Frick l'avait proclamé dans son discours annonçant les instructions officielles pour l'enseignement de l'histoire, de « former les membres de la communauté politique »123 (encore le *politischer Mensch),* alors l'histoire ancienne et les langues conserveraient en effet un rôle de premier plan.

L'initiation de la jeunesse allemande aux anciennes valeurs indo-germaniques qui avaient permis à Rome de bâtir son empire ne pouvait que profiter à la nouvelle Allemagne. Comme le soutenait un article publié dans une revue destinée aux classiques sous le titre « Les vertus des anciens Romains »124 « Nous aussi Allemands, nous devons travailler aujourd'hui à la régénération des valeurs qui refaçonneront la vie de notre peuple ; nous devons aussi renforcer notre foi dans les plus hautes valeurs de l'humanité germano-allemande, les valeurs d'honneur, de loyauté, de courage, ainsi que nos opinions, notre pensée et nos activités dans tous les domaines de la vie. Le Reich de mille ans ne pouvait être construit qu'à l'image et aux valeurs de son glorieux prédécesseur, l'Empire romain : « Alors seulement l'État allemand, le Reich allemand, pourra survivre pendant des millénaires.

le latin querelle

En France après la défaite de 1870, « la querelle du latin » était une expression utilisée pour décrire une série de débats autour de la place de la littérature classique (grecque et latine) dans l'enseignement secondaire, à la fois avant et immédiatement après la réforme. du *baccalauréat* en 1902125. L' Allemagne a également accueilli deux grandes conférences sur l'avenir des écoles, une fois en 1890 et une autre en 1900. Toutes deux ont été convoquées par Kaiser Wilhelm II, qui se tenait en première ligne avec les modernistes contre les traditionalistes, appelant à une mettre davantage l'accent sur l'enseignement de l'allemand par opposition aux classiques gréco-latins, afin d'établir une « norme nationale » et de « former de jeunes Allemands et non de jeunes Grecs ou Romains »126 . réduisant les heures consacrées à l'enseignement du grec et du latin, au grand dam d'érudits comme le mentor de Werner Jaeger, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff.

Alors que les débats français et allemands des années 1890 confondaient le latin et le grec, le débat qui eut lieu en Allemagne à partir de 1933 ne concerna que le latin, même si le latin et le grec furent finalement liés dans les réformes ultérieures et également affectés par la réduction des heures d'enseignement.127

Walter Eberhardt, professeur à l'université de Münster128, ouvrit les hostilités contre le latin dans un article accusateur de 1935 publié dans

Nationalsozialistische Wissenschaft, une revue académique nazie.129 Le savant classique était d'accord avec la nécessité d'étudier les valeurs de l'antiquité afin de les faire revivre dans la pratique, mais seulement l'antiquité grecque - pas romaine. Alors que Rome avait été la favorite des humanistes français et italiens de la Renaissance au XVIe siècle, l'antiquité grecque avait été redécouverte au XVIIIe siècle par les Allemands. Ce n'est pas un hasard : « Ils l'ont redécouvert à un moment où, enfermés dans un combat contre le classicisme français (qui est, en définitive, romain et latin), ils avaient besoin d'un allié. »130
Les Allemands avaient ainsi construit leur propre version de l'Antiquité, qui s'opposait à l'héritage latin et romain revendiqué et manipulé par les Français, vieille nation gauloise et héritière légitime de l'impérialisme romain. Fait intéressant, l'auteur a utilisé le mot *Kul turkampf* pour décrire la lutte allemande contre le classicisme français, incarnée au XVIIIe siècle par le mouvement Sturm und Drang de Lessing et ses pairs, qui ont refusé d'adopter et d'imiter les conventions du théâtre classique *à la française.* Il y avait donc une sorte de solidarité transhistorique, une identité organique commune, partagée par les combattants allemands contre les trois Romes : la Rome antique (Arminius), la Rome de l'Église catholique (Luther et Bismarck) et la Rome de France. , c'est-à-dire de l'impérialisme culturel et militaire latin.

Selon l'auteur, l'hostilité de Rome et de ses imitateurs envers *Germanentum* a été amplement démontrée par l'agression de ses légions, des « expéditions de Drusus et de Tibère aux expéditions punitives de Germanicus » . , Eberhardt comparait les légions romaines de Varus aux hordes latines de poilus français dans les tranchées de 1914, tous animés du même mépris pour les Allemands qu'ils présumaient être des barbares et traitaient avec une arrogance présomptueuse : « Si nous passons au présent , on voit que c'est cette même idéologie de la civilisation qui, soutenue par les idées de la Révolution française, a hissé l'étendard et, 1 500 ans plus tard, a déclenché la Première Guerre mondiale contre nous, les barbares d'outre-Rhin.

Les Français furent les dignes perpétueurs de cet impérialisme anti-germanique, héritant de Rome le même mépris pour la sauvagerie teutonique imaginaire et les mêmes prétentions à l'hégémonie universelle. Ils affirmaient qu'ils étaient « les héritiers légitimes de la civilisation latine (Paris comme capitale du monde moderne, comme Rome l'était de l'ancien) », prétention qui « sous-tendait toute la vie intellectuelle française » et « constituait en même temps une justification cation des ambitions hégémoniques françaises », qui avait déjà tant fait souffrir l'Allemagne sous les règnes de Louis XIV et

Napoléon, sans oublier les guerres de la Révolution. La Pax Romana avait ainsi donné naissance à une présumée Pax Franco-Gallica ; l'impérialisme de Rome et celui des Français se paraient chacun de l'hypocrisie étincelante d'une fausse paix133.

Eberhardt voyait dans cette antipathie culturelle et politique jamais complètement oubliée un signe d'altérité, l'incompatibilité raciale fondamentale entre *Germanentum* et *Romanitas :* « Rome en tant que phénomène mondial non est étranger à notre race »134 et ce qui était trop facilement subsumé sous le -le terme abusé d' *antiquité* n'était en fait pas une entité unifiée et cohérente.135 Il était important de distinguer Rome et la Grèce. « Notre réticence envers Rome. . . vient du plus profond de notre être », car « les mondes de l'hellénisme et de la *romanitas* étaient deux entités bien distinctes »136.

Alfred Bäumler s'associe également à cette calomnie raciale, renonçant à Rome au nom de la pureté du sang nordique : « En Grèce », du moins, « on trouve un pur sang nordique, qui n'a été mêlé ni d'étrusque ni d'aucun autre ». Du sang oriental comme à Rome .

Alors que l'affirmation d'une parenté spirituelle ou raciale entre Hellas et *Germanentum* était une constante de Winckelmann à Heidegger, la véhémence et la violence de telles attaques contre Rome restent surprenantes : tout se passe comme si Rome, le latin, les Français, les Lumières et l'église était indifféremment goudronnée avec le même pinceau - un pinceau qui allait bientôt être utilisé également contre l'Italie fasciste. En effet, le mépris anti-allemand s'exprimait non seulement « d'outre-Rhin », mais aussi « d'outre-Alpes ». La primauté des Français était désormais « contestée par l'Italie fasciste »138 , note Eberhardt, une remarque intéressante qui trahit le moment de l'article, écrit et publié en 1935, alors que les tensions avec l'Italie étaient encore vives. Avant que l'invasion italienne de l'Éthiopie ne soude les dictatures fasciste et nazie dans le Pacte d'acier qui a créé l'Axe, l'Italie semblait mépriser son cousin transalpin, licenciant les Allemands pour leurs opinions sur l'Autriche et exploitant la crise du Brenner pour profiter sous les projecteurs à Stresa en compagnie de l'élite diplomatique internationale. En juillet 1934, Mussolini fait une démonstration de force en massant des troupes italiennes dans le col du Brenner pour intimider Hitler et dissuader les Allemands de tout effort pour annexer l'Autriche139 et renverser l'ordre international ; dans un discours cinglant140, le Duce fustige les prétentions allemandes à la supériorité raciale, faisant étalage du haut des deux mille ans de culture et de civilisation latines de l'Italie. Après le Brenner

Pass incident, 1935 a commencé comme l'année du front de Stresa, unissant l'Italie, le Royaume-Uni et la France.

Rome — la Rome des empereurs, des papes, du Duce et de la France gallo-romaine — était donc la patrie éternelle et irrémédiable du latin et la source d'une hostilité profonde et vivace contre les Germains et la Germanie. Ce point de vue était symptomatique de l'état des relations italo-allemandes dans la première moitié de 1935. Ce n'est que plus tard, après juin 1935, qu'une alliance avec l'Italie commença à se dessiner.

enseigner le latin : les vertus de la vieux romains pour la nouvelle allemagne

Le rapprochement avec l'Italie fasciste et la constitution de l'Axe de Rome à Berlin en novembre 1936 contribuèrent à alléger le fardeau des défenseurs du latin, comme en témoigne Hans Oppermann, professeur de littérature latine à l'Université de Fribourg et partisan infatigable de l'enseignement de la langue classique. littérature dans les écoles et les universités141. Auteur de plusieurs articles sur « la valeur éducative de l'enseignement du latin »142. Oppermann a immédiatement répondu à Eberhardt dans une critique, choisissant un appel à l'autorité comme sa meilleure défense. Dans ce cas, les autorités n'étaient autres que Rosenberg – l'éditeur d'une des brochures d'Eberhardt – et Hitler lui-même : « Rosenberg nous montre une Rome de Nordiques qui ont fait preuve d'une obéissance exemplaire à leur État. . . . Et comme l'a dit le führer, l'histoire romaine est le meilleur professeur de politique.

Les autorités elles-mêmes s'y sont jointes au niveau ministériel. Bernhard Rust, ministre de la science et de l'éducation du Reich, défend également l'enseignement du latin dans un article de janvier 1935 sur le sport intitulé « Die Grund lagen der nationalsozialistischen Erziehung » (Les fondements de l'éducation national-socialiste). Le ministre a fait l'analogie du latin comme une sorte de gymnastique mentale, restituant l'argument classique des latinistes en faveur de leur sujet : « Le sport est un moyen prodigieux de formation du caractère dans le système d'éducation national-socialiste. Avec la grammaire latine, nous avons un instrument prodigieux pour façonner l'intellect. Avec cela, nous pouvons rendre l'esprit agile et fort, comme si nous faisions de l'exercice à la barre de gymnastique. Nous ne sacrifierons pas cet obstacle, mais nous remédierons au caractère unilatéral de la formation intellectuelle [par la réhabilitation de l'éducation physique] »144. Malgré l'existence d'une *querelle du latin* dans les milieux spécialisés, l'enseignement de la littérature classique semblait un sanctuaire, protégé par le ministre de l'Éducation lui-même, qui était, après tout, un ancien professeur de latin au niveau secondaire145 .

un lobby composé de professeurs d'histoire et de langues anciennes, prononçant en dernier ressort quelques citations choisies de *Mein Kampf ,* a inondé son bureau d'innombrables lettres, dont un grand nombre sont conservées dans les archives du ministre146.

L'existence de la littérature classique en tant que discipline est préservée, mais si l'enseignement se poursuit, les heures consacrées à son enseignement sont drastiquement réduites et son contenu modifié. La réforme des programmes, à l'initiative de Rust, entre en vigueur le 29 janvier 1938. Son décret sur la « réorganisation de l'enseignement secondaire »147 réduit les heures dévolues au latin et au grec pour faire place au sport et à l'éducation physique, à la suite de la politique hitlérienne. avait décrit dès *Mein Kampf.* En réduisant le temps consacré à l'enseignement des classiques, la réforme passe aussi par une révision de l'ensemble de l'offre de cours : les cours de latin et de grec doivent être repensés pour déterminer ce qui peut et doit être enseigné dans le temps imparti. Les experts pédagogiques ont décidé de déplacer l'attention des règles de grammaire vers le contenu de la civilisation, de la philologie vers une version de l'histoire fortement teintée de moralisme. harmoniques.

Dans un article de 1938 commentant la réforme Rust, Oppermann reconnut que le nouveau calendrier ne permettait pas la même profondeur d'étude philologique que par le passé, mais choisit de regarder du bon côté, arguant que cela présentait un nouveau type de défi. pour les enseignants, qui seraient désormais appelés à initier leurs disciples à l'essentiel des civilisations anciennes148 . Il dénonce ce qu'ils déplorent comme une réduction drastique des heures, mais relativise les dégâts causés en notant que des réductions similaires affectent toutes les disciplines qui ont été contraintes de faire place au sport : « Se plaindre de la perte d'un an et d'une réduction de heures par rapport aux autres sujets risque de passer à côté de l'essentiel. . . , que l'éducation physique est maintenant le fils préféré dans toutes les écoles. Une telle réforme suivait en effet la nouvelle conception de l'homme *(Menschenbild) des nationaux-socialistes,* qui « ne sépare plus le corps de l'esprit de manière dualiste, mais [voit] l'homme comme une entité unique » - se conformant ainsi, en dernière analyse, à l'esprit de l'antiquité elle-même, qui pourrait être enseignée différemment mais se refléterait dans l'expérience vécue réelle des étudiants.

Cet esprit de l'antiquité ne pouvait être compris ni transmis par l'apprentissage systématique des conjugaisons ou des déclinaisons. Fait révélateur, en 1938, la *Neue Jahrbücher für Antike - une* vénérable revue pour les professeurs de littérature classique et la revue allemande d'archives philologiques - a été renommée après 113 ans d'existence, devenant *Neue Jahrbücher für*

antike und deutsche Bildung. Le thème de « l'éducation allemande » a simplement été ajouté à « l'antiquité » dans le titre, comme si le premier ne pouvait avoir de sens qu'en relation avec le second. Refondée par un historien de la Grèce, Helmut Beve, la revue se veut fidèle à l'esprit de la réforme de Rust. La note de Beve aux lecteurs l'affirmait haut et fort : le temps des arts philologiques et grammaticaux pour l'art était révolu. L'enseignement de la littérature classique devait se consacrer à l'enseignement des valeurs et des œuvres qui avaient fondé la civilisation antique149. Un coup d'œil sur les articles publiés dans la revue entre 1938 et 1943 montre l'importance accordée à l'histoire sur les questions de langue et de philologie. : sur les 122 articles publiés, quelque 70 traitaient de questions politiques ou raciales, et seulement 18 de stricte philologie.

La riposte contre la grammaire et l'enseignement des langues en tant que telles semblaient donc pleinement engagées. Ce que deux professeurs de littérature classique, Ludwig Mader et Walter Breywisch, ont appelé le «ÿgrammaticismeÿ» *(Grammatismus)* dans leur plaidoyer pour sauver les langues anciennes dans la nouvelle Allemagne était désespérément démodé. La devise traditionnelle de l'enseignement latin, « Grammatica facit miracula » (La grammaire fait des miracles)150 n'est plus appliquéÿ; Werner Jaeger, avec bien d'autres, a cherché à enterrer le « pur formalisme grammatical »151.

Les professeurs de littérature classique, dans un effort pour sauver ce qu'ils pouvaient par des professions de loyauté au nazisme, ont déclenché un charme offensif et, avec une spontanéité remarquable, ont offert l'ancienne manière d'enseigner les langues mortes au dénigrement public : les instructeurs ont accepté de lâcher leur lest grammatical pour sauver le navire en perdition du champ dans son ensemble. Comme le déclarait le ministre, qui depuis 1933 recevait et lisait leurs mémorandums dans une série de « directives pour les langues anciennes » du 21 juillet 1937 : « Le but [de l'enseignement de la langue latine] n'est pas de parler latin. . . . Il faut considérer la langue comme une expression du caractère et de la volonté des chefs romains ; les savants peuvent parler tant qu'ils veulent du latin comme moyen de communication, [mais] les écoles allemandes n'auront rien à voir avec cela. »152

Pour aider les enseignants dans leur quête de sauvetage de la littérature classique en procédant à un profond réajustement pédagogique et idéologique, la ligue des enseignants nazis (Nationalsozialistischer Lehrerbund, ou NSLB) publia un périodique à partir du début de 1937 - lors de la phase finale de rédaction et de débat de la réforme - utilement intitulé *Vers l'École politique nationale : Contributions à une orientation nationale-socialiste dans l'enseignement des langues anciennes153 .*

sip, en plus d'être un bulletin d'information et une revue académique et pédagogique, a éclairé ses lecteurs sur la bonne manière d'enseigner la troisième déclinaison ou la lecture appropriée de Cicéron et Horace du point de vue de la race et de la révolution nationale allemande.

Horace, poète de la guerre

Si la relecture très politisée de l'œuvre de Platon et l'écourtement de l'exégèse platonicienne étaient, comme nous le verrons, un exemple tout à fait prévisible de la nouvelle direction des humanités, la nouvelle lecture d'Horace et de son œuvre était bien plus surprenante : en Allemagne, l'éthéré , délicat auteur d'élégies galantes cède la place au viril poète du peuple, poète lyrique du pouvoir augustéen, ressusciteur des cultes et des traditions antiqu

Six articles – deux de Hans Oppermann et quatre dans la *Neue Jahr* bücher – ont favorisé cette évolution, la mutation du poète lyrique en compositeur d'odes à la *Volksgemeinschaft* et partisan d'Augustan *Führertum154 .* communauté » et « Horace, la poésie et l'État »155 . l'esthétisme contemplatif : c'est-à-dire un poète de l'individualisme et de l'hédonisme. D'innombrables critiques rebattus avaient établi une lecture « libérale et individuelle aliste » de son œuvre, qui n'avait retenu qu'une poignée d'extraits sonores – les divers « odi profanum vulgus » (je hais la populace impie), « carpe diem » (saisir le jour), et « procul negotiis » (loin de la foule folle ding) – tout en décrivant son œuvre comme bourgeoise et mondaine, ou « art byzantin, poli »156. Certes, le jeune Horace était un poète du questionnement existentiel, mais ce qui elle est née de l'angoisse aux limites de l'individu, s'était ensuite convertie en un amour de la communauté, le *Männerbund157,* une civitas holistique, une cité renaissante par l'action décisive d'Auguste - sur lequel O Celebrationppermann a écrit un essai aux deux- mille ans de sa naissance158. Loin de l'esthétisme et de l'art pour l'art, Horace est devenu le poète de l'État, de la race et du peuple, ainsi que de leur führer Auguste, à qui Horace avait voué sa vie et ses talents après le Bataille d'Actium. Selon Oppermann, Horace avait compris le sens historique et racial -

l'annulation de la bataille en 31 avant J. et leurs hordes d'esclaves barbares, définis

par des vices contre nature159. » Un tel dévouement à la patrie et à l'empereur fait d'Horace le poète politique par excellence. L'auteur de la *Carmen saeculare* est sorti des profondeurs de l'individualisme névrotique et a sublimé ou surmonté son angoisse aux limites de soi en joignant son être à celui de la *Volksgemeinschaft.* La mort n'était plus à craindre, puisque le civique survivrait dans et par le groupe, ce qui le rendrait immortel : « Dulce et decorum est pro patria mori » (Il est doux et convenable de mourir pour sa patrie) était vrai, parce que « la mort pour la communauté transcende toutes les *fins .* à « mourir pour la patrie »161.

La *Neue Jahrbücher y* voyait l'évolution de l'hédonisme compris « dans un sens cyrénaïque-épicurien »162, qui partageait certains traits avec les écoles cynique et stoïcienne, vers l'abnégation et le « sacrifice patriotique » d'un poète devenu la voix de son chef et sa race, les *vates romanus163* de la religion civique.

L'article se terminait par « l'importance de l'héritage poétique d'Horace pour le présent » :

> « Nous voyons comment notre communauté et notre État se retrouvent dans le processus de reconstruction, en partant de la source de leur force et de leur substance raciale. Horace nous permet de voir la rénovation de l'ordre romain de l'intérieur. . . comme un phénomène similaire. On pourrait voir « le besoin horatien d'un pouvoir d'État rigoureux, la renaissance morale du peuple et l'éducation dure et stricte de la jeunesse » comme des éléments « particulièrement chers à notre nouvel idéal » : « La poésie d'Horace . . . est donc pour nous, et particulièrement pour notre jeunesse, qui doit y être initiée par l'instruction scolaire, un exemple positif. C'est en revivant la résurrection de l'État romain, dans ses idéaux et ses succès, que nous pouvons mieux comprendre les impératifs de notre époque. »164

L'importance d'Horace en tant que poète de la ville et de la révolution augustéenne ne fut soulignée que par les réformes de 1938 : la « poésie politique »165 du parolier romain fut rendue obligatoire dans toutes les classes latines.

note de réforme

Ce restylage radical du canon et de ses interprétations flattait le penchant nationaliste-conservateur pour les classiques en tant que discipline, à l'exception du discours raciste qu'il était contraint d'accommoder.
Il a également été apparemment bien accueilli par les professeurs de littérature classique

eux-mêmes, du moins par une minorité très active d'entre eux, qui, croyant le nouveau régime hostile à leur domaine, s'efforcèrent de sauver les humanités en démontrant leur utilité dans la nouvelle Allemagne.

C'est ce que démontre une source intéressante dans les archives du ministère de l'Éducation du Reich contenant des lettres adressées à Berlin par des professeurs qui, seuls ou au nom de leur école, ont essayé d'empêcher la suppression de la littérature classique du nouveau programme en soulignant tous les avantages d'un enseignement régulier en latin ou en grec pour l'éducation politique nationale de la jeunesse allemande.

Rédigées par des enseignants aux opinions nationalistes-conservatrices fortes - ou, du moins, dotés d'une compétence littéraire suffisante pour imiter la rhétorique de leurs nouveaux maîtres politiques - ces lettres défendaient l'enseignement du latin et du grec, les deux langues nordiques, comme une éducation à la politique. la vertu par l'exemple, à travers l'exposition aux modèles héroïques et aux idéaux holistiques contenus dans les textes anciens. Ces missives font appel à l'hagiographie propre au national-socialisme mais donnent aussi des conseils pragmatiques sur le programme des cours *(Stundenplan)* et le programme court de livres et de thèmes à étudier166 : les victimes potentielles de la réforme des programmes offrent leurs conseils à leur prince, suggérant leur propres réformes toutes faites en plus de restaurer leur propre utilité indubitable.

De telles lettres insistaient fréquemment sur la « relation de race et d'espace », cette *Rassenverbundenheit* qui liait les Grecs, les Romains et les Allemands et rendait ainsi les textes écrits sur les rives de la Méditerranée quelque 2 500 ans plus tôt immédiatement familiers, lisibles et compréhensibles pour la jeunesse allemande : « Les œuvres de l'antiquité sont les authentiques expressions raciales du même esprit. . . . L'hellénisme et la *Romanitas,* où le sang nordique circule encore clairement, ont aujourd'hui une place dans les écoles. les marges. »169

Il fallait donc une sélection minutieuse pour distinguer ce qui était le plus purement nordique de ce qui était l'expression de la décadence raciale : « Les écrivains qui écrivaient en grec ou en latin mais n'étaient pas de race grecque ou romaine doivent disparaître, car ils eux-mêmes étaient étrangers ou métis *[Mischblut]. »170*

La pureté du sang était la seule garantie d'une éducation dans le modèle de l'esprit original et non dilué de la race. Bâtards et métis

ne pouvaient produire qu'une littérature pernicieuse, moralement décadente, à la hauteur de leur dégénérescence biologique. Tout au plus, de tels types ne pouvaient servir que d'exemples pour illustrer la décadence de la race : « Les Grecs et les Romains qui étaient intellectuellement malades doivent aussi être jetés dehors, comme preuve vivante de la dégénérescence raciale de leur communauté de sang. On pourrait les utiliser strictement comme des contre-types dissuasifs. »171

Le critère de pureté raciale délimitait donc strictement la période appropriée pour les jeunes étudiants. Pour le latin, « la littérature qui nous intéresse appartient à l'époque qui s'étend d'environ 100 av. J.-C. à environ 100 apr. race comme Vir gil . Il les représente dans la forme la plus pure et encourage comme modèle ses compagnons les plus intimes. et d'accroître leur conscience de leur indo-germanicité par l'exposition à des textes anciens : « Savoir que la civilisation gréco-romaine était le produit de la race nordique donne à l'enseignement des langues anciennes une nouvelle définition et peut aider à éveiller et plus tard renforcer la conscience que les jeunes possèdent de leur race. »175

Si, par essence, « la race allemande se trouve au centre des écoles allemandes », si la mission de ces écoles était de sonder « les profondeurs de l'essence de notre peuple », alors les « forces créatrices de l'antiquité » y ont contribué, puisque « ces forces créatrices n'étaient finalement rien d'autre que la force de la race, c'est-à-dire la race nordique, qui a depuis longtemps donné naissance à ces deux peuples anciens et qui est le cœur de notre propre peuple »176.

L'éveil de leur conscience raciale permettrait à la jeunesse allemande de rejoindre la communauté du sang, ce qui lui fournirait une source légitime de fierté. Cet enracinement dans leur groupe racial était aussi un aveu dans le corps politique. Grecs et Romains ayant tous deux été des peuples profondément politiques, lire leurs textes et s'immerger dans leur culture civique était une manière de former le *politischer Mensch :* « Les Grecs et les Romains sont plus proches de nous aujourd'hui que jamais. L'homme de l'antiquité, le Grec, était essentiellement un soldat politique conscient de lui-même ; la nouvelle Allemagne forme et exige aussi l'homme politique (le ministre de l'intérieur du Reich, le Dr Frick, a déclaré devant la conférence de l'éducation

ministres le 9 mai 1933 : 'L'école allemande éduque l'homme politique'). Il n'y avait pas de meilleur moyen d'éduquer l'homme politique que d'initier les jeunes à la pensée civique des anciens :

> Comment mieux nourrir l'esprit de nos jeunes, comment mieux faire de ces jeunes des membres conscients de notre communauté de peuple qu'en leur offrant ces monuments uniques à l'esprit politique de l'antiquité ? Tout comme les Grecs et les Romains de l'époque classique étaient des êtres communautaires, travailler avec leurs textes nous permettra de mieux intégrer l'individu dans la communauté, dans la communauté de l'État et du peuple, qui est aujourd'hui plus importante que jamais.

De ce point de vue, se tourner vers l'Antiquité était un outil qui permettrait à la jeunesse allemande de mieux comprendre et prendre conscience de son appartenance à un État, à un peuple, à une communauté raciale : « Le but de toute éducation allemande est l'homme allemand en tant que membre de la *Volksgemeinschaft.* La culture antique est, pour l'étudiant en sciences humaines au lycée, un tremplin vers une conscience réelle et vivante de son appartenance à un peuple.

le programme de 1938 et l'enseignement

de la littérature classique

L'énoncé de la réforme de sa justification a exposé les objectifs et les principes du nouvel enseignement des langues anciennes. Cet enseignement était censé élucider tout ce qui était « nordique-hellénique » et « nordique-romain » dans les civilisations antiques de la Méditerranée : « Ainsi nous façonnerons . . . pas de jeunes Grecs ou de jeunes Romains, mais plutôt nous purifierons et renforcerons le caractère nordique des jeunes Allemands, en élargissant leurs horizons historiques à travers la culture des deux peuples nordiques qui ont façonné le visage de l'Europe. Les sentiments allemands traditionnels concernant leur affinité avec la culture grecque ont été confirmés par "la connaissance que nous possédons maintenant de notre origine nordique commune."179

Le programme latin nommait précisément quels textes ou passages classiques devaient être rendus obligatoires, principalement ceux des historiens ou des récits à la première personne à caractère politique ou moral : parmi ceux qui figuraient sur la liste figuraient *La Guerre des Gaules de César180, La Guerre des Gaules* de Tite-Live180 . *Histoire de Rome, 181* La *vie des douze Césars de* Suétone et les œuvres de Caton. Le programme a également décrit une approche suggérée pour chaque travail pour les instructeurs. *La Guerre contre Jugurtha* de Salluste et les Oraisons de *Catilina* de Cicéron montraient chacune comment « les forces de décomposition de l'empire et les dangers courus par le peuple étaient visibles, de même que l'appel à un

sauveur et la force raciale qui restaient à l'époque de l'ancienne Rome182. » Quant à Cicéron, il était moins recommandé pour ses gouailles philosophiques ou ses plaintes vertueuses que pour sa *République – en* allemand intitulée *Der* Staat – jugée « indispensable » pour « son orientation national-politique sur la lecture du latin », puisqu'elle montrait « la fin de la *res publica libérale* et la transition vers le principat », qu'Auguste s'empara vigoureusement d'un régime mourant.

La classe de septième s'attardera longuement sur Auguste, auquel un semestre entier sera consacré, à travers les écrits de Virgile - notamment le célèbre sixième livre de l' *Énéide,* qui flatte obséquieusement le fondateur de l'empire - ainsi que le « poésie politique » d'Horace.

Le programme fait une concession aux germanophiles en stipulant que « la lecture du latin est couronnée par la description de la Germanie donnée par César et Tacite »184 au milieu de la huitième année.

En grec, l' *Anabase* de Xénophon était jugée particulièrement appropriée à « l'éducation nationale-politique » des jeunes élèves. La lecture de son *Hellenica* devait se concentrer sur la figure héroïque d'Alcibiade, la défaite d'Athènes et le succès du modèle spartiate dans le monde grec de la fin du Ve siècle av. Hérodote serait utilisé pour illustrer « la lutte grecque pour la liberté » ; l'épisode de «ÿSolon et Crésusÿ»185 pour illustrer le contraste racial, culturel et éthique entre l'Orient et l'Occident.

Outre l'épopée, avec Homère, et les tragédies athéniennes, le programme imposait la lecture de la *République* de Platon et de sa *Septième Lettre186.*

du philhellénisme allemand au gréco-allemand

parenté raciale

La relation spéciale helléno-allemande était un thème constant de la période nazie et a été fièrement réaffirmée de diverses manières, le plus visiblement peut-être lors des Jeux olympiques de Berlin en 1936.

Mais la notion d'une proximité culturelle unique - qu'elle soit spirituelle ou raciale - entre l'Allemagne et la Grèce était beaucoup plus ancienne. Le mythe aryen qui avait été adopté comme principe fondateur de l'identité allemande au XIXe siècle a établi une parenté, déterminée par la suite comme filiation, entre la souche raciale indo-germanique et les civilisations de l'Antiquité, que l'on croyait toutes issues du même Nordique. les racines. Mais parmi les nombreux peuples indo-germaniques variés, ce sont les Grecs qui étaient les plus proches du cœur de l'allemand contemporain.

nation. Dans le grand jeu européen pour trouver la source des identités nationales dans l'héritage des civilisations antiques, Rome avait déjà été revendiquée par l'Italie et, pire encore, la France hautaine de Louis XIV, de la Révolution et de l'Empire napoléonien. De la dévastation du Palatinat (1689) à la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-
97) et jusqu'à la Confédération du Rhin (1806-13), les menaces françaises sur le sol allemand poursuivaient toutes les mêmes ambitions impériales que les légions romaines repoussées par Arminius lors de la bataille de la forêt de Teutoburg (9 ce). Pour l'Allemagne des *Befreiungskriege,* ou « guerres de libération », à l'aube du XIXe siècle, Rome était synonyme de Napoléon, dont le néoclassicisme politique et artistique a usurpé la place de la Sparte révolutionnaire et de sa vertu austère.

L'impérialisme romain, identifié à l'agression territoriale française, n'était pas seulement militaire mais aussi culturel. Avant les conquêtes de la Révolution et de l'Empire, toute une génération d'artistes allemands s'élève au mépris du classicisme français, de Lessing aux jeunes préromantiques du mouvement Sturm und Drang.

En remontant plus loin dans le temps, une autre source de l'antipathie allemande à l'égard de Rome remonte au XVIe siècle et au schisme protestant mené par Martin Luther, qui luttait contre une Rome avide et parcimonieuse symbolisée par la vente d'indulgences, qu'il dépeint avec virulence comme un Babylone satanique : tout comme aux temps bibliques, le peuple de Dieu devrait secouer le joug papal de l'Antéchrist romain, un Nabuchodonosor moderne. Cette dénonciation de l'impérialisme latin, qui puisait largement aux sources anciennes, contenait aussi des implications politiques, illustrées par la querelle d'investissements entre le pape et l'empereur - une bataille entre les hommes de drap et la couronne dont Bis marck se fait habilement écho dans le Kulturkampf (1871-1878) lorsqu'il déclara qu'il n'irait pas à Canossa.

L'idée de Rome était donc historiquement chargée de négativité. Dépendance de la France gauloise-latine, impérialiste et classiciste, Rome n'avait aucune connotation positive en Allemagne. Aux yeux des Allemands, la France et sa culture étaient romaines - comme le démontrait la langue allemande, désignant l'étude de la langue et de la littérature françaises par le mot *Romanistik.*

Les Allemands ont donc choisi d'être apparentés aux Grecs. L'adoption de la Grèce et la glorification de la parenté helléno-germanique contrarieraient et annuleraient les prétentions au prestige et à l'universalité du projet culturel et politique français.

Les Allemands du XIXe siècle ont pris comme point de départ les œuvres de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768), en particulier son *Geschichte*

der Kunst des Altertums (L'histoire de l'art ancien, 1764), qui a formé leur passage vers la Grèce antique. Pour Winckelmann, l'intérêt pour l'art grec obéissait à une logique de « régression constante vers l'archaïque » et était une « quête du primordial » : « L' intérêt pour la Grèce, pour Winckelmann, prenait la forme d'une quête obsessionnelle des origines. les lecteurs partagent cette quête épistémologiquement transposée dans le domaine culturel et politique par un public allemand en quête d'identité et donc en quête d'origines et d'archétypes. Dans l'art, comme dans toutes les autres sphères de l'expression humaine, Winckelmann dote la Grèce d'une « dignité maternelle »188 qui fait que tout est grec à la fois source *(Quelle)* et modèle *(Urbild) : la* chronologie se confond avec l'axiologie, et le fait que les Grecs soient venus sont d'abord devenus un signe de leur sacralité et de leur supériorité normative. Après les Grecs, il ne pouvait y avoir que des imitations maladroites ou pâles, dont les défauts se mesuraient à la perfection du génie grec.

La glorification par Winckelmann du grec primordial était une rareté au XVIIIe siècle, lorsque la plupart des regards se tournèrent vers Rome après la découverte des sites exceptionnellement bien conservés de Pompéi et de Her culaneum (1709). L'Europe éduquée des Lumières ne semblait pas accorder beaucoup d'attention à la Grèce en tant que telle ; du moins, il n'a pas bénéficié d'une attention académique ou scientifique étroite. Au contraire, il a été subsumé sous le terme général "antiquités", une catégorie plus large qui, comme dans le *Dictionnaire français de Trévoux* de 1752, englobait tout, de la Chine à Rome. La Grèce n'était qu'une partie d'un temps et d'un lieu beaucoup plus vastes appelés antiquité. Seul le travail de Winckelmann, et la force même de son argumentation, lui ont conféré un degré de respect singulier.

La classe littéraire allemande comprend ainsi les revendications d'avoir redécouvert la Grèce et de posséder une capacité spéciale pour le faire. Seul un Allemand pourrait exhumer une Grèce pauvre, ignorée et incomprise – ou, comme le dit Wilhelm von Humboldt, dans une lettre à Goethe : Sophocle. »189

Les élites cultivées de l'Allemagne de Goethe étaient absolument éprises des Hellènes. L'humanisme de la *Deutsche Klassik* a trouvé son modèle dans la perfection physique de l'homme telle qu'elle est représentée dans l'art grec. À partir de Prométhée, « sui ipsius plastes et fi ctor »190, l'art grec est un appel à la perfectibilité humaine, célébrant l'homme autonome et autodidacte, que Goethe commémore dans son célèbre poème191.

Les plus grands représentants du classicisme de Weimar, Goethe et Schiller, Novalis et Hölderlin, les frères Schlegel, tous trouvés

mon terrain dans le culte du culte de la Grèce et défendait l'idée d'une affinité élective ou ÿÿÿÿÿÿÿÿÿ entre l'esprit grec et l'esprit allemand.192 « Noch lebt, noch waltet, der Athener/Seele, die sinnende, still bei Menschen », Hölderlin écrivait : « L'âme d'Athènes vit toujours, prévaut toujours, / pensive, paisible chez les *hommes »193. Menschen* dans ce cas se référait sûrement au peuple allemand. L'élite éduquée allemande a célébré la perfection des Grecs et la parenté entre les Allemands et les Hellènes pour créer une identité nationale qui apaiserait l'humiliation infligée par ce César français, Napoléon. A cet égard, « la foi en l'hellénisme n'est finalement qu'une métaphore. . . pour la foi en *Germanentum. »194*

La perfection grecque a éclairé une voie à suivre dans la construction de l'identité allemande. Une phrase du *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhau erkunst (Réflexions sur la peinture et la sculpture des Grecs)* de Winckelmann avait une résonance particulière pour l'Allemagne en guerre contre la France : « Il n'y a qu'une façon pour les modernes de devenir grand, et peut-être sans égal ; Je veux dire, en imitant les an[c]ients. »195 Selon l'historien littéraire Walther Rehm, qui a publié son étude *Griechentum und Goethezeit*
(Le siècle de Goethe et la Grèce) à Dresde en 1936, « la mémoire de la Grèce n'était, à l'époque de Goethe, rien d'autre qu'une introduction à un possible humanisme germanique. Quand ils parlaient des Grecs, en réalité ils pensaient aux Allemands. »196

Avec les Grecs, l'Allemagne a trouvé la pierre angulaire de sa propre identité, en opposition polaire avec la France romanisée. Rehm a raconté comment, lors de leur rencontre à Erfurt en 1808, Napoléon a demandé à Goethe d'écrire une tragédie sur César - une demande implicite pour un peu de propagande personnelle. Goethe, comme tout bon amoureux de la Grèce, refusa la proposition romane de Napoléon197.

L'affi rmation de la parenté helléno-germanique et la glorifi cation du génie grec se poursuivent sans relâche en Allemagne tout au long du XIXe siècle. Comme un contemporain du Troisième Reich, Eliza Butler, une spécialiste britannique de la littérature allemande, a écrit dans son examen détaillé de 1935 du sujet, *La tyrannie de la Grèce sur l'Allemagne,* « L'Allemagne est l'exemple suprême de la tyrannie spirituelle triomphante [de la Grèce]. anny . _ élément du christianisme »200 en prônant l'intellectualisation de la foi par la lecture

et la contemplation personnelle des Écritures. La recherche ultérieure d'un mythe utilisable s'est investie dans la revendication de l'héritage nordique et la redécouverte de la Grèce. Les Allemands ont fait des Grecs « un standard absolu de perfection, solennel, sculptural et irréel ; . . . et la prière « donnez-nous une mythologie » a été prononcée par plus d'un alors qu'ils regardaient avec des yeux éblouis [ces] êtres mystérieux et impressionnants. »201

Alors que nous pourrions à juste titre regarder avec scepticisme un tel missel réducteur de toute la culture allemande à un idéalisme fatalement défectueux, l'idée que l'Allemagne moderne souffrait d'un vide mythologique est séduisante : la poursuite de l'identité nationale était enveloppée par une quête de et l'auto-représentation poétique que les Allemands recherchaient dans les sources grecques et nordiques. La perfection absolue de l'archétype grec en faisait un idéal en permanence distant et inaccessible, comme le notait Rehm, citant Hölderlin – « Gehöret habe ich / von Elis und Olympia » (« D'Elis et / Olympia j'ai entendu »)202 – le poète soigneusement évitant tout contact direct, puisque « la réalité et l'idéal doivent rester distincts, tout comme la légende, le rêve de la Grèce reste serein203 ». temps n'avait jamais visité la Grèce .

La Grèce est devenue le Dieu caché de la nouvelle foi pour l'homme allemand à l'époque de Goethe et de ses disciples.207

Cette fascination pour la Grèce n'était pas une tendance passagère. Eliza Butler a donc pu pousser son étude jusqu'au bout jusqu'à Stefan George et son entourage208, qui imitaient les écoles littéraires de la Renaissance italienne et tentaient de faire revivre l'Antiquité non seulement en écrivant des églogues mais aussi en accomplissant des rituels costumés ; George lui-même, par exemple, s'est déguisé en César pour canoniser un jeune garçon mort prématurément, comme pour ressusciter Hadrien et sa tentative de diviniser Antinoüs.

L'obsession allemande pour la Grèce apparaît non seulement dans la littérature mais aussi dans l'architecture, l'histoire et la philosophie, comme en témoigne l'abondante historiographie sur le philhellénisme allemand209. Après la révolution Winckelmann, l'architecture allemande adopte un style néoclassique manifestement inspiré des Grecs. Klenze, Gilly, Schinckel et leurs semblables ont recouvert Munich et Berlin de bâtiments néo-grecs.

Les historiens allemands du XIXe siècle ont pratiquement fondé l'historiographie savante sur l'Antiquité, fidèles à une tradition d'excellence philologique remontant aux humanistes allemands, multipliant ainsi les analogies entre la Grèce antique et l'Allemagne contemporaine. On n'a pas besoin de chercher plus loin que Wilhelm von Humboldt, et sa *Geschichte des*

Verfalls und Untergangs der griechischen Freistaaten (Histoire du déclin et de la chute des républiques grecques ; commencée en 1808 mais inachevée), ou Johann Gustav Droysen, qui dans sa biographie d'Alexandre le Grand (1833) établit des parallèles clairs entre la Prusse et la Macédoine, Grèce et Allemagne, Europe et Asie. L'unification de l'Allemagne et sa conquête de l'Europe se feraient sous la coupe d'un nouvel Alexan der prussien. Les philosophes, pour leur part, ont suivi Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche, qui ont également fait une génuflexion à l'autel de la Grèce.

L'obsession littéraire, architecturale et philosophique des Allemands pour leur lignée grecque a également été encouragée par les événements politiques qui se sont déroulés dans la péninsule balkanique au XIXe siècle.

La guerre d'indépendance de la Grèce vis-à-vis de l'Empire ottoman (1822-30) est devenu une cause très populaire dans l'Europe de l'époque romantique, créant un philhellénisme politisé qui, en Allemagne, a renforcé la variante artistique préexistante. Tandis que Byron meurt à Missolonghi (1824), que Delacroix peint *Le Massacre de Chios* et qu'Hugo compose son recueil de poèmes *Les Orientales,* les princes allemands manœuvrent pour asseoir l'un des leurs sur le nouveau trône avec l'appui des grandes puissances (France, Royaume-Uni et Russie). C'était le jeune prince Otto de Wittelsbach, qui deviendra en 1831 le premier roi de Grèce sous le nom proprement germanique Otto I.

Le premier dynaste régnant d'une Grèce libre, libérée de la tyrannie turque, était donc bavarois ; son successeur, un prince danois, prendrait une reine prussienne (la sœur de Guillaume II)210. Les Allemands jouissaient d'un degré inhabituel d'accès politique privilégié en Grèce en raison de leur retranchement avec la royauté. Cela pourrait contribuer à expliquer la forte influence de la communauté savante allemande en Grèce, notamment parmi les archéologues211 : comme les dirigeants du Reich et la presse nazie ne se lassent pas de le répéter aux jeux de Berlin en 1936, ce sont des archéologues allemands qui ont mis au jour les ruines de l'Olympe .

En 1939, l'historien Hans Bogner a écrit un bref volume dans la série Publications de l'Institut du Reich pour l'histoire de la Nouvelle Allemagne, intitulé *Der Seelenbegriff der griechischen Frühzeit* (Le concept de l'âme dans la Grèce primitive). Ce bref tome, comme nous l'avons déjà vu, a promu l'idée qu'une compréhension de l'âme grecque offrait la possibilité de percer les secrets de l'âme allemande en explorant celle de ses premiers ancêtres : « Cette parenté raciale . . . nous donne l'espoir que nous pourrons saisir les nos différences, malgré toutes traits fondamentaux de notre souche primordiale, dont nous nous sommes éloignés par l'infiltration étrangère et qui nous est désormais inaccessible sans l'aide de

le Grec . Dans les années 1930, il était clair que ce dernier descendait du premier et que le philhellénisme allemand était une question d'origine raciale commune. La sympathie des intellectuels allemands pour la Grèce antique, cette affinité spirituelle élective, remonte à leur communauté raciale. Comme le dit Ludwig Schemann, « Lessing, Herder, Goethe, Schiller, Hölderlin et enfin Richard Wagner » avaient tous « vu et reconnu dans l'aryen hellénique un reflet ancestral d'eux-mêmes. »213

martin heidegger et le retour
à la métaphysique grecque

Parmi les plus grands philhellénistes allemands figure Martin Heidegger, dont l'engagement politique avec le NSDAP - il devient membre du parti en mai 1933, avant d'assumer le rectorat de l'université de Fribourg - est symbolique de la redécouverte de la pensée grecque.

Pour Heidegger, la réhabilitation des présocratiques n'était pas uniquement un travail d'artisan savant. Dès son discours inaugural, Heidegger a consacré son rectorat à souligner à nouveau l'importance de l'hellénisme, car il croyait que le retour à la philosophie grecque était un présage important pour l'avenir de l'Allemagne et de l'Occident.

Heidegger proposait une relecture de l'histoire de la pensée occidentale en termes de décadence, de chute en décadence de la question même de l'être, qu'il appelait *Verfallen* (« chute » ou « chute ») : la philosophie de l'être avait cédé sa position d'importance pour les questions de l'existence mondaine.

La distinction propre entre l'ontologique (l'être) et l'ontique (l'être) avait pour Heidegger une signification historique, c'est-à-dire non seulement historique *(geschichtlich)* , mais aussi anticipatrice *(geschicklich),* détenant la clé du destin *(Geschicklich)* ou *Schicksal)* de l'Ouest. La question de l'être n'était pas simplement une question de langue ou d'étymologie. L'enjeu n'était rien de moins que l'avenir de la civilisation occidentale, qui pouvait soit persister dans l'oubli de son être, avec toutes les conséquences qui en découlent - c'est-à-dire la destruction de la terre par la logique mécaniste et marchande de l'existence matérielle -, soit revenir à l'origine primordiale. questions d'ontologie grecque. En 1935, Heidegger distinguait l'Europe, où une telle pensée philosophique était encore possible, de l'Union soviétique et des États-Unis :

> Cette Europe, dans son aveuglement impie toujours sur le point de s'égorger, se trouve aujourd'hui dans la grande pince entre la Russie d'un côté et l'Amérique de l'autre. La Russie et l'Amérique, vues métaphysiquement, c'est la même chose : la même frénésie sans espoir de technologie déchaînée et d'organisation sans racine de l'homme moyen.214

On retrouve dans ces propos un écho à cette mentalité de siège propre aux Allemands, dont la position géographique au cœur même de l'Europe les rendait vulnérables à tout bouleversement continental ou déclenchement d'hostilités215, tant l'impact dévastateur de la guerre de Trente Ans avait amplement démontré.

Le destin de la philosophie européenne était ainsi lié au destin politique de l'Occident qui, s'il parvenait seulement à penser ontologiquement, pourrait encore se sauver de la destruction qui autrement l'attendait.

Au milieu de l'explosion de la mécanisation et de la pensée technocratique qui envahissait le monde moderne, Heidegger proposait l'alternative suivante au peuple allemand : soit se noyer dans la frénésie de la technologie dominant la vie contemporaine et participer au « déclin spirituel de la terre »216 , soit retourner à la philosophie primordiale de l'Être, à partir de sa naissance, avec les premières questions et la clarté matinale de la pensée grecque.

Dans le premier cas, se soumettre à la vision de l'Amérique et de la Russie bolchévique contribuerait à « l'obscurcissement du monde, la fuite des dieux, la destruction de la terre, la réduction des êtres humains à une masse, la haine et la méfiance à l'égard de tout ce qui est créatif et libre. »217 Dans le second, le peuple allemand entreprendrait une « autre amorce » . au contraire:

> Un commencement ne se répète pas quand on se replie sur lui comme quelque chose qui était, quelque chose qui est maintenant familier et qu'il faut simplement imiter, mais plutôt quand le commencement est recommencé *plus originellement,* et avec toute l'étrangeté, l'obscurité, l'insécurité qui une véritable création apporte avec elle.219

Heidegger considérait l'arrivée des nazis au pouvoir comme une potentielle rupture « historique » avec la modernité technologique, offrant la possibilité d'un retour à la primordialité de la pensée grecque. Il s'agirait de retrouver l'essence grecque de l'être allemand, afin de rompre avec la logique scientifique et technique erronée qui avait maîtrisé la philosophie moderne. Assumer le rectorat de l'Université de Fribourg, où il était professeur, a été sa contribution à ce retour à la métaphysique grecque. La mission historique du peuple allemand et

leurs universités, qui formaient l'élite nationale, devaient inciter l'Occident à repenser ses propres origines. « Cela ne signifie rien de moins que de *répéter et de retrouver* le début de notre Dasein historico-spirituel »220.
l'aura de l'humanité européenne qui a donné naissance à la pensée grecque.

Cette création était fondamentale et n'était ni obsolète ni dépassée.
Elle était permanente et durable, continuellement à notre disposition si nous décidions de la faire revivre, comme l'affirmait Heidegger dans son allocution rectorale du 27 mai 1933 : « Le commencement *est encore.* Il ne se trouve pas *derrière nous,* comme quelque chose qui était il y a longtemps, mais se tient *devant* nous. »221

Heidegger voulait que son adresse rectorale soit une introduction lucide et programmatique à la pratique politique. Il a souligné que la mission historique du peuple allemand ne se concrétiserait que si les Allemands s'engageaient dans trois types de service au nom du peuple et de l'État : aux côtés du service du travail, ou *Arbeitdienst,* et du service de défense militaire, le *Wehrdienst - tous deux* empruntés de la rhétorique du parti nazi—
Heidegger a ajouté le service de la connaissance, ou *Wissensdienst.* Sa trinité faisait écho à la hiérarchie tripartite décrite par Platon dans *La République,*
où chaque citoyen était appelé à remplir le devoir civique et politique de sa classe, une société idéale qui reflétait les trois parties de l'âme humaine. L'inspiration platonicienne est si évidente que Heidegger, suivant la mode de l'époque222, ouvre son discours par une citation de Platon.

En 193, le discours du rectorat dépeint ainsi une possibilité historique de repenser et de revivre la naissance de la philosophie grecque, provoquée par la révolution nationale encore inachevée initiée par le nazisme, et de renouveler une tradition philosophique ensevelie par vingt-cinq siècles d'oubli de l'Etre. . Revivre l'origine grecque exigeait sa redécouverte authentique par la conversion philosophique, politique et civique, que Heidegger cherchait en tant que recteur à inculquer de diverses manières : introduction du *Führ erprinzip* dans les universités, participation obligatoire au *Wehrsport,*

ou encore l'organisation d'un « camp de bourses » – « mélange de camp scout et d'académie platonicienne »223 – à Todtnauberg du 4 au 10 octobre 1933, où les étudiants partageaient leur temps entre le sport et la méditation philosophique, tout comme dans les écoles grecques de vieux (eux-mêmes calqués, bien sûr, sur l'Académie de Platon).

Heidegger s'est très vite rendu compte qu'il avait été trompé. Il démissionne de son poste de recteur moins d'un an après sa nomination, en février 1934, et prend ses distances avec un régime qu'il critiquera ensuite avec force et vigueur dans ses conférences, peut-être plus particulièrement lors d'un séminaire de 1937 intitulé "La menace pour la science". .” Certes, au regard des crimes commis sous le nazisme, il peut sembler

pathétique ou absurde qu'il ne les critique que sur un seul point : leur mécanisation, symbole de leur aveuglement à l'Etre authentique. Mais pour Heidegger, c'était là l'essentiel.

Loin d'avoir contribué à une renaissance de la métaphysique, le pouvoir national-socialiste avait résolument précipité l'Allemagne dans une nouvelle mécanisation de l'être, à l'imitation de la Russie bolchevique et des États-Unis du New Deal. L'Allemagne nazie avait même créé son propre plan d'industrialisation.224

L'Allemagne semblait avoir renoncé à la « transcendance de la métaphysique » qui avait été son ambition de recteur et que Heidegger, méditant avec amertume, résumait ainsi : « Complètement raté, l'effort de mettre l'université allemande en forme pour cette tâche ; cela aurait pu être possible ces dernières années, s'il y avait eu suffisamment de volonté. Pour la décennie à venir, tout est perdu en mer. »225

Avec la domination sans entraves de la technologie et de la science moderne, aggravée par les efforts de réarmement de l'Allemagne nazie, la philosophie – et le dur labeur de la contemplation intellectuelle – a été rejetée. Le savoir n'était plus légitime que s'il était immédiatement utile à la *Volksgemeinschaft* et à l'État. Le parti ne fait appel qu'à des spécialistes qu'il peut employer de manière fiable à des fins concrètes, et non à de purs penseurs : il y a « ruée, de toutes parts, vers les écoles spécialisées. . . .

Ce qu'il faut maintenant. . . sont plus des spécialistes ! »226

Les connaissances spécialisées privilégiées par le régime étaient techniques, pratiques, immédiatement actionnables et utilisables, et donc indépendantes du besoin de toute contemplation ou de la liberté impartiale requise pour la pensée abstraite. Le national-socialisme ne pensait à tort qu'en termes d'être mondain, et les horizons de son être mondain se limitaient à une chose : la guerre.

Toutes les sciences, pas seulement la physique ou les mathématiques, étaient jugées en fonction de leur utilité potentielle. Heidegger s'élève contre la complicité dont font preuve les sciences, qui ne sont appréciées que pour leur utilité et leur usage dans une vaste entreprise d'endoctrinement intellectuel. Archéologues, philosophes, historiens, biologistes, géographes étaient tous engagés dans la validation rétrospective de dogmes idéologiques, tandis que mathématiciens, physiciens et chimistes étaient mis au travail pour développer des armes, des ersatz de biens ou du carburant. Heidegger dresse un sombre portrait de l'état de l'université allemande : « L'université . . . est sans mission, sans normes, sans objectifs. . . . D'où son empressement à assumer de nouvelles missions : études géopolitiques, environnement, etc. ; autonomie d'approvisionnement, d'armements. Tout ce qui peut être mis au service de la vision du monde : races, préhistoire,

science militaire. Encore une fois, il y a des choses qu'il peut faire. . . . La science, cependant, a été écrasée sous l'emprise de cette nouvelle réalité. . . . L'université en tant qu'institution offre l'un des spectacles les plus tristes qui soient. . . l'oubli de l'être et la destruction de la vérité.

Le couronnement de l'indignité dans cette canonisation de la science et de la technologie a été le remplacement de la philosophie par l'idéologie. Heidegger viru dénonce lentement « ce flot fatigué de mots, qui ne parle que de la weltanschauung », et déplore que « la tentation de s'extérioriser, de ne plus penser, de ne plus vouloir penser ou questionner, devient de plus en plus forte »228.

Dans les universités du pays, les professeurs de philosophie étaient remplacés par des idéologues du parti nazi qui avaient carte blanche pour utiliser leur nouvelle chaire pour répandre la bonne parole du « verbiage populaire de la weltanschauung » :

> Réduire le nombre de chaires, supprimer des postes de savants dont le sujet est la philosophie, là n'est pas le vrai mal. . . . Mais vouloir décider lui-même ce qui est ridicule, c'est cela qui est ridicule. La philosophie ne peut pas être supprimée d'un coup de plume, encore moins définie par des mesures administratives, car elle ne fait pas partie du genre de choses qu'on peut « organiser », et donc on ne peut pas espérer organiser sa disparition.

Le devoir historicisant du peuple allemand avait été trahi. L'Allemagne n'avait pas choisi de remplir son rôle de sauveur et s'était ainsi condamnée en refusant de réaliser sa propre essence : « Les Allemands et la suppression de la philosophie — dans le but d'acquérir la vraie manière d'être d'un peuple ! du point de vue de l'histoire du monde, c'est un suicide.

Le nazisme s'est avéré être encore plus moderniste et mécanisé que le capitalisme américain ou le bolchevisme soviétique. Le nazisme du plan quadriennal et la marche à la guerre visaient à créer un homme résolument technologique, capable de survivre et de dominer uniquement dans la modernité, une humanité refaite à l'image de la modernité technologique : « Le calcul mécaniste de toute action et planification dans sa forme la plus absolue exige une nouvelle humanité qui dépasse tout ce que l'homme a été jusqu'à présent.

Le blitzkrieg et sa diffusion débauchée de la technicité mécanique étaient loin à la fois de la réaction contre la modernité technologique et de la naissance de la pensée grecque. Heidegger en vint à comprendre que la réalité historicisante du nazisme ne résidait pas dans un retour aux origines, mais plutôt que le Reich était l'entéléchie de la mentalité technique moderne, l'expression la plus complète du technicisme moderne .

La relation que les nazis prétendaient avoir avec les Grecs était, dès le début, inauthentique et purement superficielle, rien de plus qu'une façade.

la grèce nazie : spectacle et inauthenticité

Dans *Basic Concepts,* une série de conférences publiées en 1941, Heidegger se révèle être une critique sévère d'une appropriation inauthentique de l'Antiquité qui n'est qu'une imitation stérile. Sous le nazisme, la révérence et la référence aux Hellènes semblaient être une partie obligatoire du discours public, mais qui manquait d'une pleine appréciation de leur originalitéÿ:

> Le monde entier parle de l'extraordinaire sens « culturel » des anciens Grecs. Mais personne qui parle ainsi n'a la moindre connaissance que, et comment, une initiation s'y produit.233

Heidegger a déploré comment l'antiquité était transformée en arme politique par une historiographie servile qui cherchait à «ÿpeindreÿ» l'ancien et le passé avec le lustre du présent respectif, et ainsi à justifier l'activité historiographique elle-même comme indispensable.ÿ»234

La surenchère commémorative et la rhétorique fleurie et purement décorative n'étaient que des alibis commodes pour éviter tout examen sérieux et authentique du passé grec : « L'amour de l'antiquité est alors un prétexte pour s'efforcer d'éluder toute réflexion décisive. Les démonstrations spectaculaires de commémoration ne remplaçaient pas un souvenir authentique. Le désir de revivre le passé antique nécessitait une conscience historicisante qui engageait à la fois la pensée actuelle et l'avenir de la civilisation : un savoir essentiel qui vaut pour ce qui est à venir. »235

Faut-il y lire une critique du régime nazi, qui s'entourait des pièges de l'antiquité, drapé non pas dans la coutume romaine (comme Marx le prétendait de la Révolution française) mais dans la panoplie des hoplites ? Indubitablement. Heidegger s'offusque de la manie répugnante des nazis d'associer les Grecs aux Allemands pour imposer l'idée d'une parenté entre les deux peuples : « On ne rend aucun service à la connaissance et à l'appréciation de l'unicité historique du national-socialisme en interprétant le phénomène grec de telle manière que l'on pourrait croire que les Grecs étaient déjà tous des nationaux-socialistes .

la question de la singularité historique du national-socialisme. Loin de réitérer la ligne du parti, Heidegger est en réalité poussé à une réflexion plus approfondie.

On peut facilement voir dans ses écrits entre 1937 et 1942 comment Heidegger s'est éloigné du nazisme, qu'il a critiqué pour son cartésianisme éhonté et son rapport inauthentique avec l'origine. Réduire son champ d'application pour n'inclure que ses écrits de 1933 à 1935237 conduit à une incompréhension fondamentale de la relation de Heidegger au nazisme - qui était parfois opportuniste, certes, mais fondée sur une logique cohérente qui, bien que peut-être déplorable, ne peut être simplement écartée. En 1949, il définirait le crime le plus flagrant des nazis, l'Holocauste, comme l'incarnation de la modernité technologique. Après la guerre, Heidegger considérait clairement le nazisme comme l'expression la plus complète de la logique de la technologie. Ses seules remarques publiques faisant référence à la Shoah, inexcusablement cavalières, ne faisaient qu'une référence fugitive aux six millions de morts :

> L'agriculture est maintenant une industrie alimentaire motorisée - au même titre que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, le même que le blocus et l'affamement des nations, le même que la fabrication de bombes à hydrogène.238

L'extermination industrialisée des Juifs et des Tziganes au nom de la race paraissait donc parfaitement compréhensible au philosophe, au moins dans un sens : comme exemple symptomatique de la domination planétaire de la technique, l'exagération d'un logos devenu *ratio* — la raison transformée en calcul objectivant — qui ne voit que des objets inanimés offerts à la manipulation par le travail de l'homme. Ce travail étant la réduction de l'humain à un simple objet dans les usines de la mort, avant la destruction de la terre.

Pour Heidegger, le nazisme avait bien semblé représenter une opportunité historique de promouvoir une réaction décisive contre la modernité mathématico-technique. Le mouvement nazi lui-même, avec son rapport ambigu à la modernité, semble avoir la volonté de réagir. Lorsque Heidegger, dans son *Introduction à la métaphysique de 1935,* célèbre « la vérité intérieure et la grandeur de ce mouvement », il pense au mouvement national-socialiste, qui a déjà transformé l'Allemagne en seulement deux ans, mais aussi au parti nazi lui-même - le mot *Bewegung,* ou «mouvement», utilisé tout au long du texte pour décrire le NSDAP. La phrase faisant référence au national-socialisme n'a jamais été supprimée d'aucune des éditions d'après-guerre du livre. Heidegger semblait ainsi démontrer qu'il assumait l'entière responsabilité de son engagement passé

avec les nazis, à qui il avait confié ses espoirs de changement spirituel en Allemagne239. Le nazisme avait offert une occasion historique de provoquer une révolution philosophique au profit d'une réaction antimoderniste, mais les protagonistes de la *Bewegung* ne se sont pas montrés être à la hauteur de leur tâche historiquement désignée.

Le seul regret que Heidegger admettra jamais serait son erreur de jugement sur le potentiel historique des nazis, qui n'était pas aussi grand que la « grandeur du mouvement » l'exigeait. Heidegger parlera plus tard, en privé, de sa *grosste Dummheit – sa* « plus incroyable bêtise ».

Heidegger, qui démissionne de son poste de recteur en 1934, prendra lentement mais sûrement de plus en plus conscience de l'inaptitude des nazis à conduire le retour à l'origine grecque primordiale qu'il espérait. Ses écrits mettent en scène l'éloignement progressif du philosophe d'un État et de ses représentants finalement, par paresse intellectuelle ou pure bêtise, inaptes à la mission historique qu'ils s'étaient donnée. La *grösste Dummheit* de Heidegger était qu'il avait placé sa confiance en ces voyous vulgaires, pas qu'il avait cru en la mission historique du nazisme. Ainsi le philosophe réitère-t-il dans une interview au magazine allemand *Der Spiegel* en 1966 :

> Je vois précisément la tâche de la pensée en ceci que, dans ses propres limites, elle aide l'homme en tant que tel à atteindre un rapport à l'essence de la technicité. Le national-socialisme est effectivement allé dans cette direction. Ces gens, cependant, étaient beaucoup trop mal équipés pour penser pour arriver à une relation vraiment explicite avec ce qui se passe aujourd'hui et ce qui est en cours depuis 300 ans.241

conclusion

La prise du pouvoir par le national-socialisme a soulevé les espoirs et les attentes des germanophiles radicaux et purs et durs : les préhistoriens du *Germanentum* et les partisans du Futhark runique espéraient que l'établissement d'une idéologie profondément ethnocentrique et excluante comme le racisme nazi aurait des répercussions positives sur les programmes d'études en Allemagne. les écoles et les universités. La purification de la race par une sélection rigoureuse, l'éloignement des étrangers et la préservation du patrimoine existant s'accompagneraient, sur le plan culturel, d'une refonte des sujets indispensables à la formation du nouvel homme allemand : tout ce qui est extrinsèque à sa race devrait être écartée. Le grec, le latin et l'étude de l'antiquité méditerranéenne n'avaient pas leur place, selon le

Germanophiles, dans ce nouvel ordre scolaire. L'avènement du national-socialisme entraînera enfin le sacre des études germaniques, mettant fin à la « tyrannie de la Grèce sur l'Allemagne » et à celle des classiques dans l'université allemande : chaires et nominations de toutes sortes incomberont désormais aux adeptes de Gustave Kossina.

Les classiques et les historiens de l'Antiquité ont réagi rapidement et énergiquement. Tout le monde reconnaissait et déplorait les erreurs du passé : trop de grammaire, d'abstraction, d'humanisme mou, d'intellectualisme. . L'enseignement de la littérature classique et de l'histoire ancienne avait été gonflé par l'héritage universalisant des Lumières et du *Weimarer Klassik,* écoles qui considéraient l'étude de l'Antiquité comme le type d'exercice intellectuel ardu qui révélait l'universalité de la raison commune à tous les hommes.

Contre cette vision dangereuse de l'Antiquité, qui justifiait sûrement la sienne par une véritable éducation nationale-socialiste, les professeurs d'histoire ancienne de l'exclusion et de littérature classique ont défendu la *Volksgemeinschaft* plurimillénaire qui liait les Allemands, les Grecs et les Romains. Les peuples de l'antiquité, venus du Nord, étaient tout à fait conscients des normes de leur race. S'ils étaient humanistes, c'est parce que leur définition de « l'humanité » était strictement limitée aux Grecs et aux Romains, par opposition à la mer de peuples infrahumains qui les entouraient, qu'ils soient persans, scythes, phéniciens ou juifs. Le racisme national-socialiste pourrait donc bien s'inspirer de l'humanisme antique - s'il était bien compris.

La littérature classique et l'histoire ancienne ont également montré une manière de réconcilier le corps et l'esprit : alors que plus tard, l'humanisme décadent corrompu par les principes chrétiens, cherchait à diviser le corps et l'âme de l'homme, le national-socialisme, en réhabilitant le culte du corps par l'éducation physique, redécouvrit l'antique notion de leur union harmonieuse, fondement d'un homme réconcilié avec lui-même. Les hommes formés selon les lignes intellectuelles et physiques de la Grèce antique seraient de bons citoyens et de bons dirigeants ; les défenseurs de l'antiquité rappelaient que l'homme ancien n'était rien s'il n'était pas citoyen et que les vertus d'abnégation, de dévouement, de sacrifice pour la politique étaient autant de traits des anciens dirigeants, eux-mêmes produits d'un élitisme effronté. Là aussi, la nouvelle Allemagne avait tout à gagner à exposer ses sujets et ses élites à la sagesse des anciens : la Napola, selon l'inspecteur général SS, devait imiter le modèle grec.

Les défenseurs de l'Antiquité pouvaient compter sur un allié très important : Hitler lui-même. Citant des passages de *Mein Kampf* sur Rome et la Grèce

devint un exercice obligé pour ceux qui plaidaient pour la sauvegarde des classiques dans les écoles : si, comme l'avait écrit Hitler, le gymnase allemand était une caricature honteuse du paradigme grec, ce n'est sûrement pas en éliminant le grec et le latin que cette situation honteuse serait mieux remédié.

Dans une Allemagne traditionnellement philhellène, l'enseignement du latin se trouve dans une position particulièrement précaire. Le latin évoquait Rome, les Césars, le pontificat — et la France, la Révolution et l'Empire. Pire encore, l'identité des Romains restait suspecte d'un point de vue racial. Rome ne pouvait pas afficher le pedigree racial immaculé des Hellènes ; il avait connu le métissage bien trop tôt dans son histoire. Pour éluder des arguments aussi dangereux, les défenseurs du latin invoquent un large éventail de stéréotypes romains : *mos maiorum, fi des romana,* la vertu des Quirites - aucun cliché n'est épargné au lecteur d'articles et de notes du lobby classiciste, qui ne manque pas non plus l'occasion de citer les bienfaits d'une éducation latine pour la formation d'un esprit fort et logique. Des arguments intellectuellement subtils se profilent plus discrètement : le principal argument de vente est la valeur éthique conférée par l'histoire latine et romaine, riche de modèles et de vertus, exemplaires qui ont tant à apprendre au nouvel homme allemand, qui est, somme toute, lié aux Romains d'origine à travers leur race commune. Dans les notes de service entourant la rédaction des réformes curriculaires des lycées, les classiques sont allés jusqu'à dépeindre Horace comme une combinaison de Tyrtée et de l'auteur nationaliste français Paul Déroulède : l'examen de conscience de l'individualiste lyrique galant a été ignoré au profit du célébrant de la communauté politique romaine, dont l'existence et la grandeur étaient ainsi libérées de son angoisse existentielle. En s'enrôlant dans la lutte pour la survie raciale qui était à la base de toute activité politique, l'individu obtenait l'immortalité en tant qu'homme de sa race par l'accomplissement de son devoir civique.

Ce lobbying sérieux a porté ses fruits : les coupes dans le grec et le latin ont été minimisées dans les réformes de 1938, qui ont préservé l'instruction obligatoire des auteurs « nationaux-politiques » recommandés par les savants classiques eux-mêmes.

La relation entre la nouvelle Allemagne et le monde antique concernait bien plus que la seule salle de classe : plusieurs spectacles et événements publics, comme les Journées de l'art allemand à Munich ou les Jeux olympiques de 1936 à Berlin, offraient une scène beaucoup plus large pour l'exposition. du kitsch ancien - une manifestation physique du discours nazi sur les origines dans la sphère publique.

Martin Heidegger, bref et recteur de l'université de Fribourg, s'offusqua de ce qu'il percevait comme un spectacle si superficiel : l'imitation de l'Antiquité était un piètre théâtre, à l'image de ce dont se moquait Marx lorsqu'il décrivait les révolutions de 1848 en France comme la répétition la Révolution de 1789 drapé d'un costume romain. Ce qui importait pour Heidegger, c'était que la nouvelle Allemagne redécouvre la philosophie grecque de l'être, abandonnée après Platon au profit d'un dualisme métaphysique qui ouvrait la porte à la scission cartésienne entre les *res cogitans* et la *res extensa,* le sujet et l'objet. Le sujet, doué de la capacité de raisonner et de calculer, dominait l'objet sans être et le réduisait à sa simple utilité. L'Allemagne nazie du réarmement forcé et du plan quadriennal n'était cependant nullement disposée à renoncer à la perversion technologique de la civilisation occidentale moderne. Les tentatives du régime d'affirmer son lien privilégié avec l'Antiquité et de commémorer la grandeur des Grecs étaient pour Heidegger manifestement inauthentiques, rien d'autre que de la poudre aux yeux.
Sa désillusion explique pourquoi Heidegger s'est détourné d'une idéologie et d'un ensemble de pratiques qui, loin de raviver la pensée grecque, se limitaient à imiter l'Antiquité dans une imitation des plus grossières et super

deuxième partie

Imiter l'Antiquité

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas à leur guise ; ils ne le font pas dans des circonstances choisies par eux-mêmes, mais transmis dans des circonstances directement trouvées, données et du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants. Et juste au moment où ils semblent engagés à se révolutionner eux-mêmes et à révolutionner les choses, à créer quelque chose d'entièrement nouveau, précisément à ces époques de crise révolutionnaire, ils évoquent anxieusement les esprits du passé à leur service et leur empruntent des noms, des slogans de combat et des coutumes afin de présenter la nouvelle scène de l'histoire du monde sous ce déguisement séculaire et ce langage d'emprunt. . . . Camille Desmoulins, Danton, Robespierre, Saint-Just, Napoléon, les héros, ainsi que les partis et les masses de l'ancienne Révolution française, ont accompli la tâche de leur temps dans la coutume romaine et avec des phrases romaines, la tâche de libérer et fonder la société bourgeoise moderne.

—Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*

Le plus beau de tous était le rêve de l'homme nordique rendu manifeste en Hellas.

—Alfred Rosenberg, *Le mythe du vingtième siècle*

Il est. . . il n'est pas étonnant que chaque époque politiquement héroïque entreprenne immédiatement de jeter par son art un pont vers un passé non moins héroïque. Les Grecs et les Romains semblaient alors soudain très chers aux Allemands, car leurs racines se trouvaient dans une race commune, et donc leur descendance raciale devait également chercher à répéter les exploits immortels de ces peuples anciens.

—Adolf Hitler, discours à la conférence culturelle du congrès du parti nazi de 1933 à Nuremberg



Chapitre 4

De la pierre à la chair

Le corps du nouvel homme aryen entre Esthétique et eugénisme

Je suis allé au Bureau de vérification d'ascendance aryenne. . . et présenté un certificat attestant la descendance de ma grand-mère, que j'avais obtenu après des mois de course. Le fonctionnaire ressemblait à une statue de marbre et était assis derrière un muret de pierre. Il a atteint le mur, a pris mon papier et l'a déchiré en morceaux, et a jeté les morceaux dans un four qui a été construit dans le mur. Et il a fait remarquer [avec condescendance, en utilisant la forme d'adresse familière, Du], "Pensez-vous que vous êtes toujours un pur aryen maintenant?"

—Extrait d'un rapport de rêve, dans Charlotte Beradt, *The Third Reich of Dreams: The Nightmares of a Nation, 1933–1939*

Que les Grecs soient d'origine nordique ressort clairement de leurs sculptures. Les figures des dieux qu'ils ont taillées dans la pierre montrent, dans le corps, la forme du crâne, les expressions de leurs visages, tous les traits de leur descendance nordique. Il est difficile de les distinguer des représentants contemporains de la race nordique. Il en est de même du Romains.

—Hermann Jekeli, « Rasse ist Verpfl ichtung » (La race est une obligation), dans *Rasse und Volk,* un pamphlet idéologique du parti

Même le marbre des statues antiques pouvait être lu comme une preuve que leurs sculpteurs et leurs sujets étaient d'origine nordique. La sculpture grecque et romaine formait une sorte de conservatoire des traits raciaux idéaux et de la beauté nordique ; à ce titre, les membres du parti ont été chargés de les étudier attentivement, comme dans la brochure citée ci-dessus. L'art du Troisième Reich lui-même serait également nécessaire pour éclairer la perfection esthétique des peuples nordiques. Les nus d'un Breker ou d'un Thorak devaient graver dans la pierre les profils, les torses et les jambes des plus grands spécimens de la race et les exposer à la contemplation et à l'admiration du public. Ces types d'arches sculpturales étaient si omniprésents, que ce soit dans les statues, le cinéma ou les expositions d'art, qu'ils ont même imprégné les rêves d'au moins un Berlinois, qui a décrit le fonctionnaire chargé de certifier son statut racial aryen -
et donc sa pureté raciale - comme ressemblant "à une statue de marbre".

La relation de l'Allemagne avec l'ancien canon grec trouve son origine dans les écrits de Johann Joachim Winckelmann. Les nationaux-socialistes ont pris ce penchant esthétique établi pour l'art classique et y ont ajouté leur propre goût pour l'eugénisme et le darwinisme social, transformant la pierre en chair et transformant un conservatoire en une chaîne de montage pour la reproduction d'une race dont la beauté témoignait de sa supériorité.

la fascination allemande pour le corps grec

Le rêve nazi de perfection corporelle s'inscrivait dans une histoire beaucoup plus longue qui remontait à au moins deux siècles, à la redécouverte de l'art classique.

Cette redécouverte, commencée à la Renaissance, fut introduite au XVIIIe siècle par Winckelmann (1717-1768), archéologue et bibliothécaire invité à Rome en 1759 par le cardinal Alessandro Albani, qui lui confia le catalogage de sa collection d'antiquités. Il composa le catalogue à la demande du prélat et publia en 1764 son *Histoire de l'art de l'Antiquité1 .* acclamé dans toute l'Europe. Le texte de Winckelmann et les illustrations qui l'accompagnent ont présenté à un public européen éduqué une anthologie de descriptions et d'images d'une masculinité calme et confiante, l'incarnation de vertus à la fois physiques et morales. Les athlètes grecs dépeints par Winckelmann étaient forts, harmonieusement proportionnés et faisaient preuve d'un calme serein, même au milieu d'efforts intenses - comme Laocoon, qui semble s'étirer et se tendre pour la vie avec chaque fibre de son être lorsqu'il est attrapé. sous l'emprise des serpents malveillants.

L'œuvre de Winckelmann, ainsi que les fouilles de Pompéi et d'Herculanum, ont introduit l'âge du rococo dans l'architecture classique et les arts plastiques des anciens, insufflant au XVIIIe siècle une sorte de manie de l'antique qui pèserait lourdement sur l'avenir de l'art occidental. . La Révolution française, comme nous l'avons lu, s'est revêtue d'apparats romains et les Européens du XIXe siècle ont produit d'innombrables édifices monumentaux dont la forme et les proportions ont clairement démontré le retour d'un goût pour le classique. Rome et Pompéi ont donné naissance au style Empire, tout comme la lecture de Winckelmann a inspiré les révolutionnaires français et leur peintre Jacques-Louis David.

Ce renouveau antique a également apporté avec lui un nouvel accent sur la formation et la sanctification du corps humain. George Mosse a montré comment le XVIIIe siècle a vu se développer un « homme de l'image »2
basé sur de nouvelles normes morales et esthétiques de virilité - un idéal masculin résolument moderne mais profondément influencé par l'art et l'ethos des anciens.

Les Européens instruits des XVIIIe et XIXe siècles ont été captivés par les athlètes de Winckelmann et ont cherché à les recréer. Les idéaux esthétiques et les considérations morales se sont développés en synergie avec les progrès contemporains de la médecine et de l'hygiène, ce qui leur a permis de fantasmer sur de nouvelles façons de façonner et de sculpter le corps humain.

En Allemagne, le sport de la gymnastique a évolué à partir des écrits et des associations créées par JFC Guts Muth et Friedrich Ludwig Jahn, qui ont publié son *Die deutsche Turnkunst* ("Gymnastique allemande" ; écrit avec Ernst Eiselen) en 1816. L'entrée à tous les *Gymnasien*
en Allemagne affichaient fièrement la devise *Mens sana in corpore sano,3*
destiné à résumer la sagesse des anciens, qu'ils se sont efforcés de mettre en pratique. Cela impliquait de développer non seulement le corps, mais l'individu tout entier. La modernité occidentale a appris la sagesse de l'adage latin *Vultus animi speculum :* « Le visage est le miroir de l'âme ».
Forme matérielle parfaitement assortie à la vertu intérieure; le physique reflétait le moral. La forme du corps pourrait divulguer le contenu de l'esprit et de l'âme. Ce principe était à la base des *Essais sur la physionomie du médecin suisse-allemand Johann Kaspar Lavater4, publiés* en 1781 : il y avait une relation homologue entre l'externe et l'interne, et cette nouvelle science prétendait posséder « la capacité de reconnaître le caractère caché d'un être humain à travers son apparence extérieure.

Née comme une sémiotique de la forme physique, qui prétendait lire les visages et les corps comme un livre ouvert, en inférant des jugements plus larges sur la

Individu dans son ensemble, la physionomie s'appuie sur un strict réductionnisme, condensant le psychologique au physique et reposant sur un amalgame implicite de catégories morales et esthétiques.

Elle construit ainsi un type masculin qui lie la perfection esthétique du corps à la beauté de l'esprit, ou la séduction physique à l'excellence morale ; une simple observation visuelle suffisait pour déduire l'un de l'autre. Mosse a montré comment la modernité occidentale a été profondément influencée par cette idée, parfaitement capturée par *Le Portrait de Dorian Gray,* dans lequel Oscar Wilde décrit les eff ets de la vie dissolue d'un homme sur son visage : le héros de Wilde est connu pour ne pas vieillir d'un jour, tandis que son portrait porte tous les stigmates de ses vices moraux.

L'idéal masculin hérité de l'Antiquité, incarnation de la perfection morale et esthétique, a informé les mouvements de jeunesse allemands avant la Première Guerre mondiale ainsi que les monuments aux morts d'après-guerre, qui ont souvent utilisé des représentations du corps antique sous la forme de gladiateurs ou de sacrifices d'éphèbes grecs. cédé au combat.6

Les nazis se sont appuyés sur ces concepts et sur la résonance de l'idéal esthétique incrusté dans la pierre de la statuaire antique. L'art grec était une composante incontournable de toute l'éducation obligatoire et universitaire en Allemagne, et la familiarité avec la Grèce était l'un des éléments fondamentaux de l'éducation culturelle de tout citoyen décent et intègre.

Il n'est donc pas surprenant que, pour définir leur idéal racial et esthétique, les nazis se soient tournés vers la statuaire grecque, l'héritage culturel des Allemands ressuscité par Winckelmann. Mosse a observé qu'il existait un lien indéniable entre les écrits de Winckelmann et le discours des nazis sur l'homme nouveau :

> Cet amour pour le beau corps continuerait à informer la virilité moderne : il caractériserait le stéréotype masculin. En effet, les continuités sont saisissantes, comme lorsque, par exemple, plus d'un siècle et demi plus tard, Adolf Hitler fait remonter ce qu'il appelle l'immortalité de l'idéal grec de beauté à la combinaison d'une beauté corporelle singulière, d'un esprit rayonnant et d'une noblesse âme. Il poursuit en établissant la préséance du beau corps lorsqu'il affirme qu'un corps pourri ne peut être embelli même par l'esprit le plus radieux7.

La beauté de l'esprit ne pouvait pas racheter la laideur du corps, puisqu'il y avait une stricte équivalence et une corrélation directe entre l'un et l'autre.

Cependant, la statuaire grecque ne fonctionnait pas simplement comme une simple analogie ou une métaphore de la perfection ; c'était aussi une représentation des ancêtres nordiques des Allemands, chair de leur chair et sang de leur sang. Le pamphlet idéologique du parti unique disait : « Le fait que les Grecs soient d'origine nordique ressort clairement de leurs sculptures. Les figures des dieux

qu'ils ont sculptés dans la pierre montrent, dans le corps, la forme du crâne, les expressions de leurs visages, tous les traits de leur origine nordique. Il est difficile de les distinguer des représentants contemporains de la race nordique. Il en est de même des Romains. »8 Les statues grecques étaient donc, pour l'historien de l'art Paul Schultze-Naumburg, et pour Hitler lui-même, une sorte de conservatoire qui avait conservé et protégé une image de la race nordique à la solidité granitique, durable à travers les millénaires. Comme le s'émerveillait le spécialiste des races Ludwig Schemann : « Elle [la statuaire grecque] en est venue à représenter à nos yeux l'idéal nordique et à le transmettre de siècle en siècle9. » Elle représentait ainsi le potentiel de la race sous une forme statique, immobile. , ayant besoin de la chair et du mouvement de la vie pour enfin s'accomplir.

les jeux de berlin : l'olympiade nazie et l'olympie allemande

Les Jeux olympiques de 1936 furent l'occasion idéale de renforcer et de célébrer la parenté raciale helléno-germanique et de donner un spectacle impressionnant : le corps athlétique allemand pouvait être mis en valeur à côté de l'image du Grec - bien que les grandes cérémonies de 1936 ne soient guère arrêté là.

Le lien entre l'athlétisme grec et allemand avait déjà fait l'objet de toute une littérature au XIXe siècle, qui assimilait Hellènes et Germains dans l' *agonisme - l'* esprit de conflit et de compétition - commun aux deux civilisations10.

La centralité du *Wettkampf* (ÿÿÿÿ, compétition sportive ou martiale) dans les cultures grecque et allemande était aussi la preuve de la communauté spirituelle qui liait les deux peuples, qui ne pouvait être que le résultat d'une parenté raciale.

En 1856, l'archéologue et historien Ernst Curtius (1814-1896) a écrit un livre, intitulé à juste titre *Der Wettkampf,* explorant cette idée plus en profondeur. Il avançait l'idée que les Indo-germaniques étaient caractérisés par un effort d'action — conquête, défense, combat, création — tandis que les peuples sémitiques ou orientaux étaient paralysés par leurs passions, qui les affaiblissaient et les dominaient. En ce qui concerne le site d'Olympie où il devait mener une importante fouille, Curtius conclut, dans une phrase souvent citée en 1936 : « Ce qui gît enfoui dans ces sombres profondeurs est la vie de notre vie » (« Was dort in dunkler Tiefe liegt, ist Leben von unserem Leben »). Nietzsche, dans son "Homers Wettkampf" (1872), et plus tard Jacob Burckhardt, dans son *Griechische Kulturgeschichte*

(1898-1902), repris sur le même thème : les Grecs, comme les Allemands, sont des « peuples compétitifs et colonisateurs », à l'opposé des Orientaux timides, doux, épuisés par leurs émotions qu'ils ne maîtrisent pas. De même, plusieurs partisans et théoriciens du jeune *Turn bewegung,* ou mouvement gymnique allemand, ont revendiqué le prestige du précédent grec pour glorifier l'œuvre de Guts Muth et de Jahn, soulignant son essence fondamentale grecque, indo-germanique, et donc allemande.
Une telle similitude culturelle et l'agonisme unique de ses peuples étaient la marque de leur identité commune en tant que race.

C'était l'identité raciale que les Jeux olympiques étaient censés évoquer et démontrer, par des mots, des images et des vêtements, ainsi que par l'organisation et la décoration de l'espace physique. Une publication officielle du comité de propagande des Jeux, intitulée *Olympia 1936 : Eine nation ale Aufgabe* (Olympia 1936 : Un devoir national), précisait qu'une des tâches demandées aux organisateurs - au-delà de la préparation matérielle et technique de l'infrastructure appropriée et l'accueil chaleureux des athlètes et des spectateurs - était l'exploitation de l'événement dans la propagande, comme une commémoration historique de la course : « De plus, nous devons chercher à mettre en lumière la relation intime de notre culture sportive avec la gymnastique des anciens Grecs (le relais de la torche d'Olympie à Berlin, expositions sur l'antiquité). »12

Les Jeux olympiques ont d'abord et avant tout été l'occasion de souligner que la Grèce antique était l'unique chasse gardée de l'Allemagne. Les nazis propagent des variations gandistes répétées à l'infini sur le thème que la redécouverte de la culture grecque était l'œuvre du seul peuple allemand. Pour commémorer l'ouverture officielle des jeux par le führer, le *Völkischer Beo bachter* réserve une page entière de son édition du 2 août 1936 à une sélection de textes grecs et allemands, juxtaposant *Homères Wettkampf* de Nietzsche à des passages de Lucien, Hérodote et Homère lui-même. 13
Plus généralement, le journal s'attache à évoquer le lien culturel privilégié qui existe entre la Grèce et l'Allemagne. Hölderlin était une autre figure fréquemment mentionnée à cet égard, comme dans un article du journal qui citait son «Gesang des Deutschen» pour démontrer le désir nostalgique de l'esprit allemand pour Délos et Olympie. Comme l'auteur l'a fait remarquer à propos du poème: «La conscience incontestable que l'idée olympique des Grecs est . . . intrinsèquement lié à nous a été imprimé sur le grand poète depuis les profondeurs d'un âge d'héritage racial nordique qui remonte au début des temps. »14

Contrairement à toutes les évidences - et au-delà d'une allusion courtoise et passagère à l'œuvre de Pierre de Coubertin, lui aussi victime du malheur

d'être Français15, il était tout aussi important de promouvoir l'idée que les Jeux Olympiques eux-mêmes étaient une création allemande. La même édition du *Völkischer Beobachter* contenait un long article intitulé « Wegbereiter der Wiedergeburt : Winckelmann, Curtius, und Dörpfeld, Pioniere des olym pischen Gedankens » (Les précurseurs de la renaissance des jeux : Winckelmann, Curtius et Dörpfeld, pionniers de la idée olympique). La pièce célèbre commodément Winckelmann comme "le véritable découvreur de l'hellénisme, qui fut le premier à mettre en évidence les fondements raciaux de l'art et de la culture", et canonise Curtius ("le prophète de l'idée olympique") et Dörpfeld ("le découvreur d'Olympie") pour montrer en quoi cette extension d'Olympie était un projet fondamentalement allemand16. Durant les mois de juillet et août 1936, les médias allemands complotèrent pour minimiser l'importance de Coubertin ; l' *Olympia-Zeitung,* qui briefe et salue le comte, préfère s'attarder sur la figure de Curtius, seul responsable de la redécouverte d'Olympie et de tout ce qu'elle représente. L'article citait un archologue allemand qui, comme Humbolt et Goethe, soutenait que les Allemands étaient les seuls capables de percevoir la pleine essence de l'Hellade : les Allemands, par devoir envers leur race, étaient « mieux placés que quiconque pour comprendre le sens » de l'Hellade. des Jeux Olympiques modernes .

Alfred Rosenberg, dans une proclamation déguisée en bienvenue aux peuples du monde, prononcée en plusieurs langues et publiée plus tard dans le *Völkischer Beobachter* le 17 juillet 1936, avait donné le ton : « Les hommes allemands ont toujours ... tenu en haute estime la culture originelle de la Grèce antique. De nombreuses grandes figures des sciences allemandes, comme Schliemann et Dörpfeld, ont consacré de longues et laborieuses vies à mettre au jour les trésors d'une Grèce qui leur étaient particulièrement chères. Tout ce qu'ils ont fait à Olympie et à Troie peut justement être considéré comme le bien commun de tous les peuples civilisés. Leur travail a rapproché les esprits de la Grèce et de l'Allemagne . archéologues.

Retraçant l'histoire des fouilles d'Olympie, il n'évoqua brièvement une première fouille française (datant de 1829) que pour préciser immédiatement que « c'était au Reich allemand nouvellement créé que ce droit était réservé, d'atteindre le sublime culturel ». travaux des fouilles d'Olympie, qui avaient fait la gloire de l'esprit allemand20. » Lui aussi rendit l'habituel hommage respectueux à Winckelmann et à Curtius.

Après l'appropriation de l'Antiquité gréco-romaine dans l'histoire de la race indo-germanique, nous retrouvons ici un bel exemple de soustraction historique frauduleuse. Pierre de Coubertin fut commodément et sans ménagement écarté pour faire place aux grands ressusciteurs de l'idéal grec en Allemagne. N'ayant plus la distinction d'inspirateur de l'idée olympique, il n'avait été que le simple instrument d'un projet essentiellement allemand.

La preuve de cette indéfectible affinité helléno-germanique réside dans la grande entreprise des fouilles d'Olympie, entreprise pleinement assumée par les archéologues allemands. Ces fouilles et fouilles sur le site des jeux originaux furent commodément célébrées sous la forme d'un livre de photographie d'art, intitulé *Olympia,* fruit de la collaboration entre un archéologue et un photographe réputé, publié promptement en 193621. Fouilles allemandes, reprises en 1934 sur les ordres d'Hitler en préparation des jeux de 1936, firent également l'objet d'états d'avancement réguliers dans le journal de l'Institut archéologique allemand d'Athènes, ainsi que d'une publicité plus large dans les médias contrôlés par les SS. Les nouvelles fouilles d'Olympie furent confiées à un jeune archéologue, Hans Schlief, dont la carrière et les revenus, jusque-là plutôt maigres, bénéficièrent considérablement de son acceptation dans l'Ordre noir de Himmler en *193522 .* une maquette du site d'Olympie telle qu'établie par le *SS-Unterscharführer :* « A l'endroit où, il y a quelque 3 500 ans, pour honorer le roi Pélops, ce conquérant nordique, sur cette péninsule du Péloponnèse qui porte son nom, une série de cérémonies solennelles des jeux, des courses et des compétitions ont eu lieu autour de son tumulus, le site de fouilles d'Olympie a été ouvert. Dans le cadre de l' exposition *Sport der Hellenen* organisée par les musées de Berlin, le SS-Unterscharführer Dr. Hans Schlief, qui a lui-même participé aux fouilles d'Olympie aux côtés de Wilhelm Dörpfeld, a créé ce modèle, aussi fidèle que possible, du site. »23 Deux ans plus tard, en 1938, l'hebdomadaire consacre deux pages au résumé des fouilles Schlief avait dirigé, sous le titre « Olympia : les fouilles du Führer »24.

Cette promotion de la parenté helléno-germanique était dictée par les responsables du parti, dont les propos étaient souvent simplement repris par la presse. Nous avons vu comment le *Völkischer Beobachter* a consacré une place abondante à sa couverture des lieux, des cérémonies et des résultats de ces événements sportifs. Le comité d'organisation des Jeux de Berlin a également produit un journal, l' *Olympia-Zeitung,*

qui paraissait quotidiennement pendant toute la durée des jeux (21 juillet au 17 août 1936) et complétait sa chronique des jeux eux-mêmes par des récits sur l'art et la culture grecs, le parcours précis parcouru par la flamme olympique (avec illustrations) et la de nombreux autres événements périphériques associés aux jeux.

L' *Olympia-Zeitung* encourageait les lecteurs à visiter deux expositions sur l'histoire du sport en Occident dans un article intitulé « Hier : il y a 600 et 2 000 ans ».25 L'article faisait la promotion de l'exposition *Die deutschen Leibesübungen des Mittelalters in Buch und* Bild l'éducation physique en mots et en images) aux côtés *de Sport der Hellenen,*
qui s'ouvrit à Berlin le 29 juillet 1936. Ces deux spectacles, liant les pratiques médiévales allemandes et la culture grecque antique, fournissaient un abondant supplément d'images et de realia à l'appui de la notion de parenté helléno-germanique. Poussés par une poussée pédagogique insistante, les organisateurs de cette dernière exposition ont soigneusement organisé leur matériel pour établir le lien entre la Grèce antique et l'Allemagne nazie, montrant au public diverses reproductions de tasses et de vases grecs représentant des athlètes lançant le disque, chaque disque clairement estampillé avec la croix gammée. Preuve visible, tangible dans son symbolisme, des origines indo-germaniques des Grecs, dont l'usage de la croix gammée en faisait les précurseurs naturels du mouvement nazi, tout comme Theobald Bieder l'avait démontré dans un court essai de 1933 sur le hakenkreuz26. ou comme Alfred Rosenberg l'avait affirmé dans *Le mythe du XXe siècle.* Ces reproductions occupent une place de choix dans le catalogue de l'exposition, ainsi que dans les illustrations accompagnant un volume intitulé *Sport und Staat* publié à l'approche des jeux en 1935.

La relation helléno-germanique a été clairement médiatisée et célébrée à travers un certain nombre de canaux différents : expositions d'art ; le hors-affiche commerciale annonçant les jeux, qui représentait un athlète grec couronné de lauriers surplombant une image de la porte de Brandebourg ; et l'architecture néo-dorique de l'Olympiastadion de Berlin, conçu par Werner Marsch.

La dénomination du stade fit d'ailleurs l'objet de quelques débats chez les nazis, comme l'avaient été les principes mêmes des jeux eux -mêmes27. querelles sur les sciences humaines pour l'honneur allemand et l'identité nationale. Les débats qui ont fait rage entre les classiques et les germanistes après 1933 - une lutte de pouvoir à peine voilée qui a touché à l'identité d'une nation et à l'image de soi culturelle -

reflète à bien des égards la querelle des Anciens et des Modernes en

France du XVIIe siècle. Celle-ci débute par une dispute sur une inscription : faut-il étiqueter les tableaux de la Galerie des Glaces de Versailles en latin ou en français ? Les Anciens soulignaient que la dignité sacrée du roi et de son palais exigeait la noblesse formelle du latin ; les Modernes ont cherché à consacrer l'usage de la langue française.

En 1936, le Troisième Reich avait sa propre querelle à propos d'une inscription. Comment baptiser le stade olympique de Berlin, construit spécialement pour les jeux de 1936 : d'un nom grec ou allemand ? Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur du Reich et, à ce titre, membre du comité d'organisation, rédige une déclaration « concernant l'introduction d'un nom allemand pour le stade et le forum sportif » : « Cette nouvelle installation a été construite comme une arène pour le compétiteurs d'élite de tous. De plus, le stade et le forum sportif seront des sites où de jeunes garçons et filles allemands apprendront à devenir des hommes et des femmes vigoureux. Je considère qu'il est plus digne de ce grand devoir patriotique de doter ces installations d'exercice et de compétition de noms allemands plutôt que de noms latins ou grecs .

Il s'est heurté à l'opposition de Goebbels, plus favorable à un nom inspiré de l'Antiquité. Frick s'est alors tourné vers la Chancellerie pour demander la médiation du führer lui-même. Dans une lettre datée du 22 janvier 1936 et adressée à Hans Lammers, secrétaire d'État et chef de la Chancellerie du Reich, Frick expliqua ses différends avec le ministre de la propagande, qui avait proposé le nom à consonance grecque d'Olympia-Stadion, alors que le stade construit sur l'hippodrome de Grunewald pour les jeux d'été avortés de 1916 portait déjà le nom de Deutsche Kampfbahn. Frick a demandé une résolution urgente, car le nom du stade apparaîtrait sur les documents officiels et les billets et l'ouverture des jeux était dans moins de six mois.29

La réponse ne s'est pas fait attendre. La décision du führer est communiquée à Frick deux jours plus tard, dans une lettre datée du 24 janvier : « Le führer souhaite que le stade porte le nom d'Olympia-Stadion »30. optant apparemment pour ce qui sonnait le plus grec. Hitler, en amoureux de l'antiquité, s'est donc rangé du côté des Anciens contre les Modernes dans cette querelle des temps modernes. Les « Modernes » germanisants n'abandonnèrent cependant pas complètement le combat : *Das Schwarze Korps* le désignerait par l'expression « Kampfbahn des Reichssport feldes » (Arène de combat du forum sportif du Reich31), une circonlocution tordue mais à consonance martiale qui permettait d'identifier le stade sans recourir à son nom à consonance grecque.

jeux en habit gréco-romain : le grand spectacle de la parenté helléno-germanique

Hitler souhaitait essentiellement que les jeux puissent avoir lieu en tenue gréco-romaine. Le néoclassicisme était le style architectural préféré, et le stade était flanqué d'un *Freilichtbühne de style grec,* ou "amphithéâtre en plein air", décrit par le *Völkischer Beobachter* comme un "théâtre antique"[32] conçu pour accueillir le théâtre musical en plein air, le plus récent et le plus récent. exemple le plus prestigieux du programme national de création de *Thingstätten*[33] *.* C'est ici, à la Dietrich-Eckart-Bühne, que fut formé, du 9 au 16 août 1936, l' *Héraclès* de Haendel : un opéra inspiré des Grecs, écrit par un compositeur allemand, sur un héros célébré pour ses prouesses physiques, celui qui pourrait aussi être vu comme l'incarnation du lien entre le Septentrion indo-germanique et la Méditerranée nor Hercule était, selon l' *Olympia-Zeitung,* le « héros le plus impressionnant physiquement de l'Antiquité »[34] - que Tacite avait déjà associé à sa Germanie[35], non seulement comme un héros de type nordique mais aussi comme celui qui « a introduit les jeux par rapportant la couronne de lauriers des rives du Danube, si bien que, déjà à l'époque, les fêtes olympiques étaient liées aux terres nordiques. »[36] Le journaliste décrit alors l'ambiance « fantastique » du spectacle : « Nous sommes transportés à l'antiquité grecque. Nous regardons au-delà des musiciens, et leur musique semble sortir de nulle part. Ce ne sont pas des acteurs de scène mais Héraclès lui-même , dont nous partageons le destin avec empathie . le critique du *Völkischer Beobachter* vantait la « superbe déesse grecque »[38] Athéna[39].

Comme le relais de la torche, la mise en scène de l' *Héraclès* de Haendel constituait une de ces cérémonies tenues pendant toute la durée des jeux qui tentaient de représenter visuellement le lien entre l'Allemagne contemporaine et la Grèce antique. Un autre bel exemple d'une telle cérémonie a été la réception donnée par Hermann Göring aux différentes délégations nationales au pied de l'autel de Pergame à l'Altes Museum de Berlin, réception qui a fait l'objet d'une large couverture dans le Völkischer *Beobachter,* y compris une ample mise en page photographique[40] : des marches vers l'autel remplies de jeunes filles en tenues à l'antique et de jeunes garçons habillés en archers, avec ce sens consommé du kitsch costumé qui caractérise de tels spectacles, comme l'allumage et le départ de la flamme des ruines d'Olympie. L' *Olympia-Zeitung* a concentré sa couverture - complétée par un essai photographique - sur les trei

vêtus de robes antiques qui accompagnaient le porteur de la flamme sous le soleil grec.41

Lors de la réception à l'Autel de Pergame, Bernhard Rust a prononcé un discours célébrant le caractère sacré de l'Olympiade de Berlin, comme une sorte de rite funéraire et d'hommage à l'exemple des premiers jeux grecs. "Les Jeux Olympiques modernes ont retrouvé leurs racines les plus profondes", a-t-il proclamé, car ils constituaient une forme de culte des morts de la Grande Guerre, lorsque "la vie est passée dans un monde nouveau, celui du mythe, qui commence maintenant à pénétrer et à féconder nos propres pensées, tout comme les Grecs, à l'apogée de leur civilisation, vivaient dans l'esprit du mythe.

En plus des grandes réceptions officielles et des expositions d'art entourant les jeux, il y avait de nombreuses petites manifestations qui avaient ponctuellement ressuscité des visiteurs de style que le Troisième Reich symbolisait la Grèce antique à travers les jeux - comme l'exposition temporaire de deux groupes de nus antiques par le sculpteur Eberhard Encke sur la Pariser Platz devant la porte de Brandebourg, largement médiatisé par le *Völkischer Beobachter.43*

Le mécanisme ultime pour représenter la parenté sacrée helléno-germanique était bien sûr le cinéma. Film *Olympia* de Leni Riefenstahl a utilisé ses séquences d'ouverture pour célébrer les corps des athlètes allemands les résurrections de la glorieuse forme classique. Après avoir acquis l'autorité exécutive sur l'organisation des jeux, le ministère des Lumières et de la Propagande décide de produire deux films, l'un sur les Jeux d'hiver de Garmisch-Partenkirchen, intitulé *La jeunesse du monde,* et l'autre sur les Jeux d'été . , qui se tiendra à Berlin. La première est confiée à Hans Heidemann, *Reichsfi lmdrammaturg* et vice-président de la Reichsfi lmkammer. Le second a été attribué à une autre figure éminente du cinéma allemand contemporain, Riefenstahl, qui était très admirée par Hitler pour ses films de montagne *(Bergfi lme)* des années 1920 et son chef-d'œuvre de 1932 *Das blaue Licht (La lumière bleue),* qui a ensuite valu l'occasion de produire les trois *films sparteitags du Reich* entre 1933 et 193544. Doté d'un budget considérable et de quelque quatre cents kilomètres de film, *Olympia — composé* en deux parties et sorti le jour de l'anniversaire du führer (20 avril 1938) — a remporté la plus haute distinction cinématographique disponible dans le Troisième Reich, le Nationaler Filmpreis.

Les premières scènes d' *Olympia* en disent long. Au milieu des ruines d'Olympie, la caméra filme des statues d'athlètes grecs qui prennent vie et se mettent en mouvement, une à une, traçant un chemin vers Berlin via le relais de la torche qui amène la flamme olympique dans la capitale du Reich.

Le prologue de Riefenstahl était une allégorie claire de la relation des nazis avec l'histoire grecque ; comme le nazisme, la caméra du cinéaste a insufflé la vie à la pierre même qui, pendant des siècles, a incarné l'idéal de la beauté nordique, comme le *Discobole* de Myron. « Dans le prologue », remarqua Riefenstahl elle-même plus tard, « l'idéal des détails de la forme classique [de sa base] dans la réalisation vivante de l'athlète d'aujourd'hui. »45

La pose du lanceur de disque, capturée dans la pierre dans un moment d'intense concentration, se fond dans le mouvement de l'athlète vivant lançant son disque : marbre grec transformé en chair allemande dans une célébration de la continuité nordique. Pour filmer cette scène célèbre, Riefenstahl a fait appel au célèbre décathlonien allemand Erwin Huber, dont la forme nue, bronzée et bien tonique semblait refuser de montrer tout signe de fatigue ou de transpiration - et ainsi trahie dans l'indication d'une simple humanité mortelle. Rigoureusement sculpté et presque comme une statue elle-même, le corps de Huber a été filmé d'en bas, dans la pose du lanceur de disque ; tout comme l'œuvre de Myron était le modèle de l'athlète contemporain, l'athlète lui-même était offert comme modèle à la contemplation et à l'imitation du spectateur.

Dans son décor et sa mise en scène, l'ouverture du film de Riefenstahl a donc saisi le dialogue qui s'est déroulé à travers les siècles entre le corps de pierre grec ancien et le corps de chair allemand contemporain, mais elle a également engagé leur environnement. Les images de ruines antiques présageaient celles du stade olympique de Berlin, grandiose bâtiment néoclassique qui a accueilli la flamme olympique après son parcours à travers l'Europe du Sud au Nord. Le gigantesque édifice néo-dorique de la capitale allemande faisait écho aux ruines d'Olympie, son juste et digne successeur aux yeux des architectes nazis. Et c'est précisément pour relier les deux capitales de l'esprit olympique, la Grèce et l'Allemagne, que le ministre de la propagande avait imaginé le relais de la torche olympique.

le relais de la flamme olympique : relier

Bonjour et germanetum

Dans l'Antiquité, une flamme sacrée était allumée sur l'autel d'Hestia au Prytanée d'Olympie, qui a brûlé pendant toute la durée des Jeux panhelléniques.

Conformément aux vœux de Pierre de Coubertin, la première flamme de l'ère contemporaine est allumée à l'Olympisch Stadion d'Amsterdam pour les jeux de 1928, cérémonie qui se répète lors des jeux de Los Angeles en 1932. Mais l'idée de un relais amenant la torche olympique à la ville hôte était entièrement la création des organisateurs allemands

des jeux de Berlin, et surtout Carl Diem qui publia en 1937 un petit ouvrage46, expliquant comment il avait souhaité le relais et servir de trait d'union *(Verknüpung)* entre l'antiquité, Hellas et *Deutsch tum.* L'idée a suffisamment séduit Goebbels pour qu'il accepte cette symbolique concrète du lien physique direct unissant la Grèce antique et le nouveau Reich. En effet, par sa mise en scène des circonstances de la naissance des jeux et sa lourde charge symbolique, le relais de la flamme olympique a conquis le Comité International Olympique au point d'être conservé même après-guerre, restant à ce jour un objet de spectacle public. .

La proposition de Diem est acceptée par le CIO lors de sa réunion à Athènes le 18 mai 193447. L'un de ses membres, Jean Ketseas—un ami de Diem— propose alors d'allumer le flambeau de la même manière que les anciens, suivant le rituel décrit par Plutarque dans sa *Vie de Numa Pompilius.*

Ainsi, en tant que correspondant allemand de l' *Olympia-Zeiting* chantée, la flamme fut allumée à Olympie en 1936 « comme dans l'antiquité » : « Sur la terre sacrée du stade antique, la flamme olympique fut allumée. . . . A l'imitation de l'Antiquité, de la même manière que les anciens Grecs entretenaient leur feu sacré, selon la description de Plutarque, les Grecs d'aujourd'hui allumaient la flamme olympique . par la société d'optique allemande Zeiss ; la torche elle-même a également été conçue sur le modèle de l'ancien modèle. Walter Lemcke, le sculpteur, qui a également produit la cloche utilisée au stade olympique de Berlin, s'est inspiré des exemples fournis par Diem et Theodor Lewald (le président de longue date du Comité olympique allemand et le supérieur de Diem en tant que président de l'International Olympic Comité), des colonnes en forme de torche du musée d'Eleusis et un bas-relief attique du Palazzo Colonna à Rome. La preuve concernant la torche originale a été fournie par Alfred Schiff, directeur administratif de la Hochschule für Leibesübungen (Université d'éducation physique), qui a reçu pour l'exposition *Sport der Hellenen .* La fabrication actuelle de la torche, en acier inoxydable V2A Nirosta, a été confiée à la fi rme Krupp.

Le parcours du *Fackelstaff ellauf* a été planifié dans les moindres détails par le comité d'organisation allemand. Le responsable de la Sportabteilung, Werner Klingeberg, a lui-même fait le tour des sites dans une Daimler-Benz gracieusement mise à disposition par le constructeur automobile sous forme de parrainage.

L'allumage de la flamme à Olympie le 20 juillet 1936 réunit de nombreux journalistes, ainsi qu'une équipe de tournage pour Riefenstahl, qui décida de revenir après coup sur les lieux afin de reconstituer minutieusement

effacer tout élément gênant, comique ou anachronique qui pourrait troubler le classicisme autrement sacré du spectacle. La couverture médiatique est intense : le *Völkischer Beobachter* consacre une pleine page chaque jour du 22 au 24 juillet à des articles et des photographies de la flamme – son allumage, son départ et ses premiers kilomètres49 – et enchaîne avec des articles quotidiens sur les différentes étapes du relais.

La flamme olympique a voyagé pendant douze jours, parcouru 3 075 kilomètres (1 911 miles) et a été transportée par 3 400 courriers avant son arrivée à Berlin le 1er août 1936 pour la cérémonie d'ouverture des jeux, après avoir traversé la Bulgarie, l'Autriche et la Tchécoslovaquie avant entrant dans les frontières allemandes du soi-disant Altreich le 31 juillet - au village frontalier bien nommé de Hellendorf, un endroit choisi précisément pour sa suggestion de la parenté étroite entre Grecs et Allemands.

Le parcours de la flamme qui, allumée au milieu des ruines de la ville originelle des jeux, allait enflammer la vasque olympique de Berlin, rendait visible la lignée liant les Grecs de l'Antiquité aux Allemands contemporains, réaffirmant solennellement la continuité liant l'un à l'autre. l'autre, similaire dans l'esprit au Tages der deutschen Kunst dans les rues de Munich, qui comprenait des chars incarnant différentes époques de la culture teutonique à commencer par une statue de Pallas Athéna.

Le lien matériel créé par la route entre ces deux villes, Olympie et Berlin, symbolisait leur indissoluble lien de sang, un lien qui transcendait le temps et l'espace. Le parcours du relais positionne les Allemands contemporains comme les purs et dignes héritiers d'un sang et d'un esprit racial incarnés par les anciens Grecs d'une époque révolue, faisant de leur parenté une descendance directe : les Germains avaient fondé la Grèce, mais les Grecs anciens étaient aussi un peu comme les ancêtres des Allemands modernes, qui devaient les imiter pour retrouver leur harmonie et leur clarté d'esprit, ainsi que la perfection de leur corps, afin de représenter fidèlement l'esprit indo-germanique. Le chemin de la flamme était donc celui de l'ingénierie raciale sur les axes curvilignes du temps, une épreuve du *Geist* et du *Blut* raciaux qui reliaient les Grecs et les Allemands.

La symbolique de la flamme rappelle également la figure de Prométhée, métaphore de l'aryen dans *Mein Kampf,* ainsi que l'ancienne pratique d'entretenir un feu sacré. Dans l'Antiquité, la création d'une nouvelle colonie grecque nécessitait le transport d'une flamme du foyer public de l'ancienne ville à la nouvelle colonie. De même, le feu des Vestales avait été introduit dans le Latium par Enée qui, fait significatif, ne quitterait Troie qu'avec son père sur les épaules, une torche portant la flamme de la ville à la main. Le national-socialisme, à travers sa mise en scène élaborée de la

relais de la torche, répétait le rituel sacré de la *translatio igni,* symbole matériel concret de la *translatio imperii et studii* de la Grèce à son héritier indo-germanique légitime, l'Allemagne nazie.

la paideia dans les écoles allemandesÿ: la volle mensch

L'accueil des Jeux olympiques a ainsi servi la propagande à double titre : comme vitrine du régime devant les athlètes et les visiteurs du monde entier et comme plate-forme pour commémorer le lien qui existait entre la Grèce antique et l'Allemagne contemporaine.

Les Jeux olympiques étaient d'autant plus un «ÿdevoir nationalÿ» qu'ils visaient à insuffler le désir et la détermination nécessaires au sport et à l'exercice intense dans l'esprit et le corps du peuple allemand. Les organisateurs des jeux visaient à créer un mouvement pro-sportif plus durable, pas seulement la glorification éphémère d'une compétition sportive destinée à ne durer qu'un seul été. Comme l'affirme le manuel officiel des organisateurs, « [Notre] devoir n'est rien de moins important que d'encourager la pratique permanente et régulière de l'exercice physique parmi tout le peuple allemand. »50 Une proclamation conjointe de Goebbels, Frick et du *Reichssportführer* Hans von Tschammer und Osten a réitéré ce point : « Nous, les Allemands, nous nous sommes longtemps contentés de dominer le monde de l'esprit », devenant « une nation de poètes et de philosophes ». Mais les circonstances du monde réel étaient telles que « l'éducation du corps doit prendre place à côté de celle de l'esprit »51. Le pays des *Dichter und Denker* (poètes et penseurs), les athlètes mentaux suprêmes, doit nation d'athlètes physiques ainsi.

Les jeux étaient l'occasion idéale pour célébrer et promouvoir la vision nazie de la perfection humaine, le *volle Mensch,* ou "l'homme total", qui était supérieur à l'homme divisé ou fendu qui émergeait des systèmes d'éducation traditionnels, trop intellectuel et faible de corps. . L'idée de l'homme grec en tant qu'homme complet et complet était une obsession récurrente dans la littérature et les médias de l'époque. Le « devoir national » représenté par les jeux exigeait aussi que chacun accomplisse sa « tâche », s'exerce régulièrement et améliore ou perfectionne son corps en tant que membre du peuple allemand : « Le jeune Grec de la classe des hommes libres qui se rendit lui-même à Olympie était idéalement un sportif, un chanteur, un danseur, un guerrier et un fermier, tous réunis en un seul homme. Nous ressentons doublement le besoin d'un tel modèle, car le national-socialisme a éveillé en nous le désir de retrouver la totalité de la vie et de nous libérer de . . . vague intellectualisme. »52 Les Gre

née le désir profondément nordique de « trouver l'unité parfaite entre le corps et l'esprit »53 afin que « le corps soit le temple d'un esprit noble et volontaire »54, une idée qui « a longtemps dormi dans notre sang ». »55 avant d'être réveillé par le national-socialisme et réalisé par la pratique du sport.

Anti-chrétien convaincu, Alfred Rosenberg fustige dans une proclamation du 17 juillet 1936 les « vieilles théories qui ont tenté, au cours des siècles passés, d'extraire l'esprit et l'âme du corps » : *Seele, Geist* et *Körper* étaient un « sain ». trinité » qu'il fallait « prêcher »56 à nouveau contre la soi-disant Sainte Trinité, abstraite et fatale au corps. Dans le même numéro du *Völkischer Beobachter,* un autre article commente en détail le passage de *Mein Kampf* dans lequel Hitler « l'idéal grec de la beauté »57 : « En partant de la trinité harmonieuse entre corps, âme et esprit, le Grec créa l'idéal désirable de l'homme complet. La formation du corps et la noblesse de l'âme étaient sur un pied d'égalité en Grèce, et c'est la synthèse de ces trois facteurs éducatifs qui a produit la figure idéale du *kalos kai agathos* [beau et bon]. L'éducation grecque, comme la nouvelle pédagogie allemande, ne visait donc rien de moins qu'à élever une jeunesse « physiquement forte, intellectuellement vive et moralement saine »58.

La *volle Mensch* était universellement célébrée par les élites intellectuelles et les chefs de parti du Reich comme un symbole de leur rupture et de leur opposition au monachisme de tradition orientale ou hellénistique tardive et au christianisme du Moyen Âge. Au milieu de la frénésie médiatique autour des JO, le *Völkischer Beobachter* a repris ce thème, citant le ministre de l'éducation du Reich Bernhard Rust, qui, à l'ouverture du Congrès international des sports pour la jeunesse, a salué cet « homme harmonieux », cet « homme compris ». « dans son ensemble »59, dont l'image sublime avait été transmise par la sculpture grecque. De tels mots contenaient des échos de la célébration de l'homme total grec et de l'éducation grecque en tant que synthèse du *musisch* et du *gymnisch* par deux des esprits pédagogiques les plus éminents du Troisième Reich, Ernst Krieck et Alfred Bäumler.60

Cette célébration de la paideia grecque, qui éduqua l'homme dans toutes ses facultés spirituelles et physiques, trouva également une tribune bienvenue dans l'hebdomadaire SS *Das Schwarze Korps* dans un article de 1935 sur les Jeux olympiques de la Grèce antique : « Les Grecs de l'Antiquité entraînaient leur corps pour la beauté et mouvement de manière exemplaire, mais ils n'ont pas oublié d'approfondir l'éducation de leur esprit. *Mens sana in corpore sano,* selon les mots du poète Juvénal, était la clé de toute éducation dans l'Antiquité. . . [La]

double éducation [confiée à l'État à travers ses] gymnases publics . forme la plus vitale d' *agon,* ou "con test" : non pas l'athlétisme mais la guerre, le premier n'étant qu'un moyen d'entraînement pour le second. Même en Grèce, la pratique sportive indo-germanique visait à endurcir le corps pour le préparer au combat martial. Comme l'affirmait une publication de 1936 du comité organisateur allemand des Jeux Olympiques, citant Solon, l'exercice physique régulier assurait à la fois « la liberté de l'individu [et] l'autonomie et la prospérité de la patrie ».62

le corps racial glorieux, et son contraire

La célébration du corps grec n'était pas seulement l'affaire des Jeux olympiques. L'art préféré des nazis cherchait aussi à imiter ces fameuses lignes grecques. Les sculptures de Breker et de Joseph Thorak Ar représentent des athlètes masculins et des guerriers virils, vigoureux et nus, marchant dans les pas du canon grec, aiguisés cependant d'un soupçon d'agressivité belliqueuse du régime.

L'art nazi visait à dépeindre la norme physique normative, avec des traits pour la nouvelle race à rechercher. Ces traits n'étaient pas définis uniquement en termes positifs ; ils ont également été révélés en contraste délibéré avec un autre ensemble de caractéristiques physiques, celles des non-aryens. Lors de l'exposition *Le Juif éternel,* tenue à Paris en 1941, l'une des statues d'un athlète nu de Breker se tenait majestueusement au milieu de moulages et de photographies de corps juifs, presque comme une règle de mesure ou un repère esthétique et anthropométrique et en tout cas une démonstration visuellement saisissante. du net contraste entre la laideur juive et la beauté aryenne.63

Pour faire simple, l'archétype de l'aryen ne pouvait être envoyé sans son contraire, pour réaffirmer et souligner sa beauté. En l'absence de toute connaissance de l'ADN ou d'une compréhension approfondie des mécanismes de la génétique64, les scientifiques et les décideurs politiques du XIXe et du début du XXe siècle ont défini une race uniquement par des critères observables. La race était fondamentalement une question de sang - il devait être pur, bien sûr, et exempt de tout mélange - ou de la couleur de la peau et de la taille et de la forme du corps, qui était un témoin franc et crédible témoignant de sa pureté raciale ou de son adultération. Le crime de métissage se manifestait physiquement sur le corps, qui exprimait et fournissait la preuve de la vérité : un *Mis chling,* ou « métis », portait les stigmates de sa honte raciale *(Rassen schande)* et de sa dégénérescence *(Entartung* ou *Ausartung)* dans sa chair même.

Le contre-type de l'Aryen était, bien sûr, cet autre omniprésent aux yeux des nazis : le Juif. Le noir était trop éloigné. Il a contaminé et corrompu la France coloniale, déjà prise au piège du processus de « négrification »65 , ainsi que les États-Unis, mais il a épargné l'Allemagne. Hitler n'a fait que des références fugitives aux Noirs, bien que les nazis aient étouffé toute discussion sur la question des *Rheinlandbastarde,* les enfants illégitimes des fusiliers noirs français stationnés le long du Rhin pendant leur occupation de la Ruhr, juste pour être en sécurité. Le problème avec le Juif, le contre-type de l'Aryen, était que son altérité n'était pas nécessairement immédiatement apparente ; le corps juif n'a pas toujours montré les signes de sa différence. Le Juif allemand était souvent bien assimilé socialement et pouvait être indiscernable dans son habillement : il était invisible, indétectable. Les nazis entreprennent alors de le rendre plus visible, en offrant au peuple aryen un contre-type physique qui met en relief sa beauté et sa perfection.

Les nazis ont déterminé quelles caractéristiques anthropométriques différencieraient les Juifs des Aryens. L'anthropométrie nazie s'appuyait sur les stéréotypes éculés hérités de l'antisémitisme chrétien, tels que le nez faucon et crochu par opposition au type droit et grec66. Ces critères reposaient sur une tradition déjà longue de pensée anthropométrique qui remontait au XIXe siècle, 67 qui a été dépoussiéré et affiné par les médecins du SS Main Office for Race and Settlement (Rasse- und Siedlungshauptamt der SS, ou RUSHA), créé en 1931.68

Le scientifique racial Ludwig Schemann s'est émerveillé et s'est réjoui lorsqu'il a rencontré le moindre signe du phénotype nordique dans l'histoire du grec. . peut . sans rien voi[illegible]On sémitique, est justement devenu proverbial .

Les films de propagande raciste nazis, le plus notoirement *Der ewige Jude (Le Juif éternel) de Veit Harlan en 1940,* ne montraient pas des Juifs allemands mais plutôt ceux du ghetto de Varsovie, qui portaient des vêtements traditionnels et étaient déjà mis à rude épreuve par leurs dures conditions de vie quotidiennes. L'abus, la famine et la maladie avaient marqué et déformé leurs corps, les laissant une cible prête pour la révulsion du public. Leurs corps ravagés et affamés, leurs visages sales et mal rasés et leurs joues creuses - tout cela produisait une image vivante et exigeante de la dégénérescence corporelle que les Juifs étaient censés incarner et ne laissait pas entendre trop subtilement la menace qui attendait tout mélange avec leur fondamentalement sous-humain. course. Le film

comparant explicitement le Juif à un animal, s'ouvrant sur une scène révoltante grouillant de rats, assimilant visuellement les Juifs à ces créatures hideuses et les excluant ainsi des rangs de l'humanité, démontrant la nécessité d'un acte de désinfestation approfondi et rédempteur. Plus pervers et menaçant qu'un simple rat, le Juif était tout aussi fréquemment associé à la vermine, qu'un insecte ou une bactérie. Dans le film, la hideur juive est juxtaposée à la forme parfaite et harmonieuse de la statuaire grecque, qui apparaît au cours d'une séquence où le narrateur énumère la liste des trésors culturels menacés par la barbarie sémitique.

Contre tant de décadence et de perversion, d'empoisonnement du sang et de l'esprit, il était primordial de protéger les normes intransigeantes d'un art qui était la pure expression du génie nordique. Icônes oclastes et brûleurs de livres, les nazis ont déchaîné leur violence contre une culture qu'ils considéraient comme immorale et contagieuse, au nom d'une culture nordique supérieure dont le canon était construit sur un triptyque d'art grec, allemand médiéval et italien de la Renaissance. La séquence du film qui présentait « la conception nordique de la beauté » montrait une succession d'œuvres de Grecs, d'Allemands médiévaux et de maîtres de la Renaissance, le tout sur la *Toccata de Bach,* avant de présenter une série d'œuvres d'art dégénéré, sur un morceau de musique résolument oriental.

Ce choc de l'archétype et du contre-type avait déjà été mis en évidence lors des deux grandes expositions simultanées tenues à Munich en 1937. Le 18 juillet, la Haus der deutschen Kunst a tenu son inauguration, cinq ans après qu'Hitler eut posé la première pierre de cérémonie. en 1933. Le musée réunit toutes les créations du génie allemand contemporain sous un même toit, dans la Grosse deutsche Kunstausstellung (grande exposition d'art allemand), dont les œuvres furent choisies avec une sélectivité impitoyable par un jury présidé par Hitler lui-même. L'exposition, dominée par les sculptures de Thorak et Breker, était étroitement centrée sur la beauté du corps aryen. Dès le lendemain a eu lieu l'ouverture de l'exposition itinérante *Entartete Kunst,* ou « Art dégénéré ». Ici aussi l'accent est mis sur le corps : sur les cinquante-sept images reproduites dans le catalogue de l'exposition, cinquante-deux corps sont représentés, ceux de défigurés et de malades, déformés par l'angoisse, consumés par l'angoisse. La couverture, de manière significative, représentait une pièce d'Otto Freundlich intitulée *Der neue Men sch* (L'homme nouveau). Cette sculpture d'une tête hideuse et vérolée, aux lèvres saillantes et au nez aplati, les yeux exorbités de leurs orbites et le bossage frontal du front prononcé, rappelait l'art africain ou un retard mental apparenté à la trisomie 21. Le message était clair : l'homme nouveau représenté dans l'art dégénéré était à l'oppo

l'athlète puissant et rayonnant célébré par le nazisme. L'art dégénéré, considéré comme une forme de *Kulturbolschewismus* (bolchevisme culturel), a été interprété comme un symptôme de maladie mentale due au métissage. Le catalogue juxtapose allègrement des œuvres d'art et les dessins des hommes cadrent mal70, invitant le lecteur à confronter l'art formel aux gribouillages des fous. Deux œuvres d'Oskar Kokoschka côtoient un croquis d'un patient hospitalisé en psychiatrie : « Lequel de ces trois dessins est l'œuvre d'un amateur dans un établissement psychiatrique ? non.
C'est le premier, en haut à droite ! »71 L'apparence physique, la substance morale et la capacité mentale étaient toutes liées. Pour les nazis, les œuvres d'art laides ou dégoûtantes ne pouvaient être produites que par des esprits et des corps malades ; comme leurs œuvres, les artistes eux-mêmes présentaient un risque de contamination. A l'inverse, la création et l'exposition de belles œuvres, produit de belles âmes, contribuaient à la santé d'une race parfaite par l'inspiration et l'imitation, donnant à l'image un aspect performatif proche de la magie.

Pour les nazis, l'art était un instrument pour recréer la perfection passée de la race, ou du moins pour construire un idéal racial, en essayant de transmettre la perfection morale et esthétique inhérente à la pierre grecque.

la résurrection de l'ancien canon

Dans son discours à Munich pour l'ouverture de la Haus der deutschen Kunst en juillet 1937, Hitler a félicité ses sujets pour avoir amélioré leur race, comme en témoignent les corps du peuple allemand lui-même, qui, à ses yeux, se rapprochait désormais de l'ancien paradigme :

> Le nouvel âge d'aujourd'hui est à l'œuvre sur un nouveau type d'homme. Des efforts considérables sont déployés dans d'innombrables secteurs de la vie pour élever le peuple de la nation, pour faire de notre peuple des hommes meilleurs, plus forts et plus beaux, de nos jeunes et de nos garçons, de nos femmes et de nos filles. . . . L'homme n'a jamais été plus semblable en apparence et en sensibilité aux hommes de l'Antiquité qu'il ne l'est aujourd'hui.72

Le monde entier avait pu voir et apprécier ces corps lors des Jeux olympiques de Berlin, organisés l'année précédente. Comme un spectacle théâtral de la beauté nordique, les jeux avaient été pour le régime une vitrine internationale, un défilé des meilleurs de la race allemande, l'annonce de la glorieuse perfection corporelle d'un nouveau type d'homme : il leur permettait d'exhiber ce homme nouveau dans sa forme la plus pure, forgé par les politiques eugénistes et le strict sélectionnisme de l' État *völkisch* .

L'eugénisme sanctionné par l'État visait la résurrection palingénétique d'un canon racial. L'Antiquité a joué un rôle fondamental, puisque c'est dans la statuaire grecque que s'est conservée l'image de l'étendard. Hit read répéta cette idée à Munich un an plus tard, lors d'un discours prononcé en 1938 lors de la réception du *Lancellotti Discobole73,* acquis par les musées de la ville pour la somme de cinq millions de reichsmarks sur ordre exprès d'Hitler et avec l'assentiment méfiant de Mussolini, l'italien état étant le propriétaire. Dans son discours, le führer a exhorté son peuple à imiter ce qu'il considérait comme le porte-drapeau esthétique de la race nordique : « Et puissiez-vous tous prendre cela à cœur comme norme pour les tâches et les réalisations de notre temps. Puissiez-vous tous aspirer à la beauté et à la perfection afin de pouvoir également résister à l'épreuve du temps avant le *Volk*

et [avant] les âges. »74 Il importait donc aussi d'incarner l'archétype physique nordique pour la postérité ; les Allemands du Troisième Reich vivraient pour l'éternité tout comme les Grecs, qui leur avaient légué une vision de la perfection. La couverture médiatique de l'événement, centrée sur l'arrivée de la statue et le discours d'Hitler, s'est concentrée à plusieurs reprises sur les traits canoniques représentés par le *Discobole ;* les actualités du 20 juillet 1938 consacrent une longue séquence à la beauté physique de l'œuvre avant d'aborder la pratique contemporaine du sport à travers un reportage sur les *Reichswettkämpfe* (concours d'aptitude physique) de la SA75.

L'eugénisme nazi ne s'est pas limité à l'exclusion ou à l'appropriation. Il a également cherché à former le corps pour la performance de la beauté. Ici aussi la notion grecque de perfection esthétique était l'idéal. Dans le discours susmentionné, Hitler invitait le public non seulement à imiter la beauté incarnée par le *Discobole* de Myron mais à la surpasser. En 1937, Hitler avait été heureux de constater que les Allemands contemporains se rapprochaient de l'idéal grec ; en 1938, cela ne suffisait plus : « Qu'aucun de vous qui visite cette maison ne manque d'aller à la galerie des sculptures. Puissiez-vous tous réaliser alors combien l'homme était déjà glorieux à cette époque dans sa beauté corporelle, et que l'on ne peut parler de progrès que si l'on a atteint une telle perfection ou si l'on parvient à dépasser ce niveau. »76 C'était un objectif ambitieux, mais Hitler était convaincu que la politique des nazis visant à promouvoir le sport et l'hygiène raciale leur permettrait d'atteindre leur objectif en un siècle. Après avoir jeté un coup d'œil sur une photographie d'une « belle nageuse », se souvient Albert Speer, Hitler a dit un jour : « Quels corps splendides vous pouvez voir aujourd'hui. Ce n'est qu'au cours de notre siècle que les jeunes se sont à nouveau approchés des idéaux hellénistiques par le sport.

Comment le corps a été négligé au cours des siècles précédents. A cet égard, notre époque diffère de toutes les époques culturelles antérieures depuis l' Antiquité77. »

égale, encore moins surpasse, l'idée de la beauté grecque ? Il leur faudrait sculpter la matière vivante pour faire ressortir les traits d'un corps « d'inspiration grecque », « l'idéal type grec » pris « pour illustrer un esprit sain dans un corps sain78 ». Les nazis devraient devenir des artistes . , pour modeler la chair comme les sculpteurs grecs avaient jadis taillé des formes si élégantes dans des blocs de marbre muets.

Dans l'État racial nazi, chaque individu était investi de la responsabilité de donner à son propre corps la forme la plus belle et la plus vigoureuse possible. Cette responsabilité transcendait le simple bien-être individuel ou la beauté esthétique. Le corps, après tout, n'appartenait pas seulement à l'individu, mais au peuple et à la race – ou, comme le disait sinistrement un slogan nazi, au führer. Le fait de perfectionner physiquement son corps a des répercussions sur la race dans son ensemble79.

Ce travail de perfection esthétique devait être mené sous la direction et sous la coupe d'Hitler, le sculpteur en chef. La métaphore du führer-sculpteur, du führer-artiste, était courante sous le Troisième Reich, comme en témoigne une célèbre caricature parue en 1933 dans l'hebdomadaire satirique *Kladderadatsch80* représentant Hitler malaxant de la chair humaine pour transformer une œuvre d'art dégénéré. art dans la statue d'un guerrier à la Breker. Avec une grande détermination, animés par leur désir de changer le cours de l'histoire, les nazis adoptent pleinement la pose du démiurge et du créateur. Comme l'a dit Joseph Goebbels : « Pour nous, les masses ne sont qu'un matériau informe. Ce n'est que sous la main d'un artiste qu'un peuple peut être façonné à partir des masses, et une nation à partir du peuple . à la politique allemande moderne, nous nous sentons comme des artistes chargés de la haute responsabilité de former à partir des masses brutes une image pleine et solide du peuple . un œil fixé sur le paradigme fourni par les anciens ; ils voulaient le couper, le tailler, le ciseler et le polir selon des lignes antiques.

La beauté classique représentait le standard de la perfection raciale, l'apothéose de la noblesse et de la beauté du corps nordique. Tous les SS ont reçu une sorte de manuel idéologique pour leur apprendre à évaluer la nordicité du corps contemporain en la comparant aux représentations de la forme grecque ou romaine. Comme nous l'avons déjà vu83
une paire d'illustrations côte à côte montrait le portrait d'un jeune fonctionnaire SS à côté du buste d'un profil romain, l'homme nordique contemporain montré pour mettre en évidence les traits indo-germaniques du Romain.84

Le même livret montrait les diff érents entre le type nordique et son contretype sémitique en mettant en contraste les clichés d'identité de deux Juifs - aux yeux sauvages, délibérément crasseux et mal rasés, tous deux accusés de *Rassenschande,* ou "crimes sexuels contre la race", en violation de la loi. les Lois de Nuremberg, qui interdisaient aux Juifs toute relation sexuelle avec les Aryens – avec une statue antique montrant le visage et le corps d'un jeune garçon grec apollinien.85 La juxtaposition de ces deux types sinistres au calme serein de l'éphèbe grec dans la « posture de prière nordique »86 et la simple implication d'une quelconque activité sexuelle par les premiers contaminant les seconds suffisent à provoquer le dégoût du lecteur.

de l'agon grec au sport allemand

L'outil principal pour façonner le corps était le sport, les formes d'effort physique et de compétition héritées de la Grèce, de sa palestre et des premiers Jeux olympiques. Ce sont les Jeux olympiques, après tout, qui ont démontré la grandeur du corps allemand rajeuni devant le monde entier : « Des millions de jeunes renforcent leur corps en participant à des sports de compétition, des compétitions et des tournois et, de plus en plus, mettent ces des corps exposés dans une forme et une constitution qui n'ont pas été vues, et encore moins imaginées, depuis peut-être mille ans. Il y a un nouveau type d'homme émergent absolument époustouflant. . . .
Ce nouveau type d'homme qui, dans toute sa force humaine brillante et glorieuse, a fait ses débuts spectaculaires aux Jeux Olympiques l'année dernière.

Dans *Mein Kampf,* Hitler avait déclaré sans équivoque que les écoles de l'État racial devaient produire des corps athlétiques esthétiquement beaux mais résistants. Hitler a fustigé les méthodes d'enseignement traditionnelles, qui se concentraient excessivement sur l'apprentissage intellectuel, une pédagogie qui se concentrait sur l'esprit sans prêter attention au corps. Les écoles allemandes avaient oublié le paradigme grec tout en prenant le nom de *gymnase* et en prétendant ainsi perpétuer leur lignée prestigieuse. Les Grecs développaient l'esprit et le corps en harmonie, tandis que les *Gymnasien* formaient des savants difformes, cultivaient des cerveaux dans des corps physiquement faibles : « L'institution qu'on appelle aujourd'hui *Gymnase* est une parodie du modèle grec. Dans notre système éducatif, on a complètement oublié qu'à la longue un esprit sain ne peut habiter que dans un corps sain. l'esprit. Un esprit hypertrophié dans un corps malade n'était rien d'autre qu'un symptôme de dégénérescence : « Car pris dans la masse, un être sain,

l'esprit énergique ne se trouvera que dans un corps sain et énergique. Le fait que les génies soient parfois physiquement peu en forme, voire même malades, n'est pas un argument contre cela. Ici, il s'agit d'exceptions qui, comme partout, ne font que confirmer la règle . . . l'élevage de corps absolument sains. L'entraînement des facultés mentales n'est que secondaire90. » Hitler recommandait de consacrer quotidiennement au moins deux heures au sport91 . anesthésié l'esprit d'action décisive, plongeant l'individu dans la passivité de l'aboulie contemplative et l'apathie de la fatigue intellectuelle.

La défense du sport était le refrain d'un hymne à la gloire du corps physique, que les nazis affirmaient avoir déterré après deux millénaires de négligence judéo-chrétienne. L'attention portée au corps et la dignité attachée à la forme nue constituaient également un soutien à la thèse entre la parenté nordique des Grecs et des Allemands : leur affinité commune pour la nature, l'absence de honte ou de dégoût pour le corps, leur pratique du nudisme.

La réforme *Lebens* de la fin du XIXe siècle avait glorifié cette liberté du corps, cette proximité avec la nature, une vie saine et un exercice physique régulier afin de rompre avec une civilisation urbaine et industrielle jugée spirituellement malsaine et physiquement déformante92 . Officier de la Reichswehr nommé Hans Surén est devenu un infatigable et éloquent promoteur du sport nu, une combinaison de FKK traditionnel *(Freikörperkultur,* « culture du corps libre », ou nudisme) et de la gymnastique et de l'éducation physique de sa propre formation militaire, dans l'esprit d'autoréforme et de lyrisme bulique qui caractérisent les *Wandervögel.* Il était aussi un auteur à succès : son œuvre la plus célèbre, *Mensch und Sonne (Man and Sunlight)93,* vendu à 175 000 exemplaires entre la parution de la première édition en 1924 et la parution d'une édition révisée avec une nouvelle préface à temps pour les jeux de 1936. Le livre développe l'idée que l'homme nordique est un « solaire » qui vivait en étroite proximité et en parfaite harmonie avec la nature, pour qui la nudité - littéralement renversant les barrières artificielles de l'habillement et de la morale judéo-chrétienne - était la porte d'entrée pour rejoindre la *magna mater alma* (Grande Mère) de toute existence. Surén définissait la race nordique non seulement par son phénotype physique mais aussi (ici à la suite de Ludwig Clauss, l'inventeur de la psychologie raciale) par sa psyché et son esprit collectifs, qui faisaient de chacun de ses membres une forme d'aryen-olympien. Cet esprit était composé de « soleil

la nature et la nudité »94, synthèse du sport et du nudisme, l'exposition permanente au soleil et à l'air qui caractérisait auparavant les anciens Grecs, « nos ancêtres »95 . de la course nordique à la nature et au soleil : « Les amis ! Rappelez-vous l'âge glorieux des anciens Allemands et Grecs ! La peau brunie était la première exigence pour être un homme; la peau blanche était considérée comme féminine96. »

Pour redonner l'ardeur au combat à ses hommes sur le point de succomber à l'assaut des Perses, rappelle Surén, Léonidas leur montra les corps nus de prisonniers persans, « dont la peau blanche avait un tel effet sur les Grecs qu'ils se moquaient de ces effets ». éminent les hommes et retournent au combat, pleins de courage, contre un ennemi numériquement supérieur, qu'ils mettent bientôt en déroute . Les vrais hommes s'exposaient au soleil et au vent à la fois à la guerre et au travail, dédaignant la corpulence d'albâtre des Perses. Étant donné que «ÿces vénéraient le soleil par-dessus toutÿ», et que les «ÿpropriétés curatives du soleil étaient bien connues des peuples de l'Antiquité (Égyptiens, Grecs et Romains)ÿ», les Grecs vivaient en grande partie dans l'antiquité la plus simple, la plus naturelle. manière urale possible, sans le moindre sentiment de honte. Les anciens Grecs et Allemands « n'ont jamais été prudes. La forme nue leur était naturelle, sacrée et belle, une vraie joie . Surén a cité un long passage de Plutarque décrivant comment, à Sparte, de jeunes garçons et filles se mêlaient lors de cérémonies civiques et participaient également à des compétitions sportives nues, dans un respect et une appréciation mutuels. Il s'agissait alors simplement de choisir une belle compagne avec qui procréer, reproduisant ces beaux corps qui composaient une race pure et vigoureuse.100

La condamnation de la nudité arriva avec l'irruption en Grèce d'une nouvelle doctrine hostile au corps et à toutes les choses terrestres, orientée vers la chimère d'un hypothétique au-delà et vers l'abnégation de la vie sur terre. Le christianisme asiatique et sémitique avait détourné l'homme nordique de son propre corps et de sa communion avec les éléments101.

Cette condamnation du christianisme et son mépris du corps et du monde étaient populaires chez les nazis, qui l'attribuaient en partie à Nietzsche. Pour désarmer les barbares du Nord, les Sémites n'avaient rien trouvé de plus efficace que le dogme du péché originel et la stigmatisation de tout ce qui touche au corps, au puissant, au beau.

corps qui fondait la fierté et l'identité de la bête blonde germanique. Comme l'écrit Richard Walther Darré, rappelant avec nostalgie l'exemple de la nudité spartiate : « La race nordique a toujours trouvé étrangère toute négation du corps. Ce n'est que lorsque l'ombre immense d'un ascétisme hostile à la beauté s'éleva en Orient qu'elle provoqua l'éclipse de la culture dans l'Antiquité . être châtié par l'ascèse et la mortification corporelle.

L'hebdomadaire SS *Das Schwarze Korps* énumère ses doléances dans deux articles consacrés à la question de la nudité dans l'art et à la pratique du nudisme :103 « Il fut un temps où l'opposition entre le corps et l'âme constituait la pierre angulaire de la philosophie. Le christianisme dogmatique du Moyen Âge a utilisé l'idée orientale du péché originel dans sa lutte contre une élite nordique pleine d'énergie et de joie de vivre. . . . Finalement, la conception nordique a été balayée par cet univers sombre et médiéval de culpabilité et de péché. Nous savons, comme le savaient alors ces braves hommes nordiques, les Grecs et les Romains, qu'une âme saine ne peut être à l'aise que dans un corps sain. Contrairement à la haine de soi obligatoire de l'ère chrétienne médiévale, les Grecs et les Romains jouissaient d'une santé physique et mentale complète, grâce à leurs racines nordiques. Il était donc essentiel de réparer les liens avec le passé rompus par le christianisme, élément non germanique et fondamentalement sémitique. Il fallait retrouver cette joie corporelle simple et immédiate qui avait été si chère aux Grecs et qui avait été niée, rejetée et condamnée par une ascèse morbide orientalo-sémitique : « A leur époque, le peuple nordique parmi les Grecs avait déjà identifié les seules règles valables pour la représentation du corps de notre race. Depuis l'époque de la Renaissance, où le sens de la vie nordique s'est élevé contre l'obscurantisme monastique, les figures des arts plastiques classiques se sont imposées au monde entier comme les expressions les plus parfaites de notre conception de la beauté.

Surén a décrit avec orgueil comment les Grecs avaient inauguré la pratique du sport olympique nu lors de la huitième Olympiade. Le passage, hypotypose de lyrisme exalté et d'homophilie à peine voilée105, mérite d'être longuement cité : « Les Grecs sont arrivés de partout. Leurs toges souples coulaient gracieusement sur leurs épaules, ne couvrant qu'une partie de leur corps. Leurs bras nus, dorés par le soleil, étaient bien formés, comme l'étaient ceux des hommes sages qui convergeaient vers le stade, plongés dans une conversation sérieuse. Les corps fiers de ces jeunes hommes, nus pour la plupart, et bronzés, donnaient une image heureuse. Les yeux des garçons pétillaient de fierté et de la conscience de leur force grandissante. »106 Tradition

a estimé que c'était au cours de ces jeux que le courrier Orsip pus de Megara s'était débarrassé de son pagne midrace, commençant la pratique de la nudité sportive. Les scènes de ce type abondent dans le livre de Surén, lui permettant d'affirmer qu'« en Grèce on comprenait comment la culture du corps était liée à la vie, et à la mort, à la prospérité d'un peuple » :107

« La nudité et la gymnastique ont été pendant des siècles au cœur de la force et de la santé du peuple grec. C'est à poil que, chaque jour, les Hellènes s'entraînaient dans leurs gymnases et leurs palaestrae. »108

Pour la santé de l'Allemagne et de la race nordique, dont le peuple allemand était le seul, le dernier véritable représentant, il était indispensable de retrouver « l'esprit vital de la Grèce », qui « est fondamentalement un esprit germanique. Les deux découlent de la même source aryenne. Sur un point, Surén s'est permis d'être plus catholique que le pape, en protestant contre l'utilisation du terme *Olympiques* pour les jeux organisés à Berlin en 1936. Si, par essence, « le véritable esprit olympique est un esprit aryen »109 - l' argument comme le dit le sous-titre de son livre – alors « l'esprit olympique international est une contradiction dans les termes, puisque l'esprit olympique ne peut être qu'aryen » et seule la « race nordique »110 incarne cet esprit. Du coup, « il serait préférable d'appeler ces compétitions internationales non pas des Jeux Olympiques mais des Jeux Sportifs Mondiaux, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit. Les Jeux Olympiques devraient être réservés aux personnes dont le sang est majoritairement nordique. »111 L' hospitalité olympique n'était pas à la hauteur de l'hostilité, l'internationalisme de Coubertin à l'exclusivité raciale.

Le moment était venu de retrouver l'esprit aryen-olympique, puisque les conditions politiques étaient, avec la prise du pouvoir par les nazis, désormais favorables. La renaissance de l'Allemagne exigeait une renaissance du corps nordique, longtemps couché dans le froid repos du marbre antique. Surén a pris le paradigme grec, qui incarnait la profondeur du corps et de l'esprit de la race, et l'a déclaré l'idéal pour le futur peuple allemand : « Notre époque est aujourd'hui mûre pour une renaissance du *Germanentum* et *Hellenentum,* par la pratique de l'exercice physique, [puisque l'Allemagne ressentait une] profonde nostalgie de l'ennoblissement germano-hellénique de notre corps corporel. »112

du sport à la guerre

Le sport peut parfois se transformer en guerre, l'esthétique en stratégique, le beau en belliqueux. Le sport visait certainement en partie à cultiver la santé et la beauté. Il remplissait ainsi une fonction vitale à la fois pour l'individu et pour la race. Mais il a aussi servi le peuple et l'État. pour

la guerre était le but ultime de l'exercice physique. Ici aussi, pour Surén, le modèle grec d'éducation physique financé par l'État a servi de point de référence : « Après la prise du pouvoir par le national-socialisme, nous vivons dans une ère d'action. L'action exige que chaque national-socialiste travaille son corps selon les préceptes de l'esprit aryen-olympique.
Le grand législateur Solon éleva l'enseignement de la gymnastique au rang d'enseignement public. La gymnastique est devenue le devoir du citoyen, aujourd'hui, elle doit devenir le devoir du peuple. C'est sur la gymnastique que se construit la performance, non seulement celle de l'athlète mais aussi celle du soldat. »113
Seul ce type d'éducation physique imposée par l'État inciterait le corps de la race à se fortifier et à se préparer à la guerre : « Vous serez des héros, tout comme l'ont été vos ancêtres114 », proclamait l'officier sportif qui voulait voir les Allemands deviennent des figures athlétiques, esthétiques et héroïques "dans le moule de nos ancêtres de Grèce et d'Allemagne."115

Göring utilise des termes similaires dans la préface d'un livre sur les Jeux olympiques de 1936 : « L'homme national-socialiste ne peut exister que lorsque l'éducation de l'esprit est liée à l'endurcissement du corps, qui doit ressembler à l'acier. . . . Que ce livre harangue la jeunesse allemande et lui fasse voir qu'une volonté de fer, une ambition désintéressée et un esprit de groupe sont les garants de la victoire honorable que nous lui souhaitons. »116
Le sport était devenu un impératif individuel et politique. Il a produit des corps sains qui seraient mis à profit pour la communauté : dans la main-d'œuvre en temps de paix et dans l'armée en temps de guerre. Il importait donc de durcir le corps, de le durcir, de lui donner la force et la dureté de l'acier, l'étoffe des machines, des machines de guerre. « Après sa journée de travail », avait écrit Hitler, un garçon « devrait endurcir et durcir son jeune corps . Le sport qu'Hitler privilégiait par-dessus tout en dehors de la gymnastique était la boxe, dont l'endurance, la rapidité et l'agressivité, sport de combat qui pouvait être une introduction à l'affrontement de la guerre , la pratique du sport, était en fin de compte celle d'un guerrier, ciselé, dur et froid, sculpté non pas pour le plaisir de la contemplation esthétique mais pour l'inévitable guerre à l'horizon.

Le modèle du corps aryen était la forme agressive du guerrier imposant et menaçant, dont Breker s'était fait une spécialité, dont les meilleurs exemples sont sans doute les deux nus représentant le parti *(Die Partei),* brandissant une flamme, et l'armée *(Die Wehrmacht),*

reconnaissable à son épée, qui accueillit les visiteurs à la Chancellerie du Reich à Berlin après 1937. Outre ces deux sculptures, Breker avait esquissé plusieurs modèles en bas-relief destinés à orner les bureaux publics de l'axe monumental nord-sud qui constituerait l'épine dorsale de la future capitale prévue du Reich, Germania.

Breker a conçu une série de guerriers nus, chacun avec une musculature proéminente et bien définie, tous basés sur le thème antique. Ces nus étaient destinés à être très médiatisés, capturant des moments archétypaux de camaraderie, de surveillance, de départ pour le front et d'action militaire. Elles fonctionneraient comme des allégories de la vertu militaire masculine pour les citoyens de la nouvelle Allemagne, vertus coulées dans le marbre et donc éternelles, puisant dans le passé le plus lointain d'une race revigorée par le national-socialisme. Celle de Breker était dominée par la figure de l'hoplite : ses nus figuraient fréquemment dans les *péplos grecs,* robes fluides qui donnaient à ses personnages un bel effet drapé, ainsi que l' *hoplon,* le bouclier rond de l'infanterie grecque, et le *glaive . ,* une épée dont la forme et le fourreau évoquaient davantage Rome. Cette synthèse gréco-romaine était également évidente dans l'un des projets de bas-relief les plus monumentaux de Breker, *Der Wächter,* ainsi que dans l'esquisse d'une frise monumentale pour la Soldatenhalle de Berlin, appelée *Auszug zum Kampf,* une imitation flagrante de la frise du Parthénon, richement décorée d'aigles à la romaine. Ce genre de confusion peut paraître surprenant, mais la présence simultanée d'éléments grecs et romains n'est due ni au hasard ni à l'ignorance de l'artiste : le mélange du grec et du romain symbolisait l'image syncrétique d'une humanité germano-nordique entendue en termes d'anhistoire. et l'unité raciale hagiographique. Hoplites et légionnaires, Grecs et Romains coexistent et se mêlent pour donner l'image d'un guerrier nordique unique et inaltérable que la nouvelle Allemagne a ressuscité. La figure de l'hoplite, en tant qu'allégorie nordique anhistorique de la guerre, figurait de la même manière dans le travail d'autres artistes de l'époque, tels que Willy Meller et Hubert Netzer.

l'érotisme du nu nazi classique

Avec la terreur vient la fascination. Les corps des guerriers étaient aussi des corps désirables. La popularité croissante de la sculpture de nu sous le Troisième Reich ne s'est pas faite sans débat. Comment concilier l'omniprésence du nu, masculin et féminin, en public comme dans les musées, avec la morale presque victorienne de la société allemande et du nazisme lui-même, prude à l'image de son führer, qui

déclarent que la seule pornographie autorisée par le Reich est l'antisémitisme ? 119 Notons tout d'abord que le nu nazi fait l'objet d'une forme de distanciation sexuelle. Si les organes génitaux sont bien représentés, le corps est dépourvu de tout véritable érotisme. La peau glabre était lisse et froide, sans couleur ni poils, en particulier dans la région pubienne ; une telle sculpture donnait délibérément l'impression d'être une statue, et seulement une statue, sans souffle de vie ni quoi que ce soit qui puisse rappeler un être vivant. Les corps étaient nus, mais c'était une nudité idéalisée : le blanc du marbre servait, comme le remarquait David d'Angers, de « vêtement d'immortalité »120, drapant les personnages d'une sorte de « costume de nudité » (« Kostüm der Nacktheit »), pour reprendre l'expression heureuse de Birgit Bressa121, qui décrit aussi leur « transmutation mortifiante, métamorphose de la chair à la pierre122 », leur seule garantie d'immortalité. Au fond, si le but de l'art était de représenter l'archétype éternel de la race, le nu – sans nom et intemporel, non confiné à une époque précise par aucun contexte historique – en était la forme idéale. L'antique, identifié par une robe, une toge, une épée, par la patine givrée et achromatique des siècles, pouvait lui aussi signifier cette intemporalité, puisque sa postérité parlait d'elle-même comme un certifi cat de son immortalité.

Les nus nazis pouvaient tout de même manquer de pudeur. Silke Wenk, qui a travaillé sur les nus féminins, remarque que contrairement aux traditions conventionnelles, qui s'abstenaient de montrer les organes génitaux féminins hors de propriété, l'art nazi exposait le féminin sans rien cacher : « Leurs corps étaient présentés comme un tout, ouvertement, avec le pubis visibles et en particulier avec un accent répété sur les seins fiers, presque dressés. »123
Il y avait donc au moins quelques éléments qui portaient une charge érotique dans la sculpture de nu nazi.

De tels exemples n'étaient pas simplement exposés pour établir un paradigme physiologique ou pour développer les sensibilités raciales du spectateur par la reproduction d'un standard idéalisé. Le corps aryen a également fait l'objet d'une mise en scène et d'une promotion soignées. Elle devait être exhibée, exposée et désirée. Le corps aryen avait besoin d'être vu et de provoquer un sentiment érotisé qui favoriserait l'imitation : le désir sexuel nourrirait le désir d'émulation. Ce fut le cas du *Jugement de Paris,* sculpté par Thorak et exposé à la Haus der deutschen Kunst de Munich en 1941. Les corps de ses trois déesses grecques (et donc indo-germaniques) étaient des objets érotisés aux yeux du juge Paris, dont la posture d'observatrice explore la position du visiteur de l'exposition, l'invitant à regarder, juger et désirer la forme féminine exposée devant son regard. Cet exemple d'érotisme manifeste dans

le nu nazi, encouragé et même réclamé, pièces qui fascinent le nazisme développé comme une forme de gouvernance politique de séduction, est bien étudié par Peter Reichel124.

La beauté du corps aryen ainsi exposé suscitait émotion et émulation. Comme le notait Hans Surén dans un autre ouvrage à succès, *Gymnastik der Deutschen* (gymnastique allemande) : « La contemplation d'un corps bien tonique a une profonde influence pédagogique, non seulement sur le plan physique mais aussi sur le plan moral. La nudité d'un corps noble est une grande incitation à l'imitation, comme le savaient bien les anciens Grecs. imiter une telle grâce par le sport pour le bien de la race. En ce sens, le but du sport était moins la performance physique que la beauté physique. La performance n'était, somme toute, que secondaire; avant tout, il était vital que le corps de l'athlète soit beau : « J'ai parfois été repoussé par un athlète qui finit par gagner une course, parce que l'homme était inharmonieux et laid. . . . Ce n'est pas la culture corporelle nordique.

Qui voudrait conserver l'exemple de cet athlète pour la postérité en l'immortalisant dans le marbre ? »126

L'athlète doit donc être beau comme une statue, fournir à ses contemporains une image de perfection esthétique et laisser des traces de sa beauté à la postérité. L'important chez un athlète était sa représentation d'un standard normatif : son « corps bruni, comme s'il était une statue de bronze, attire le regard par pure admiration et incite le spectateur à tout mettre en œuvre pour atteindre une telle beauté ». 127

un art sain pour un corps sain : l'art comme berceau et contamination

Des corps coulés dans la pierre, minutieusement sculptés et exposés, informent ainsi le travail de mise en forme des corps dans la chair : l'art est à la fois une norme et une référence, un modèle et un défi. La chair des Allemands devait imiter la pierre, que ce soit celle de la sculpture grecque séculaire ou celle de Thorak et Breker, eux-mêmes grands imitateurs de l'art classique. C'est pourquoi Hitler, comme nous l'avons vu, a invité le peuple allemand à essayer d'égaler la perfection esthétique du *Discobole grec.*

L'art possédait déjà une fonction active et performative comme une sorte de matrice pour nourrir la forme idéale du corps et du *Volk.* Les nazis concevaient l'art comme un moyen de cultiver la race à travers la contemplation de soi. Une image artistique s'imprima dans l'imagination,

aider à modeler et embellir la chair de la progéniture du spectateur ; médiatisées par la vue et la mémoire, les représentations artistiques du corps cultivent ainsi le corps lui-même, la forme façonnant la substance, l'idéal faisant le réel. Cette théorie de l'eugénisme artistique a une longue histoire dans la tradition occidentale ; Éric Michaud, pour sa part, la fait remonter à la Bible et à l'Antiquité grecque128. Elle s'est pour l'essentiel montrée assez tenace : dans son ouvrage *La Cité du soleil,* Tommaso Campanella affirmait que l'Etat devait montrer aux enceintes les images de beaux corps pour qu'elles produisent de beaux enfants. De même, Baudelaire écrivait : « L'idée de beauté que l'homme se crée s'imprime sur tout son vêtement, froisse ou raidit sa robe, arrondit ou carrure son geste, et finit même à la longue par pénétrer subtilement jusqu'à traits de son visage. L'homme finit par ressembler à son moi idéal. , l'esprit de la race - mais en retour, l'art façonne le corps et lui donne forme, comme le réaffirme Hitler à Nuremberg en 1935 : « L'art, puisqu'il forme le reflet le plus pur, le plus immédiat de la vie de la âme, exerce inconsciemment et de loin la plus grande influence directe sur les masses des peuples. »130

Dans son livre de 1928 *Kunst und Rasse* (Art et race), Schultze-Naumburg part d'un peu de bon sens : comment reconnaître l'existence d'une diversité de jugements esthétiques sans admettre que la différence entre de telles critiques ruine la crédibilité même de l'entreprise critique ?

Si l'on voulait accepter cette diversité sans remettre en cause la légitimité de toute critique, on était obligé d'introduire le concept de race. Le jugement artistique, tout comme la création artistique elle-même, était lié à la race. Les critiques, comme les artistes, étaient nécessairement enfermés dans le cercle strict délimité par leur physiologie, dans ce que le déterminisme biologique leur avait donné : « Il est impossible [à l'artiste] de s'émanciper des limitations de son propre corps. »131

Comme le notait Schultze-Naumburg dans un autre ouvrage, cette dépendance « de l'artiste à sa propre corporalité » était particulièrement visible dans le fait que « toutes les représentations physiques que crée un artiste présentent une réelle ressemblance avec son propre corps. C'est comme si le peintre ou le sculpteur devait toujours nécessairement produire des autoportraits132. » Qu'était un corps sinon une expression physique individuelle de la race ?

La race était le facteur déterminant de toute création artistique. Tout l'être physique de l'artiste, sublime mais inchangé, est entré dans une œuvre de

art. Plus qu'un autoportrait ou une reproduction symbolique de la corporalité, la création culturelle s'apparente en tout point à la procréation naturelle et obéit aux mêmes lois concernant la transmission héréditaire des caractères humains : « La création d'une œuvre d'art est un processus d'enfantement spirituel qui est en fait comparable à la procréation d'un bébé. Les lois de l'hérédité nous ont appris que les enfants possèdent nécessairement les traits héréditaires déjà trouvés chez leurs ancêtres. . . . L'héritage de l'enfant moral, l'œuvre d'art, n'est rien d'autre que la prédisposition héréditaire trouvée chez son créateur. L'essence de la race était ainsi ancrée dans une œuvre d'art. Plus précisément, l'idéal de beauté raciale trouve son expression dans l'art, puisqu'une race est déterminée non seulement par les qualités présentes dans le sang mais aussi par « une représentation, ce qu'on pourrait appeler une conception régulatrice de la race, une représentation de l'harmonie entre le corps et l'esprit » qui « indiquait le chemin et le but »133 de son existence physique et morale. Pour l'auteur, le sang et son idéal esthétique ont un impact matériel sur la créativité : si le sang était bon et pur, son idéal de beauté et la création artistique qui le représente seraient sublimes. Si, au contraire, le sang de l'artiste était mélangé ou autrement corrompu, son esthétique serait morbide et sa représentation tout aussi malsaine.

C'est sur cette base que Schultze-Naumburg fonde sa dichotomie entre l'art nordique classique et l'art dégénéré, dont il est le premier et le principal théoricien.

L'art nordique était l'expression pure de la race indo-germanique et de son homme idéal. Elle avait connu deux grandes époques : celle des Grecs, qui avaient « de beaux corps »134 et celle de la Renaissance italienne. Car les peintres italiens de la Renaissance étaient aussi indubitablement des hommes d'ascendance nordique, puisque les grandes migrations barbares de la fin de l'Antiquité avaient laissé sur la péninsule une veine de sang indo-germanique qui avait enfin trouvé le moyen de s'exprimer. après la longue nuit médiévale. La Renaissance était, par essence, « lombarde »135 et donc germanique.

Quant aux Grecs, on ne saurait jamais en dire assez sur leur essence nordique, même si, comme il le concède, l'idée peut encore surprendre certains lecteurs :136 « L'extraordinaire peuple grec [qui] a créé tout ce qui nous apparaît aujourd'hui comme humainement impossible . . . étaient un peuple nordique. »137 Comme il sied à la parfaite incarnation de la race nordique, les Grecs avaient coulé la beauté de leur corps dans le marbre ; la représentation du corps grec était « restée le standard de la beauté physique dans le monde occidental »138.

Dans le chapitre 10 de son livre *Nordische Schönheit* (Beauté nordique), Schultze-Naumburg présente trente-huit images d'œuvres d'art diverses : vingt-cinq statues et bustes grecs, sept œuvres médiévales et six œuvres de la Renaissance . l'art était donc grec.

Contrairement à la perfection de l'époque classique, malheureusement, l'art temporaire – comme celui de la République de Weimar – « préfère et met l'accent sur la représentation de la dégénérescence »140.
L'humanité représentée par l'art dégénéré ressemblait peu au corps bien proportionné de l'athlète mais plutôt à « l'idiot, la putain, la poitrine tombante. Il faut appeler un chat un chat. C'est le véritable enfer de la sous-humanité qui se montre à nous. On pousse un soupir de soulagement quand on quitte cette atmosphère pour l'air pur d'autres cultures, comme celles de l'Antiquité et de la Renaissance, où une noble humanité s'est tournée vers son art pour exprimer son désir nostalgique [de beauté] . art dégénéré, il fallait observer les hommes dégénérés qui l'avaient produit, « dans les salles de psychiatrie, les hôpitaux pour handicapés physiques, les lépreux, dans tous ces coins obscurs où se terrent les types les plus dégénérés »142.

Mariant description et remontrance, Schultze Naumburg place dans *Art and Race* des images d'art contemporain à côté de photographies de malades mentaux et de handicapés physiques, concluant que « nous devons nous efforcer que ces pauvres hères ne souffrent plus, en les éliminant ». et en empêchant d'autres de leur espèce de naître . Dans la préface de la troisième édition du livre, publiée en 1938, Schultze-Naumburg se réjouissait que, grâce à l'avènement du nazisme, « la destruction des inférieurs n'est plus une idéologie lointaine mais est ancrée dans le droit et donc désormais une réalité ». .” La rage iconoclaste des nazis contre l'art dégénéré, étiqueté *Kulturbolschewismus,* trahissait leur conviction que cet art soi-disant laid n'était pas seulement le produit d'une humanité biologiquement dégradée, mais pouvait aussi nourrir quelque chose de monstrueux.

Pour lutter contre cette contamination du corps par sa représentation sous des formes hideuses et déformées, il fallait non seulement détruire les images malignes et contagieuses mais aussi diffuser le plus largement possible l'image des corps sains. Les œuvres de Breker étaient ainsi destinées à la reproduction de masse : « Breker a fortement adapté sa production artistique aux exigences de la reproduction145 », créant un véritable

chaîne de montage pour la distribution de corps sains. À l'été 1942, un nouvel atelier, l'Arno Breker Steinbildhauerwerkstätten GmbH, a été ouvert à Wriezen-zur-Oder pour compléter son atelier d'origine à Berlin-Dahlem et, en 1943, employait quelque quarante-six artisans. Les sculptures de Breker sont reproduites à grande échelle, sous forme de statuettes aussi bien que de portraits. La photographie, qui permet de reproduire à l'infini une œuvre d'art sculptée, devient peu à peu une des raisons d'être à part entière de son œuvre. Birgit Bressa a noté qu'"à la fin de la guerre, ses œuvres étaient créées dans le seul but de leur reproduction par les médias de masse et de leur présentation esthético-photographique".146 Des modèles bruts de nombreuses sculptures ont été reproduits à plus petite échelleÿ: les artifices de la perspective photographique pourraient donner l'illusion du raffinement et de la monumentalité appropriés. Le but d'une telle reproduction mécanique était d'atteindre le public le plus large possible, pas seulement ceux qui visitaient la Haus der deutschen Kunst ou faisaient le pèlerinage au Parteitage de Nuremberg. Une diffusion aussi massive du canon de l'imitation favoriserait une amélioration plus rapide des corps et de la race. L'un est le rappel de la perspicacité perçante de Walter Benjamin dans son essai de 1936 « L'art à l'ère de la reproduction mécanique », qui examinait « l'introduction de la thétique dans la vie politique »147 sous les régimes fascistes : « La reproduction de masse est particulièrement aidée par la reproduction des masses .” Benjamin pensait notamment aux « grands défilés et rassemblements monstres » ou « événements sportifs », tous « captés par caméra et enregistrement sonore », où « les masses sont mises face à face avec elles-mêmes »148. On aurait pu dire la même chose, cependant, pour le grand art, et en particulier ce type de sculpture, qui a admirablement servi le but ultime de générer des masses de corps sains par une diffusion massive d'images de corps sains.

Le nazisme poursuit ainsi son idée d'utopie dans la production et la reproduction de corps parfaits, tous conformes à un idéal helléno-nordique. Cette vision de l'utopie était animée par le désir de faire revivre cet idéal et de ressusciter un canon esthétique préservé dans la pierre de toute éternité. Le corps grec avait passé des millénaires dans sa bande pétrifiée, représentant un potentiel que le régime nazi voulait faire fructifier, dans le monde réel et dans la chair.

conclusion

Nous ferons des hommes nouveaux sur le modèle des anciens. L'homme nouveau du Troisième Reich était avant tout un corps, et ce corps pouvait être

qu'en recourant à une antiquité que les nazis présentaient comme l'archétype et le canon de la beauté raciale. Les Grecs et les Romains étaient des populations indo-germaniques, leurs corps remplissant le type nordique, qui était vital pour maintenir ou restaurer le présent racial. Le corps grec et romain nous a été conservé dans la statuaire antique, qu'Hitler a proposée comme norme d'émulation par le peuple allemand, comme dans son discours à la réception du *Discobole* à Munich en 1938.
L'archétype sublime et pleinement réalisé du corps aryen allait, en saturant le public de son image et en proclamant sans cesse sa perfection, nourrir le même standard de beauté chez ses cousins contemporains.

Cela serait accompli en partie par la contemplation. L'image était performative ; la beauté engendra la beauté, tout comme la laideur – le produit d'un corps malade – était une infection qui propageait pathologiquement la laideur à quiconque en était témoin. Les formes sculptées et harmonieuses de l'art subventionné par l'État ont été retenues pour la consommation publique dans les musées et reproduites mécaniquement à grande échelle, tout comme les corps flasques et l'art dégénéré ont été soumis à la diffamation et à la destruction publiques.

Pour atteindre ce standard de beauté grecque, cependant, il ne suffisait pas simplement d'aller dans un musée. On était contraint à l'exercice, au sport, devoir pour sa santé comme pour celle de la race — puisque, selon la bonne logique holistique et totalitaire, le corps appartenait moins à l'individu qu'au groupe, considéré métaphoriquement et biologiquement. comme un grand organisme social, dont les membres étaient liés par une communauté de sang et un destin commun. Le sport fait l'objet d'une intense campagne de promotion sous le IIIe Reich : réhabilité par Hitler au nom d'un idéal grec trahi par un gymnase trop cérébral, rationnel, humaniste, la pratique du sport devient une priorité tant scolaire qu'universitaire. éducation. Elle visait à ressusciter l'idéal grec de l'homme complet, de l'homme total, produit d'une synthèse harmonieuse du corps et de l'esprit. Pendant trop longtemps, ceux-ci avaient été séparés, divisés par un christianisme oriental ascétique qui avait malicieusement fracturé la belle unité nordique. Exercice sportif, réconciliation de l'homme avec son corps et de son corps avec la nature, pratique de la nudité, tel est l'héritage indo-germanique illustré par la culture grecque, tragiquement interrompu par le christianisme médiéval qui ne voyait la chair qu'en termes de péché. et la tentation charnelle, digne seulement de châtiment.

Le sport a été conçu non seulement pour produire de beaux corps dont la capacité de désir alimenterait l'admiration et l'émulation : la réhabilitation du

La *Körperkultur* grecque et donc nordique a encouragé le développement de corps endurcis prêts pour le combat martial. Le sport, par essence, était mis au service non seulement du corps et de la race, mais aussi de la communauté, une manifestation d'intention belliqueuse commune à ces civilisations compétitives qui constituaient la culture nordique : le grec **[insérer le grec ici]** et l'allemand *Wettkampf* communiquaient à travers les siècles et ont célébré leur essence commune et leurs origines mutuelles dans le grand spectacle que furent les Jeux olympiques de Berlin en 1936. Décernés par le Comité international olympique en 1931 à l'Allemagne de Weimar, les jeux ont été conservés par les nazis grâce à la volonté et à l'activisme de Hitler, qui voulait en faire à la fois une fenêtre d'accueil sur la nouvelle Allemagne et un grand défilé de corps allemands pour célébrer le lien privilégié entre Hellas et *Germanentum.* Les Jeux de Berlin étaient ainsi habillés de robes antiques, entourés de la splendeur dorique d'un stade olympique flanqué d'un théâtre grec et du kitsch cérémonial des péplos joués à Olympie et à l'Autel de Pergame. Une telle pédagogie a été portée à son zénith dans la mise en scène du relais de la torche olympique d'Olympie à Berlin : une démonstration de la communauté de sang et de race qui liait la Grèce antique et l'Allemagne contemporaine. Le relais de la torche, objet d'une intense couverture médiatique allemande, a également été immortalisé par Leni Riefenstahl dans les premières scènes de son film *Olympia :* la beauté d'Alexandre, d'Athéna, et les cariatides ici et là parmi les ruines laissant place à un *Discobole* grec qui s'est lentement transformé en flash et en sang réels d'un athlète allemand contemporain. Aux jeux de 1936, le peuple de la nouvelle Allemagne, en tant que plus grand et plus fidèle représentant de la race indo-germanique, renouvela solennellement son lien avec l'éthique grecque et la compétition sportive.

La véritable renaissance occidentale n'a pas été celle de l'humanisme abstrait des lettres classiques, mais la redécouverte d'une culture authentiquement nordique qui avait émigré il y a longtemps sur les rives de la Méditerranée et maintenant, à l'ombre de la flamme olympique, est revenue dans sa patrie septentrionale ancestrale.

Chapitre 5

L'État racial et Société totalitaire

Platon Roi Philosophe ou Le Troisième Reich comme deuxième Sparte

Le XVIIIe siècle. . . nous a fourni un nouvel exemple de l'influence de l'Histoire et de l'abus de ses comparaisons. Vous devez savoir que je fais allusion à cette manie de citations et d'imitations de l'histoire grecque et romaine, qui en quelques années nous a pris comme d'un vertige. Noms, prénoms, vêtements, mœurs, lois semblent tous en passe de devenir spartiates ou romains. . . . Ils oublient qu'à Sparte une aristocratie de trente mille nobles tenait deux cent mille serfs sous le joug de la plus cruelle oppression ; celle de quatre millions de personnes, qui était toute la population de la Grèce antique, plus de trois millions étaient des esclaves.

—Constantin-François Volney, *Leçons d'histoire*

Platon et la « tyrannie de la raison », oui, comme vous le voyez bien ! . . . Comment se fait-il que de Gruyter à Berlin ait pu publier un livre en 1933 intitulé *Platon et Hitler ?*

—Karl Jaspers, lettre à Hannah Arendt

A en croire le philosophe viennois Karl Popper, « le programme politique de Platon [était] purement totalitaire »1 . . Popper, un Autrichien et un Juif, a consacré un livre entier à cette idée, un volume qu'il a commencé à écrire «le jour où j'ai reçu la nouvelle de l'invasion de

Autriche »2 en 1938 et qui ne fut publié qu'en 1945. Critique sévère de Platon et de ses successeurs philosophiques, *La société ouverte et ses ennemis* est présentée comme écrite de manière abstraite, faisant rarement référence au contexte intellectuel de sa gestation. Si, à bien des égards, il a des allures de pamphlet politique, c'est parce qu'il remet en cause la lecture de Platon proposée par le nazisme et par conséquent par une grande partie de l'académie allemande des années 1930 et 1940 - une lecture de Platon comme philosophe de la dictature et de l'État racial.

le maître philosophe : platon en héros nordique et héraut du nordisme

L'helléniste Hans Bogner se vantait en 1937 qu'« aucun [autre] auteur grec classique n'est aussi largement lu aujourd'hui, même par des profanes, que Platon3 ». Aucun autre auteur classique, ni aucun philosophe. On croit souvent que Nietzsche était le philosophe du national-socialisme ; a posteriori, il semble évident qu'une version tronquée et mal comprise de Nietzsche a bien été un élément significatif de la genèse du nazisme, ou du moins du monde symbolique et de l'esprit de l'époque — l'air du temps — qu'il a fini par dominer. Nietzsche a légué aux nazis plusieurs concepts qui sont devenus des slogans ou des reflets sémantiques, comme celui de l' *Übermensch,* qui a été interprété dans un sens physique et racial malgré la description voulue par son auteur comme un type psychique ou un ethos. De plus, Nietzsche avait bien été un partisan de la *Lebensphilosophie* et du vitalisme métaphysique qui ont tant marqué les mouvements de jeunesse et les combattants de la Grande Guerre, milieu d'où sont sortis nombre des premiers nazis4 . Mais, comme Alfred Bäumler lui-même — qui prétendait être un expert du philosophe de Sils Maria et avait écrit tout un livre pour tenter de le nazifier5 — reconnu dans son article « Nietzsche et le national-socialisme », alors que l'on pourrait énumérer plusieurs affinités entre la vision du monde nazie et la philosophie de Nietzsche, notamment leur conception élitiste et militariste de la vie, « le national-socialisme, à ses origines, n'a pratiquement rien emprunté directement à Nietzsche. Dans les années qui suivirent la guerre, personne ne songea à attribuer le nouveau mouvement à Nietzsche. »6

Certes, comme l'a noté Ernst Nolte, la figure et la philosophie de Nietzsche suscitèrent un vif intérêt sous le Troisième Reich, et de nombreux commentateurs déployèrent beaucoup d'efforts pour en faire « le philosophe de la nouvelle Allemagne »7. Mais alors qu'Hitler rendit un hommage formel au philosophe en 1935 en assistant aux funérailles de sa sœur, Elisabeth Förster, il ne le mentionna ou ne le cita pratiquement jamais dans son

discours ou tables rondes8. Rosenberg le mentionne encore moins ; il préférait de loin Houston Stewart Chamberlain, le gendre et fidèle héritier de la tradition wagnérienne, que Nietzsche avait lentement tourné vers lui, scellant la rupture de leur amitié par un essai cinglant, un péché quasi impardonnable contre un compositeur. Dit être l'idole d'Hitler et le porte-étendard de l'esprit teutonique.

Le philosophe officiel du IIIe Reich, l'homme qui pouvait offrir à la fois substance intellectuelle et prophétie politique, n'était pas Nietzsche mais Platon - un Grec et non un Allemand, bien que cela posât peu de problème, puisque les platoniciens nazis insistaient sur les racines nordiques de leur champion. Ils n'hésitent pas non plus à souligner que l'étude du platonisme est née en Allemagne, où, comme l'a dit l'un d'eux, Kurt Hilde Brandt, « la flamme authentique de l'humanité platonicienne s'est rallumée dans le nord, dans le sol aride de l'Altmark ». »9 C'était surtout grâce à l'œuvre de Winckelmann, mais aussi à tous ces intellectuels éminents qui avaient éclairé le philhellénisme allemand.

Le Platon des années 1930 et 1940 a cependant été lu et réinterprété sous un jour politique très particulier. Le centre de gravité de l'œuvre platonicienne avait déjà commencé à se déplacer sous la République de Weimar10. mais elle le fit beaucoup plus nettement après 1933 : l'accent n'était plus mis sur les textes épistémologiques ou gnoséologiques du philosophe athénien mais sur ses écrits politiques. Le métaphysique Platon, le philosophe des idées, était un acolyte de l'humanisme désincarné et l' *Aufklärung* du rationalisme métastasé. Il est écarté au profit du Platon politique, philosophe de la cité idéale et de la régénération de la communauté.

Dans une brochure destinée aux professeurs de grec, Hans Bogner déclare sans ambages que le cœur de l'œuvre platonicienne est le triptyque composé de *« Politeia, Politikos,* Nomos »11, c'est-à- dire *La République, L'Homme d'État,* et *Lois* – auxquelles le scientifique racial Hans Günther a ajouté les Lettres de *Platon.12* Le Platon qui était important maintenant était le «ÿphilosophe de l'Étatÿ» et non le «ÿreprésentant de la théorie des idéesÿ». Pour Gunther, Platon n'était pas simplement un penseur ; il « était de la lignée de Solon et de Clisthène. C'est l'histoire d'Athènes : ce sont les grands législateurs et les hommes d'État. . . qui constituent l'arrière-plan de son œuvre », et non pas « les ÿÿÿÿÿÿÿ ioniens » ou le « premier livre de la *Métaphysique d'Aristote »13.* celle des simples philosophes. Comme Werner Jaeger l'a affirmé avec force dans un article de 1933 publié dans le journal nazi *Volk im Werden,* dans une attaque vigoureuse contre l'humanisme individualiste des

XVIIIe siècle, « Le Platon de notre génération est un créateur d'États, un législateur. Il n'est plus le systématicien néo-kantien et l'honorable philosophe érudit, comme le voyaient nos prédécesseurs . Loin d'être l'archétype du génie allemand, il était un dangereux avatar d'une Lumière cosmopolite et déracinée. En revanche, le soi-disant idéalisme platonicien était en fait un réalisme d'une lucidité impitoyable, dont « seul un lecteur superficiel pourrait soutenir qu'il se réfère à l'inaccessible et céleste idéal kantien »15.

Comme nous l'avons déjà vu, les nazis et leurs complices du monde de la pédagogie et de l'académie ont résolument rejeté la figure maigre et maladive de l'intellectuel, pâle et anémique de tout son temps passé dans la pénombre de la bibliothèque au sein de sa tour d'ivoire. Platon leur apparaissait comme l'antithèse parfaite de cette créature ignoble. Il était, au contraire, l'expression la plus complète de « l'homme total », à la fois un penseur puissant, un sportif respecté et un guerrier accompli. Rien d'étonnant quand on imagine, comme le faisait Günther, que Platon était un Nordique, un produit « de la plus haute noblesse attique. . . où le sang nordique des Hellènes d'origine a été le mieux conservé jusqu'à une date ultérieure . 18 que ces partisans incorrigibles de l'abstraction rationnelle avaient fait de lui.

Cette nouvelle lecture de l'œuvre platonicienne ne s'est pas limitée aux cercles fermés de l'académicien pédant. Platon a également été enseigné aux jeunes Allemands dans les écoles secondaires, à travers des cours d'histoire et de grec. Les platoniciens et les hellénistes soutenaient que, sous le Troisième Reich, les étudiants devaient être initiés à Platon au lycée, car, comme l'a déclaré Adolf Rusch, professeur de littérature classique au gymnase Mommsen de Berlin-Grunewald, il n'était rien de moins que "le professeur de l'homme allemand. »19 Dans un article portant ce même titre, Rusch soutient que la nouvelle école allemande doit oublier les intérêts de l'individu et se concentrer uniquement sur le groupe, la *Volksgemeinschaft.* Platon était justement l'homme pour combattre « le sophistique », expression d'un « alisme individuel outrancier ». Plutôt que « la maxime selon laquelle l'homme est la mesure de toutes choses », il croyait que l'homme existait « entièrement dans l'ordre du monde », c'est-à-dire dans l'ordre de la polis. "Pour l'éducation d'un jeune homme dans un état comme le nôtre aujourd'hui et pour un état comme le nôtre aujourd'hui," Platon était « le moyen le plus sûr »20 d'atteindre et d'élever une nouvelle génération dévouée au peuple et à l'État.

En regardant les manuels d'histoire allemands, on constate que Platon était une figure centrale de la résistance nordique à la décadence raciale, intellectuelle et morale de la cité-État athénienne et du monde grec plus généralement, une résistance qui était, malgré les supplications du philosophe, malheureusement destiné à une sortie peu glorieuse de la scène historique.

Les cours de grec présentent également Platon comme le dernier porte-flambeau de l'hellénisme nordique. Une note rédigée par un professeur de littérature classique soutenait qu'« il faut enseigner Platon aux étudiants, précisément parce qu'il élève l'esprit nordique dans le combat contre la décadence la plus délétère, toute une ère de destruction. Même s'il n'a pu empêcher la dégénérescence du peuple athénien, son combat résonne encore aujourd'hui chez tous les hommes qui appartiennent à sa race . idées, une note d'un enseignant adressée au ministère de l'Éducation rétorque qu'au contraire, « l'esprit nordique actif trouva son expression la plus sublime dans la philosophie de Platon. Avec lui, la recherche du savoir est mise au service de l'éducation des hommes et des États. Si la contemplation est chez l'Oriental une fin en soi, la contemplation platonicienne elle-même n'est jamais dissociée de l'action.

Il y avait un élément évident de déterminisme racial dans la façon dont Platon se positionnait par rapport aux philosophes orientaux ultérieurs : la *vita activa,* le *bios politikos* étaient éminemment platoniciens, car l'esprit nordique était engagé, actif, constructif. Le *Leistungsmen sch* de la typologie psychoraciale de Ludwig Clauss23 se juxtapose une fois de plus au *Darbietungsmensch oriental, soumis, fuyant* et rusé. Pour Platon, l'activité intellectuelle ne pouvait être une fin en soi : elle était toujours entreprise dans la poursuite d'un autre but, la construction de la cité idéale.

Ainsi, enseigner Platon se résumait à « pratiquer l'éducation raciale ». Il fallait donc prendre soin, comme dans toute bonne pédagogie raciale, d'opposer à Platon « le sophistique et la rhétorique comme expressions d'une influence étrangère sur la race » et comme « signes de décadence »24.

Les réformes de 1938 tiennent compte de ces appels. Platon a été répertorié comme l'un des quatre auteurs écrits dans les différents segments du programme grec25, avec Homère, Thucydide et Xénophon, plutôt étonnamment préféré à d'autres classiques de l'enseignement grec, comme Isocrate et Démosthène, de la quatrième décadente d'Athènes. siècle, ou Aristote et les stoïciens, dont aucun n'a été inclus dans le programme, pour des raisons similaires. Le poids de Platon dans le programme d'études a été encore souligné si l'on considère son influence sur Xénophon, qui était son

rival et, comme lui, un philo-spartiate résolument opposé à la démocratie athénienne.

Les anciens professeurs et érudits s'étaient souvent trompés sur Platon, qui n'était pas seulement un grand théoricien de la connaissance. Ils n'avaient pas compris le rôle qu'il imaginait pour les philosophes dans la nouvelle cité-État qu'il cherchait à créer pour combattre la décadence athénienne. Platon avait dit que les philosophes devaient régner, oui, mais le mot *philosophe* pour lui ne signifiait pas ce que nous entendons par ce terme aujourd'hui. Günther observe que le mot *philosophe,* qui pour nous n'est « qu'un mot composé de quatre syllabes mortes qui ne s'adresse qu'au savant »26, avait un sens tout à fait différent chez les Grecs. Selon Günther, le philosophe est celui qui désire, pense et vit la vérité – un *volle Mensch,* incarné par Platon lui-même, qu'on ne saurait confondre avec ses médiocres épigones, simples professeurs de philosophie, que Günther se plaisait tant à mépriser.

Kurt Hildebrandt, historien intellectuel et connaisseur de Platon28, a de même averti qu'il ne faut pas confondre le grand philosophe avec « l'intellectuel de la tour d'ivoire »29 ou le « penseur abstrait »30 : le vrai philosophe était comme Socrate, un soldat dans la guerre du Péloponnèse qui, se tournant vers la vie civile, « a combattu avec l'arme de l'esprit dialectique »31.

Hildebrandt était cependant le seul à représenter Socrate sous un jour aussi positif32.

Plus précisément, le philosophe est donc un guerrier et, de fait, le langage militaire structure une grande partie du discours sur Platon. Comme le notait Hilde Brandt : « Le philosophe Platon est l'exact opposé du savant abstrait : c'est un homme qui s'est distingué aussi bien dans la guerre que dans la conduite des affaires d'État33 ».

Il est aisé de voir comment la perspective martiale des Grecs sur le monde a imprégné toute l'œuvre de Platon ; comme il était l'archétype hellène, son travail lui-même était la preuve de son caractère nordique. « Platon était d'accord avec Héra clitus : Polemos [l'incarnation grecque de la guerre] est le père de toutes choses », qui enseigne que « l'éducation des guerriers est placée au centre de la politeia34 », puisque « pour lui étant un vrai homme C'est être guerrier. à la fois leur esprit et leurs armes36. Le guerrier était une sorte de chevalier intellectuel, et le combat une activité culturelle ; Ainsi, le philosophe Ernst Krieck exhortait ses élèves à devenir des soldats politiques, tandis que Martin Heidegger reconnaissait les forces armées et le service du travail à côté de son service du savoir.

racisme et inégalité : platon, un précurseur du führer

Produit de la guerre du Péloponnèse et de la crise qu'elle a provoquée mais aussi conforme à une culture guerrière grecque fondamentalement combative, la vision du monde platonicienne ne se contentait pas des strictes limites d'un «ÿpetit État hellénique sans empire étrangerÿ». Selon Hildebrandt, Platon envisageait la création de ce qu'il appelait un Grossgriechenland37, une Grande Grèce qui rappelait étrangement le Grossdeutschland pangermaniste et nazi, ou la Grande Allemagne. Hildebrandt évoquait implicitement le spectre d'une *Kleinstaaterei grecque – ce* qu'on pourrait appeler aujourd'hui une « bal kanisation » – et d'une discorde civile fratricide, un état de guerre permanente entre cités-États grecques qui, comme Platon l'avait trop bien prévu, conduirait à leur destruction. La désintégration politique des cités-États grecques lors de leur scission en camps rivaux a souvent été comparée à l'extrême fragmentation des États allemands avant l'unification en 1871. Dans ce contexte, Platon était un *Kämpfer,* un combattant qui luttait pour la survie et la survie. rajeunissement de son peuple, ensanglanté et affaibli par la guerre du Péloponnèse et menacé par la subversion raciale à travers le métissage avec les races asiatiques. L'œuvre platonicienne s'est ainsi vue conférer le poids du drame, brandie comme une bannière héraldique en temps de grande crise. Platon s'est imposé comme une redoute dans une situation d'urgence historique, selon Günther, qui l'a dépeint comme la dernière sentinelle nordique dans un monde pollué et pervers au bord de l'autodestruction.

Le parallèle avec Hitler était si clair que Joachim Bannes, un autre spécialiste de Platon, a explicité le lien très sérieusement dans le titre d'un pamphlet qu'il a écrit comparant le führer au fondateur de l'Académie. In *Hitlers Kampf und Platons Staatÿ: Eine Studie über den ideologischen Aufbau der Nationalsozialistischen Freiheitsbewegung* (La lutte d'Hitler et la République de Platon : une étude sur les fondements idéologiques du mouvement de libération national-socialiste38), Bannes assimile *Mein Kampf* à la *République* de Platon et se plonge dans une comparaison de la biographie d'Hitler avec celle du philosophe, démontrant les affinités profondes partagées par les deux penseurs et hommes d'État. Hans Bogner, pour sa part, s'est contenté de faire allusion à l'amalgame entre le führer de l'Allemagne contemporaine et le führer de la philosophie athénienne, remarquant que les enseignements du maître grec et ses prescriptions vigoureuses pour les problèmes de son temps étaient formulés en « un ton dictatorial .

pour qui l'essentiel résidait dans la question, dans les mouvements d'un esprit qui cherchait à se défaire de la certitude dans la tentative d'atteindre la vérité. Mais pour ces platoniciens nazis, il ne faisait aucun doute que Platon était le théoricien du *Führergedanke40,* l'idée que le führer était providentiellement choisi et racialement incorruptible.

Comme Hitler, Platon était un guerrier nordique qui s'est battu pour sauver son peuple de la menace d'extinction. Telle était la lecture de Platon proposée par l'helléniste Hans Holtorf dans son introduction à une anthologie de passages choisis de *La République* destinée aux lycéens : « En cette ère de choc profond pour toutes les valeurs morales, le grand Platon se leva et a mené le combat héroïque contre la dégénérescence de son peuple, contre l'esprit désastreux de destruction absolue. . . . Cette grande et sage figure faisait appel à la grandeur de l'âme nordique. . . . Le combat que mène aujourd'hui Adolf Hitler a le même objectif sublime. Les paroles du führer montrent dans quelle direction l'œuvre de Platon doit nous conduire, et doit entrer dans l'âme de la jeunesse allemande. l'université allemande », Platon était un modèle pour tous en se battant au service de l'idéal national-socialiste. Le professeur, qui n'avait certes pas peur des époques conflictuelles qui s'étendaient sur des millénaires, soutenait que l'intention de Platon n'était pas le développement d'un pseudo-idéalisme insipide, comme le croyaient « le classicisme et un humanisme démodé », mais « une tentative de renouvellement total de l'esprit ». Dasein national-hellénique. »42

Le renouveau d'une cité-État athénienne en voie d'extinction exigeait une politique raciale stricte, dont Platon aurait été l'avatar pré-xixe siècle. Les textes de Platon sont alors réinterprétés à travers le prisme du racisme nazi. Hans Günther, dans son livre sur le racisme platonicien, fait du fondateur de l'Académie un précurseur de « Gobineau, Mendel et Galton », dont aucun « n'a jamais manqué d'apprécier la loi d'airain de l'inégalité »43 entre les peuples, autrement éclipsés par l'idéalisme perverti et délétère de 1789. Platon prend en compte le fait indéniable que tous les hommes ne sont pas créés égaux : *la République* enseigne que l'humanité peut être divisée en trois types, chacun appelé à remplir son devoir de producteur, de guerrier ou règle. Pour développer cette idée et identifier ces trois types, Platon s'est tourné vers la parabole, décrivant des âmes faites d'or, d'argent et de bronze, que Günther revendiquait comme une métaphore de la différence raciale. Alors que les philosophes étaient censés régner, il était évident que « seuls les hommes de sang pur pouvaient être philosophes »44 ; la « prédisposition à la philosophie » n'était pas une question d'apprentissage ou d'application mais plutôt « une question de race »45 qui pourrait être lu dans un

livre et donc potentiellement ouvert à tous, mais une vocation biologiquement déterminée. Günther écartait ainsi l'universalité de la raison, tout comme Hilde Brandt, qui en déduisait que « l'État dépend d'une race pure et de la juste sélection »46 des philosophes-rois et de la volonté de chacun de s'adapter à la fonction que la nature lui avait assignée. leur. L'helléniste et historien Hans Bogner pensait à peu près la même chose : « Qui a le droit d'être philosophe ? . . . Certainement pas des bâtards, mais seulement des hommes de sang pur *(Rép.* 535c et suiv.). . . des hommes sains de corps et d'esprit (536b) »47.
Il était donc normal que « l'aptitude à la philosophie soit pour Platon une question de race »48.

Si cette lecture eugéniste de Platon n'était pas complètement démente, elle n'en a pas moins certainement fait violence au texte de *La République* qui, s'il parle de « châtiment » et de sélection, n'enferme pas les individus dans le strict déterminisme de leur naissance. , destiné à façonner toute leur existence. Le racisme nazi scellait hermétiquement les gens dans la bulle hermétique de leur race, tandis que pour Platon, tout individu possédant les qualités appropriées doit être jugé digne et éligible pour entrer dans les castes des guerriers et des philosophes-rois.

Pour nos auteurs, cependant, le racisme de Platon débouchait logiquement sur l'eugénisme, dont le fondateur de l'Académie fut aussi le premier théoricien.50 Le biologiste et anthropologue Fritz Lenz n'hésita pas à revendiquer cette lignée prestigieuse pour son propre travail, puisque Platon « était autant un eugéniste qu'un philosophe . Comment prétendre être un homme d'idées si l'on n'élève pas l'idée, à la fois forme et objet, bien au-dessus de la simple réalité ? Parler d'idéal, c'était donc parler de hiérarchie et de sélection : « C'est Platon qui a donné au mot *idée* son sens philosophique, qui est devenu le premier fondateur de l'idéalisme. . . [et] qui a donné au domaine de l'idéal une valeur absolue, au-dessus de tous les autres - et c'est ce même Platon qui, en tant qu'idéaliste, a été amené à créer l'idée de sélection.

Hans Günther, quant à lui, a décrit le sentiment d'urgence et de péril historique qui a conditionné les circonstances de la vie de Platon : « Il faut se rappeler qu'au temps de Platon, la noblesse attique, les eupatrides, . . . étaient en train de s'éteindre, et que cette noblesse d'ascendance nordique s'était plusieurs fois diluée de souche étrangère après la fondation de l'Attique . et . . . dégénérescence raciale » provoquée par une guerre du Péloponnèse absurde et fraternelle qui avait fait couler le meilleur sang nordique, la décimation des grands crânes blonds et longs de la Grèce originelle . « En

Du temps de Platon, les blondes étaient devenues une très faible minorité. . . la race dominante de l'époque, la race nordique, [étant] passée à un cheveu de disparaître pendant la guerre . à la démocratie, un régime populiste bon marché qui glorifiait l'individu et perdait de vue le but naturel d'un État, la *Volks gemeinschaft.* Platon s'est donc donné pour mission de restaurer la caste dirigeante de la cité, « de former des führers » pour la polis athénienne, ce qui supposait bien entendu la disponibilité du matériel humain adéquat. On ne pouvait pas créer des leaders à partir de n'importe quel groupe d'humains ; « il fallait d'abord trouver l'étoffe dont sont faits les chefs . d'encourager les mariages entre égaux raciaux, afin de favoriser la naissance d'enfants racialement purs,57 et d'imposer « l'élimination de tous les enfants malades ou difformes, l'extermination de tous ceux qui sont inaptes à la vie. »58

Loin d'être un idéaliste naïf ou innocent, Platon est présenté comme le représentant du réalisme le plus intransigeant et le plus viril. Dans un petit recueil d'essais intitulé *Staat und Rasse* (État et race), le platonicien Kurt Hildebrandt a renversé la perception courante du philosophe : « Platon n'était pas un utopiste mais a développé une véritable connaissance de la réalité [naturelle] et de la nécessité. »59 Les mesures sélectionnistes, ségrégationnistes et eugéniques prônées dans *La République* sont citées en exemple d'une politique raciale pleinement développée60, des idées qui « exigent de douloureux sacrifices de l'idéalisme61 » sous-jacent à l'humanisme moderne irresponsable.

Platon n'était pas cruel lorsqu'il a donné de telles lois à sa cité-État idéale ; il était simplement cohérent, ne craignant pas d'épouser le dessein de la nature : « ses lois ont quelque chose de naturel »62, en ce qu'elles proscrivent tout effort contre-sélectif pour restreindre le cours de la nature, que l'organisation sociale ne doit en aucun cas entraver. façon. Comme l'avait dit Hitler dans *Mein Kampf,* les principes du national-socialisme s'inspiraient du caractère décisif et inflexible des lois de la nature.

Fulminant contre les obstacles à une telle sélection érigés par l'État-providence naissant, Hildebrandt rend hommage à Platon, qui avait « parfaitement compris que tout obstacle à ce que nous appelons aujourd'hui la sélection naturelle » pouvait très bien profiter à l'individu, ainsi choyé et protégé, mais cela "a blessé le peuple vu dans son ensemble". Le bonheur, le bien-être ou la survie de l'individu importaient peu à l'homme d'État, au législateur ou au führer nordique : Platon « a toujours vu la totalité [du peuple], se détournant ainsi du cas individuel63 », car « la clémence

[à l'égard d'un individu dégénéré] apparaîtrait à Platon comme une cruauté envers le peuple considéré dans son ensemble64 », la dure loi des nombres qui, pour le platonicien comme pour les eugénistes, écartait la nullité de l'individu au profit de l'infinité de les masses. Une telle politique paraît difficilement concevable pour un humaniste pétri de miséricorde, myope qui ne se focalise que sur l'individu et oublie de considérer que la seule chose qui donne un sens à un individu et même à la vie, c'est sa communauté, qu'une personne déformée ou affaiblie contaminerait s'il était autorisé à vivre et à procréer. Hildebrandt reprend ainsi tous les arguments déployés par les partisans de l'eugénisme et de l'éradication d'une menace biologique par une politique de neutralisation (c'est-à-dire de stérilisation) ou de destruction (élimination physique). Pour apaiser les craintes ou prévenir les objections des humanistes contemporains, Hans Günther a magnanimement précisé qu'il ne préconiserait pas l'application des lois impitoyablement sévères de Platon. Ses propositions constituaient un eugénisme contemporain civilisé : il se contentait de prescrire la « stérilisation »65 des faibles au lieu de la peine de mort prétendument réclamée par Platon.

En tant qu'ennemi implacable de l'humanisme faible et compatissant des Lumières, Günther soutenait que les idées de Platon avaient été combattues par nul autre que les sophistes, à qui l'on enseignait « les hommes de la race asiatique, comme nous le fait la science raciale » . manuel scolaire proclamait que si les Grecs étaient bien réceptifs à l'individualisme des sophistes, ce n'est que parce que leur sang s'était déjà dilué, comme le déduit le déterminisme strict qui régissait en effet l'esprit de la race : « Le sophistique est complètement étranger à la pensée nordique et se révèle être un produit de la race d'Asie Mineure, qui débat habituellement avec les ceptes et remet en question la sagesse héritée afin de la détruire. L'influence de cette philosophie n'a pu croître que parce que les Grecs étaient devenus infidèles à leurs origines. S'ils étaient restés un peuple de race pure, l'accent que [les sophistes] mettaient sur l'exceptionnalité de l'individu et ses droits leur aurait semblé incompréhensible.

Une partie de ce paragraphe est une copie virtuelle d'un passage écrit par Hans Günther lui-même68. Toujours fidèle à sa symptomatologie raciale, Günther considérait le sophistique comme « complètement imprégné d'un esprit non hellénique69 ».

Les temps n'avaient guère changé. La lutte et les principes raciaux à l'œuvre étaient les mêmes que dans l'Antiquité ; les nouveaux ennemis de la race nordique étaient 1789 et celui que Günther, c'est-à-dire inconsciemment, appelait « le soph iste Rousseau »70, digne rejeton d'une France métis complètement asservie à une idéologie égalitaire. Le radical français Édouard Herriot

la proposition d'une *école* unique71 — l' antithèse absolue du système d'éducation sélectif et élitiste établi par Platon — n'était qu'un symptôme déplorable, quoique révélateur.

Contre l'égalitarisme aveugle de la modernité révolutionnaire qui proclamait maladroitement et imprudemment « la même chose pour tous », il fallait impérativement revenir à un « à chacun ce qu'il mérite » viril, nordique et platonicien72, un *Jedem das seine* qui sonne désormais comme une sinistre anticipation de la devise affichée à l'entrée du camp de Buchenwald.
L'idéal démocratique d'égalité est répudié au profit de l'équité, qui distribue les droits proportionnellement à chaque sujet.

Platon était bien un « maître de notre temps »73, comme l'affirme Hildebrandt : « la biologie moderne aurait bien du mal à proposer des lois mieux adaptées à la sélection des plus aptes que les lois de Platon74 ». car la *Volksgemeinschaft,* un organisme d'État qui s'appuyait sur « l'unité par le sang »75 et une hiérarchie raciale stricte, devait suivre les préceptes de Platon. La lecture du grand philosophe nordique, avertit Hans Bogner, ne doit pas conduire à une simple et inutile « hellénomanie esthétique »76
mais plutôt insuffler un ferme désir d'instituer « une renaissance dans notre existence » en tant que nation, une renaissance qui reposerait sur « l'héritage riche et diversifié d'un passé millénaire ».77 Bogner se réjouit que la Grèce soit l'ordre du jour dans l'Allemagne contemporaine : « La présence et la prédominance de l'hellénique dans la nouvelle Allemagne est claire pour tout observateur ; il suffit de penser à nos nouveaux bâtiments, aux jeux et à l'idée olympique, au sport, à l'unité retrouvée du corps et de l'esprit, à un État désormais considéré comme une institution d'éducation et de sélection des hommes, à nos fi pas d'art. Lors des événements publics, la parenté fondamentale et l'affinité élective qui existent entre l'Allemagne et l'hellénisme sont fréquemment visibles. »78

théâtre choral et amphithéâtres grecs : la représentation d'une holistique volksgemeinschaft

Bogner avait des raisons de se réjouir : la communauté holistique de la nouvelle Allemagne a été construite non seulement avec une architecture d'imitation mais aussi avec la turgie dramatique grecque, une source des « manifestations publiques » qu'elle a mises en scène. Le théâtre grec antique et son chœur contribueraient également à construire la communauté nationale. L'une des nombreuses initiatives culturelles du parti nazi, le Reichs bund für deutsche Freilicht- und Volksschauspiele eV (Ligue du Reich du théâtre en plein air et populaire), créée le 23 janvier 1933, a assumé la tâche de parrainer des représentations théâtrales avec un désordre politique manifeste.

sauge. Dans le cadre de sa mission, la ligue, qui fait officiellement partie à la fois du parti et du ministère des Lumières et de la Propagande du Reich, a promu une initiative visant à construire quelque quatre cents théâtres en plein air, appelés *Thing stätten* (dont une soixantaine seraient finalement construits); cet ambitieux projet de travaux publics, qui s'inscrit parfaitement dans la politique économique d'amorçage contracyclique des pompes par les travaux publics, est confié au Reichsarbeitdienst (service du travail du Reich), dirigé par Robert Ley.

Des termes comme *Thing, Thingplatz* et *Thingstätte* sont empruntés aux traductions allemandes de Tacite, qui les emploie pour désigner l'assemblée législative et judiciaire propre aux peuples germaniques79, assemblée qui jusqu'à Boulainvilliers et Montesquieu avait nourri le fantasme d'une démocratie germanique au sein de la liberté des forêts.80

Ces bâtiments, destinés à accueillir des festivals et des manifestations politiques et culturelles pour la *Volksgemeinschaft,* devaient résonner « de la préhistoire germanique » et des « racines raciales les plus profondes »81.
du peuple allemand. La *Thingplatz* à Heiligenberg82, surplombant la vallée du Neckar à Heidelberg, a été inaugurée par Goebbels lui-même le 22 juin 1935 sur une colline qui a conservé des traces archéologiques de cultes prétendument germaniques. Tous ces *Thingstätten83* présentaient cependant une architecture qui était une copie stricte des amphithéâtres grecs de l'Antiquité ; le demi-cercle de marches de pierre surélevées provient directement des théâtres de la péninsule attique ou de l'Asie Mineure. A Heidelberg comme en Grèce, cette partie réservée aux spectateurs, le *koilon, est* creusée dans la pente selon une déclivité naturelle. Les rangées descendaient vers un orches tra, circulaire comme à Epidaure, où devait se réunir le chœur.
L'acoustique était assurée par un mur à l'arrière qui combinait des éléments du grec skene et thymele, l'autel de Dionysos.

Les *Thingstätten* ont été essentiellement conçus pour accueillir des représentations en plein air de théâtre choral de style grec, un nouveau genre dramatique promu par la politique culturelle du régime. Ces *chorische Dichtungen,* composés d'auteurs triés sur le volet par le régime, qui leur offrait salaire, temps de scène et uniformes SS, empruntaient leurs thèmes à l'histoire allemande médiévale ou contemporaine : le destin tragique d'Albert Leo Schlageter84 et la prise du pouvoir en 193385 ont été adaptés contribuer à l'éducation politique des masses par le théâtre. La forme de ces pièces, où le protagoniste débitait une litanie d'appels, chacun répondu par le chœur, imitait le théâtre attique de Thespis, qui créa la tragédie grecque en ajoutant un acteur au chœur tragique de la liturgie dionysiaque. Cette forme était donc idéale pour représenter la scène allégorique reliant le führer (le protagoniste) au *Volk* (le chœur).

Le programme pédagogique des *Thingstätten,* finalement trop coûteux à construire et à entretenir, est abandonné en 1936. Le régime constate rapidement que le ciel d'Allemagne n'offre pas le même climat bienveillant pour le théâtre en plein air que celui de la Méditerranée.

La scénographie maladroite et le didactisme autoritaire des *chorische Dichtungen,* qui ne convainquent pas le public, cèdent la place aux manifestations, défilés et rassemblements aux flambeaux organisés par le parti. L'idée de faire connaître le lien avec l'Antiquité par la représentation théâtrale est abandonnée, et le parti confie plutôt ces activités au Tage der deutschen Kunst de Munich, ainsi que les diverses manifestations entourant les Jeux olympiques de 1936.

aristote au purgatoire

Le contraste entre l'intérêt avide du Troisième Reich pour Platon et sa relative négligence d'Aristote est choquant mais instructif.

Le volume des études platoniciennes dépassait de loin le nombre de livres et d'articles consacrés à Aristote qui, d'un point de vue quantitatif, sombra dans un quasi-oubli et, qualitativement, fut aussi raillé que Platon était exalté.

À première vue, on pourrait penser qu'Aristote serait une figure idéologiquement charnière du national-socialisme, étant donné l'utilisation récurrente du terme *politischer Mensch* par les intellectuels et idéologues nazis.

L'expression *politischer Mensch ,* qui remonte à Alfred Bäumler , était essentiellement un calque du *zoon politikon d' Aristote ,* qui figurait dans le tome 1 de sa *Politique – « l'homme* est par nature un animal politique » – et que Bäumler, en bon philhelléniste, connaissait bien.
Comme on l'a vu, cependant, il reformule le concept aristotélicien pour faire de cet être sociable essentiellement et ultimement revenu un soldat politique au service du nouveau Reich86. Pourtant, Bäumler à Aristote, discrètement et sans attribution, dans un article où il définit l'homme politique comme « un homme dans une communauté »87 et rappelle que *« la politique* est un mot grec88 ».

Le fait que Bäumler, un homme intimement familiarisé avec la philosophie et les lettres grecques phi, n'ait mentionné qu'une seule fois le nom d'Aristote tout en approuvant ses idées les plus élémentaires est révélateur de la piètre estime dans laquelle le Stagirite était tenu par les intellectuels nazis. Aristote a été condamné à la disgrâce philosophique en raison de son mauvais timing historique et de sa corruption raciale.

Alfred Rosenberg a liquidé Aristote en quelques pages du *Mythe du XXe siècle,* le qualifiant de « diffuseur systématique [de la méthode socratique] »89, stigmatisé comme étant un logicien fortement cérébral dans la lignée des Socrates orientaux, les à l'opposé de l'intégrité nordique d'un Platon, qui était agile à la fois physiquement et intellectuellement.

Ernst Krieck a poussé encore plus loin ce rejet d'Aristote, le rendant responsable de tout le déclin de l'éducation grecque traditionnelle. Aristote avait favorisé l'émergence d'un rationalisme sec, désincarné, trop littéraire et abstrait, qui avait perdu tout sens de la proportion entre le corps et l'esprit. Il dépeint le philosophe comme « le grand maître de ce système d'éducation [hellénistique] », l'humanisme pervers de la rationalité pure, ayant perdu de vue la totalité organique de l'être humain. Vivant à l'apogée de la civilisation hellénistique et du déclin de la cité-État athénienne, Aristote était peu valorisé, son œuvre datant d'une époque de décadence raciale et intellectuelle, de dénordification physique et spirituelle de la Grèce. Aristote n'était intéressant, suggérait Krieck, qu'en tant que conservateur de la sagesse grecque qu'il avait patiemment accumulée dans ses scrupuleuses encyclopédies. Il s'y révèle, comme en d'autres lieux, un simple « curator », à l'opposé d'un véritable créateur nordique comme Platon, et en tout cas il restera un pur « rationaliste »90 et un étranger complet tout au long de sa vie.

Les remarques positives sur Aristote étaient brèves et rares. On en trouverait quelques-unes chez Ludwig Schemann, qui jugeait « incompréhensible » le reniement d'Aristote, en tant que théoricien de l'esclavage et de la hiérarchie raciale91. Une autre se trouvait dans un manuel de lycée : là Aristote ... le maître d'Alexandre le Grand – apparaît comme une figure de sagesse, mettant en garde contre les « perturbations du sang » et « le mélange des Grecs avec des peuples étrangers à la race [nordique] »92. Malgré ces deux arguments en sa faveur, Aristote reste cependant un chiffre tout à fait marginal.

le stoïcisme ou l'anti-platon

Encore plus nuisibles qu'Aristote étaient les stoïciens. La doctrine du stoïcisme, courant de pensée né au IVe siècle av. J.-C., marque une rupture avec la conception traditionnelle du monde et de l'homme des anciens. La cosmologie grecque traditionnelle envisageait un monde fini, ordonné et permanent, où chaque être et chaque objet tendait à trouver sa place naturelle. Il s'ensuit que, comme le cosmos, le monde des hommes

était hiérarchique et inégalitaire, chaque individu occupant la place qui lui était assignée dans l'ordre de la nature intrinsèquement objectif et inégalitaire - les deux mondes, naturel (cosmos) et civique (polis), possédant la même structure.93

Contrairement à cette vision hiérarchique et pluraliste du cosmos, les stoïciens possédaient une conception unifiée et moniste de l'humanité et de son univers, dans laquelle tous possédaient également la raison.

Pour les nazis, la Stoa - le site de l'éducation philosophique grecque tardive - était une expression de l'éclipse de la race ; elle marqua le passage du lumineux nordique hellénique à l'hellénisme crépusculaire, antithèse d'une Hellas pure et héroïque qui avait persévéré jusqu'à Platon, son incarnation finale prenant la forme du grand Académicien.

Produit de l'immigration asiatico-sémitique qui avait subsumé Athènes et dilué son sang par le métissage racial à la fin du Ve siècle av. et suiveur de Gobineau) Ludwig Schemann remarquait : « Nous avons longtemps senti et affirmé que le sang a joué un rôle essentiel dans la fondation et le développement de l'école stoïcienne. Il est issu presque exclusivement des milieux sémitiques . Le produit le plus remarquable de l'hellénisme, la Stoa, va dans le même sens. Il avait été développé par des Sémites et des bâtards, devenant un bien pseudo-idéal uniquement pour les arguments de l'État en moins et des ennemis raciaux des époques ultérieures . — et donc les identités raciales — des chefs de l'école stoïcienne : « Parmi les savants qui ont précédé Panaetius, un seul venait d'un village où la majorité était de sang grec. .

. .

Les autres venaient de Cilicie, de Chypre et de Babylone. Zénon, le fondateur, venait du village sémitique de Citium, sur l'île de Chypre . et l'auteur de plusieurs ouvrages sur le stoïcisme définitif jusqu'aux années 1970, décrit Zénon comme un *Volblut phöniker,* un « phénicien pur sang »98 : « On retrouve dans la doctrine stoïcienne bon nombre de traits qui nous rappellent que ses fondateurs n'étaient pas des Grecs. Les stoïciens étaient unhellenisch99 – « non-helléniques », et donc certainement pas nordiques, ni dans leurs idées ni dans le sang qui les a produits.

Aucun esprit nordique n'aurait imaginé que tous les hommes puissent être considérés comme égaux, appelés à appartenir à quelque fraternité universelle de la race humaine *(universi generis humani societate)* telle que l'imaginait le stoïcien romain Cicéron100, une ÿÿÿÿÿÿÿÿÿÿ dépourvue de toute hiérarchie fondée sur des critères raciaux. valeurs. Schachermeyr reprenait ici un thème cher aux théoriciens raciaux et tenants du racisme scientifique qui, depuis Gobineau, attribuaient toutes les idées égalitaires, individualistes ou démocratiques au sang ruiné par le métissage et dépouillé de toutes ses qualités propres, sang ainsi perdu. tout concept de grandeur et de hiérarchie raciale. Selon un déterminisme biologique strict et une physiologie simple, tout sang vraiment pur, exempt de mélange racial et conscient de sa propre valeur précieuse, ne pouvait penser qu'en termes d'idéaux élitistes et non égalitaires. l'anti-Platon par excellence. Ludwig Schemann, le disciple de Gobineau, a dénoncé la Stoa et le complexe « d'idées cosmopolites et égalitaires »102 qui constituaient le cœur de sa doctrine comme un poison sémitique.

Symptôme de la dégénérescence raciale grecque, le stoïcisme fut aussi par la suite un puissant instrument de la décadence romaine : après la bataille de Cynoscéphales (197 av. J.-C.) et la conquête romaine de la Grèce, le stoïcisme fit essentiellement partie du butin des conquérants. Les livres, les prisonniers de guerre et les *graeculi* ramenés à la suite des légions de Rome importent ce qui va peu à peu devenir la philosophie préférée de l'élite républicaine et impériale. Ils ont trouvé dans le stoïcisme une rigueur compatible avec le *mos maiorum* et une idéologie universaliste bien adaptée à l'impérialisme romain et à son projet d'hégémonie mondiale. La vision stoïcienne d'une humanité unifiée a trouvé un terrain fertile dans la domination impériale romaine et son unification de l'écoumène, qui est devenu une véritable cosmopole, une *civitas maxima* unitaire qui englobait toute l'humanité sous un seul chef et une seule autorité.

L'empereur Caracalla s'est inspiré du stoïcisme, ainsi que d'évidentes motivations fiscales, lorsqu'il a accordé la citoyenneté romaine à tous les résidents de l'empire en 212 par le biais de la *Constitutio Antoniniana,104* que Rosenberg a décriée comme la cause première du « chaos racial romain ». ”105

Hans Günther a affirmé que « le stoïcisme a été considéré comme l'une des forces les plus racialement destructrices de l'histoire romaine » : la république nordique originelle strictement hiérarchique des anciens Romains avait été détruite par les notions stoïciennes d'« individualisme » et de « citoyenneté cosmopolite ».106

Ce qui disqualifie vraiment le stoïcisme, c'est que « d'une part il ne regarde que l'individu isolé et d'autre part la communauté des parieurs de tous les peuples et de toutes les races, non comme membre d'une lignée ou d'un groupe ».

clan ou un peuple ou une race. En tant que doctrine, le stoïcisme a éliminé toutes les différences de sang. »107

Comme le sophisme quelques siècles plus tard, le stoïcisme était un sursaut intellectuel qui présageait la Révolution de 1789. Fritz Schachermeyr affirmait, déplorable, que « le résultat de l'égalité fondamentale de l'homme était la notion de la dignité de l'homme, des droits de l'homme, de la nécessité pour la tolérance. Bref, à cause du stoïcisme, « l'humanité, c'est maintenant le nivellement »108. l'individualisme le plus délétère associé à l'universalisme le plus dissolu.

Cette convergence diabolique a conduit à la désintégration du corps racial par l'infiltration et le mélange d'idées étrangères qui ont apporté avec elles une nouvelle vision de l'homme et de son rapport au collectif. Il était une fois, quand le corps nordique des citoyens grecs était encore uniforme et entier dans sa pureté initiale, l'appartenance mutuelle et spontanée de ses membres était donnée : l'homogénéité du sang s'exprimait intellectuellement à travers une conception organique et holistique du corps politique. , et l'individu n'avait de sens et ne jouissait d'aucune dignité qu'en tant que membre du corps racial.

Le mélange des sangs avait brouillé cette conception unitaire du corps racial. Détachée de son appartenance à un sang et à un sol, la figure du cosmopolite qui émergea avec l'avènement de l'hellénisme ultérieur ne pouvait être définie que comme un individu atomique, une monade isolée dégagée de tout lien avec un groupe qui, de toute façon , n'existait tout simplement plus : l'abâtardissement hellénistique a dissous les liens de la polis pour privilégier l'individu109 . Ceci, selon l'auteur d'un manuel pour professeurs d'histoire, expliquait l'opposition aux antipodes entre la conception platonicienne de l'État, strictement holistique , et la sensibilité individualiste des philosophes hellénistiques : « Au lieu du bien commun, de l'appartenance à une communauté définie par le sang, s'est imposée la domination effrénée de l'individu, du cosmopolite qui ne reconnaissait d'autre lien que celui de la raison. . Le Grec n'avait plus de patrie ; le monde était sa patrie. pour lui-même », fut l'œuvre de philosophes racialement dégénérés comme « le fondateur du stoïcisme, Zénon, un sémite hellénisé ».111

D'autres ont fondé leurs arguments non sur la race mais sur l'opposition à la Les Lumières et l'humanisme du droit naturel moderne, déplorant une version caricaturale, biologiquement dégénérée et intellectuellement décadente

de l'hellénisme contrairement à sa variante nordique d'origine. Le romantisme allemand du XIXe siècle et ses idoles françaises, comme Maurice Barrès, ont juxtaposé la cohérence naturelle et holistique d'une gemeinschaft, une communauté de naissance, de terre et de sang, à la fragilité culturelle d'une gesellschaft, un artefact construit par le volontarisme. décision d'individus libres d'adhérer à un contrat social qu'ils supposaient préexistant : la gemeinschaft holistique du sang, du destin et de la nature s'opposait à la ges ellschaft individualiste du choix, du libre arbitre et de la culture.

Un manuel de lycée expliquait comment l'ambition de Platon était la résurrection d'un principe racial holistique, une société conçue comme un corps biologiquement unifié, c'est-à-dire la gemeinschaft : « Le véritable État n'était pas, aux yeux de Platon, composé d'individus. . . . . C'était plutôt un organisme, une entité unique. Le citoyen n'était qu'un membre ou une partie du tout et ne trouvait de but et de sens que dans le groupe . vaine lutte contre la décadence raciale. »113

Stigmatisé comme une philosophie de l'individualisme et du retrait, une doctrine du bonheur privé et de l'ataraxie loin des affaires du monde, le stoïcisme était une philosophie de la dissolution du régime et de la désintégration de la communauté raciale et politique. Les stoïciens étaient des destructeurs de l'État parce que leur doctrine provenait d'un sang vandale qui détruisait les cultures : dans la typologie tripartite de la race proposée par Hitler dans *Mein Kampf,* ces Orientaux et Sémites appartenaient à l'espèce destructrice des *Kulturzerstörer,* par opposition aux *Kulturbegründer* créateurs. , les Aryens.114

Néanmoins, Günther et Schemann ont clairement indiqué que le stoïcisme avait été en mesure de séduire les anciens Romains fondamentalement nordiques comme Sénèque et Marc Aurèle uniquement parce qu'ils ne ressentaient plus aucun lien avec un peuple romain racialement métissé et cherchaient ainsi à se retirer dans le tout-homme-pour -lui-même ethos du bonheur privé, où ils pouvaient s'attarder à méditer sur le *fatum* et attendre l'ataraxie115. Leur éloignement était un choix dicté par la médiocrité raciale du peuple romain.

le philosophe au visage peu aimable :

socrate le satyre et métèque décadent

L'asticot asiatique des stoïciens était caché dans le fruit philosophique des Grecs depuis l'époque de Socrate. L'homme que Platon - peut-être à cause de sa légère carence raciale, une once de

Le sang dinarique116 -avait choisi pour maître, un séducteur et un corrupteur de la jeunesse athénienne, était à bien des égards présenté comme l'antithèse de Platon, à la fois dans la race et dans l'éthos.

La répudiation de Socrate par les spécialistes de Platon sous le Troisième Reich était pratiquement universelle. Seul Hans Bogner recommandait à sa classe de grec de lire l' *Apologie de Platon,* qui célébrait la figure fidèle d'un maître dont on pourrait dire que Platon était « le plus disciple »117 ou même un « évangéliste ». positif aussi rare soit-il, de Socrate prenant l'épée de la dialectique contre des sophistes étrangers corrupteurs de la polis, dans une bataille difficile contre le déclin d'Athènes.

Il était vraiment le seul. Dans sa vision du racisme platonicien, Günther a accompli son tour de force sans mentionner Socrate une seule fois perfide en plus d'une centaine de pages119 . sur le procès du sous-homme Socrate.

Au départ, Socrate était laid – d'une laideur qui s'opposait totalement au stéréotype nordique : « Xénophon décrivait Socrate comme un type court et trapu, avec un cou épais et un gros ventre », se souvient Günther120.
Comme tout sémioticien de la physionomie humaine pourrait le dire, une telle hideur du corps ne pouvait correspondre qu'à une semblable hideur de l'esprit. Günther propose une interprétation originale du dialogue socratique et de la maïeutique, qui devient « familiarité vulgaire et anti-nordique » : « Ce manque de retenue et de distinction . . . est trahi par son fonctionnement, car il assaille les étrangers avec des questions dans la rue et s'insère dans les conversations des autres », quelque chose d'étranger à la propriété et à la réserve nordiques. Devant un tel faisceau de symptômes accablants, le verdict, implacable, était sans appel : Socrate était, de toute évidence, de « race orientale »121 , inférieur, métissé et étranger, un homme qui tentait d'imposer ses idées à une époque de décadence athénienne, où l'élément racial nordique était en déclin122. D'autres, comme l'historien de l'art Paul Schultze Naumburg, voyaient en lui « un exemple parfait du type alpin ».123

Le mal causé par Socrate ne se limitait pas aux seules intrusions intempestives dans les conversations privées de ses contemporains. Pour Rosenberg, Socrate a annoncé l'avènement des stoïciens, en ce qu'il a jeté les bases de l'individualisme philosophique grec. En enseignant que la vertu s'apprend, Socrate sape les fondements élitistes de l'inégalitarisme grec124 : Socrate propose une nouvelle conception de l'humanité, « une nouvelle classification humaine, non selon les races et les peuples, mais selon l'homme individuel. Avec l'effondrement d'Athènes

social-démocratie, Socrate est devenu le social-démocrate international de son époque. »125

Cet individualisme délétère avait produit comme son monstrueux off - jaillissent l'humanisme individualiste occidental des siècles plus récents, qui, « comme Socrate, regarde vers l'homme, non vers le Grec, l'Allemand, le Juif ou le Chinois »126 et que Günther dénonce avec la vigueur d'un Joseph De Maistre.

Cette conception unitaire de la communauté humaine, qui détruit la vision strictement hiérarchique et inégalitaire qui caractérisait traditionnellement les Grecs, est reprise par Antisthène, véritable disciple et continuateur de Socrate et de son héritage127. Alfred Rosenberg absout ainsi Platon de toute accusation de Le socratisme : « C'est son disciple Antisthène, fils d'une esclave jusqu'ici asiatique, qui tira alors tant de conclusions des idées de Socrate et s'aventura à prêcher la destruction de toutes les barrières entre les races et les peuples au nom du progrès humain. »128 Comme les stoïciens mais bien avant eux, Socrate —
qui vivait à une époque où Athènes était démographiquement exsangue par la guerre - était à la fois cause et symptôme du déclin de l'esprit grec et de la dégénérescence raciale des Hellènes : "Le plus grand symbole de ce nouveau groupe chaotique hostile et inconscient sur le plan racial - l'antithèse de l'âme de la race hellénique - était Socrate.

Ni promu ni diffusé les enseignements de Socrate. En fait, il présente à ses élèves une version platonicienne du grand philosophe, mettant « les paroles de sa propre âme dans la bouche de Socrate »130, qui devient un acteur de soutien dans ses dialogues, réduit à un simple porte-parole de Platon lui-même. message. Platon n'était donc pas un disciple du diable.
Ce beau spécimen nordique n'était pas la dupe d'un *Unter mensch* de l'Est mais, bien au contraire, le défenseur désespéré de la race, qui, "à la fin de sa vie", selon Rosenberg, "a voulu sauver son peuple racialement en édictant la constitution puissante. Rien de tout cela n'était socratique ; ce fut la dernière grande floraison de l'esprit hellénique.

On voit alors que les figures de Socrate et des stoïciens ont été exposées par dénonciation et répudiation : Socrate et les stoïciens avaient sapé et menacé l'édifice inégalitaire, hiérarchique, holistique de la communauté grecque traditionnelle par leur promotion délibérée de l'individualisme. A partir du moment où Socrate, puis les stoïciens, ont proclamé que l'individu était la source de toute valeur, les notions de peuple et de race ont nécessairement perdu la leur.

La vigilance, selon Fritz Schachermeyr, était donc nécessaire au savant des humanités, des classiques ou de l'antiquité s'il le voulait, comme le

souligne l'auteur, pour préserver leur rôle et leur place dans le nouvel État national-socialiste. Les experts de l'Antiquité devraient enseigner un matériel racialement valide et spirituellement pertinent : « Jusqu'à présent, nous avons accepté tout ce qui venait de l'Antiquité comme une sorte de révélation sublime.·. C'est ainsi que l'humaniste, qui était d'une part le conservateur de la partie la plus noble de l'esprit nordique, est devenu le véhicule de tout le patrimoine spirituel anti-nordique. Seul un humanisme étoilé, une adoration aveugle pour l'antiquité qui ne séparait pas le blé nordique de l'ivraie asiatico-sémitique aurait pu conserver le « poison destructeur » dans une culture qui avait « éliminé les , peuples nordiques de l'antiquité »132 – et qui demeurait une menace active dans le monde contemporain. Toute l'Antiquité n'était pas mûre pour être mangée ; tout humanisme qui se respecte exigeait donc une approche très sélective des humanités.

Le projet platonicien de renouveau de l'État athénien et de la civilisation attique avait adopté le modèle de Sparte, dont Platon était un fervent admirateur : l'engouement pour le « philo-spartiate en devenir dorien » (« spartafreundlich-dorisierend »)133. sous le IIIe Reich était indissociable du regain d'intérêt pour l'histoire de Lacédémone et du modèle d'organisation incarné par la cité-État laconienne.

Comme Platon, Sparte a trouvé une nouvelle faveur parmi les hellénistes et les pédagogues après 1933. Helmut Beve, spécialiste de l'histoire grecque et auteur d'une monographie sur Sparte publiée pour la première fois en 1920, a utilisé la préface d'une édition de 1937 pour souligner l'attention que Sparte reçut alors : « Peu de choses dans le monde antique jouissent d'un intérêt aussi général et aussi vif que l'État spartiate. Son éducation de la jeunesse, son esprit communautaire, sa vie militaire, sa discipline et sa soumission héroïque de l'individu, ses devoirs et ses vertus, donc, que nous avons retrouvées, nous paraissent conçus avec une clarté totale et remplis avec une l'absence d'une promesse qui nous oblige à plonger dans cette communauté unique. »134

le mythe de sparte : de l'antiquité au troisième reich

Les Lacédémoniens avaient cultivé la discrétion et le secret. Leur laconisme est proverbial depuis l'Antiquité : non contents de parler peu, ils écrivent peu et construisent peu aussi, ne laissant rien à la postérité qui puisse attester de leur puissance politique et militaire dans le monde grec des Ve et VIe siècles. avant JC. L'Athénien Thucydide lui-même s'émeut de ce décalage entre leur parcimonie de symboles et leur puissance bien réelle ; Athènes a construit le Parthénon et créé

la tragédie, mais Sparte ne bâtit rien et se contenta d'exercer ses troupes au rythme du fifre et de la poésie de la guerre, la plume grossière de Tyrtée, alors qu'elle dominait l'écoumène hellénique135.

Le silence spartiate a laissé un vide rapidement comblé par le mythe. En l'absence de la propre représentation des Lacédémoniens, leur image a été créée par leurs alliés et ennemis contemporains. Admirateurs et détracteurs ont forgé le mythe de Sparte, une légende drapée de noir ou dorée à l'or, excessive d'admiration ou de damnation, mais toujours largement imaginaire, dépourvue de sources essentielles laissées par les sujets eux-mêmes.
L'image spartiate, entre idéalisation et caricature, découle de la curiosité que ce peuple fort et silencieux piquait parmi les historiens, philosophes, géographes et doxographes de l'Antiquité, qui firent de Sparte un archétype servant à la fois d'étalon et de paratonnerre. pour le débat politique, comme par exemple au IVe siècle av. J.-C. à Athènes. Ainsi, l'image de Sparte elle-même est devenue un objet d'étude pour les historiens ultérieurs, qui se sont intéressés à la naissance du mythe136 et à son héritage - car il était dans un sens performatif et acteur de l'histoire à part entière.

Elizabeth Rawson, historienne et auteure de *The Spartan Tradition in European Thought137,* mentionne le national-socialisme dès la première page de son livre, le considérant comme le sommet de la fascination populaire pour Sparte en Europe. Mais l'intérêt allemand pour Sparte ne date pas de 1933, même si cela n'est pas immédiatement évident. Dans son chapitre sur Winckelmann, Rawson a démontré comment l'historienne de l'art a établi une tradition philo-athénienne qui considérait Sparte et la Laconie comme le cousin pauvre et pitoyable de l'Attique culturellement brillante. Dans son sillage, les grands noms du philhellénisme allemand du début du XIXe siècle ont glorifié la culture et la liberté athéniennes : la démocratie attique a été claironnée par Hegel comme une étape supplémentaire dans la marche du *Weltgeist* vers la liberté, tandis que Sparte, selon cette vision, n'était guère plus que une impasse dans la grande épopée historique de l'esprit mondial. Pour le classicisme de Weimar et les idéalistes allemands, Sparte n'était qu'un repoussoir, un État tyrannique et militariste que Humboldt, individualiste libéral, reprochait à son omniprésence dans l'éducation de sa jeunesse, arrachée à ses familles et dépossédée de sa propre personnalité par d'intenses exercices communaux.

La seconde moitié du XIXe siècle et la création du Reich par Bismarck ont soulevé quelques timides comparaisons entre la Prusse du chancelier et Sparte, puissance continentale qui a réussi à unifier le monde grec du IVe siècle av. J.-C. par la force de ses armes. et la constitution de la Ligue du Péloponnèse après sa défaite d'Athènes.

Ainsi lasse, Sparte fut vaincue par Philippe, et seuls les Macédoniens purent faire revivre les cités grecques, dans une ligue qui leur était consacrée. Après le XVIIIe siècle, les comparaisons entre Frédéric II et Philippe de Macédoine sont devenues plus fréquentes et populaires; c'est dans cette tradition que Johann Gustav Droysen a publié sa biographie d'Alexandre en 1877, sous l'ombre immense et menaçante de Bismarck. Sparte, belle-fille rousse du philhellénisme allemand : Burckhardt et Nietzsche ont encouragé cette *damnatio memoriae,* dépeignant Sparte comme un État agité, arriéré, dépourvu de toute culture raffinée et hostile à la liberté.

Sparte devra sa santé symbolique ultérieure au racisme aryaniste. Les partisans du mythe indo-germanique avaient déjà produit une appréciation positive de Sparte, par l'historien Carl Ottfried Müller, qui avait consacré une longue monographie de 1824 au peuple dorien138, dans laquelle il s'est avéré que les Spartiates, qu'il appelait *die Preußen der Antike*— "les Prussiens de l'antiquité" - étaient des parangons du nordisme pour leur pureté raciale et leur valeur martiale. La thèse de Müller a été reprise par l'un des pères fondateurs de l'anthropologie raciale allemande du début du XXe siècle, Ludwig Woltmann, dont le tome de 1903 *Politische Anthropologie* (Anthropologie politique) dépeint comme l'archétype de l'État indo-germanique dans ses politiques eugéniques et son militarisme exemplaire, qui tendent vers l'expansionnisme conquérant.

Aux yeux des nazis, Sparte était doublement intéressante : Sparte était l'archétype d'un État nordique élitiste, raciste, militariste, protototalitaire dans sa conception et sa pratique de l'éducation, mais aussi l'illustration la plus élégante des vertus d'obéissance et d'abnégation militaire. Cet aspect du mythe spartiate sera mobilisé, comme nous le verrons, lors de la bataille de Stalingrad139.

L'historien Karl Christ, spécialiste de l'historiographie de l'Antiquité, a noté qu'"il n'y a pas d'autre sujet dans l'histoire ancienne qui ait été aussi politiquement et idéologiquement abusé que Sparte sous l'Allemagne nazie". De ce fait, le sujet « devient tabou »140 dans l'Allemagne d'après-guerre, et il faudra attendre 1983 pour que l'historiographie allemande puisse à nouveau envisager la Laconie et publier le premier ouvrage scientifique sur le sujet depuis 1933.

« spartanisme » entre totalitarisme et la renaissance de l'ouest

Dans un article sur l'importance de l'histoire ancienne pour les écoles du nouveau régime, l'historien de la Grèce Helmut Beve a défendu la valeur de

étudiant Sparte, objet de son expertise professionnelle, et l'exemple donné par les Spartiates. Heur avertit que les esthètes amateurs des belles lettres et du grand art avaient méconnu la grande et la significa de Sparte -
annuler s'ils le considéraient simplement comme un désert culturel de vers et de lyres. Mais même ceux qui la voyaient comme une cité-État « pauvre et grossière » ne doivent pas oublier que la partie la plus riche de son héritage résidait dans « la création d'un mode de vie parfaitement communautaire », au point que le « plus grand philosophe des Les Grecs » – par quoi il entendait Platon – « y voyaient, plus que partout ailleurs, un mode de vie digne »141, sinon heureux. Juxtaposant l'individualisme ionien au communautarisme dorien, il dépeint Sparte comme une source de grande sagesse pour la construction d'une communauté raciale et civique.

En fait, vu de l'extérieur, le Troisième Reich lui-même était perçu comme une sorte de seconde Sparte. Au XVIIIe siècle, Voltaire avait plaisanté en disant que la Prusse était Sparte le matin et Athènes l'après-midi ; à Potsdam, ville caserne et site du palais de Sanssouci, les matinées tournaient autour des exercices de troupe, tandis que le reste de la journée était laissé aux Muses et à la philosophie.

Mais plus encore que son militarisme, c'est apparemment un caractère totalitaire qui semble faire de Sparte le précurseur du Troisième Reich. Viktor Ehrenberg, historien social-démocrate en exil depuis 1933, prononce une allocution radiophonique depuis Prague en 1934 dans laquelle il rappelle que Sparte a été le premier État à s'immiscer dans tous les aspects de la vie d'un individu, tout comme la dictature nazie l'était aujourd'hui. faisant des siècles plus tard : « C'est pour cette raison que les représentants modernes de la communauté anisme totalitaire ont revendiqué Sparte comme le modèle ou l'idéal pour leurs propres actions. , les Spartiates étaient, aux yeux d'Ehrenberg
—
puisant dans une conception nazie – « le type de soldat politique le plus cohérent »143. Après avoir stigmatisé la coercition suffocante et le militarisme incontrôlé des Lacédémoniens, Ehrenberg conclut par un avertissement : « Sparte ne nous a pas laissé de modèle à imiter. ; elle nous signalait plutôt les dangers que nous devions éviter. »144

Observateur plus lointain et moins touché par les nazis, le germaniste français Henri Lichtenberger consacre tout un chapitre de sa réédition de *L'Allemagne nouvelle* de 1937 à ce qu'il appelle le « spartanisme » nazi. Professeur à la Sorbonne, il interprétait cette rigueur spartiate comme l'aboutissement emphatique et logique d'une approche paresseuse de la culture *(Kulturkritik)* induite par le matérialisme égoïste et l'individualisme de la civilisation occidentale, en voie de disparition depuis quelque temps. Hitler et

les nazis, selon Lichtenberger, espéraient revitaliser la communauté allemande par la restauration vigoureuse du civisme et de l'abnégation, pour combattre ce qu'il appelait « l'économisme », la « mentalité principalement orientée vers l'acquisition et le confort par la propagation des formes urbaines ». détaché de la nature et de la terre, le bourgeois hanté par les soucis de l'avenir, imbu de préjugés de classe, englué dans l'égoïsme à courte vue, l'intellect méprisant du travail manuel et plein d'illusions sur le pouvoir de la raison, l'esthète épris d'une vision stérile de beauté et culture. Hitler cherchait à « rompre violemment avec les errements qui menaçaient de provoquer une crise de la culture occidentale, et prônait l'organisation d'une nouvelle société, fondée sur une stricte solidarité nationale, sur les vertus brutes du paysan, de l'artisan, du soldat ». , sur la pratique d'une discipline stricte et le sacrifice volontaire de l'individu pour la communauté, sur ces qualités civiques, en un mot, viriles et robustes comme celles qui dans l'antiquité grecque ont fondé la gloire de Sparte.

L'ambition des nazis d'une renaissance de la civilisation occidentale exigeait une « politique d'élevage spartiate pour les nouvelles *générations .* Benn, un autre compagnon de route du national-socialisme (avant de s'en aller en 1936). Benn considérait Sparte comme la grande force organisatrice de la Grèce, le principe apollinien qui donnait forme et ordre à la passion créatrice de son peuple. Dans un chapitre de son livre de 1934 *Kunst und Macht* (Art et pouvoir) intitulé "Dorische Welt" (Le monde dorique), Benn écrit : "Entre l'ivresse et l'art doit entrer Sparte, Apollon, la grande force d'élevage et d'apprentissage."147 Benn a poétique la cité-État grecque, « un lieu du Nord »148 qui reposait sur les piliers jumeaux de l'holisme et de l'impérialisme : « Elle n'avait qu'une morale interne, l'État, et une morale externe, la victoire », fondée sur un « racisme radical , un racisme d'État. »149 Cette morale était toute tournée vers la production et l'élevage de « beaux corps » :150 , le souci de la race au-dessus de soi. »151 Il convient de rappeler ici que Benn a reçu une formation de médecin ; à l'époque, il voyait dans le national-socialisme une opportunité historique pour le renouveau physique de l'Allemagne ainsi que la renaissance culturelle du pays. Il semble allier la gaze clinique d'un Louis-Ferdinand Céline aux aspirations ontologiques d'un Heidegger lorsque, prônant la redécouverte de

Culture dorique, il espérait qu'en suivant son exemple l'Allemagne nouvelle tremperait à nouveau ses hommes dans un bain tonique de virilité et de volonté pure, qui romprait avec les manières pâmées et errantes d'une modernité nerveuse, décadente et féminine.

une éducation spartiate : une agogé pour le nouvel homme

Que l'exemple spartiate possédait une valeur didactique particulière a été encore confirmé par le projet confié à l'archéologue Otto Wilhelm von Vacano, qui avait rédigé sa thèse sur Olympie et son *Habilitation* sur Sparte152 et fut chargé de rédiger un manuel d'histoire sur les Lacédémoniens à utiliser dans les Adolf-Hitler-Schulen. Publié pour la première fois en 1940, le manuel de Vacano était composé d'une sélection de textes de sources anciennes, accompagnés d'une brève histoire relativement anodine de la cité-état dorienne. Le ton de Vacano est modéré voire neutre par rapport aux autres manuels de l'époque. Certes, Vacano se contente de répéter la vulgate de l'époque sur les origines de Sparte, dont la fondation est attribuée à « une migration de paysans du Nord » chassés de leur foyer naturel par « un surplus démographique »153 . parallèlement à l'occupation germanique médiévale de l'Orient, il a précisé qu'il invitait les jeunes lecteurs à « comprendre ces migrations comme similaires aux expéditions de colonisation de leurs compatriotes vers l'Orient au Moyen Âge » . toutes les formes de démocratie, destructrice individualiste et égalitaire du cosmos hiérarchique et holistique de leurs ancêtres155

et une source de conflit irréconciliable avec Athènes. Vacano se livrait également à la rhétorique contemporaine qui utilisait le mot *sang (Blut)* comme synecdoque pour le peuple *(Volk),* attribuant la ruine ultime de Sparte à une hémorragie *(Ausbluten)* 156 de bon sang nordique, répandu trop généreusement sur les champs de bataille à travers la Grèce et l'Asie : "La force de ce sang [nordique] a été consommée dans l'engagement [militaire]."157

Pourtant, seul le titre indiquait clairement que l'histoire de Sparte équivalait à une «lutte à mort de l'élite nordique» (Lebenskampf *einer nor dischen Herrenschicht),* un point renforcé moins par Vacano lui-même que par l'exhortation contenue dans la préface, écrit par Kurt Petter, le *Kommandeur* du theolf-Hitler-Schulen, qui a vigoureusement souligné les leçons à tirer de l'exemple spartiate par la dernière génération de la race nordique :

> *Kamaradenÿ!*
>
> En lisant ce livre, j'ai réalisé une fois de plus tout ce que nous pouvons apprendre de Sparte pour notre travail en tant que nationaux-socialistes. Bon nombre des conclusions et des principes qui ont guidé les Spartiates dans la création de leur État et l'éducation de leur élite sont également valables pour nous. Cependant, nous ne devons pas répéter les erreurs qui ont conduit à leur ruine. Nous voulons aider le führer à construire un Grand Reich : Sparte doit servir à la fois d'exemple et d'avertissement !158

Les visions de Sparte proposées dans d'autres manuels scolaires du secondaire étaient tout aussi explicites que celles de la préface de Petter.

Un manuel de Walther Gehl consacre trois pages à expliquer « la défense de la race dans l'État socialiste et guerrier des Spartiates doriens ». L'auteur commence par rappeler les origines des Spartiates dans une « nouvelle vague de paysans-guerriers nordiques *[Bauernkrieger] »159* qui ont conquis et réduit en servitude la population préexistante, indigènes avec lesquels les « Achéens nordiques » d'une vague migratoire antérieure « étaient devenus misérables ». engendré. Les Lacédémoniens devaient construire un État capable de préserver la force et la pureté de la petite classe dirigeante des conquérants nordiques, bien inférieure en nombre à la population indigène de Laconie : « Dans l'État spartiate, la hiérarchie sociale était aussi une hiérarchie raciale. », ses devoirs et ses fonctions étant répartis entre le peuple selon son degré de pureté raciale. Ce principe racial était imposé par une coercition quasi totalitaire : « Toute la vie des Spartiates était dominée par l'idée d'un État racial », note l'auteur, précisant que l'éducation physique était obligatoire, le célibat interdit et les mariages sans enfant annulés. Ces politiques eugéniques strictes n'étaient cependant pas une fin en soi, puisque « l'aptitude à la guerre était le but de l'éducation de la communauté par l'État », une éducation dure et rigoureuse où « le seul art cultivé était celui de la musique. . . qui était nécessaire pour la marche et le combat. L'eugénisme et le militarisme convergent dans l'entreprise de défense d'une élite nordique de sa race et soucieuse de préserver sa domination naturelle sur une abondante population d'esclaves. En tant qu'État protototalitaire, Sparte a soumis son peuple à un mode de vie de caserne pour le bien de tous : « Dès l'âge de sept ans, les jeunes garçons ont été soumis à une vie de service militaire permanent et entraînés à des exercices physiques, au combat armé, à l'endurcissement le corps, l'obéissance et la maîtrise de soi. Aucun topos n'a été ignoré dans la construction de ce tableau édifiant d'une Sparte où la maîtrise de soi et l'abnégation pour le bien du *Volksgemeinshaft* servaient de pierres angulaires à un État caserne. Ces concepts se reflétaient même dans leur langage, car, comme la musique et le rythme de la marche de l'infanterie,

« les réponses, au pays de Laconie, devaient être brèves, vives et précises, c'est-à-dire laconiques. »160 En effet.

Quand Hitler, dans le chapitre de *Mein Kampf* consacré à l'éducation, écrivait que *"la loyauté, l'esprit de sacrifice* et la *discrétion* sont des vertus dont une grande nation a absolument *besoin,* et leur culture et leur développement à l'école sont plus importants que certaines des choses qui aujourd'hui remplir nos programmes161 », il n'a pas nommé Sparte. Mais c'était bien l'agÿgÿ démoniaque Lace *qu'il* décrivait, du point de vue de celui qui, comme nous l'avons vu, connaissait et appréciait Sparte en tant que communauté nordique modèle.

L' *agÿgÿ* spartiate a été glorifié par Helmut Beve, qui y voyait le seul moyen d'éduquer une race supérieure appelée à exercer un contrôle total sur elle-même afin de conquérir et de subjuguer de vastes territoires et de grandes populations : « La contrainte exercée sur les impulsions et leur intégration dans une communauté qui les canalise dans une direction unique crée à Sparte, comme ailleurs, le modèle d'un . [tous deux] habitués à obéir et appelés à commander162. » Le surhomme . .

Le ministre de l'Éducation du Reich, Bernhard Rust, a également révélé dans le mythe de Sparte, comme ici en 1933 : « Je ne laisserais aucun doute à personne : nous devons élever une jeunesse spartiate, et ceux qui ne seraient pas prêts à entrer dans cette communauté spartiate devraient oublier de devenir des citoyens de notre État. »163 Le ministre était heureux que la jeunesse allemande ait « un rapport nouveau et dynamique avec la réalité de la polis grecque [après] qu'ils se soient libérés de l'aliénation d'une culture qui n'était pas la leur [et avaient] ouvert leur esprit aux points communs profonds qui les unissent . . . à la jeunesse héroïque de Sparte »164 dans une perspective éthique, mais surtout raciale.

Dans son discours inaugural de l'exposition *L'éducation physique allemande médiévale en mots et en images,* Rust rappelait « que nous connaissons la Grèce non par humanisme mais parce que, bien au contraire, Sparte était bel et bien allemande165 ».

holisme, socialisme, eugénisme

Comme Sparte il y a longtemps, l'Allemagne nazie a offert un exemple de communauté sans distinction de classe unie dans un but commun, une *Volksgemein schaft* rendue possible par le patriotisme, la participation civique et le racisme. Dans la propagande économique et sociale du régime, le terme *spartiate* a pris une connotation positive. Un livre célébrant les travailleurs du Deutsche Arbeitsfront (DAF), le syndicat nazi, dont les membres

jour jour construisant le réseau autoroutier allemand, décrit fièrement et fl oridément le « petit grenier spartiate »166 du contremaître, qui était le führer de ses ouvriers mais après le plus humble des humbles.
La description idyllique de l'irénisme apaisant, la vie partagée d'un *Bauar beiterlager,* glorifiait la camaraderie décontractée, le socialisme fonctionnel, le travail acharné et la joie d'une communauté nationale dans laquelle le spectre du conflit de classe avait été aboli.

La mémoire d'une communauté d' *homoi,* égaux spartiates, est dépoussiérée et invoquée par Goebbels dans un discours du 18 février 1943, deux semaines après la reddition allemande à Stalingrad. Le gauleiter Goebbels, qui avait arraché Berlin au Parti communiste allemand, le KPD, au début des années 1930 grâce à un message égalitaire et pro-ouvrier tout droit venu de l'extrême gauche du NSDAP, où il avait fait ses débuts, est revenu dans ce soi-disant nazisme brun-rouge dans une proclamation de guerre totale qui tirait sur tous les cylindres démagogiques : le temps des promenades distinguées à cheval en gants blancs à travers les forêts à l'extérieur de Berlin était révolu. La guerre totale exigeait la solidarité totale d'une communauté d'égaux, de camarades raciaux, unis dans la résistance au danger : « Le peuple allemand veut mener une vie spartiate, et veut que le monde entier vive comme des Spartiates, les puissants comme les faibles, les riches comme les pauvres. »167 La notion de Sparte en tant que communauté nordique était répétée jusqu'à la nausée dans des appels à l'histoire et un discours de propagande qui ne manquait jamais de rappeler les racines raciales communes des Spartiates et des Allemands. Pour Helmut Beve, « l'histoire de Sparte possède une valeur éternelle pour tous les peuples qui appartiennent à la même famille que les Grecs, une famille à laquelle nous savons appartenir plus que jamais ».

Beve a aussi justifié la pratique d'éliminer à la naissance les enfants déformés ou non viables. Les Spartiates avaient simplement fait du « processus de sélection à l'œuvre dans la nature »169 une coutume sociale. Fidèles à la loi naturelle, ils avaient veillé de près à ce que l'ordre culturel et historique de l'État n'empêche pas l'œuvre de la nature par des mesures contre-sélectives.

Fritz Lenz, dans sa somme sur l'eugénisme, cite également les Spartiates comme modèle : « Il est bien connu de tous que l'exclusion des enfants faibles était pratiquée chez les anciens Spartiates. Selon Plutarque, le législateur Lycurgue avait en tête des objectifs sélectifs très précis. Cette coutume spartiate faisait partie d'une tradition raciale et culturelle partagée beaucoup plus large et commune aux peuples indo-germaniques : « L'élimination des nourrissons était largement pratiquée dans l'Antiquité classique, et la pratique était ouverte. Cette coutume semble avoir été un trait de la race indo-germanique. »170

A Rome, « même le doux Sénèque » s'était fait un partisan résolu de l'euthanasie des enfants faibles ou difformes : « Nous noyons les faibles et les difformes. Ce n'est pas du fanatisme mais de la logique que de séparer le viable du non viable. »171 La loi naturelle était dure, mais c'était la loi ; tout *Gegenauslese172,* toute mesure de soutien ou d'assistance contre-sélective qui maintenait artificiellement en vie des éléments racialement malades dans une société compatissante, était « plus grave »173 que la barbarie pure et simple.

Hans Günther, quant à lui, louait Platon, le « gardien de la vie » selon le titre d'un de ses livres174, pour avoir été conscient des « lois de l'hérédité et de la sélection » et avoir « expliqué cette vérité apparemment paradoxale : il y avait plus de philosophie à Sparte qu'à Athènes »175 – la qualité de la philosophie d'un État se mesurant à sa capacité d'agir selon les lois de la biologie. La philosophie était du bon sens, ce qui signifiait ne pas gêner la nature mais plutôt la compléter scrupuleusement.

L'héritage immortel de Sparte était, aux yeux de Ludwig Schemann, résumé par les paroles de Léonidas, tirées non pas de son célèbre discours aux Thermopyles mais de ses adieux à sa femme - "ce testament tout à fait laconique", une marque d'élévation de soi - démenti, qu'il fit « à sa femme : 'épouser un homme bon et avoir de bons enfants', phrase qui résumait la loi canonique de l'eugénisme héroïque et aristocratique »176 de Sparte.

Hitler s'est emparé du même thème. Dans son *Zweites Buch* inédit de 1928, Hitler fit de Sparte le modèle du Troisième Reich à venir.
Sparte, « le premier État raciste » de l'histoire, était l'archétype de l'État nordique. L'élite indo-germanique racialement supérieure mais numériquement inférieure avait pu asseoir sa domination incontestable sur une horde d'ilotes et de périœques grâce à sa politique agressive d'eugénisme racial sélectif, qui éliminait sans pitié tous les éléments faibles et difformes :

> Les Spartiates étaient autrefois capables d'une mesure aussi sage, mais pas notre foule malhonnête, sentimentale, bourgeoise-patriotique actuelle. L'assujettissement de 350 000 Helots par 6 000 Spartiates n'a été possible qu'en raison de la supériorité raciale des Spartiates. Ceci, cependant, était le résultat d'une préservation raciale systématique, nous voyons donc dans l'État spartiate le premier État racialiste. L'abandon des enfants malades, frêles, difformes, c'est-à-dire leur destruction, témoignait d'une plus grande dignité humaine et était en réalité mille fois plus humain que la folie pathétique de notre temps, qui tente de préserver la vie des sujets les plus malades - à tout prix en prenant la vie de cent mille enfants sains par une diminution du taux de natalité ou par des agents abortifs, engendrant ensuite une race de dégénérés accablés par la maladie.177

Hitler faisait ici référence à l'abattage des nourrissons viables à la naissance par la cité-État, qui pouvait soit décider de les retenir, soit ordonner leur expulsion dans un ravin du mont Taygète. Le sort de ces nourrissons jugés faibles ou non viables était dicté par les impératifs militaires de la cité-État, qui exigeait physiquement de ses citoyens qu'ils soient vigoureux et aptes au service. Les méditations d'Hitler sur l'histoire de Sparte, prononcées dans des tons si choquants et prémonitoires, préfiguraient le programme d'euthanasie T4, dans lequel les eugénistes nazis se sont transformés de stérilisateurs prophylactiques en meurtriers de masse. La référence à Sparte, la cité-État nordique par excellence, dans les années 1920 a ainsi contribué à asseoir la mentalité dans laquelle l'idée d'un meurtre sanctionné par l'État et d'une politique eugéniste de destruction d'êtres humains jugés inférieurs était bien possible.

Un tel sélectionnisme impitoyable a fait de Sparte, aux yeux d'Hitler, le modèle d'un État eugéniste, « l'État le plus manifestement raciste de l'histoire »178 , comme l'exigeait le Troisième Reich. Si le *Zweites Buch* n'a jamais été publié, le führer a également invoqué l'exemple de Sparte, laissant peu à l'imagination, dans ses discours publics : « L'histoire du monde nous donne l'exemple d'un État qui a employé la sélection de sa progéniture. Cet état était. . de cette Sparte. C'était tout simplement, il faut le reconnaître, une pratique cruelle. Mais grâce à cette sélection, ils ont épargné aux générations futures de nombreuses maladies, et les Spartiates qui ont réussi la sélection ont connu une existence beaucoup plus agréable. la santé d'une minorité corrompue assurerait la santé du plus grand nombre, méthode qui n'exigeait rien de plus que l'application zélée et obéissante de la nature.

L'histoire de la race nordique a ainsi appris, à travers l'exemple spartiate, à créer une élite aristocratique forte capable d'assujettir des populations numériquement supérieures. Par une politique agressive d'eugénisme sélectif et de destruction des éléments faibles ou corrompus, le noyau racial survivant pouvait alors se concentrer sur le don des autres peuples, sans être submergé par le fardeau de soigner les malades.

Les SS, dont l'idéologie vigoureusement sélective et élitiste les persuadait qu'ils étaient l'élite raciale, l'aristocratie nordique, du peuple allemand, s'approprièrent ce concept de Sparte. C'est précisément parmi le peuple allemand lui-même que les nouveaux Spartiates, les *homoioi* en chemise noire des SS, une élite appelée à dominer une majorité racialement douteuse, métissée de Dinariques et d'Alpins, comme un haut-

classement officiel confié à Eugen Kogon en 1937 : « Ce à quoi nous, formateurs de la jeune génération de Führers, aspirons, c'est une structure gouvernementale moderne sur le modèle des anciennes cités grecques. C'est à ces démocraties dirigées de manière aristocratique avec leur large base économique de servage que nous devons les grandes réalisations culturelles de l'Antiquité. De cinq à dix pour cent du peuple, leur première fleur, régneront ; le reste doit travailler et obéir. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons atteindre les performances de pointe que nous devons exiger de nous-mêmes et du peuple allemand. de vastes espaces et des populations numériquement supérieures.

Hitler s'émerveillait en privé de la manière dont cette aristocratie raciale nordique avait pu réduire, contrôler et imposer sa volonté au monde grec, colonisant une partie de la Méditerranée. Le fait que « six mille familles [spartiates] » aient conquis « plus de trois cent quarante mille ilotes, et, d'autre part, régné sur l'Asie Mineure et la Sicile. . . pendant plusieurs siècles » était « la preuve de la grandeur de cette race »181. Les propos d'Hitler, ainsi que ceux de l'officier SS de Kogon, montrent comment Sparte offrait aux nazis un modèle de domination qui semblait facilement transposable à l'Europe et à son territoire oriental. ries sous leur joug.182

L'ardent défenseur du nazisme « du sang et de la terre », Richard Walther Darré, s'est également emparé de l'exemple spartiate. Fidèle à son objectif de démontrer que les Indo-germaniques n'étaient pas seulement de grandes migrations et d'exploits martiaux mais étaient avant tout un peuple de paysans, Darré renversa la perspective traditionnelle sur l'histoire de Sparte, injustement rappelée par la postérité uniquement pour ses vertus militaires, quand de telles guerres étaient en fait périphériques au travail du sol des Spartiates en tant que paysans.
L'agronome relativise la culture guerrière de Sparte en les montrant comme un paradigme de son utopie *Blut und Boden .* Si Sparte était un *mah nendes Beispiel,* un "récit édifiant" pour sa ruine ultime, cela était moins dû à l'idée que les Spartiates avaient fait preuve d'un désir excessif de guerre et avaient prodigué leur sang qu'au fait qu'ils avaient progressivement perdu le contact. avec leur nature essentiellement agraire.

Pour Darré, Sparte n'était pas seulement « l'État guerrier par excellence »183 que ses contemporains et sa postérité étaient si certains qu'il l'avait été. Sparte était devenue un État militaire malgré elle, avait été contrainte de prendre les armes, de s'entraîner et d'obéir à une discipline de fer pour protéger son élite nordique racialement supérieure mais numériquement inférieure, encerclée par des masses surabondantes.

de moindre valeur raciale, les fameux Helots et Perioeci. L'essence de Sparte n'était donc pas militaire mais essentiellement agraire : les Spartiates étaient un peuple indo-germanique et donc une population d'agriculteurs. Comme toute la Grèce, la Laconie avait été colonisée par une « grande migration paysanne nordique »184 à la recherche de terres à cultiver. Entourée de peuples racialement inférieurs et hostiles, Sparte n'a trouvé la paix que dans un "État militaire et une discipline incroyablement sévère", mais ce n'était pas une fin en soi ni l'expression d'un nordique fondamentalement militariste mais plutôt une simple "organisation pour la défense d'un État paysan ouvert, c'est-à-dire une organisation de défense militaire telle que la Prusse s'est développée dans l'histoire allemande »185 des temps plus récents.

Cette perspective conduit Darré à avancer une lecture de la ruine des Lacédémoniens qui conteste l'interprétation traditionnelle. L'auteur a consacré une quinzaine de pages de son livre à montrer que l'État spartiate n'avait pas été abattu par l'hémorragie de son sang nordique à travers une interminable série de guerres, une erreur d'interprétation qui reposait sur « une erreur fondamentale de calcul ». erreur insensée qui ignorait qu'un homme tombé au combat pouvait être remplacé par l'appel de renforts suffisants, fournis par la remarquable fécondité de la race indo-germanique. Contrairement à l'hypothèse souvent hâtive, Sparte « n'a pas été dénordifiée par la guerre mais par des questions économiques liées à la propriété de la terre ». La diminution du nombre de citoyens spartiates, ou *oliganthropie,* était moins importante pour lui que la division des parcelles *(klÿroi)* entre descendants, qui morcelait la terre au point qu'elle devenait moins rentable et était ainsi progressivement laissée aux ilotes et aux Périec. Darré a ainsi fait d'une pierre deux coups. La guerre n'était pas un mal en soi ; il serait "insensé" de croire que c'était la cause, puisque les peuples nordiques eux-mêmes n'ont jamais déclenché de guerres. C'est plutôt la question foncière et l'attachement des peuples indo-allemands maniaques au sol qui était « la question centrale du sort de la race nordique »186 : « Les guerres n'ont pas dé-nordifié Sparte », mais plutôt la abandon de leur « base paysanne saine »187

c'était leur péché originel.

conclusion

Quelle valeur pouvait bien avoir cette noble littérature ancienne pour un régime qui tenait tant à afficher son anti-intellectualisme ? Les deux chapitres précédents ont montré comment la gloire du corps et l'homme total s'inscrivaient dans une tradition grecque que le national-socialisme a reprise

sur lui-même pour revivre. Nous avons vu comment, de Rosenberg, Darré et Günther aux historiens allemands de l'Antiquité et aux spécialistes de la philosophie phi grecque, toute l'histoire de la pensée hellénique s'est réfractée à travers le prisme du racisme. Il y avait des penseurs nobles, élitistes, racialistes ou eugénistes, et puis il y avait les philosophes métis ou métis, dont les idées sur le métissage et l'égalité humaine étaient le produit de leur propre sang trouble, dont l'ignorance du génie racial a malheureusement infecté le monde. le sang des peuples supérieurs avec la maladie des inférieurs. Pire encore, comme un germe ou un microbe, ils ont introduit racialement des concepts étrangers dans la philosophie grecque, prônant l'égalité fondamentale de l'humanité, fondée sur la possession d'une raison commune à tous les individus, malgré la masse écrasante de preuves du contraire. Ce contraste était rendu visible en comparant Socrate et Platon : le Socrate asiatique, dont la laideur était une source constante de dérision, représentait l'égalité, tandis que le Platon nordique, fidèle à la grandeur de sa race, cherchait à protéger son éminence par des actions fondamentalement inégalitaires. Stratégies. D'autres concepts raciaux et intellectuels étrangers ont été introduits dans la pensée grecque par la cabale des Orientaux et des Sémites connus sous le nom de stoïciens, qui ont fait des déclarations dangereuses sur une communauté mondiale d'hommes, chaque individu également doté de raison et de dignité devant la loi, une cosmopole de métissage. et indiff érentiation.

Il ne pouvait évidemment être question que de telles idées s'enracinent sous le Troisième Reich : la nature avait ses lois inflexibles, et l'inégalité était une évidence. Le fondement du racisme nazi reposait sur une hiérarchie stricte des races qui ne pouvaient en aucun cas être autorisées à se mélanger ou à se métisser. Platon et sa théorie des trois races, l'État tripartite des philosophes-rois, des soldats et des producteurs, ont été le précurseur helléno-nordique du racisme national-socialiste et de sa conception de la société. C'est le point de vue des philosophes grecs, soucieux comme toujours de prouver leur valeur dans une Allemagne nouvelle où l'anti-intellectualisme flagrant semble laisser peu d'avenir aux études platoniciennes.

En fait, Platon était considéré très favorablement sous le Troisième Reich, et il était fréquemment et largement cité. A Athènes, il avait été connu pour son philo-spartanisme ; son oncle Critias, l'un des infâmes Trente Tyrans, avait collaboré avec les Lacédémoniens. Entre 1933 et 1945, Platon est resté fortement lié à Sparte, la cité-État laconienne jouissant des faveurs des théoriciens politiques et des dirigeants comme Günther, Darré et Hitler, ainsi que des historiens professionnels qui ont soigneusement cherché à dépeindre le sujet de leur expertise comme le modèle et

source d'inspiration. État raciste, eugéniste et militaire, Sparte a reçu le sceau d'approbation d'Hitler pour son sélectionnisme biologique en tant que premier État véritablement raciste et nordique, précurseur légitime du Troisième Reich. Les descriptions de l'élimination violente des nourrissons spartiates indésirables ont contribué à créer un climat culturel favorable aux théories de l'eugénisme éliminationniste, qui deviendrait une politique très réelle entre 1933 et 1939. Le soin scrupuleux apporté à la construction d'une élite raciale qui compensait son infériorité numérique par sa pureté biologique, démontrant bien le contraste entre les *homoioi* et les populations environnantes d'Hilotes et de Perioeci, offrait un modèle de hiérarchie et de domination raciale que Darré et les SS s'appliquaient aux relations raciales contemporaines en Allemagne et par la suite dans les territoires conquis d'un Grand Reich en pleine expansion.

Sparte, la première cité-État nordique raciste et militariste, est ainsi invoquée comme modèle pour la nouvelle Allemagne, sa grandeur proche de celle de l'Empire romain.

Chapitre 6

De l'Empire au Reich

Les leçons de la domination romaine et Colonialisme classique

Aut Caesar, aut nullus [Soit un César ou un personne].
Empereur du monde !

—Adenoid Hynkel (Charlie Chaplin), *Le Grand Dictateur*

Car si la ville des Lacédémoniens était déserte, et qu'il ne restât d'elle que ses temples et les fondations de ses autres édifices, la postérité, je pense, après un long laps de temps, serait bien répugnée à croire que leur la puissance était aussi grande que leur renommée. . . . Comme Sparte n'est pas construite de manière compacte en tant que ville et ne s'est pas dotée de temples coûteux et d'autres édifices, mais est habitée à la manière d'un village dans le vieux style hellénique, sa puissance semblerait moindre qu'elle ne l'est. Tandis que si Athènes devait subir le même sort, sa puissance serait, je pense, d'après ce qui ressort des ruines de la ville, conjecturée le double de ce qu'elle est.

—Thucydide, *Histoire des guerres du Péloponnèse* 1.10.1–4

— Désormais, ô chair vivante, tu n'es plus !
Tu es de granit, enveloppé d'une vague effroi. . .

—Charles Baudelaire, « Spleen (II) », *Les Fleurs du mal*

C'est en latin que Charlie Chaplin a choisi de parodier la mégalomanie national-socialiste dans sa célèbre scène du *Dictateur* (1940) : les angoisses sur les fins ultimes de l'expansionnisme nazi se mêlent tout au long du film - qui a été bien accueilli aux États-Unis en 1940. le sillage de Pearl Harbor - dépeignant Hitler comme un potentat avide de pouvoir pour la domination du monde, un digne successeur des Césars et de tous leurs imitateurs ultérieurs.

Il y avait une tension dans l'approche hitlérienne de l'Antiquité, tiraillée entre simple imitation et défi franc, une volonté d'éclipser le passé, qui exigeait de suivre ses pas, de répéter les mêmes actions et choix. Rome montrait le sens de l'histoire, c'est-à-dire qu'elle constituait simultanément les fins de l'histoire elle-même les moyens d'atteindre ces fins. L'histoire romaine était, comme l'écrivait Hitler dans *Mein Kampf,* "die beste Lehrmeisterin" - "le meilleur professeur",1 l'école ultime pour les futurs conquérants du monde. L'art de la guerre et de la domination se comprenait et s'apprenait par la lecture de l'histoire romaine, véritable académie des princes et des soldats depuis le Moyen Age.

Source d'enseignements infinis et d'instructions précises, l'histoire de Rome a montré non seulement comment construire des empires mais aussi les symboles tangibles de cet empire. Le national-socialisme devrait donc poursuivre ses prétentions impériales en imitant et en éclipsant les ombres des anciens dans le granit de Nuremberg, où jadis la masse vivante et respirante de la *Volksgemeinschaft* se réunissait et se rassemblait en congrès, maintenant seulement un désert désolé hanté par la dévastation de l'extrait nazi de Walpurgi.

la gloire qu'était rome : la souveraineté d'une aristocratie germanique

L'Empire romain était, pour Hitler, à la fois précurseur et pédagogue du grand Reich nazi. L'étude de l'histoire de Rome était d'autant plus critique que les Romains avaient également poursuivi leur propre projet d'hégémonie mondiale ; ils l'avaient bien fait, et leur conquête avait établi une domination qui dura plusieurs siècles. Il y avait donc beaucoup à apprendre d'eux, même dans les détails les plus insignifiants. Les écrits, les discours et les tables rondes d'Hitler sont pleins de chiffres, de leçons diverses tirées de l'histoire romaine, presque comme une sorte d'inventaire abondant et excentrique.

Rome, source de tout le droit occidental, et notamment du droit public, est avant tout le créateur du principe de souveraineté. C'est Rome, déclare Hitler, qui a créé le concept moderne d'État : « L'Italie est le

pays où l'intelligence a créé la notion d'État. L'Empire romain est une grande création, la plus grande de toutes . et le pouvoir politique. Pour le führer, l'existence d'un État fort était une condition nécessaire à l'émergence de la culture, un fait, selon lui, qu'attestait l'Antiquité : « Or, l'exemple du monde antique prouve que la civilisation ne peut couler que dans Des États solidement organisés. .

. . Sans organisation - c'est-à-dire sans contrainte - et, par conséquent, sans sacrifice de la part des individus, rien ne peut fonctionner correctement3. » Hitler ne faisait que répéter ce qu'il avait déjà écrit plus d'une fois dans Mein *Kampf :* seule, en tant que forme politique d'organisation sociale, pouvait favoriser l'émergence et la production de la culture. Le travail de production culturelle n'était impensable que dans un cadre structurel qui assignait à chacun sa tâche et coordonnait, c'est-à-dire appliquait et gérait, les efforts de tous. L'établissement d'un État, comme tous les actes de création culturelle, ne pouvait être que l'œuvre des Aryens, seuls capables de transcender leur intérêt personnel pour œuvrer à la construction d'une communauté unifiée. La culture et l'État étaient ainsi les signes patents d'un idéalisme aryen généreux, diamétralement opposé à l'égoïsme et au matérialisme sordide des Juifs4, un individualisme avide qui ne connaissait ni abnégation ni aucune conception de communauté politique.

La souveraineté exige que l'Etat soit parfaitement libre et autonome vis-à-vis du monde extérieur. Rome aurait pu donner cette leçon à la République de Weimar, État dont la souveraineté a été amputée par le traité de Versailles, notamment les articles 231 et 232 qui, en attribuant la responsabilité de la guerre à la seule Allemagne, interdisaient au pays de maintenir une armée et imposaient réparations fi nancières.
Au sein du concert des nations, l'Allemagne n'était donc pas *gleichberechtigt :* il a été privé de ses droits égaux, enchaîné dans des chaînes qui l'ont empêché d'exercer sa pleine et légitime souveraineté. La leçon de l'histoire antique romaine et grecque était que la liberté d'un État - ou, en termes de droit international, sa souveraineté - est une condition préalable à son développement culturel, comme Hitler l'a soutenu dans *Mein Kampfÿ:*

> L'importance culturelle d'une nation est presque toujours liée à sa liberté politique et à son indépendance ; par conséquent, ce dernier est le présupposé de l'existence, ou, mieux, de l'établissement, du premier. Par conséquent, aucun sacrifice ne peut être trop grand pour garantir la liberté politique. Ce que les questions culturelles générales perdent par une promotion excessive de l'État

> instruments de puissance militaire, il sera plus tard possible de restituer le plus abondamment. . . . Des difficultés des guerres perses est née l'ère de Périclès et, à travers les soucis des guerres puniques, l'État romain a commencé à se consacrer au service d'une culture supérieure.

Une fois libérées de la menace de la domination perse ou carthaginoise, Athènes et Rome ont pu se concentrer entièrement sur le développement d'une culture qui n'admettrait aucune sujétion ou soumission à une puissance étrangère. Contrairement à la sagesse conventionnelle qui considérait la militarisation et la culture comme des opposés - la première tirant des ressources, de l'attention et de l'énergie de la seconde - Hitler a établi un lien de causalité direct entre la guerre, la liberté et le pouvoir politique d'un côté et la vigueur de la création culturelle. de l'autre. Les apogées culturelles de l'histoire occidentale, l'Athènes de Périclès et la Rome classique, avaient suivi logiquement et chronologiquement des périodes de guerre totale qui avaient affirmé la souveraineté complète de leurs États.

En plus de représenter ce paradigme de la souveraineté, l'État romain a centralisé et délégué le pouvoir d'une manière qui l'a rendu mûr pour l'imitation. Avant même le principat d'Auguste, qui vit Rome ressuscitée sous une autre forme, sous une monarchie, qu'on n'avait pas vue sur son sol depuis cinq siècles, la res publica romaine était, selon Hitler, tout sauf une république au sens contemporain de le mot.
Dans un discours sur le chancelier de Weimar Gustav Stresemann prononcé le 2 mai 1928 à Munich, Hitler brûle le *Führerprinzip* de son parti et futur État d'une patine aux nobles origines romaines :

> La démocratie romaine a à peu près le même rapport avec la démocratie allemande que le national-socialisme a avec votre démocratie. La démocratie romaine était en vérité une oligarchie élitiste *[Führeraristokratie]* de l'espèce la plus extrême.6

Bien que j'aie utilisé le mot *oligarchie,* qui est la définition consensuelle de la *res romaine publiée* parmi les historiens et les politologues7,
Le terme d'Hitler *Führeraristokratie* désignait davantage une aristocratie pyramidale couronnée au sommet par un führer. C'était, en théorie, le schéma de pouvoir organisationnel du NSDAP après 1919, comme il le serait de l'État national-socialiste après 1933.

Hitler a essentiellement imposé le *Führerprinzip* au-dessus du Führerprinzip au-dessus des länder - commandés, après la Gleichschaltung , par les gauleiters des districts administratifs du NSDAP (gaue) - ainsi qu'aux administrations municipales. Dans l'une de ses tables rondes, Hitler a soulevé la question du gouvernement local en référence à l'exemple de

les *coloniae* et municipia romaines : « À cet égard aussi, nous pouvons beaucoup apprendre des Romains. , forme organiciste d'exécution décentralisée avait le pouvoir exercé par les chefs naturels de la communauté, qui étaient désignés et élus par une annonce mystérieuse et providentielle mais absolument nécessaire.9

la wehrmacht dans les pas

des légions romaines

État modèle et créateur du principe de souveraineté, l'Empire romain fut aussi conquérant en temps de guerre. Le *Gröfaz* 10 , en tant que général de campagne moderne, avait beaucoup à apprendre de son utilisation de la force et de ses succès militaires. Rome était un État militaire et pouvait enseigner l'art de la guerre à quiconque souhaitait en tirer des leçons. Pour Rosenberg, la maîtrise de la guerre par Rome démontrait « cette discipline étatique formelle avec laquelle une communauté menacée doit se façonner elle-même .

L'histoire romaine a montré comment nourrir une armée, par exemple, ce qui, dans le contexte de l'impasse sur le front de l'Est en 1942, est devenu une préoccupation légitime pour les dirigeants du régime. Prenez cet échange lors d'un déjeuner à la Chancellerie du Reich le 25 avril 1942 :

> *Dr. Goebbels a demandé si une livre de pommes de terre avait la même valeur nutritive qu'une livre de viande. Le Führer répondit :*
>
> À notre connaissance, la nourriture des soldats de la Rome antique se composait principalement de fruits et de céréales. Le soldat romain avait horreur de la viande, et la viande, apparemment, n'était incluse dans les rations normales que lorsque les diffi - le culte d'obtenir d'autres approvisionnements l'a rendu inévitable. D'après de nombreuses images et sculptures, il semble que les Romains avaient des dents magnifiques, ce qui semble contredire l'affirmation selon laquelle seuls les animaux carnivores ont de bonnes dents.12

Les rations des soldats de la Wehrmacht pourraient donc très bien faire l'impasse sur la viande, car elle n'alimenterait pas leur ardeur au combat ni ne favoriserait une bonne hygiène dentaire. Hitler a trouvé dans l'histoire romaine la confirmation de ses propres préjugés en tant que végétarien militant habitué à lancer des invectives au premier *Leichenfresser,* ou "mangeur de cadavres", qui avait le mauvais goût de commander de la viande à sa table.

En termes de tactique, l'histoire ancienne enseignait que le général vainqueur était toujours celui qui possédait l'armement le plus avancé.

Depuis l'Antiquité, généraux et stratèges portaient une attention particulière à la technologie, un point qu'Hitler aimait souligner auprès de ses compagnons de table :

> Il est étonnant de constater à quel point les anciens ont réussi à adapter la technique aux besoins de la guerre.
>
> Les victoires d'Hannibal sans ses éléphants, ou d'Alexandre sans ses chars, sa cavalerie et la technique de ses archers sont inconcevables.
>
> A la guerre, le meilleur soldat, c'est-à-dire celui qui remporte le plus de succès, est celui qui dispose des moyens techniques les plus modernes, non seulement au combat lui-même, mais aussi dans le domaine des communications et du ravitaillement. .13

Dans une autre conversation, un mois plus tard, Hitler revient sur ces questions et médite sur l'importance des véhicules blindés, les comparant, mutatis mutandis, aux éléphants d'Hannibal : « Pendant le déjeuner, le führer a parlé de questions militaires. Il remarqua, entre autres, que tout comme l'utilisation des éléphants comme arme offensive à l'époque d'Hannibal avait été la plus judicieuse, les chars constituaient l'arme offensive la plus avancée et la plus importante aujourd'hui. »14 Un modèle de Panzer, le SdKFz 194— un pachyderme mécanisé de soixante-cinq tonnes métriques (soixante et onze tonnes courtes) — portait même le surnom d'« Éléphant ».15

De César, Hitler le chef militaire n'a retenu qu'une chose : sa prudence politique, une forme de *phronesis* très appréciée dans l'Antiquité. Un général, comme tout homme de pouvoir, doit être à l'écoute du terrain et sentir le moral de ses soldats, respecter leurs convictions et ne pas écarter leurs sentiments, même s'ils sont irrationnels : « C'est précisément en temps de guerre que les gens deviennent superstitieux. Les Romains, dont Jules César, étaient un peuple superstitieux ; bien qu'il soit tout à fait possible que César n'était pas vraiment superstitieux, mais simplement incliné devant l'opinion publique. Moi-même, je ne lancerais jamais d'attaque contre le 13, non parce que je suis moi-même superstitieux, mais parce que les autres le sont . les sentiments de son peuple sans nécessairement les partager.

Plus fondamentalement, peut-être, Hitler avait appris de l'art romain de la guerre que partout où la force était employée, elle devait l'être totalement, pour détruire autant que possible la capacité matérielle de l'adversaire à riposter et pour éliminer toute vague impulsion psychologique à répondre par le langage de la terreur. La volonté indéniable des Romains de détruire

Carthage et la prise de la capitale phénicienne et de Jérusalem— rasés jusque dans leurs fondations et, disait-on, maudits aux dieux infernaux, le sol semé de sel, ont sans aucun doute influencé la conception totalisante d'Hitler sur l'usage de la force militaire. Tant la guerre à l'Est que la violence des SS en Europe centrale et, vers la fin de la guerre, en Europe occidentale ne pouvaient manquer d'évoquer l'impitoyable *delenda* des légions de Scipion.

La volonté de puissance allemande et la concentration avec laquelle les nazis purgeaient leur politique belliqueuse d'annexion rappelaient certainement Rome aux yeux perspicaces de Simone Weil, qui ne pouvait s'empêcher de penser à l'Empire romain lorsqu'elle rêvait d'Hitler : il y a mille ans n'étaient pas les Allemands; c'était Rome17.
Weil inscrivait ainsi le Troisième Reich dans une continuité remontant à un Empire romain violent et prédateur, celui que Tacite dénonçait dans un passage célèbre de la prosopopée de Calgacus : ils font une désolation et ils appellent ça la paix. deux mille ans, a su copier les Romains . Romains, sinon trop facilement absous de leur agression militaire en raison de leur mission autoproclamée de civilisateurs bienveillants.21 Les aspects positifs de la colonisation seraient toujours célébrés dans toute histoire écrite par les vic tors : « En tout cas, tout ce qui dégoûte et aussi tout ce qui nous choque dans ses méthodes, c'est ce qu'il a de commun avec Rome. Ni son objectif, qui est d'imposer la paix par l'asservissement et de soumettre par la force les nations à une prétendue forme supérieure d'organisation et de civilisation, ni la politique par laquelle il le poursuit, [n'est] différent du romain. Weil a résumé son opinion par une remarque tranchante sur la profondeur de l'appréciation d'Hitler pour les traditions classiques et germaniques : "Toute fioriture spécifiquement germanique qu'Hitler a ajoutée à la tradition romaine est un pur patchwork littéraire et mythologique."22

Après la conquête, rendue possible par des rations sans viande et quelques concessions mineures pour ménager les troupes, viendrait le temps de l'hégémonie. L'empire devait être sécurisé et maintenu fermement sous contrôle si les conquérants souhaitaient établir une domination durable. une fois que

encore une fois, l'histoire romaine avait montré à Hitler la voie : « Si nous voulons conserver la puissance militaire du peuple allemand, nous devons nous garder de donner des armes aux peuples des pays que nous avons conquis ou occupés. L'un des secrets de la puissance de la Rome antique était que, hors de l'Empire, seuls les citoyens romains avaient le droit de porter des armes. »23 Les territoires du Reich resteraient ainsi sous la juridiction d'une élite combattante, celle de l'armée allemande, l'image de l'empire romain. Le reste de l'humanité, les masses d'hommes et de femmes courbées sous le joug de la domination nazie, ne pouvaient se voir accorder le droit de porter les armes. Hitler a réitéré sa fermeté sur ce point dans une autre conversation : « Un peuple ne peut prétendre à la maîtrise du monde que s'il est prêt à payer de son sang. L'Empire romain n'a eu recours aux mercenaires que lorsque son propre sang était épuisé. En fait, ce n'est qu'après la troisième guerre punique que Rome eut des légions de mercenaires. »24

La référence ici à Rome pourrait être renforcée en se tournant vers la Grèce. La notion d'État militaire racialisé évoquait Sparte, ou du moins l'image de la ville lacédémonienne qu'Hitler avait en tête dans sa déclaration de 1928 sur les principes de ce qui allait devenir la politique étrangère nazie, publiée plus tard en 1961 sous le titre *Hitlers zweites Buch . ,* Hitler retourna à Rome pour exprimer sa conviction qu'un empire ne pouvait être fondé que sur un noyau fort et racialement homogène. Ce fut, à ses yeux, l'une des plus grandes leçons offertes par la conquête romaine.

L'Empire romain n'aurait pas pu se construire sans ses fondements dans une union de peuples racialement apparentés, les populations du Latium, poussées sous le joug de la conquête romaine. Cette union raciale avait été la condition préalable indispensable à la conquête de l'Italie et de la Nean Mediterra : des peuples auparavant faibles et divisés avaient, sous la poigne de fer de Rome, atteint la masse critique nécessaire pour construire la puissance militaire qui leur permettait de conquérir le monde. Hitler considérait cette union latine, forgée par la volonté et l'épée de Rome, comme analogue à l'union des «tribus» allemandes, ou *Stämme, dont* la Prusse avait tant besoin, une condition préalable à toute future aventure à l'étranger: «Nous savons par expérience passée que les unions ne peuvent avoir lieu que lorsque les peuples en question sont de qualité raciale égale et apparentés, et deuxièmement, lorsque leur union prend la forme du lent processus d'une lutte pour l'hégémonie. C'est ainsi que Rome conquit jadis les États latins, les uns après les autres, jusqu'à ce que finalement sa puissance suffise à devenir le point de cristallisation d'un empire mondial. Mais c'est aussi [à travers] l'histoire de l'émergence de l'empire mondial anglais. De plus, la Prusse a mis fin à la fragmentation des États allemands de la même manière .

il était impératif de préserver ce noyau puissant et racialement unifié. L'État devrait ainsi monter la garde et encourager la fécondité de son peuple par des mesures natalistes adéquates27.

des voies romaines à reichsautobahnen :

construire une infrastructure impériale

Après la conquête, il était temps de construire, de construire l'infrastructure qui rendait l'empire politiquement, militairement et commercialement possible : un ambitieux réseau de lignes d'approvisionnement et de communication. Un empire ne pourrait tout simplement pas exister sans routes, pour relier les territoires et intégrer l'espace. Hitler a librement associé le concept d'empire à celui de la route - le premier a construit le second, et le second a structuré le premier.
Les empires se distinguaient de tous les autres types de domination territoriale par leur capacité à transformer et façonner l'espace, créant une forme d'organisation durable pour la *longue durée :*

> L'Empire romain et l'Empire des Incas, comme tous les grands empires, ont commencé par être des réseaux de routes28.

La vertu civilisatrice d'un empire se manifeste dans la construction de telles infrastructures, comme le remarque Hitler dans une conversation du 27 juin 1942 : « Les débuts de toute civilisation s'expriment en termes de construction de routes. Sous la direction de César, et durant les deux premiers siècles de l'ère germanique, c'est par la construction de routes et de pistes que les Romains ont conquis les marais et tracé des sentiers à travers les forêts de Germanie. A leur exemple, notre première tâche en Russie sera de construire des routes29. » À l'été 1942, les armées allemandes reprenant l'initiative sur le front de l'Est, la conquête d'espaces aussi vastes semble à nouveau possible.

Les routes se voient ainsi accorder le statut de monument culturel. En 1937, Fritz Todt, le *Generalinspektor für das deutsche Strassenwesen* (Inspecteur général des routes allemandes), commémore la construction d'un tel réseau en des termes similaires, dans un texte produit par son bureau, intitulé *Deutschlands Autobahnen : Adolf Hitlers Strassen* (Le autobahn : les routes d'Adolf Hitler).30 La préface de Todt explique avec éloquence la signification culturelle de ses routes : « Les routes sont des biens culturels. Chaque route que nous empruntons a sa propre histoire ancienne et sa propre signification. Une route est une œuvre d'art. Elle vient de la force créatrice de son ingénieur. »31 Une route n'est pas qu'un bien strictement utilitaire. Ce n'était pas un fait banal et moderne de la vie, comme on pourrait être amené à le croire. Ce n'était ni plus ni moins que le

l'objectivation, au sens hégélien, d'une idée, d'un esprit, dans le cadre plus large du projet impérial : « A toutes les époques, la route a toujours été l'expression de l'histoire de son temps, et les traces qu'elle a laissées témoigner de ce passé. . . . Dans sa méthode de construction, dans sa conception, ce ne sont pas seulement les techniques des différents siècles qui sont exposées mais aussi l'esprit et la volonté de ses créateurs. »32

Comme pour témoigner de la dignité culturelle des routes, Todt invoque l'histoire ancienne. La route moderne remonte au monde antique, et Hérodote lui-même avait jugé les routes dignes de mention dans ses ouvrages, signe de leur sacralité historique et culturelle dans l'Antiquité : « Hérodote lui-même parlait de la première route pavée. Il rapporta que cette route avait été construite trois mille ans avant notre ère, à l'occasion de la construction de la pyramide de Khéops. Hérodote a mis l'achèvement de cette route sur le même plan que la construction de la pyramide. »33 Produit d'un esprit artistique et créateur, la route était aussi la manifestation physique de l'idée impériale : essence allemande. C'est dans ce sens que nous travaillons sur le projet gigantesque des routes d'Adolf Hitler. Notre programme pour leur construction est une expression éclatante de la volonté de vivre allemande et de l'unité du Reich allemand. »34
Les chaussées du Reich, intégrant ses territoires, joignant ses différentes parties, étaient l'expression de l'unité politique : « Les lignes de ces routes soulignent fermement la nouvelle unité du Reich. Époque romaine : « Les grands travaux de construction de routes ont toujours été le signe d'efforts particuliers. Des routes immenses ont été construites pour assurer la conquête de vastes empires. »36

Dans son rôle logistique, la route, qui facilitait les mouvements de troupes, était par essence un outil de conquête. Cela signifie que Todt a également indiqué que les autoroutes du Reich étaient largement orientées vers l'est : « Elles mènent vers l'Inde et l'Extrême-Orient. L'homme nordique a toujours, tout au long de son histoire, pris la route qui pointe vers l'Inde. Alexandre le Grand a emprunté ce chemin, et le long de cet itinéraire , nous pouvons trouver d'innombrables documents culturels qui témoignent de la présence de la race nordique. l'Orient », une référence au *Drang nach Osten* du Moyen Âge germanique. Les routes du Reich s'inspirent également d'un autre modèle impérial, celui de Napoléon, lui-même grand admirateur de l'Empire romain et de ses voies de communication. A l'instar de Rome, « les routes de Napoléon Ier exprimaient, dans leur orientation et leur tracé impitoyable, la brutale volonté de puissance d'un grand conquérant,

et ainsi elles témoignent aussi de la grandeur de ses idées . comme le canon d'un canon, *ultima ratio regum*

(le dernier argument des rois). Cette rectilinéarité était le produit de l'impératif stratégique de gagner du temps, comme Hitler le confiait à ses compagnons de table : « Toutes les routes stratégiques ont été construites par des tyrans – pour les Romains, les Prussiens ou les Français. Ils vont directement à travers le pays. Les autres routes serpentent comme des cortèges et font perdre du temps à tout le monde. »39

Les routes militaires, construites pour la conquête, n'étaient pas seulement rectilignes. Ils ont également été conçus pour assurer le ravitaillement et le rafraîchissement. Hitler a cité comment les routes romaines avaient été équipées de postes de repos, des *mutations* qui permettaient aux voyageurs de se détendre et de changer de vêtements, et ponctuées à intervalles réguliers par des campements militaires. Le führer s'émerveillait du modèle romain : « La rapidité avec laquelle les légions romaines se déplaçaient est vraiment surprenante. Les routes roulent tout droit à travers les montagnes et les collines. Les troupes ont certainement trouvé des campements parfaitement préparés dans leurs zones de rassemblement40. » Au-delà de la conquête, les routes étaient les artères de la civilisation. Comme l'a déclaré Fritz Todt, "les routes servent aussi une civilisation bienveillante et pacifique". En fait, c'est sur ces routes que « coule la circulation, battant au pouls de la vie »41.

Les Romains avaient perfectionné la route, tant d'un point de vue technique que politique : « Les maîtres incontestés de la construction routière dans l'Antiquité étaient les Romains. Leur immense empire était impensable sans son vaste réseau de routes stratégiques et commerciales. Le réseau routier romain s'étendait sur quatre-vingt-cinq mille kilomètres [cinquante-trois mille milles] et s'étendait de l'Écosse à Jérusalem et des Pyrénées au Danube. Sur ces anciennes voies romaines, il y avait des aires de repos de première classe, qui étaient finalement d'une importance tout aussi grande pour le gouvernement et le commerce. La technique de construction employée sur les voies romaines était très avancée. Aujourd'hui, nous admirons encore son empreinte bleue. »42 Mais comme une œuvre d'art ou une idée réalisée, les chaussées du Reich ont émergé d'une vision singulièrement monumentale. Comme Todt l'avait noté, Hérodote célébrait les routes tout autant que les pyramides ; malheureusement, le IIIe Reich et ses contemporains ne pouvaient se vanter de réalisations aussi outrancières pour glorifier l'œuvre du führer, comme l'admettait implicitement le journal officiel *Die Strasse* en 1938 : « Les chaussées du Reich doivent, comme la Grande Muraille de Chine, l'Acropole d'Athènes, ou les pyramides d'Egypte, deviennent un monument dans le paysage de l'histoire. »43 En 1941, le poète autrichien Josef Weinheber

publié « Ode an die Strassen Adolf Hitlers », dans lequel il a élevé les routes,

semblable à si peu d'œuvres humaines
A l'éternité des pyramides, peut-être
Aux monuments de la Rome antique. »44

Il est cependant difficile pour une route d'assumer le statut de monument dans le paysage de l'histoire. La monumentalité d'une route est bidimensionnelle, pas tridimensionnelle ; il est inscrit sur une carte et ne s'élève pas du sol pour occuper l'espace. Pour faire ressortir l'énormité de ce travail d'infrastructure, la propagande nazie a compilé des figures et des balises photomon qui juxtaposaient un immense amas de gravats, censé représenter les débris de construction, aux sommets de grandes montagnes. Mais la route comme monument souffrait encore de son caractère peu spectaculaire. À la vaste extension de ses deux dimensions manquait la troisième dimension verticale d'une véritable icône, comme le remarquait avec humour Ernst Bloch depuis son exil londonien en 1937 : « Une œuvre architecturale singulière, longue de millions de kilomètres, mais en tant que à. »45

Cette œuvre d'art plane et presque invisible devait donc être ornée d'autres éléments astucieux d'ingénierie, ponts et viaducs en particulier, dont le style imitait délibérément la monumentalité impériale romaine.

La construction des viaducs est directement inspirée de Rome. Le Troisième Reich a copié ses arches et sa maçonnerie impériale même si des matériaux de construction plus modernes, comme le béton et le fer, et des techniques ont rendu la résurrection de ces dinosaures architecturaux complètement inutile.

Mais les routes et les ponts étaient des signifiants des ambitions impériales des nazis. Hitler et Todt, comme nous l'avons déjà vu, considéraient les routes comme des symboles d'empire. Les ponts de style romain ont reçu une association similaire, comme l'illustre clairement la propagation rapide du mot *Reichsautobahn.* Le néologisme désormais courant *autobahn* était à l'origine inséparable du mot *Reich ;* ses chaussées ne pouvaient être conçues qu'en termes de Reich et donc comme des routes impériales. Un examen des projets et des réalisations des nazis en matière d'architecture infrastructurelle fournit une démonstration concrète de la manière dont le discours s'est transformé en action, de l'idée impériale à l'empire sur le terrain. Le journal *Die Kunst im Deutschen Reich,* la revue d'art officielle du régime national-socialiste, a publié de nombreuses photographies, croquis et plans de ponts. Friedrich Tamms46, l'architecte responsable des ponts routiers sous l'Organisation Todt, a esquissé les plans d'un projet qui, bien qu'il n'ait jamais été entièrement achevé,

néanmoins un exemple frappant de l'imitation innocente de Rome par les nazis. Tamms s'est approprié la conception classique des arcs superposés et a dessiné une structure de trois niveaux, interrompue par un arc central massif, inutilement coûteux et purement décoratif. Son but était apparemment d'être plus romain que les Romains et de ne satisfaire à aucune nécessité technique.

Pour ne pas être en reste, en 1937, son ami et collègue Albert Speer a élaboré des plans pour une chaussée à Salzbourg. Un sanctuaire géant qui ressemblait à l'Ara Pacis d'Auguste était flanqué de deux colonnes monumentales qui évoquaient les colonnes d'Hercule, ou peut-être les deux jambes du Colos sus de Rhodes, l'une des merveilles du monde, les deux colonnes surmontées de l'emblème nazi. Aigle. Les colonnes marquaient le passage frontalier avec une Autriche non encore rattachée par l'anschluss à l'Altreich.

impérialisme et architecture impériale : l'architecture publique comme monument culturel et symbole de pouvoir

L'influence de l'architecture romaine sous le Troisième Reich va bien au-delà de quelques esquisses ou de grands axes routiers et ponts. Les goûts généraux d'Hitler pour l'art, et l'architecture en particulier, sont bien connus à la fois par les tables rondes et les écrits d'Albert Speer. Dès 1925, Hitler commença à esquisser les plans d'un futur arc de triomphe et de plusieurs autres monuments dans un cahier (conservé aujourd'hui au Kunstgeschichtliches Seminar de l'Université de Göttingen47), confiant plus tard à son architecte en chef comment il avait été contrarié dans la poursuite de sa véritable vocation artistique :

> Speer, tu es mon architecte. Vous savez que j'ai toujours voulu être moi-même architecte. . . . La guerre mondiale et la révolution criminelle de novembre ont empêché cela. Sinon, je serais peut-être aujourd'hui le plus grand architecte d'Allemagne, comme vous l'êtes maintenant. Mais les juifs ! . . . Les Juifs m'ont fait entrer en politique.48

L'importance accordée à l'art - et surtout à l'architecture, l'art figuratif par excellence, l'art d'inscrire le pouvoir dans l'espace - était donc en partie le produit d'un penchant largement reconnu, mais c'était aussi le produit d'une idée de une politique conçue en termes de persuasion, d'appel aux passions par l'expression d'un sentiment esthétique49 . Pour Hitler, tout État qui se respecte doit se doter des pièges architecturaux du pouvoir. La souveraineté s'exprimait dans la pierre et un État fort devait marquer son territoire plutôt que de permettre une prolifération incontrôlée d'espaces privés.

Dans un long passage de *Mein Kampf,* comme dans nombre de ses discours, Hitler déplore l'écart disproportionné entre le nombre d'édifices privés et publics, ces derniers ayant été réduits par le triomphe du mercantilisme et la relégation conséquente de l'État dans n'importe quel espace restait. Hitler a déploré que "ce que les temps récents ont ajouté au contenu culturel de nos grandes villes est totalement insuffisant". Beaucoup d'entre eux "ne possèdent pas de monuments dominant le tableau de la ville, qui pourraient en quelque sorte être considérés comme les symboles de toute l'époque. C'était vrai dans les cités de l' Antiquité , puisque presque chacune possédait un monument particulier dont elle s'enorgueillissait. fécondité architecturale.

Les monuments publics des villes antiques étaient le produit de la volonté architecturale et civique de l'État, reflets de la communauté et non d'intérêts privés : « L'aspect caractéristique de la ville antique ne résidait pas dans les édifices privés, mais dans les monuments communautaires. qui semblaient faits, non pas pour le moment, mais pour l'éternité, parce qu'ils étaient destinés à refléter, non la richesse d'un propriétaire individuel, mais la grandeur et la richesse de la communauté . d'un individualisme intempestif ou ostentatoire par une sorte de compromis tacite qui privilégie les structures publiques : « Les quelques colosses encore imposants que nous admirons dans les ruines et les décombres du monde antique ne sont pas d'anciens palais d'affaires, mais des temples et des édifices étatiques ; en d'autres termes, des œuvres dont le propriétaire était la communauté. Même dans la splendeur de la Rome tardive, la première place n'était pas occupée par les villas et les palais des citoyens individuels, mais par les temples et les thermes, les stades, les cirques, les aqueducs, les basiliques, etc., de l'État, donc de la tout un peuple. »52

Il en va de même pour le Moyen Âge germanique : « Ce qui dans l'Antiquité trouvait son expression dans l'Acropole ou le Panthéon se revêtait désormais des formes de la cathédrale gothique », qui se distinguait parmi les petites habitations « fourmillantes » d'une ville médiévale, une « conception qui, en dernière analyse, était la même que celle de l'antiquité ». L'État moderne manquait de tels signes de culture et de pouvoir ; « même la somme d'argent dépensée pour les bâtiments de l'État est généralement risible et inadéquate . et le culte de l'argent.

Fait révélateur, c'est en encadrant sa fureur dans des catégories antithétiques comme public contre privé ou commercial contre civique qu'Hitler a renvoyé

la Chancellerie du Reich, qu'il occupait depuis le 30 janvier 1930. Speer, qui serait chargé de construire le nouveau palais du chancelier, a rappelé qu'Hitler « a décrit la Chancellerie. . . comme « digne d'une entreprise de fabrication de savon ». Cela ne conviendrait pas au quartier général d'un Reich désormais puissant. C'est pourquoi, en attribuant à Speer la responsabilité du nouveau bâtiment, Hitler « exigeait un décor architectural de majesté impériale ».54 Le mot *impérial* n'était jamais désinvolte ni innocent lorsqu'il sortait de la bouche du führer.

Une fois au pouvoir, Hitler n'hésite pas à consacrer des sommes considérables à la construction de monuments gigantesques, balayant les réserves des ministres des Finances du Reich quant à l'ampleur et au nombre des projets entrepris. La construction du Deutsche Stadion à Nuremberg, par exemple, estimée par Speer à 250 millions de reichsmarks, représentait pour Hitler « moins de deux cuirassés de la classe Bismarck. Rapidement Comment un navire de guerre peut être détruit, et sinon, c'est de la ferraille de toute façon en dix ans. Mais ce bâtiment restera debout pendant des siècles. »55

Les considérations financières sont ainsi sommairement écartées au profit d'un désir d'immortalité, un dur désir d'endurcissement proche de la mentalité romaine, un ancien ethos qui encadrait la perception de soi d'Hitler, comme en témoignent ses dissertations historiques et sa glorification du héros. Hitler était constamment préoccupé par la vision que la postérité aurait de son époque si la situation restait telle qu'elle était56.

La préférence pour une architecture imposante pour représenter l'État et « asseoir son autorité »57 était une caractéristique des Anciens, les classiques ne manquaient pas de le souligner ; parmi eux se trouvait Joseph Vogt, professeur d'histoire romaine à Leipzig, qui était heureux de voir que la relation entre le nazisme et l'Antiquité n'était plus aux paroles sans vie d'intellectuels exsangues mais plutôt limitée à une authentique université de la renaissance, car il voyait le architecture du nouveau régime. Vogt s'est réjoui de la renaissance d'une «architecture comprise comme l'autoreprésentation monumentale de la communauté». Comme dans l'Antiquité, l'architecture serait à nouveau « l'expression d'une conception de la communauté guidée par l'État ». Le IIIe Reich suivra les pas du Ier Reich, l'Empire romain, dont les édifices sont des « réalisations apparentées »58 à celles de la nouvelle Allemagne : « Ainsi le complexe olympique ressemble plus au forum romain qu'à un sanctuaire grec. ; la Königsplatz de Munich, avec ses temples en l'honneur des héros du mouvement, rappelle le temple des héros dans une capitale grecque ou romaine. »59

L'architecture en tant qu'expression d'une communauté holistique était aussi, de cette manière, une démonstration du pouvoir de l'État. Joseph Vogt a cité son

son collègue Gerhart Rodenwaldt, historien de l'art et de l'architecture qui, quelques années plus tard, apportera une contribution au volume multiauteur *Das neue Bild der Antike* sur « l'architecture d'État de Rome ».

Rodenwaldt compara Hitler à Auguste qui, selon la *Vita Augusti* et les *Res gestae divi Augusti de Suétone,* avait trouvé Rome en brique et l'avait laissée revêtue de marbre : « Comme tous les grands hommes d'État, il considérait l'architecture. . . comme moyen d'exprimer le pouvoir. Il fait en sorte que la *maies tas imperii* soit rendue tangible par « l'autorité des constructions publiques »60 , donnant ainsi naissance à une « architecture *pro maiestate imperii ».61* Ainsi Hitler, pour Rodenwaldt, se révèle être un digne héritier de la tradition augustéenne : « Les édifices du temps présent évoquent, dans leur composition, leur plan et leur taille, l'architecture étatique de Rome. Dans les grands projets de remaniement de la capitale du Reich *pro maiestate imperii,* on retrouve l'intersection de deux axes, l'intensité de l'orientation, la coordination des rues monumentales, des places et des inte . Nous ressemblons aussi aux Romains en ce que nous confrontons nos espaces antérieurs renoue avec les principes et les bases de l'architecture monumentale européenne que les Grecs érigèrent avec les temples qu'ils vouèrent à leurs dieux . où entre le roman impérial si cher à l'Autrichien Hitler et le sévère dorique préféré par Troost et Speer.

Paul Ludwig Troost est le premier architecte d'Hitler. Avant sa mort prématurée en 1934, il est chargé d'offrir au chef du *Bewe gung* son premier succès en tant qu'entrepreneur en réalisant plusieurs projets pour le führer à Munich. Troost était responsable de la construction du siège du parti, la Braunes Haus, et après la prise du pouvoir, il a également construit l'Ehrentempel, à la mémoire des «martyrs» nazis du putsch de 1923. Il était également responsable de la conception de la Haus der deutschen Kunst, si chère aux prétentions artistiques d'Hitler. Speer considérait le style de son prédécesseur comme du « traditionalisme spartiate ».63 La relation d'Hitler avec Troost était telle qu'à la mort du maître architecte, Hitler mentionna en fait la possibilité de reprendre lui-même son bureau, une notion qui, rétrospectivement, comme Speer le remarqua sarcastiquement , « n'était pas plus étrange qu'il n'assume plus tard le commandement suprême de l'armée. »64

Speer a professé une admiration respectueuse pour Troost. Avouant avoir eu l'ambition d'être « l'héritier légitime des classiques berlinois »65 ou « un second Schinkel »66, il possédait un amour pour l'architecture grecque et classique qu'il n'abandonnerait jamais, comme en témoignent les diverses gravures qui décoraient son cellule à Spandau après la guerre. Les vingt

Les années qu'il passa en prison furent à peine égayées par une « tête en bronze de Polyclète, l'esquisse de Schinkel d'un palais sur l'Acropole, une capitale ionienne et une frise classique. La première chose que je vois du lit tous les matins est l'Erechthéion sur l'Acropole.

ayant fait plusieurs voyages pour étudier les édifices doriques : « À cause de mon penchant pour les doriques, lors de mon premier voyage à l'étranger en mai 1935, je ne suis pas allé en Italie pour voir les palais de la Renaissance et les édifices colossaux de Rome »— un rite de passage obligatoire pour tous les intellectuels allemands après Winckelmann – « à la place, je me tournai vers la Grèce. ce fut aussi le but d'un second voyage qu'il entreprit, en mars 1939, à travers la Sicile et le sud de l'Italie, les terres coloniales de la Grande Grèce, où Speer admira particulièrement les « ruines des temples doriques de Ségeste, Syracuse, Selinus et Agrigente », qui étaient « un complément précieux aux impressions de notre précédent voyage en Grèce »70.

Hitler se sentait donc à l'aise de déléguer l'autorité de ses monuments classiques à son nouvel architecte en chef. Outre ses prétentions à l'immortalité, le goût d'Hitler pour l' Antiquité signifiait qu'il « appréciait les qualités permanentes du style classique71 ». pour l'éternité. Un homme aussi obsédé par le temps et aussi soucieux de la longévité72 qu'Hitler ne pouvait guère s'empêcher d'en être profondément ému et séduit. Son idée du style classique était fondamentalement grecque et plus spécifiquement dorique, notait Speer, puisque Hitler « pensait avoir trouvé certains points de parenté entre les Doriens et son propre monde germanique »73 et puisqu'il « croyait que la culture des Grecs » avaient atteint le sommet de la perfection dans tous les domaines. »74

Speer tempéra son appréciation du sens esthétique d'Hitler par le constat que les goûts du führer restaient gonflés par ce qu'il avait vu de la Vienne impériale de sa jeunesse, « le monde de 1880 à 1910 », marqué par le « néobaroque gonflé »75 des la Ringstrasse viennoise et le Palais Garnier parisien qu'Hitler adorait et vers lequel il avait tendance à revenir après 1937. Selon son architecte préféré, le führer commença alors à s'éloigner du style dorien pour épouser un style néo-Empire surfait qui ressemblait à moins la stricte sévérité des temples doriques que les «ÿpalais-spectacles des despotes orientauxÿ»76. Avec le recul, Speer y vit une régression vers un «ÿart de la décadenceÿ» qui, à la réflexion, annonçait la descente d'un Reich devenu aussi bouffi.

comme son architecture, tout comme le style Empire français, qui était venu après la gravité spartiate de la Révolution, avait accompagné l'ascension et la chute de Napoléon.77 Dans ces passages, Speer développe une critique philosophique de l'art qui voit son évolution proportionnelle à le contexte politique, dont il était à la fois signe et symptôme. L'ancien architecte de l'imperium nazi se méfiait du style Empire et de ce qu'il préfigurait : après les excès du rococo tardif, la Révolution française était parvenue à restaurer une esthétique plus stricte et dépouillée, visible dans les dessins « de Boullée, Ledoux, et Lequieu, ”78 architectes utopiques que Speer admirait. Le Directoire avait enrichi cette sévérité classique d'un peu de décoration dans les années 1789-1794 avant que l'empire n'arrive à tout exagérer de sa richesse et de son ornementation. La période 1789-1815 s'offre ainsi « compressée en vingt ans. . . un phénomène qui ne se produisait ordinairement qu'au cours des siècles : le passage des édifices doriques de la première Antiquité aux façades baroques fissurées de l'hellénisme tardif », une évolution encore comprimée par le nazisme, en quatre années de sévérité suivies de huit années d'exagération impériale à la fois dans l'ornementation et les proportions des bâtiments concernés - quelque chose qui, comme Speer l'a admis, « m'était caché à l'époque ».79 Speer soutenait, en substance, qu'avec la croissance de la puissance allemande et l'émergence de des ambitions impériales plus grandioses venaient non seulement d'une tendance à l'opulence outrancière mais aussi et surtout d'un gigantisme qui ressemblait à celui du despotisme oriental, tout en reconnaissant simultanément que les Grecs aussi avaient souffert de « notions mégalomanes » similaires80.

orgueil *:* mégalomanie dans la pierre

Speer considérait les goûts impériaux d'Hitler comme un cas de *gebaute Megalom anie,* ou « mégalomanie architecturale »,81 et rappelait que son propre père, consterné par la taille disproportionnée des créations de son fils, lui avait dit : « Vous êtes tous devenus complètement fous. »82 Telle fut la réaction spontanée d'un observateur extérieur. Les plans de Speer pour la reconfiguration de Berlin étaient vraiment démentiels. Le dôme de la Grosse Halle proposée était censé atteindre 250 mètres (820 pieds) de hauteur, soit la hauteur, moins l'antenne, de l'actuelle Fernsehturm (tour de télévision) près d'Alexanderplatz. L'aigle qui allait se percher au sommet du dôme devait atteindre quelque 290 mètres (951 pieds), soit à peu près la même altitude que la Tour Eiffel. "L'élément qu'il aimait dans le classicisme", a écrit Speer, "était l'opportunité de la monumentalité. Il était obsédé par le gigantisme. »83

Dans son livre *Architekt der Weltherrschaft* (Architecte de la domination du monde)84, l'historien Jochen Thies lisait cette grandiosité architectonique comme le signe d'une ambition impériale à l'échelle mondiale, une ambition si inédite que ses desseins défiaient l'entendement : leur taille était à la mesure de l'énormité des ambitions stratégiques du führer. Thies a soutenu qu'il y avait une logique singulière reliant cette architecture grandiose aux plans militaires des nazis pour la construction de bombardiers à longue portée capables de frapper les États-Unis. Imposants édifices impériaux et forteresses volantes sont l'expression d'une même volonté de domination mondiale85. Il ne fait donc aucun doute que l'expansionnisme hitlérien ne se contentera pas de la conquête d'un espace vital à l'Est. Son combat était à l'échelle mondiale, contre une conspiration juive aux proportions historiques mondiales. Hitler était, notait Thies, obsédé par l'exemple de l'Empire britannique, un modèle contemporain réussi d'hégémonie mondiale, en plus de celui de la Rome antique, qui restait, en architecture comme en politique, l'étendard et le défi du führer86, l'absolu historique . contre quoi toute grandeur doit être mesurée.

Tout empire qui se respecte doit vaincre et surpasser non seulement ses rivaux contemporains mais aussi ceux du passé. De la même manière, l'architecture de cet empire doit transcender tout ce qui pourrait s'y opposer ou s'y opposer. Hitler a formé ses jugements esthétiques en termes de catégories quantitatives plutôt que qualitatives : *Wucht* (force), *Gewalt* (violence), *Monumentalität* (monumentalité), *Riesenhaftigkeit* (l'immensité) étaient les coordonnées orientant sa vision personnelle et les attributs qu'il admirait dans les bâtiments, qu'il évaluait fréquemment en fonction de leur seule taille, leur gigantisme signalant leur vertu suprême dans la hiérarchie des valeurs du führer.

Le goût avoué d'Hitler pour le monumental n'est pas l'expression d'une pathologie personnelle, une sorte d'éléphantiasis esthétique, mais plutôt un aff et relevant d'une symbolique politique précise. Le gigantisme des monuments sous le IIIe Reich s'inscrivait dans un effort délibéré pour redonner au peuple allemand un sens renouvelé de la dignité et de la grandeur, sentiments violés et vaincus par le plein diktat honteux de Versailles et les interminables années de crises à répétition pendant le *Systemzeit* de Weimar.
Pour le führer, en substance, « ce n'est que par de tels travaux que l'on peut redonner à un peuple le sens de la confiance en soi. »87 Lors de l'inauguration de la nouvelle Chancellerie du Reich, le 9 janvier 1939, il déclare :

> Mon objectif a toujours été de redonner confiance en soi au peuple allemand, à tous les niveaux. Certaines personnes pourraient peut-être se demander pourquoi le führer pro prétend que cette chose est la plus grande, pourquoi nos routes sont les plus larges, pourquoi

> il veut qu'ils soient les plus grands. . . . Pourquoi tout doit toujours être le plus grand ? Mes camarades allemands, je fais cela pour redonner confiance en soi au peuple allemand.88

À plusieurs reprises, Hitler a déclaré sans équivoque son désir de surpasser tous les grands monuments du monde. L'hymne de l'ancien Reich, qui subsistait, reprenait (avec le "Horst-Wessel-Lied") celui de la nouvelle Allemagne, exhortait un "Deutschland über Alles in der Welt" - une injonction qu'Hitler littéralement dans ses conceptions architecturales, un préfiguration précoce des ambitions politiques qui suivraient peu de temps après.

Le point de référence contemporain pour Hitler était l'Amérique : tout dans la nouvelle Allemagne devait surpasser son homologue américain. Hitler voulait que Hambourg construise «ÿle plus grand pont du mondeÿ» plutôt qu'un tunnel plus pratique, car la commodité technologique était beaucoup moins importante qu'elle ne l'était pour

> en faire prendre conscience aux Allemands. . . : qu'en est-il de l'Amérique et des ponts ? On peut faire exactement la même chose. C'est pourquoi je leur fais construire des gratte-ciel de la même hauteur que les plus grands gratte-ciel des États-Unis. C'est pourquoi je leur fais construire une imposante capitale à Berlin. C'est pourquoi je leur fais construire des usines géantes à Nuremberg ou à Munich et ces immenses chaussées à travers tout le Reich allemand, non pas uniquement pour des raisons de transport mais parce que je suis convaincu qu'il faut donner au peuple allemand cette confiance en lui-même qui, bien qu'autrefois grand dans le passé, a été blessé.89

L'architecte-führer orchestre une incroyable symphonie de superla tenes : Berlin aura la plus longue et la plus large avenue du monde, s'étendant sur son axe nord-sud, le plus grand aéroport du monde, l'émetteur radio le plus puissant du monde90 ; Nuremberg accueillerait le plus grand stade du monde91. « Pourquoi toujours le plus grand ? Je fais cela pour redonner à chaque Allemand le respect de lui-même . »93, la seule puissance historique contre laquelle Hitler, sub specie aeternitatis, entendait se mesurer. Comme Speer le remarqua plus tard, « Sa mégalomanie s'appliquait au temps aussi bien qu'à l'espace. »94

Rome : modèle et défi

Il reste à dire à ce stade à l'idée d'Hitler de constituer un diplôme pour être un modèle ou un défi à ses propres travaux politiques pour construire un empire. Pour tous les grands conquérants de la postérité, l'Empire romain—

son réseau de routes; ses nombreuses villes, bâties comme autant de petites Romes ; sa loi d'État et son armée, qui dominaient pratiquement tout le monde connu - cet empire, qui a vaincu la résistance de tous sauf les lointains Parthes à l'est, apparaissait comme le paradigme de l'hégémonie universelle. Elle combinait la force de son armée avec l'éloquence de sa langue et de sa civilisation, qui sentit légions et proconsuls partout, de l'Afrique à la Bretagne. Il n'est donc pas surprenant que Char lemagne, Othon le Grand et plus tard Napoléon aient tous voulu afficher leur puissance vêtus de haillons antiques et rejouer l'histoire dans des robes romaines.
Pour Hitler, comme pour tous les conquérants, Rome était le signe et le symbole de la puissance hégémonique et de la domination mondiale. Dans un langage symbolique où les signifiants étaient réduits à leurs traits saillants les plus élémentaires, le nom de Rome fonctionnait comme un symbole de pouvoir, de la même manière *qu'Athènes* signifiait philosophie ou que *Prusse* était synonyme de discipline et d'organisation. Hitler lui-même souscrit explicitement à ce type d'analyse linguistique, remarquant l'héritage du nom de César : « Le destin d'un mot peut être extraordinaire. Pendant deux mille ans, l' expression « *César* » a personnifié l'autorité *suprême .* L'exemplarité superlative du modèle romain pouvait ainsi se lire comme un langage, et César comme Rome, immortalisés pour leurs exploits inédits, survivaient dans la mémoire commune comme les définitions mêmes de l'accomplissement glorieux, puisqu'ils étaient à la fois archétype, modèle, et symbole. Les mots eux-mêmes étaient devenus des monuments.96

Rome était à la fois le symbole et l'archétype de la conquête militaire et de la création d'une puissance mondiale, une puissance qui s'enracinait profondément en imposant sa langue et sa culture, cultivant et façonnant à la fois les espaces et les personnes. Rome était le superlatif, jamais plus égalé – pas même, ou du moins pas encore, par le Grand Reich allemand : « L'Empire romain n'a jamais eu son pareil. Avoir réussi à dominer complètement le monde ! Et aucun empire n'a étendu sa civilisation comme Rome l'a fait . L'ambition d'Hitler est de créer un empire à l'échelle romaine : l' *imperium romanum, das römische Weltreich,* aura bientôt son pendant dans le Reich, qui est sur le point d'assujettir tout le continent européen et d'imposer sa race et sa culture. En 1941, la guerre contre l'Union soviétique a été explicitement définie comme une guerre raciale d'extermination contre les Slaves et

les Juifs, qui ont dû être déplacés pour faire place aux colonisateurs allemands. L'homogénéisation raciale de l'espace impérial serait la contrepartie moderne de l'imposition par Rome de sa langue, de sa loi et de sa culture.

Si Rome était si importante dans l'esprit et les idées d'Hitler, c'est sans aucun doute parce que l'histoire romaine a rendu possible ce qui était manifestement impossible, et véritablement mégalomane, c'est-à-dire gouverner le monde connu. Fonder un projet politique, aussi insensé soit-il, sur des événements et des époques réelles passées, c'était inscrire ces idées dans le domaine du possible, dans un passé réel et donc réalisable à nouveau. En se référant à Rome, Hitler a trouvé le précurseur et le précepteur de ce qui, en son absence, n'aurait pu être considéré que comme insensé et vain. En se référant à l'Antiquité romaine, la folie impériale d'Hitler trouvait le moindre ancrage dans la réalité, ce qui rendait son mythe un peu plus viable et crédible. Aux yeux d'Hitler, Rome préfigurait essentiellement le Reich.

Pour Nietzsche, cette inscription dans le réel était une des fonctions de l'histoire, une des manières dont elle servait la vie. Dans la seconde de ses *Méditations infidèles* (18), en effet, Nietzschetime74 que « l'histoire appartient avant tout à l'homme d'action et de pouvoir, à celui qui livre un grand combat, qui a besoin de modèles, de maîtres, de consolateurs et ne trouve pas parmi ses contemporains. s'est en fait produit dans le passé. Nietzsche appelait ce type d'histoire "l'histoire monumentale".

L'histoire est devenue une sorte de pèlerinage aux sources de la grandeur historique, à travers la découverte des monuments des époques révolues, des hauts faits et des oeuvres du passé qui présageaient ceux du présent, ou du moins restaient comme des preuves de leur possibilité. L'homme d'action, le grand homme du présent pouvait puiser dans cette contemplation des monuments que l'histoire lui offrait du courage, ainsi que de la détermination et de la consolation face à l'incompréhension de ses contemporains : « Il y apprend que la grandeur qui existait autrefois était de toute façon autrefois possible et peut donc être à nouveau possible ; il s'en va d'un pas plus gai, car le doute qui l'assassinait dans les moments de faiblesse, s'il ne désirait peut-être pas l'impossible, est désormais banni.

plus grand que le colisée

Le monument qu'était Rome servit ainsi d'exemple, de modèle à imiter, et de défi à relever, le seul digne du Reich.

en termes d'expansion territoriale, de puissance militaire et de mémoire de la postérité. Les images des ancêtres des Allemands, conservées sur l'autel familial, ont toujours eu la double fonction de conseil et d'injonction, d'exemple et de défi100. Hitler a décrit l'importance de ses projets de reconstruction du centre de Berlin dans l'une de ses tables rondes d'octobre 1941ÿ: « Ce n'est qu'ainsi que nous parviendrons à éclipser notre seul rival au monde, Rome . les plans d'un Grand Reich allemand semblaient sur le point de se réaliser.

Si Hitler voulait essentiellement se frayer un chemin vers une grandeur inégalée, Speer a compris qu'il s'agissait vraiment de surclasser les maîtres de l'Antiquité. Hitler s'enthousiasma quand son architecte favori « put lui montrer qu'au moins en taille nous avions 'battu' les autres grands édifices de l'histoire »102 : la comparaison importait moins en termes d'espace absolu qu'en termes de temps ; le point de référence n'était pas les États-Unis mais Rome. Les mémoires de Speer sont noyés dans une avalanche d'unités et de mensurations, précisant par exemple que la plate-forme du Zeppelinfeld à Nuremberg « avait une longueur de treize cents pieds et une hauteur de quatre-vingts pieds. C'était presque deux fois la longueur des thermes de Caracalla à Rome. »103

Pour éviter les dépassements de coûts, il a été construit non pas en granit mais en travertin, un matériau moins noble mais qui avait été utilisé pour le Colisée romain.

La plate-forme devait être couronnée d'une statue allégorique d'une soixantaine de mètres (197 pieds) de haut, ce qui a immédiatement conduit Speer à rédiger certaines spécifications, en utilisant des exemples historiques et géographiques d'Amérique et de Rome : Capitol une figure colossale de 119 pieds de haut. La Statue de la Liberté à New York mesure 151 pieds de haut ; notre statue devait être plus haute de 46 pieds. »104

De retour à Nuremberg, le Deutsche Stadion d'Hitler était censé pouvoir contenir quatre cent mille spectateurs. « Le plus grand précédent de l'histoire a été le Circus Maximus à Rome, construit pour entre cent cinquante et deux cent mille personnes. Les stades modernes de l'époque » – dont celui de son collègue Werner March, l'Olympiastadion de Berlin – « contenaient environ cent mille places »105. Ces capacités étaient délibérément proportionnées à l'expansion géographique et démographique de l'Allemagne, qui grossissait en un Grand Reich dont la population, selon les prédictions d'Hitler dans *Mein Kampf,* atteindrait à terme quelque 250 millions d'individus.

Cette inflation démographique a touché non seulement Nuremberg mais aussi la capitale du Reich. A Berlin, le projet impérial imposait de

remplacer la Chancellerie de 1939 par un nouveau Führerpalast sur la Adolf Hitler-Platz. Cela aussi éclipserait l'ancien modèle et éclipserait « même la zone légendaire du palais de Néron, la Maison Dorée, avec son étendue de plus de onze millions de pieds carrés » ; avec quelque vingt-deux millions de pieds carrés, le palais d'Hitler « devancerait » la concurrence.106

Les morts avaient aussi mérité leur juste hommage dans la mégalomanie architecturale d'Hitler. Les *Totenburgen,* ces « gigantesques complexes funéraires » dont la construction fut confiée à l'architecte Wilhelm Kreis, ressembleraient à des « tumulus du monde antique »107 mais, encore une fois, hypertrophiés au point d'être méconnaissables, avec des dimensions d'une centaine de mètres carrés.) ou plus.

Ce déluge de chiffres et cette valse de comparaisons dans les mémoires de Speer démontrent de manière palpable l'ivresse grisante des dirigeants du Reich, clairement convaincus de leur propre exceptionnalisme historique. Les édifices de la Rome impériale — les Thermes de Dioclétien, le Cirque Maximus, la Domus Aurea — étaient autant de repères cardinaux de ce gigantisme nazi. C'est Rome, en tant que définition même d'une métropole impériale, qui offrait le seul modèle digne d'être imité et dépassé par le Reich.

Allemagne, nouveau rome : un manifeste gravé dans le marbre

Nommer ou renommer une ville est une affirmation de pouvoir, l'inauguration d'une nouvelle ère. Telle était, selon Suétone, l'ambition de Néron lorsqu'il cherchait à refaire l'ancienne capitale de l'imperium et à la rebaptiser en son propre nom sous le nom de Néropolis.108

En voulant remodeler sa capitale avec de nouveaux bâtiments et de nouveaux instruments de pouvoir - comme la Soldatenhalle pour l'Oberkommando der Wehrmacht, le haut commandement de l'armée - ainsi que de nouveaux équipements sociaux, comme les bains à construire le long de son axe nord-sud, Hitler a suivi la voie de deux traditions romaines : celle du princeps, le souverain bâtisseur, qui conduisait chaque nouvel empereur à l'ambition de doter Rome d'un nouveau forum, et celle de l' *évergète,* le bienfaiteur qui, prince ou autrement, a doté la ville des outils nécessaires à la vie sociale109.

Hitler voulait donner un coup de jeune à Berlin. La renaissance de la capitale du Reich s'accompagnera d'un nouveau nom, acte sémantique performatif qui annoncera la renaissance de la ville et le début d'une nouvelle ère. Berlin s'appellera désormais Germania, un titre qui, ironie du sort, n'est pas du tout allemand110. *Germania* est un mot purement latin, popularisé par Tacite dans le livre si étroitement lié à son nom depuis la Renaissance. Ses dérivés allemands, *Germanen* et *germanisch,* avaient leur

propres parents nordiques, qui dérivent de la racine légitimement saxonne *teutsch,* latinisée comme *tudisc, tedesco* ou *tudesque* (et dans le terme anglais moderne *Teutonic).* Le caractère latin de *Germania* était encore accentué par la terminaison féminine *-a.* Il est intéressant de noter que les SS n'ont pas suivi l'exemple de Tacite au moment de nommer leur journal pour la recherche anthropologique et architecturale ; plutôt que *Germania,* il a préféré le *Germanien plus traditionnellement nordique.*

Sa nomenclature faisant écho à son statut de nouvelle Rome, la Germanie a été conçue par Hitler comme la capitale d'un empire mondial. Comme toutes les nouvelles contributions architecturales du régime, la nouvelle métropole mondiale était une manifestation explicite de l'impérialisme nazi, une inscription du pouvoir non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, l'arc millénaire de la postérité. Cette architecture monolithique renforcerait le pouvoir du führer et de ses successeurs, les futurs führers à venir, laissant un monument en granit qui assurerait leur place dans l'histoire pour l'éternité111.

Pour soutenir cette comparaison ambitieuse et rester digne de son idole, le nouvel empire mondial d'Hitler devrait parler le langage de l'impérialisme, c'est-à-dire celui de la monumentalité romaine. En fait, la nouvelle capitale devait reproduire tous les signes de la *Romanitas* impériale et posséder tous les éléments architecturaux qui définissaient Rome pour faire de la ville - à travers la projection et la diffusion de ces éléments dans les villes de la *province - la* capitale de la Empire.

La Germanie avait donc besoin de posséder son propre arc de triomphe, élément central du paysage militaire et urbain romain qui rappelait et rendait permanent à travers la pierre le portail du champ de bataille.

L'arc de triomphe de Germania, conçu par Speer d'après un croquis de Hitler, devait être plus haut, plus grand et plus long que celui de Napoléon, l'autre ressuscité de l'empire européen, à Paris : l'arc d'Hitler mesurerait 117 mètres (384 pieds) en hauteur - le double de celle des Champs Élysées (50 mètres ou 164 pieds) - 170 mètres (558 pieds) de large et 119 mètres (390 pieds) de long. Comme dessiné par Hitler lui-même dans son *Skizzenbuch* en 1925, l'arc était "le cœur de son plan" et "l'exemple classique des fantasmes architecturaux qu'il avait élaborés dans son carnet de croquis perdu des années vingt."112 Le monument serait situé à l'extrémité de deux rangées de canons qui commençaient à la porte sud et descendaient jusqu'à la Grosse Halle.

La grande salle serait la pièce maîtresse de la nouvelle capitale. Destiné à être le futur site des grands discours du führer au peuple allemand, il devait s'inscrire dans un immense quadrilatère à colonnade ouverte, coiffé d'un énorme dôme, et pouvant contenir quelques

180 000 spectateurs. La plus grande monstruosité de la mégalomanie architecturale nazie, la Grosse Halle, ses murs s'étendant sur quelque 315 mètres (1 148 pieds) de longueur, occuperaient quelque 100 000 mètres carrés (1 076 391 pieds carrés), sa coupole quelque 250 mètres (820 pieds) de diamètre. Outre sa taille sans précédent, la Halle, avec ses colonnes et sa coupole, s'était manifestement inspirée de Rome : « Le Panthéon de Rome nous avait servi de modèle », admet Speer113. Le Panthéon était très familier à Hitler, un historien de l'art depuis sa jeunesse, qui avait déjà réalisé un rêve de toute une vie en voyant certaines des antiquités de Rome lors d'une visite d'État officielle pour voir Mussolini en mai 1938.
Arrivé à Ostie le 3 mai, Hitler n'était lié par le protocole et les obligations officielles que jusqu'au sixième; le 7 mai, une pluie providentielle lui épargne le long défilé militaire organisé par les Italiens, lui permettant de visiter à loisir la Rome antique. Après avoir fait un aller-retour en privé pour voir la Mostra Augustea della Romanità, qu'il avait officiellement visitée la veille, il se rendit aux musées du Capitole, aux thermes de Dioclétien et au Panthéon, où il demanda à entrer seul. Il y resta un moment en contemplation, admirant le dôme que les plans de Speer avaient copié et agrandi d'un facteur vingt.114

Les escaliers menant au bâtiment devaient être flanqués de deux sculptures, "chacune de cinquante pieds de haut". Hitler, écrira plus tard Speer, « avait déjà décidé des sujets de ces sculptures lorsque nous préparions nos premières esquisses du bâtiment. L'un représenterait Atlas portant la voûte des cieux, l'autre Tellus soutenant le globe du monde . ses épaules et dont il tenait le destin entre ses mains.

Au-delà de ces édifices militaires et politiques, qui reproduisaient et transposaient les éléments classiques de l'architecture impériale romaine, la Germanie avait aussi besoin de bains, symbole ultime de l' *euergisme* classique et preuve supplémentaire du souci des nazis pour l'hygiène et le corps. que « même une piscine intérieure, construite dans le style romain et aussi grande que les thermes de la Rome impériale, [était] délibérément incluse dans les plans [d'Hitler] ».117 Hitler connaissait les thermes de Dioclétien grâce à sa visite archéologique privée des ruines . le 7 mai 1938 à Rome. Ses propres bains seraient situés sur l'axe nord-sud, à l'est de la porte sud et à côté du ministère des Postes du Reich.

Les bâtiments de la Germanie devaient être répartis le long du grand axe nord-sud, que Berlin n'avait jamais possédé auparavant. L'axe traditionnel de Berlin, l'axe royal prussien, mené de la maison royale

à la statue de Frédéric II, la porte de Brandebourg et la Siegessäule (colonne de la victoire) dans une direction est-ouestÿ; c'était la ligne suivie par Unter den Linden, qui s'étendait au-delà de la porte dans une longue avenue vers Charlottenburg - la Siegesallee, ou "Route de la victoire" (une ligne qui, malgré la guerre froide, structure encore aujourd'hui l'espace urbain du centre de Berlin). Hitler voulait à tout prix créer un axe nord-sud, en superposant un boulevard d'une largeur monumentale à un grand nombre de voies ferrées allant du sud-ouest au nord-est, ce qui aurait nécessité le démantèlement de la Potsdamer Bahnhof et de l'Anhalter Bahnhof. En plus de cet impressionnant réseau ferroviaire, le nouvel axe prévu a nécessité la destruction de centaines d'hectares d'habitations et de rues existantes. L'ampleur de cet acte d'urbanisme et les sommes énormes qu'il aurait nécessitées ne sont guère compréhensibles sans une appréciation de la volonté du führer de donner à la ville un *cardo,* un axe nord-sud, l'orientation première de la ville romaine classique. L'urbanisme romain, en grande partie d'origine militaire, était une copie conforme du plan orthogonal d'un camp de légionnaires : quatre portes, deux axes, caserne carrée, avec intersections à angle droit des deux axes, le *cardo* et le *decumanus,* qui couraient vers l'est -Ouest. Si Rome elle-même était une ville plus ancienne, construite par synœcisme archaïque et dans laquelle le plan hippodamien était à peine visible, elle a néanmoins été fréquemment caractérisée par les nouvelles *coloniae* et leurs avant-postes.

La capitale dont Hitler hérita n'était pas assez romaine à son goût : avec deux axes croisés à angle droit près de l'emplacement de l'actuel monument soviétique au Tiergarten, la capitale du Reich aurait son nouveau *cardo* avec son traditionnel *decumanus* et ainsi devenir pleinement impérial.

La structure générale et le nombre de bâtiments spécifiques étaient d'inspiration ouvertement romaine. Leur ornementation devait également évoquer Rome, dans une sorte d'hommage architectural : le long de l'axe est-ouest d'Unter den Linden, le régime fit construire de nouvelles colonnes conçues par l'architecte et *Reichsbühnenbildner* Benno von Arent à l'occasion de la visite de Musso lini en septembre 1937. Il s'agissait de colonnes à chapiteaux doriques, surmontées de *Hoheitsadler,* ou « aigles de la souveraineté ». Initialement destinées à n'être que temporaires, les colonnes convenaient si bien aux goûts d'Hitler qu'il décida de les conserver. Une fois le Duce parti, les colonnes ont été définitivement fixées dans la pierre. Dans *Le Dictateur* (1940), Charlie Chaplin se moque de ce spectacle *à l'antique* en plein Berlin dans une scène mettant en scène le retour du dictateur Adenoid Hynkel dans son palais après l'un de ses discours. L'avenue qu'il parcourt dans sa décapotab

jonché d'œuvres d'art antiques et pseudoantiques, comme la *Vénus de Milo* avec ses bras restaurés dans la position d'un salut nazi et une copie du *Penseur de Rodin,* la tête appuyée lourdement sur l'un de ses deux bras tandis que l'autre exécute le même *Hitlergruss .*

mythologie romaine et classique en

les arts décoratifs

Comme nous l'avons vu, Hitler a porté une attention particulière à la conception des uniformes, des symboles et des insignes du parti, à l'instar de son ancien mécène fasciste italien, dont il appréciait beaucoup les goûts néo-romains. Hitler, qui professait une admiration sincère et de longue date pour Mussolini et qui disait à ses proches que « la chemise brune n'aurait probablement pas existé sans la chemise noire »118.
emprunté au fascisme italien tout ce qui faisait allusion à la vénérable majesté de la Rome antique, comme les insignes du parti qui ornaient l'uniforme national-socialiste. L'aigle qui ornait les étendards du parti, menaçant de s'envoler, serres serrées et ailes déployées, s'inspirait de Rome, tout comme les bannières elles-mêmes, les fameux *Standarten* qui remplissaient les assemblées du parti de drapeaux, d'aigles et de croix de fer. Hitler les a lui-même dessinés à l'image des légions romaines, accompagnés d'une annotation éloquente dans son carnet de croquis : « César en passant par Mussolini . Ils rassemblaient sommairement tous les éléments constitutifs de la symbolique militaire romaine : le vexillum, le drapeau carré rouge qui servait de bannière aux légions, qui dans la version nazie était orné du hakenkreuz sur fond blanc et de la devise *Deutschland Erwache ! ;* l' *aquila,*

ou aigle; et enfin l'étendard, ou *signum,* orné de disques et de croissants. Nazi *Standarten* a affiché la croix gammée insérée dans une *couronne civique* de feuilles de chêne, avec un insigne indiquant la provenance géographique de l'unité représentée (ville ou ga), la couronne et l'insigne représentant également les symboles militaires romains. La « couronne civique » avait une signification particulière, car c'était la distinction accordée à ceux qui avaient sauvé la vie d'un concitoyen au combat. Auguste a jugé bon de s'attribuer une couronne similaire pour avoir sauvé l'État de la guerre civile et du chaos. Sans aucun doute, Hitler, le véritable *pater patriae* qui avait sauvé l'Allemagne du chaos de Weimar et de la subversion communiste, pensait que le parti méritait la même chose. La svasti, omniprésente comme l'aigle, n'était pas seulement représentée sur le drapeau (dans le cercle blanc sur fond rouge

arrière-plan) mais aussi comme motif architectural, entouré de la célèbre couronne de feuilles de chêne tressées.

D'autres éléments du décorum nazi ont également été empruntés à Rome.

Le pouvoir suprême du Reich s'est revêtu d'habits romains non seulement dans la forme de ses bâtiments mais aussi dans leur décoration intérieure120. L'iconographie de la nouvelle Chancellerie du Reich, dévoilée en janvier 1939 par Speer, dont l'efficacité impressionna Hitler au point il lui donnera une promotion ministérielle trois ans plus tard, est saturé de références à l'Antiquité, dans le choix des matériaux comme dans les thèmes représentés.

La salle de marbre en cramoisi royal contenait de nombreuses mosaïques, l'art romain par excellence, représentant des aigles, des couronnes de laurier, des branches d'olivier, des torches enflammées et des thyrsi. Les mosaïques étaient partout, pas seulement à la Chancellerie. Les navires de l'organisation Kraft durch Freude (KdF), ou «ÿLa force par la joieÿ» - des palais flottants pour les membres les plus méritants de la classe ouvrière - étaient équipés de piscines dont le motif décoratif adoptait des matériaux et des thèmes classiques similaires. Les bains du *KdF-Schiff Wilhelm Gustloff* (1938)121 étaient décorés de mosaïques représentant Neptune régnant sur les flots et les cours d'eau. A la Chancellerie, d'autres matériaux, comme les tapisseries murales et les tablaux de grand format, se rapprochent de la tradition des monarques absolus des XVIIe et XVIIIe siècles, mais leurs sujets aussi sont empruntés à l'Antiquité : vingt et une tapisseries du XVIIe siècle en trois séries dépeint la vie d'Alexandre le Grand (huit), l'histoire du consul romain Dèce Mus (cinq) et les actes de Didon et Enée. Le symbolisme alexandrin, allégorie de l'impérialisme, était d'une évidence flagrante. La figure de Decius Mus, le consul romain qui se consacra aux dieux et trouva la mort sur le champ de bataille pour remporter la victoire de la Rome des Latins (IIIe siècle av. J.-C.) symbolisait le sacrifice héroïque du chef qui donna sa vie pour sa ville122 et celle d'Enée évoquaient un chef qui, comme le führer123, refusait que son amour pour une femme, ou tout autre sentiment personnel, le détourne de sa mission sacrée. Enée, bien sûr, quitta Didon pour aller fonder la colonie du Latium, berceau de Rome.

Le bureau d'Hitler s'exprimait également dans un langage allégorique puisé dans l'Antiquité. La table de travail d'Hitler était incrustée de trois panneaux de marqueterie qui faisaient face aux visiteurs, qui étaient assis sur des chaises délibérément abaissées.124 Hitler estimait qu'il fallait obliger les visiteurs de la nouvelle Chancellerie du Reich à prendre conscience qu'ils rencontraient le maître du monde : assis face à son bureau, tous étaient invités, journalistes, ministres ou plénipotentiaires étrangers, à reconnaître qu'ils s'adressaient à un

roi en guerre. La marqueterie du bureau représente Mars au centre sur un javelot croisé et une épée sortant de son fourreau, flanqué à sa droite de Méduse et à sa gauche de Minerve. La Gorgone, aux crocs de gros chat et aux poils de serpents vivants, avait un regard qui pétrifierait ses ennemis. Après avoir été vaincue par Persée, sa tête fut finalement donnée à Athéna, qui la plaça sous son égide, une pratique imitée par les hoplites grecs, qui représentaient la tête de Méduse sur leurs boucliers - un rituel à la fois apotropaïque et expiatoire, puisque le regard de Méduse devait figer leurs adversaires et les enraciner sur place.
Minerve (Athéna), la déesse vierge guerrière, transmettait le même message : l'ère du Reich était proche, et la violence brutale (Mars), atroce (Méduse) et suprêmement intelligente (Minerve) de la machine de guerre allemande était attendant simplement d'être libéré.

gigantisme et hiératisme antiques, de nuremberg à paris : l'image de la nouvelle allemagne

La capitale du Reich n'est pas la seule ville soumise à la sollicitude architecturale du führer. Munich, qui conservait le statut de *Haupt stadt der Berwegung,* ou « capitale du mouvement », et le *Reichss tadt* de Nuremberg devaient également être repensés en termes antiques et monumentaux. A Nuremberg, la tribune du Zeppelinfeld, qui devait accueillir les grands rassemblements des congrès du parti, était « sans aucun doute. influencé par l'autel de Pergame125 », l'imposant et prestigieux chef-d'œuvre du Pergamonmuseum de Berlin.

Le *Reichsparteitagsgelände* de Nuremberg devait également être doté d'une vaste zone de rassemblement pour accueillir les manœuvres de parade de la Wehrmacht, qui occupaient généralement une journée entière de congrès. De manière significative, cette zone était connue sous le nom de *Märzfeld,* un clin d'œil au Campus Martius de Rome, le lieu de rassemblement des citoyens en armes où les différentes légions se présentaient à l'appel et formaient leurs comices pour voter, à l'extérieur du pomerium, ou les limites de la ville, à l'intérieur desquelles aucune arme n'était autorisée. Speer a noté, cependant, que le nom avait une double signification, puisque "le nom était destiné non seulement à faire référence au dieu de la guerre Mars, mais aussi au mois au cours duquel Hitler a introduit la conscription", 126 mars 1935, lorsque les nazis ont réorganisé la Wehrmacht et rétablit la conscription en violation du traité de Versailles.

Le grand complexe de Nuremberg sera couronné par la construction du grand stade, qu'Hitler confie à Speer. Le stade

devait pouvoir accueillir quelque quatre cent mille spectateurs, afin d'être un théâtre digne des discours du congrès du parti ainsi que des futurs Jeux Olympiques qui, une fois la guerre gagnée, se tiendraient toujours en Allemagne. Le stade s'inspirait, bien sûr, du colosse romain, auquel il empruntait les grandes galeries, mais aussi du stade athénien d'Hérode Atticus, qui avait été restauré pour les premiers jeux modernes en 1896. Speer se souvient avoir été « submergé . . . par le stade reconstruit d'Athènes. Deux ans plus tard, quand j'ai dû concevoir moi-même un stade, j'ai emprunté sa forme basique en fer à cheval. »127

Certains observateurs contemporains avertis ont été la proie de l'eff et de cette architecture néo-antique, voyant le Troisième Reich comme ce qu'Hitler voulait qu'ils voient : la résurrection des éléments les plus puissants, les plus dominants et les plus frappants de l'Antiquité. Robert *Brasillach ,* qui a compilé une célèbre anthologie de poésie grecque, a décrit ses impressions sur le Congrès de Nuremberg en ces termes : friand de. Ses tribunes pouvaient contenir 100 000 personnes assises, et l'arène elle-même 2 ou 300 000. »128 L'effet d'une puissance saisissante était tel que Brasillach rappelait en fait la Grèce archaïque et préclassique de l'architecture cyclopéenne de la royauté mycénienne. Pierre Drieu La Rochelle voyait Nuremberg à l'image de l'Athènes de Périclès, qui avait été le führer-architecte de son temps : « C'est la plus belle chose que j'aie vue après l'Acropole », déclare-t-il, après avoir assisté aux *chorégies* de le Congrès de Nuremberg en 1935.129

Les contemporains remarquent ainsi cette démonstration de force, avec admiration – ou avec dédain, comme l'ambassadeur de France à Berlin, André François-Poncet, qui renifle avec mépris que les nazis ont construit « un stade géant [pour] cent mille spectateurs. De l'extérieur, la façade est trompeuse. Il lui manque la majesté imposante du Colisée de Rome. »130

En plus de ces villes modèles du Reich et du parti, d'autres villes et capitales provinciales des différentes gaues ont également été encouragées à imiter la *Reichshauptstadt* Germania : « Le modèle de Berlin était devenu un modèle rigide131 » , note Speer, dont la reproduction évoquait la Germanie romaine. tendance à construire des versions miniatures des *urbs* dans tout l'empire, chacune dotée de son propre forum, bains, basiliques, temples et marchés. Un Speer perplexe a observé comment les gauleiters, ces führers minuscules des provinces, ont développé une passion soudaine pour l'architecture, y compris leur propre imitation fervente du plan de Berlin : « Les plans de Berlin ont inspiré une foule de conceptions pour d'autres programmes urbains. T

Gauleiter voulait désormais s'immortaliser dans sa propre ville. »132
De même, dans la nouvelle gaue des territoires conquis à l'Est, Hitler rêvait de la réplique exacte du modèle berlinois, avec des monuments typiquement allemands qui favoriseraient l'indo-germanisation des campagnes nouvellement conquises, imitant les *coloniae* de l'Empire romain comme ainsi que les colonies grecques.133

Pour un étranger, l'image du Reich était enveloppée dans le style dorique, non seulement dans les *Repräsentationsbauten* de Berlin et de Nuremberg, mais aussi dans la construction du pavillon allemand à l'Exposition internationale de Paris de 1937. Son prédécesseur, à Barcelone en 1929 Expo, avait été conçue par Mies van der Rohe comme une ode au fonctionnalisme, un monument de la *Neue Sachlichkeit* dans le fin style Bauhaus. Désormais érigée au pilori comme un exemple d'art dégénéré, une telle architecture moderniste ne pouvait plus être autorisée à fournir la fenêtre de l'Allemagne sur le monde. Un style dorique froid et strict dominerait le pavillon, conçu conjointement par Speer et Hitler. L'hiératisme impassible de cette haute construction, soutenue par des colonnes coiffées de chapitres doriques et surmontées d'un aigle nazi, érigeait un mur infranchissable devant les courbes ardentes et inquiètes de l'ouvrier et du kolkhoznik soviétiques en marche vers un lendemain radieux. Le placement du pavillon soviétique juste en face de celui de l'Allemagne nazie dans le Trocadéro était dû au fait que "les directeurs français de la foire avaient délibérément organisé cette confrontation" - ou du moins c'est ce qu'il a semblé à Speer, qui a ajouté qu'il avait "accidentellement" tombé sur un croquis du pavillon soviétique, qui était censé avoir été gardé secret, et avait donc positionné l'aigle pour regarder de haut le prolétariat marchant avec confiance vers un avenir plus heureux.134

Il ne fait aucun doute que ce style architectural néoclassique était un manifeste gravé dans la pierre, s'adressant aux habitants des villes et cités de l'empire nazi dans le langage de l'impérialisme. Elle s'inscrivait cependant aussi dans une tendance contemporaine plus large : le retour à des formes et des styles architecturaux empruntés à une vénérable tradition hiératique occidentale. Des structures staliniennes aux édifices fédéraux de Washington DC dans les années 1920 et 1930, en passant par le Trocadéro parisien de 1937, le néoclassicisme s'impose partout et n'est pas uniquement l'apanage des totalitaires ni, a fortiori, du nazisme.

Speer relativise volontiers l'originalité de sa propre œuvre et de nombre de ses projets, rejetant l'idée que le classicisme nazi était nouveau ou unique : « On a souvent affirmé que ce style est caractéristique de l'architecture des États totalitaires. Ce n'est pas du tout vrai. C'était plutôt char-

caractéristique de l'époque et a laissé son empreinte sur Washington, Londres et Paris ainsi que sur Rome, Moscou et nos plans pour Berlin . une telle architecture était politiquement neutre ou indifférente. Il ne peut y avoir d '« autonomie dans le rapport de l'architecture au politique », puisque « l'institution de l'espace » par la création architecturale s'inscrit dans « la logique de l'institution totalitaire du social »136. était sa monumentalité écrasante, qui visait à rassembler le peuple et à accabler ou étourdir les masses soumises, comme Speer s'en rendit compte plus tard137. les pressant en une masse compacte de sorte que tout espace interstitiel qui éloignait ou différenciait une personne d'une autre disparaissait dans le plus grand tout d'une entité totalitaire organique. L'espace politique de l'agon démocratique, espace « paradoxalement lié à la division138 », est détruit139 . L'architecture nazie crée des lieux de fusion des masses et de compression en un seul sujet unifié. C'était une mise en scène en granit, l'orchestration physique d'un nouveau type de rapport entre l'individu et l'État en fonction de la masse, que ce soit la masse compacte de la pierre ou la masse plus malléable de l'humanité qui, rassemblée en colonnes, faisait les piliers et lignes de cette architecture encore plus monumentale.

Un argument similaire pourrait être appliqué à l'architecture stalinienne et à ce qu'elle a emprunté au néoclassicisme. Dans le cas de l'Union soviétique, cependant, les dimensions étaient plus petites et l'architecture néoclassique n'était pas un vecteur de transmission d'un discours génétique sur la race. L'architecture de Speer a utilisé la monumentalité pour façonner une masse de personnes soumises au pouvoir totalitaire et a emprunté la grammaire classique pour signifier la relation raciale qui liait les Doriens, les Romains et les Allemands contemporains. Le retour au classicisme en URSS n'est pas exclusif et admet la coexistence avec d'autres styles140 ; l'Union soviétique reconnaît son caractère multiethnique et la multiplicité de ses peuples. Offi -
L'art social soviétique n'a jamais cherché un style primitif, original, nativiste alors que cela a servi de base à un canon, dans le Troisième Reich, le néo-dorique et le néo-romain étaient censés exprimer l'essence artistique originale d'une race qui n'a pas changé à travers les millénaires . L'adoption de ce style néoclassique a démontré leur lien avec la lointaine antiquité de la race et a proclamé leur volonté de restaurer et de préserver sa pureté originelle.

la figure du chef et

führerpersönlichkeit dans l'antiquité

L'architecture nazie était une allégorie du *Führerprinzip* et de sa relation avec la *Volksgemeinschaft.* Parler d'empire ou de régime autoritaire aux aspirations impérialistes, c'était parler de princeps ou de führer.
Une série d'articles d'articles et d'autres publications dans le Troisième Reich a exploré la figure d'un leader nordique inspiré des modèles de l'Antiquité.

L'incontournable Fritz Schachermeyr, par exemple, a écrit un article consacré à «ÿla personnalité du leader nordique dans l'Antiquitéÿ».
Après un long passage sur la valeur et l'utilité des humanités pour toute éducation véritablement nationale-socialiste, l'auteur définit le leader nordique comme « cet individu exceptionnel »141 qui parvient, à force de volonté, à transformer son environnement selon une idée — un idéaliste inspiré, donc, qui réussit à concrétiser ses idées, une définition qui rappelle les nombreuses tirades d'Hitler contre le matérialisme vulgaire des marxistes et des juifs en opposition à l'idéalisme élevé des nazis. Le leader nordique de l'Antiquité était comme un artiste qui, en travaillant avec les matériaux de son métier, donne forme à ses étincelles de génie et à sa vision d'ensemble et qui, par son charisme et sa force de volonté, unifie un corps social qui, en son absence, devenir « un conglomérat d'individus autarciques. . . , masse atomisée. »142 Une telle écriture épouse strictement la mystique du chef un élu. Hitler avait précédemment décrit la figure sotériologique et rédemptrice du führer, sauveur de l'Allemagne et garant de son unité, dans *Mein Kampf.* Une lecture entre les lignes - mais il ne faut pas lire trop profondément, car la référence était assez évidente - montre que Schachermeyr dressait un portrait du führer actuel en développant une comparaison assez peu subtile entre Périclès et Hitler.

Périclès était apparu à une époque où la démocratie athénienne était en crise, « précisément semblable à celle que nous avons connue avant l'apparition d'Adolf Hitler ». Mais le désir de Périclès de réformer l'État athénien s'enlise dans « le substrat méditerranéen étranger à la race [nordique] » de Périclès et de l'élite indo-germanique athénienne. Sch achermeyr a poussé plus loin ce parallèle entre les dirigeants grecs et allemands, comparant Aristide, Cimon, Clisthène, Thémistocle, Périclès et Pisistrate143 à Frédéric le Grand, Bismarck et Hitler.

Ces dirigeants allemands devaient être compris à la fois « dans leur caractère germanique » et « dans leur identité nordique »144, identité qu'ils partageaient avec les Grecs, qu'il fallait eux-mêmes étudier,

non seulement par amour pour la Grèce antique, mais pour éduquer et former une nouvelle génération de dirigeants nationaux-socialistes.

L'imposante figure de Périclès, si fascinante pour Hitler, a également fait l'objet d'une conférence donnée par Helmut Beve, sa leçon inaugurale après avoir assumé le rectorat de l'Université de Leipzig. Le titre donné à tous les recteurs après 1933 était *Rektor und Führer der Universität ;* le führer moderne et historien de l'antiquité s'est ainsi aligné sur un führer de l'antiquité. Beve a commencé par rappeler que le nom de Périclès était devenu synonyme du Ve siècle grec, qui représentait « une hauteur singulière de l'humanité indo-germanique ».145

La politique démocratique de Périclès n'était pas un simple clientélisme démagogique ; il s'est efforcé de permettre à chaque Athénien de participer à la vie de la cité, d'en faire une véritable communauté avec une véritable conscience d'elle-même en tant que telle. Selon Bever, Périclès voulait « rendre tous les niveaux du peuple athénien actifs politiquement et les intégrer à une véritable communauté de vie politique »146, une interprétation holistique qui rendait plus compréhensible et acceptable la sensibilité démocratique du grand leader nordique.

La politique des grands travaux mise en place par Périclès, qui comprenait la construction de l'Acropole, visait avant tout à fournir du travail et des moyens de subsistance à tous, un objectif étrangement conforme à la campagne nazie *Arbeit und Brot* (Travail et pain) et à leur politique de intervention anticyclique de l'État dans l'économie. Pour réunir les moyens excessifs de cette politique, il lui fallait financer : puisqu'il avait été empêché d'accabler les Athéniens d'une charge fiscale, il avait été contraint de recourir à la conquête impériale. L'impérialisme athénien était donc pleinement justifié comme fondement d'un projet de politique intérieure : la création d'une *Volksgemeinschaft unifiée,* le grand dessein de Périciéen147. doute sur le fait qu'un irrésistible et motivé sera à l'œuvre »148, Périclès étant un « führer imperturbable », sans peur et au-dessus de tout reproche. La guerre, comme Hitler l'a noté lui-même dans *Mein Kampf,* était donc positive. La puissance et la souveraineté d'un État, acquises par la guerre, lui ont permis de construire et de laisser à la postérité les pièges culturels d'une telle puissance : « C'est donc la force brute d'Athènes et la volonté inébranlable de son führer qui ont permis la création de ces merveilles que sont le Parthénon et les Propylées sur l'Acropole, qui présentent encore aujourd'hui, même aussi mauvaises, le plus sublime témoignage des énergies créatrices de l' homme . , le porteur de

un projet politique d'unité nationale sous-tendu par un impérialisme nécessaire, indispensable pour financer une politique de grands travaux ambitieuse et généreuse, un homme infatigable, fascinant, incorruptible et audacieux, fidèle à ses compagnons et à ses idéaux.

L'analogie devient encore plus explicite lorsque Beve présente au lecteur Périclès comme artiste-führer, le grand architecte d'une nouvelle Athènes : « L'immersion de Périclès dans la construction de l'Acropole » est totale150 ; le grand stratège cultive « une relation étroite avec Phidias, à qui il confie la direction de l'ensemble », redessinant une nouvelle Athènes à la mesure de son empire, une thalassocratie conquérante, puissante et sûre d'elle. Le parallèle entre les relations de Périclès et Phidias et de Hitler et Speer était évident, de même que la délégation des projets pour la nouvelle Athènes et la Germanie. Périclès, comme tous les grands chefs nordiques, avait été mis à l'épreuve par la guerre. La guerre du Péloponnèse avait été son « heure de vérité »151, tout comme la guerre de Sept Ans fut bien plus tardive pour Frédéric II. Périclès, pour qui « la vie était un combat jusqu'à son dernier souffle152 », impressionnait aussi ses contemporains, amis comme ennemis, par son incroyable charisme153. fils d'Indo-germaniques de l'histoire ancienne pour l'ère moderne.154

Quelques autres personnages exceptionnels de l'Antiquité gréco-romaine ont été reconstruits de la même manière dans les paradigmes du führer nordique dans la version de l'histoire et de la propagande parrainée par l'État du Troisième Reich. Tel fut le cas d'Auguste, tout comme Périclès, bien que le jugement fût réservé ou suspendu - et parfois même ouvertement négatif - à l'égard d'Alexandre et de César, qui souffraient tous deux de leur impérialisme effronté155 : le problème avec les grands empires mondiaux de l'antiquité était qu'ils avaient permis le métissage racial et se sont permis de servir de plates-formes pour l'expansion de la diaspora juive. En conséquence, César, qui accordait certains privilèges au judaïsme, était considéré comme trop proche des Juifs156 ; Alfred Rosenberg n'a pas mentionné son nom une seule fois dans *Le mythe du XXe siècle.*

Les biographies de Périclès, comme celles d'Auguste, dans le contexte des premier et premier siècles avant notre ère, respectivement, fonctionnaient comme des allégories des difficultés politiques de l'Allemagne de Weimar. Dans le cas d'Auguste en particulier, les historiens de l'Antiquité ont trouvé le parallèle avec Hitler tout simplement trop beau pour être ignoré : un climat de guerre civile et un comportement délinquant d'un État menacé par la perspective d'une guerre mondiale entre l'Est et l'Ouest - jusqu'à l'apparition de un sauveur envoyé par la providence sauva Rome et raviva ainsi ses traditions les plus profondes157.

l'antiquité et le culte du chef : la providence, le passé et le grand homme
théorie de l'histoire

Hitler, on l'a vu, aimait l'histoire, sans doute en vertu de son narcissisme d'animal politique qui s'identifiait volontiers aux grandes figures du passé. L'histoire sur laquelle il a grandi était dominée par la théorie du Grand Homme : une sorte de galerie de portraits de chefs notables, leurs biographies tendant vers une hagiographie pure et simple, qu'il s'agisse de roi, d'homme d'État ou de commandant militaire. Ce sont ces hommes qui ont fait l'histoire : une phrase sans cesse citée qui a été volée à Treitschke158 et dépouillée de son sens originel. Treitschke soutenait que le monde humain n'était pas soumis à la loi naturelle et que l'homme, en tant que créature de raison, possédait le libre arbitre - non que l'histoire n'ait été faite que par de grands hommes en position de pouvoir. Mais c'est bien sûr l'interprétation que les nazis ont proposée, conformément à leur conception élitiste et providentielle de l'histoire : « Nous, mes camarades du Parti, co-dirigeants du *Volk* et de l'Armée, avons été choisis par le Destin pour faire l'histoire en le sens le plus élevé du mot. Ce dont des millions de personnes sont privées nous a été donné par la Providence. Même la postérité la plus lointaine nous sera rappelée par notre travail. »159 Cette théorie héroïque du Grand Homme a fait l'objet de très peu d'opposition ou de critiques, car elle glorifiait la volonté et le dynamisme individuel qu'Hitler prétendait incarner et qu'il attendait de chaque Allemand. . De plus, la théorie de l'histoire du Grand Homme a amplifié le rôle de l'homme contemporain qui faisait l'histoire dans le présent : le führer. Les nazis ont développé autour du führer un culte de la personnalité qui s'est ajouté au panthéon des héros politiques commémorés par le parti : des personnalités comme Albert Leo Schlageter, le jeune nazi fusillé par les Français lors de l'occupation de la Ruhr ; ou les révolutionnaires tombés du putsch raté du 9 novembre 1923, commémorés chaque année à Munich, où après 1933 un Ehrentempel abrita leur sarcophage en bronze agi ; ou encore Horst Wessel et Wilhelm Gustloff, nombreuses personnalités choisies pour peupler l'indispensable galerie des martyrs de la cause.

Au sommet de cette hiérarchie de héros siège le führer, le grand homme de l'Allemagne actuelle. Hitler a fait l'histoire, il lui a donné forme et substance, tout comme les grands hommes du passé avaient façonné leur propre époque, comme le note Goebbels dans son journal :

> Les grands hommes font les grandes époques, mais les grandes époques ne font pas les grands hommes. Qu'est-ce que cela signifie pour une époque d'être grande? Il y a des périodes de calme et des périodes d'agitation. Notre temps est de ce dernier. Mais une époque ne peut devenir grande sans un homme : Alexandre, César, Barberousse, Napoléon, Frédéric, Bismarck. . .160

Le nom de famille sur la liste, le sceau des prophètes, était évidemment Hitler, tout comme les affiches électorales des années 1933 représentaient Frédéric le Grand, Bimarck, Hindenburg et Hitler, c'est-à-dire le roi, le prince chancelier, le maréchal. , et le caporal161 — comme incarnations d'une Allemagne éternelle et chefs suprêmes du panthéon national.

Dans un discours de 1926, Hitler tenta de justifier ce culte de la personnalité, souvent reproché aux nazis. C'était tout à fait légitime le grand homme sous la forme du chef, argumentait-il pour célébrer le maté, puisque c'est le grand homme envoyé par la providence, qui a marqué l'histoire : « On nous reproche de célébrer un culte de la personnalité. Ce n'est pas vrai. Au cours de toutes les grandes époques de l'histoire, une grande personnalité a émergé au sein d'un mouvement. Ce n'est pas le mouvement dont l'histoire se souvient, mais l'individu. Aujourd'hui on parle encore de César, de Constantin, mais pas du mouvement romain. De même, dans deux mille ans, on parlera encore des dirigeants du mouvement national-socialiste. »162

Hitler aimait se voir comme l'aboutissement d'une série de grands hommes non seulement au niveau national mais mondial. Speer a rappelé que le führer, à l'occasion de son cinquante-quatrième anniversaire (le 20 avril 1943), « s'est laissé aller à de longues expiations sur le rôle de l'individu dans l'histoire. Ce qui avait compté avait toujours été la volonté d'un seul individu : Périclès, Alexandre, César, Auguste, puis le prince Eugène, Frédéric le Grand, Napoléon. . . .

Son rapport à l'histoire était pur romantisme et centré sur le concept de héros. »163

Contrairement au matérialisme dialectique du marxisme, qui faisait du soi-disant grand homme une créature engendrée par les besoins des lois historiques, une cuillerée d'écume superficielle sur la marée montante des classes avec flit, le nazisme célébrait la volonté et le génie du héros, le force de sa démesure, Promethean volonté, s'inscrivant dans la lignée de l'ancienne tradition qui considérait l'histoire comme une célébration de grands hommes illustres comme *bona* exem pla164 à vénérer et à imiter. L'histoire était avant tout la compilation et la comparaison de leurs biographies, comme chez Plutarque, dont les *Bioi paralleloi* était composé des vies parallèles d'illustres Grecs et Romains.

Les grands hommes et les héros devaient donc être vénérés pour leur vaillance et leur dignité, parce qu'ils étaient des modèles d'action et de vertu et parce qu'ils ont tous ouvert la voie au héros parmi les héros, le führer. Dans *Mein Kampf,* Hitler suggéra au professeur d'histoire d'accorder une attention particulière aux grands Allemands, illustrations de la vaillance du pays, qui étaient ainsi propres à attiser les sentiments de fierté nationale : « Notre admiration pour chaque grande action doit être baignée dans la fierté que son heureux interprète est un membre de notre propre peuple. De tous les innombrables

grands noms de l'histoire allemande, les plus grands doivent être choisis et présentés à la jeunesse avec tant d'obstination qu'ils deviennent les piliers d'un sentiment national inébranlable. des hommes qui avaient façonné leur époque, comme les nazis voulaient le faire aujourd'hui. Hit read a fait de cette partie de ses instructions programmatiques pour l'enseignement de l'histoire, comme il l'a souligné dans un discours devant le Reichstag le 23 mars 1933 : « L'héroïsme se manifeste passionnément et façonnera et dirigera à l'avenir le destin politique. . .

. Le respect des grands hommes du passé doit être une fois de plus martelé dans l'esprit de notre jeunesse : ce doit être leur héritage sacré. a publié ses «ÿDirectives pour les manuels d'histoireÿ». La circulaire commençait par un aperçu des principes généraux, parmi lesquels le renforcement des unités consacrées à la préhistoire germanique, le principe de race et «l'idée du héros». . . avec l'idée du führer à notre époque », les deux dernières notions « suscitant de leur propre force le pouvoir de mobiliser les cœurs, un enthousiasme sans lequel l'histoire devient trop facilement, pour la majorité des étudiants, une ennuyeuse compilation de faits .” 167

La théorie de l'histoire du Grand Homme est issue de l'enseignement de la matière telle qu'elle était pratiquée depuis longtemps dans les écoles. Des générations d'étudiants avaient été élevées dans le culte du grand homme. L'historien finlandais Vappu Tallgren a écrit sur la vision hitlérienne de ce mythe héroïque168. En même temps qu'il faisait appel au mythe, le nazisme faisait aussi appel au héros, le type idéal sans ambiguïté, qui incarnait la vertu et galvanisait ceux qui comprenaient la signification de son acte héroïque. Tallgren explore la généalogie du mythe héroïque d'Hitler en examinant ses origines dans l'enseignement de l'histoire que l'écolier Adolf Hitler a reçu aux côtés de tous les autres Allemands de sa génération. Les textes utilisés par ses professeurs en disaient long, y compris celui utilisé par l'instruction à qui Hitler rendait hommage dans *Mein Kampf,* Dr. Léo « Ce fut un facteur déterminant dans la carrière d'Hitler que la conception de l'histoire à l'œuvre dans les manuels de sa génération de jeunes Allemands. . . possédaient un concept essentiellement héroïque », écrit Tallgren, ajoutant qu'ils ont été assemblés « selon le principe : ce sont les hommes qui ont fait l'histoire . puissance et bâtisseur de ses plus beaux monuments, un homme d'une exception presque surhumaine, un Jupiter qui, selon le texte, fit effectivement pleuvoir « du tonnerre et des éclairs » lorsqu'il parlait171.

Quand on se rappelle que, selon les propres mots d'Hitler, Pötsch présentait l'histoire du monde comme la saga héroïque de la race indo-germanique, il est facile de comprendre le déterminisme des portraits héroïques contenus dans ces manuels et dans l'enseignement scolaire :

Hitler concevait son culte du héros car, comme d'autres élèves de sa génération, il était imprégné de l'enseignement de l'histoire en hommage au grand homme, qu'on supposait adulé. Tallgren suggère qu'Hitler, dans *Mein Kampf,* a dès lors composé son autobiographie en suivant - sans doute inconsciemn les décors du trope héroïque : dans sa jeunesse, il manifeste des signes de prédestination ; à la guerre, il a reçu son premier test, goûtant la défaite initiale; puis il rebondit et découvrit enfin sa mission. Le tout sous la protection extraordinaire d'une providence mystérieuse et divine.

le goût d'un autodidacte autrichien

pour l'antique

Comme beaucoup d'élèves de sa génération, Hitler puise dans ses cours d'histoire à l'école élémentaire à la fois une vision héroïque de l'histoire et un goût prononcé pour l'Antiquité. C'est en termes de souvenirs de son éducation primaire qu'Hitler a exprimé son admiration pour Périclès, qui a été glorifié dans le manuel et les leçons employées par le Dr. Pötsch - et qui était le héros de l'enfance d'Hitler, selon Ernst Hanfstaengl, préfigurant la caractérisation ultérieure d'Hitler en tant que nation réincarnée moderne de Périclès. établir des parallèlesÿ; Albert Speer rappelle qu'il considérait les Autobahnen comme son Parthe non. »173

Son intérêt pour les héros de l'Antiquité était renforcé par les nombreux livres que le jeune Hitler viennois au chômage de 1907-1913 dévorait pendant son temps libre174.

Josef Greiner, qui vécut aux côtés d'Hitler au dortoir pour hommes de la Meldemannstrasse à Vienne entre 1910 et 1913, critiquait le manque d'intérêt dont il faisait preuve pour l'apprentissage d'un métier qui lui permettrait de gagner sa vie : « Au lieu de cela, il ramènerait livres au kilo de la bibliothèque de prêt. Il se plongea dans les traductions de la littérature grecque et latine, comme Sophocle, Homère et Aristophane, ou encore Horace et Ovide. »175 Mais plus que la littérature, c'est l'histoire qui fascine le jeune Hitler : de la Rome antique »176 , qu'il interprète comme l'œuvre d'une branche d'une race nordique profondément hostile au judaïsme177 .

de l'époque, comme celle de son premier ami et colocataire à Vienne, August Kubizek178, confirme le goût considérable du jeune Hitler pour la lecture, jeune homme dont la prise sur la réalité semblait parfois faible et qui faisait de chaque conversation une monologue interminable pontifiant sur sa dernière découverte littéraire. Autodidacte passionné et orateur de bar, il avait un appétit pour l'écrit qui ne l'a jamais complètement quitté. Hanfstaengl rappelle que dans les années 1920 à Munich, le jeune führer du NSDAP naissant est resté un *Bücherfresser179.*

ou « rat de bibliothèque », dont la bibliothèque, en plus des livres sur les histoires allemandes et les biographies de Wagner, contenait également une anthologie des mythes grecs, les *dieux et héros de la Grèce antique de* Gustav Schwab180. qui reste un classique à ce jour. L'univers mental d'Hitler s'est formé très tôt grâce à cette passion pour l'antiquité. Les personnages classiques servaient fréquemment de points de référence culturels : César, Pyrrhus et Caton étaient ses amis, ainsi que Herostrate et Ephialtes, qui étaient comme des noms familiers dans ses écrits. Hitler a qualifié les ministres de Weimar — coupables d'avoir négocié et ratifié le plan Young — d'autant d'« Éphialtes »181 et a traité un commissaire de police en particulier d'"Herostratus"182 qui détruisait l'Allemagne parce qu'il était trop sévère dans son traitement des SA.

Le temps n'a fait qu'accentuer la prédilection d'Hitler pour ce type d'histoire, la lecture de celles qui le rapprochaient de ces grands hommes auxquels s'identifiait son ego délicat, de grands hommes dont la vie et les faits présageaient, annonçaient les siens et qu'on attendait. être comme la promesse de l'immortalité. Son intérêt pour l'histoire ancienne, l'histoire de la civilisation occidentale, se concentrait plus sur Rome que sur la Grèce. L'historien Alexander Demandt a noté que cette tendance était davantage fonction des idiosyncrasies personnelles d'Hitler que d'une tendance culturelle allemande plus large. Depuis le XVIIIe siècle, la culture allemande a célébré l'Hellas plus que la *Romanitas,* laissée à la France, qui se proclame (non sans raison) plus romaine que l'Allemagne. Dans son choix de Rome comme modèle, l'admiration d'Hitler pour Mussolini et l'éducation catholique, telle qu'elle était, a sans doute joué un rôle déterminant183, tout comme sa nationalité autrichienne. Rappelons qu'Hitler ne quitta l'Autriche pour Munich qu'à l'âge de vingt-trois ans, après avoir passé toute sa jeunesse à Linz et à Vienne. Il eut ainsi tout le loisir d'absorber le Genius loci autrichien, qui, comme l'a noté Jacques Le Rider, était catholique et romain : le gouvernement de Metternich puis celui de François-Joseph entretenaient une saine méfiance à l'égard du philhellénisme qu'adorait le classicisme de Weimar, étant donné le danger inhérent à la célébration

principe démocratique (à Athènes) ou l'idée nationale (dans le sentiment anti-turc pro-grec)184, double menace pour un empire néo-absolutiste et multiethnique.

La fascination d'Hitler pour Rome s'étendit même à son rejet de l'écriture gothique, qui fut remplacée par la typographie romaine185 . Un décret du ministre de l'Économie du Reich, daté du 29 janvier 1941, interdit l'écriture Fraktur et ordonna l'utilisation de la police latine Antiqua pour tous les partis. et documents d'état. Les archives de la Chancellerie du Reich regorgent de lettres de germanophiles mécontents qui expriment leur indignation en des termes non équivoques186 ; beaucoup, notamment ceux du vénérable Allge meiner Deutscher Sprachverein, protestent vigoureusement auprès des officiers de la Chancellerie. Avant de répondre, Hans Lammers se tourne vers Martin Bormann, qui expose par écrit les pensées du führer : « Le soi-disant *Deutsche Schrift »* doit « être considéré, dans l'esprit du führer, comme une forme d'écriture non allemande *[undeutsch] ,* une écriture juive. »187 Pour le führer, seuls les caractères latins, clairs et directs, non souillés par leur médium ou brouillés par l'association avec le ghetto, pouvaient exprimer la pensée indo-germanique dans toute sa pureté. C'est ce genre d'attention portée aux moindres détails qui distinguait les plus grands leaders.188

Le goût d'Hitler pour l'antique ne le quittera jamais complètement. Comme le note Goebbels dans son journal du 8 avril 1941, lorsque la Wehrmacht doit venir en aide aux armées de Mussolini en Grèce et dans les Balkans, le führer refuse de bombarder Athènes, afin de préserver ses trésors architecturaux et archéologiques : « Le Pirée a été miné. Le Führer interdit le bombardement d'Athènes. C'est juste et noble de sa part. Rome et Athènes sont ses Mecques. Il regrette beaucoup d'avoir à combattre les Grecs. »189 Goebbels poursuit en commentant : « Le Führer est un homme totalement en phase avec l'Antiquité. courtisant un portrait sans jamais oser s'approcher de leur beauté bien-aimée dans la chair - une version idéalisée de la réalité, bien plus exquise comme un rêve qu'elle ne pourrait jamais l'être dans la vraie vie. Comme Speer l'a noté: «Bien sûr, il était sentimental à propos de l'Antiquité classique; au moins une fois dans sa vie, dit-il à l'époque, il a voulu voir l'Acropole .

Les héros du panthéon personnel d'Hitler se trouvaient principalement parmi les anciens. Speer a fait remarquer qu'Hitler « a puisé tous ses héros dans deux périodes historiques : l'Antiquité et les XVIIIe et XIXe siècles. La seule exception était Charlemagne, dont il qualifiait parfois l'empire de prélude à ses propres plans d'Europe.

pouvoir »192 et la *renovatio imperii* carolingienne une résurrection de l'Empire romain. Hitler n'a jamais invoqué aucune des grandes figures du Moyen Âge ou de la Renaissance. Quant à la maison royale des Hohens taufen ou aux grands rois de France, comme Louis XIV, c'est comme si « ils n'existaient pas à ses yeux »193.

Pourquoi Hitler professait-il un goût si marqué pour l'Antiquité et, d'autant plus notable et surprenant en Allemagne (quoique moins dans son Autriche natale), pour la Rome antique en particulier ? De *Mein Kampf* et de ses tables rondes, on pourrait déduire un certain nombre de raisons.

D'abord, comme nous l'avons vu, l'histoire ancienne présentée elle-même sous la forme d'une galerie de bustes au style sévère, représentations héroïques et paradigmatiques qui ne retenaient que les traits les plus saillants de ceux jugés dignes d'être jetés comme modèles pour la postérité. L'histoire ancienne a peut-être été professeur, mais c'était une directrice un peu myope qui ne se souciait pas trop des détails, célébrant la noble rigueur civique de Lucius Junius Brutus, qui a laissé ses fils être exécutés pour leur participation à un complot. contre l'État; la vertu et l'abnégation de Cincinnatus ; l'assurance de Cato; ou les exploits stratégiques et tactiques de César. Les métiers du marbre de l'histoire ancienne étaient ainsi bidimensionnels, simplification accentuée par la pratique pédagogique de l'histoire ou du latin et du grec, qui visait avant tout à faire passer un message immédiat et à édifier ses élèves.

Transfi gurés par ce relooking héroïque, les personnages de l'histoire ancienne sont devenus des archétypes, qui ont effacé toute complexité et toute ambiguïté de la vie de l'homme actuel. La production de tels archétypes convenait à Hitler, qui accueillait avec joie des idées aussi tranchées et se vantait dans *Mein Kampf* de savoir tout distiller jusqu'à l'essentiel, faisant de cette capacité de simplification un art éminemment politique194.

Les vertus de l'histoire ancienne et de l'historiographie de l'Antiquité sont celles qu'Hitler mettait en avant pour vouloir inculquer au peuple allemand : l'abnégation, le sacrifice pour la communauté, le sens du devoir, la forme physique et la combativité, le respect de la parole, et le sens de la camaraderie, tout ce qui constitue les passages obligés du cama laus et du *pitaphios logos* (étudié par Nicole Loraux195), l'éloge du héros dans le récit historique ou dans l'oraison funèbre, respectivement.
Ces vertus masculines, qui avaient caractérisé les valeureux Lacédés moniens et les premiers Romains, devaient être ramenées à nos jours par les Germains.

Les goûts artistiques et architecturaux d'Hitler, aquarelliste amateur et architecte par vocation, semblaient toujours remonter à l'Antiquité.

L'éducation artistique de son époque suit très largement le modèle classique. Quant à l'architecture, Hitler admire tous les monuments que Rome a légués à la postérité, comme le Colisée ou le Panthéon, dès sa jeunesse. Josef Greiner rappelait qu'Hitler aimait tous « les édifices de la Rome antique » et que « s'il avait eu l'argent, il serait allé à Rome en un clin d'œil196 ». Le jeune Hitler était furieux des destructions causées par l'iconoclasme de la premiers chrétiens à s'attaquer aux idoles et aux traces laissées par le paganisme.197 Dans ses mémoires, Speer confirme avec autorité les goûts immuables d'Hitler en matière d'architecture,198

écrivant plus tard que ses monologues à ses invités ressemblaient davantage à des « tirades sans fin » sur ses nombreuses obsessions, telles que « l'Église catholique, les recettes diététiques, les temples grecs et les chiens policiers ».199 Le jeune bohème de Vienne réalisera son rêve de une fête romaine seulement une vingtaine d'années plus tard, lors d'une visite d'État officielle en mai 1938 :

> J'ai vu Rome et Paris, et je dois dire que Paris, à l'exception de l'Arc de Triomphe, n'a rien à l'échelle du Colisée, ou du Château de San Angelo, ou de Saint-Pétersbourg. celle de Pierre. Ces monuments, qui sont le produit d'un effort collectif, ont cessé d'être à l'échelle de l'individu. Il y a quelque chose de bizarre dans les immeubles parisiens, que ce soit ces œils-de-bœuf, si mal proportionnés, ou ces pignons qui oblitèrent des façades entières. Si je compare le Panthéon de Rome au Panthéon de Paris, quel pauvre édifice — et quelles sculptures ! Ce que j'ai vu à Paris a disparu de ma mémoire : Rome s'est vraiment emparée de moi.200

Il est remarquable qu'Hitler ne se souvienne de Paris que de l'Arc de Triomphe, construit *à la romaine* par un empereur français qui se considérait comme le successeur de Charlemagne et donc dans la lignée des Césars.
Ce qui a attiré Hitler vers l'architecture romaine, en plus de son échelle colossale, c'est son expression d'une puissance exorbitante, son défi au temps et son endurance dans la *longue durée,* comme nous l'avons vu. Comme Rome, Hitler était fondamentalement obsédé par l'idée de résister à l'épreuve du temps et de laisser sa marque sur le monde à travers des monuments légués à la postérité.201
L'architecture de Rome, avec son soupçon d'immortalité qui semblait défier, sinon transcender ou nier, le temps lui-même, était le modèle parfait à imiter.

Le goût d'Hitler pour le kitsch antique était également typique d'une petite bourgeoisie autrichienne ou allemande montante qui voulait prendre l'apparence d'une grande culture. Les nazis – dont Ribbentrop, qui avait de grands airs et était habitué à évoluer dans les cercles mondains – étaient de grands parvenus qui, intimidés par les coutumes de la société cosmopolite, voulaient pourtant désespérément en embrasser les conventions.

d'entre elles , le *Handküsser* Hitler et ses mœurs viennoises d'adoption outré.202 Hitler fit même fabriquer par Gerdy Troost (l'épouse de l'architecte Paul Troost, mort en 1934) un ensemble complet d'argenterie avec une frise du Parthénon et diverses autres décorations grecques gravées sur les cuillères, les fourchettes et les couteaux. En partageant la pieuse mémoire de la Grèce antique avec ses convives, Hitler cherchait à exprimer son affinité pour l'Antiquité et sa proximité avec une période historique qu'il appelait « la lumière de l'humanité ».203 Pour accompagner l'argenterie, deux bas-reliefs de le sculpteur Josef Wackerle furent placés, sur ordre exprès d'Hitler, au Mooslahnerkopf Teehaus d'Obersalzberg : les personnages représentaient Pan, avec sa chèvre et sa flûte, et Artémis (la Diane des Romains, la chasseresse), avec une biche et un carquois de flèches sur son dos.204

La nature sauvage et la chasse, deux allégories qui ne manquent pas dans une maison de campagne.

Au fond, on pourrait penser que ce goût de l'antiquité, qui pousse Hitler à se tourner vers Hannibal pour comprendre les développements de la campagne de Russie205, est la manifestation d'une nette tendance à s'éloigner de la réalité pour se réfugier dans le fantasme, à reculer au pays du mythe206. Vivre et percevoir le monde par l'allégorie était une façon de sublimer les détails anodins ou décevants de la réalité.

Hitler, on le sait, était un grand amateur de cinéma, qu'il regardait lors de vernissages à la Chancellerie, mais il était aussi un amoureux de l'œuvre de Karl May. Le führer citait parfois son auteur préféré à ses généraux éberlués, qui avaient dû se pincer et se frotter les yeux lorsqu'un briefing d'état-major faisait un détour au pays des tigres exotiques et des indiens d'Amérique créé par le prolifique auteur de romans d'aventures, tout comme quand Hitler s'enveloppait invariablement dans un monologue sur les guerres puniques. Cependant, Hitler n'était pas le seul à utiliser et à abuser constamment de l'Antiquité de cette manière, comme le montre trop bien le sujet de la colonisation.

construire un empire par la colonisation :

nordique landshungrige bauern et la recherche

pour lebensraum dans l'antiquité

La race indo-germanique était à la fois moralement réservée, modeste et discrète, et pourtant plutôt extravertie dans l'action : elle s'exprimait par la création d'œuvres d'art qui exprimaient son esprit et elle cherchait à accroître son espace libre. Son essence était indissociable de la volonté de puissance qui l'animait et qui, sur le plan géographique ou spatial, prenait la forme de

conquête coloniale. Les Grecs ont eu de fervents colonisateurs, comme l'historien Hans Bogner et les hommes de l'Hellther ont été conquis Daren coursers de ses lecteurs : « La race maîtresse que nous avons trouvée chez Homère libre dans les terres qu'ils ont colonisées. »207 Richard Wal (1895-1953) était le Partisan du NSDAP d'une utopie agraire colonisée qu'il voyait comme un modèle de société alternatif à la modernité industrielle et urbaine, celui qui visait à restaurer l'harmonie préexistante qui liait le sang et le sol de la race208 . Agronome de formation, il fut le premier l'esprit derrière l'idéologie antimoderniste résumée par l'expression *Blut und Boden* et en même temps une figure importante dans le développement des politiques raciales du Reich, dans ses rôles à la tête du Rasse- und Siedlungshauptamt (RUSHA, le Bureau de la race et de l'établissement) , sous la SS, de 1931 à 1938209 , puis comme ministre de l'agriculture de 1933 à 1942 . *uerntum als Lebensquell der nor dischen Rasse* (La campagne comme sources de vie pour la race nordique).210

Ce long livre pédant, au style dense et laborieusement érudit, se voulait une biographie historique de la race nordique ainsi qu'un traité prospectif sur les mesures à prendre pour préserver son existence future.
Sa thèse fondamentale était que les Indo-germaniques n'étaient pas simplement une race de guerriers, comme on l'a longtemps cru, et encore moins des nomades conquérants, mais plutôt une race essentiellement sédentaire d'agriculteurs, profondément enracinés dans leur terre d'origine et plus tard celle des provinces. ils ont conquis par la guerre ou la migration. Le nombre et le succès de ces guerres avaient faussé la vision de la race nordique, trop souvent perçue comme un simple « peuple de guerriers-héros »211. Parce que les figures du héros et du paysan sont difficilement conciliables dans l'imaginaire collectif, seuls les exploits conquérants de la race nordique sont restés dans les mémoires, au détriment du travail pacifique et créatif de colonisation et de culture des terres qu'elle a conquises. Si, selon la définition d'Hitler, la race nordique était la seule créatrice de culture212, on ne saurait se contenter d'une conception de la culture aryenne comme purement violente et nomade ; les guerriers nomades ne créent rien de durable. Bien sûr, les Indo-germaniques étaient des conquérants. Ils venaient d'une maison dans le nord de l'Europe occidentale, "un point de lumière que nous supposons être situé quelque part au sud de la Suède"213 ou, "ce qui est tout aussi plausible, dans le nord de l'Allemagne",214 et avaient conquis les terres de la Méditerranée, où ils ont fondé la civilisation grecque et romai

Les Indo-germaniques avaient ainsi établi une présence durable dans un pays où ils avaient plongé leurs racines. L'image traditionnelle du belliqueux

Les reiter (cavaliers) et les bandits particulièrement adaptés aux expéditions de guerre et de pillage étaient donc faux : le nomadisme prédateur et parasitaire d'une horde de guerriers en perpétuel mouvement illustrait mieux les races sémitiques et asiatiques. Le nomade sémitique ou asiatique venait, prenait, détruisait et propageait comme un virus une nouvelle proie après avoir épuisé les ressources de ses victimes : « L'esprit sémitique n'a jamais, à aucun moment de l'histoire du monde, eu le moindre intérêt pour la paysannerie . . . [, puisqu'un nomade] ne mène pas une existence parasitaire . L'épée et la charrue étaient étroitement liées dans l'ethos nordique, puisque "paysan" et "liberté" allaient de pair : un paysan asservi n'était plus un paysan mais un "valet" ou un "fermier" à la solde d'un autre, il fallait donc que le paysan sache se défendre. L'objectif de Darré était de démontrer que la migration et la conquête n'étaient pas, pour la race nordique, des fins en soi, comme elles l'étaient pour les sémites nomades, mais plutôt des moyens au service d'un projet social de sédentarisation et de travail du sol. Si les Indo-germaniques avaient lancé des armées et des chars sur la route de la conquête, ce n'était pas par goût du combat ou pour satisfaire une impulsion spontanée et belliqueuse. Les premières expéditions et conquêtes indo-germaniques sont des « expéditions paysannes »216 à la recherche de terres. Les premiers Indo-germaniques étaient des « paysans affamés de terre »217 , soumis à la pénurie d'un sol insuffisant pour nourrir un peuple dynamique et fertile en pleine explosion démographique.

Pour preuve, Darré fournit quelques commentaires savants sur le rituel romain (à l'origine sabin) du *ver sacrum218.* Pour les Sabins, vivant en état de péril perpétuel, ce rituel consistait en un vœu au dieu Mars concernant tous les animaux, et les enfants nés au printemps suivant. Les enfants ainsi consacrés, *sacer,* l'unique propriété de Dieu, furent ensuite envoyés coloniser une nouvelle terre et fonder une autre ville. Darré fit de ce *ver sacrum* un rite de migration printanière chez les premiers Romains, ceux d'une Rome nordique archaïque, envoyant leur excédent de population fonder les colonies. Cette migration printanière est pour Darré à la fois l'héritage et la commémoration réitérative des premières migrations que les Nordiques d'origine entreprennent « le long des rives du T
qu'il déduisit de calculs élaborés du calendrier : « Si l'on considère la période qui paraissait la plus favorable à la migration aux yeux d'un peuple paysan du nord de l'Europe, en particulier de Suède, on s'aperçoit que l'hiver, qui s'étendait de Septembre à mars, a été actualisé par nécessité. La période pendant laquelle

s'étendait de juin (saison des semailles) à août (époque des récoltes des paysans : forcément sédentaire pour un peuple qui vivait des fruits de son agriculture « Il ne fait aucun doute que les mois de mars à mai étaient les seuls disponibles pour la migration. On peut ainsi prédire avec précision la période migratoire du ver *sacrum romain.* Les ancêtres indo-germaniques, qui utilisaient cette pratique pour alléger la pression démographique de l'excès de population en envoyant les gens vers de nouvelles terres à conquérir et à coloniser : « Ainsi le schéma s'éclaire : un espace colonisé se remplit peu à peu et de temps en temps une partie des familles déménage. . . [lorsque] la situation devient critique. Le malthusianisme étant viscéralement étranger à l'esprit affirmatif de vie et aux reins fertiles de la race nordique, la seule solution pour faire baisser la densité de population, et demeurait, l'émigration par la colonisation.

Darré a ainsi retracé profondément dans l'histoire l'éternel problème du lebensraum, comme facteur explicatif cardinal d'une géopolitique nordique à la fois rétrospective (la recherche de terres par une population nordique trop abondante expliquait toute l'histoire indo-germanique) et programmatique : si « l'existence d'un peuple sans espace suffisant est le problème originel de toute l'histoire depuis l'existence de la paysannerie indo-germanique dans le nord de l'Europe » et si ce manque de terres « s'est poursuivi jusqu'à nos jours »222, il était prévisible que les Allemands contemporains, dignes héritiers des Indo-germaniques originels, s'engageraient tôt ou tard sur la voie de la conquête militaire et de la colonisation. Darré a ainsi utilisé l'histoire pour conforter les prétentions nazies quant à l'expansion de l'espace vital des Allemands, expression d'une profonde frustration d'avoir été maintenu en marge de la colonisation européenne et d'avoir vu une partie importante de l'ancien Reich amputée par le traité de Ver voiles. La revendication d'un espace de vie vital pour maintenir la survie du peuple allemand était l'un des leitmotivs fondamentaux du discours nazi depuis la création même du NSDAP ; ils impliquaient à la fois la révision du traité de Versailles et l'acquisition de terres supplémentaires pour l'Allemagne par la négociation ou l'extorsion, des moyens pacifiques ou la force brutale.

La fécondité démographique pérenne de la race nordique rendue insuffisante - terre scientifique un problème perpétuel tout au long de sa longue histoire. En expliquant pourquoi les premiers Indo-germaniques avaient conquis la Grèce et l'Italie et pourquoi les Romains avaient adopté le *ver sacrum,* Darré justifiait et esquissait la politique prospective de conquête militaire et agraire.

colonie qu'il favorisera plus tard lorsque, à la tête de la RUSHA, il envisagera les plans initiaux de conquête et de colonisation des terres russes à l'est.

L'enquête de Darré sur l'essence de la race nordique, la biographie historique qu'il a proposée, était basée exclusivement sur un exposé long et méticuleux d'exemples grecs et romains en tant que peuples nordiques paradigmatiques. Pour prouver le caractère profondément sédentaire de la race nordique, Darré a produit une longue étude de la topographie et de la sémiotique de la maison grecque et romaine. Construite autour d'un hall d'entrée principal, la maison antique révèle une « ressemblance étonnante » avec la « maison germanique » typique223, à la fois médiévale et moderne. L'importance accordée au feu comme centre de gravité topographique et sémiotique de la maison était l'expression d'une vision du monde à la fois hiérarchisée et profondément enracinée, qui reposait sur l'inhumation des morts et sur la domination d'un paterfamilias dont l'autorité relève d'une règle strictement patrimoniale. « Ces brèves considérations sur le foyer grec et romain suffisent sans doute à prouver » leur proximité avec le « foyer germanique » et à montrer que « malgré un intervalle d'au moins 5 500 ans, le noyau essentiel de la famille indo-germanique et germanique est resté inchangé.

Les conquérants nordiques de la Grèce et de l'Italie prévoyaient d'établir des colonies agricoles sédentaires sur les terres qu'ils avaient conquises militairement. Les paysans-guerriers du Nord ont établi des champs sur des terres ouvertes adaptées à l'agriculture plutôt que de se retrancher dans des tresses urbaines à partir desquelles ils pourraient faire des raids de recherche de nourriture pour se nourrir ou exiger une part de la récolte des peuples indigènes exploités ou réduits en esclavage : les populations qui s'y trouvaient [avant la conquête] restaient dans leurs villes, les Doriens et les Eléens étaient des villages ouverts dans les *komes* et les dèmes. n'aurait finalement eu qu'à détrôner les princes qu'ils y auraient trouvés et à s'emparer eux-mêmes des forteresses conquises. Mais bien au contraire - et comme les Allemands des invasions barbares bien plus tard, qui " laissèrent les villes romaines seules et occupèrent les fermes et les villages " - les conquérants nordiques de la Grèce " ne prêtèrent aucune attention aux villes qu'ils y trouvèrent, et s'y établirent. à la campagne »227 pour travailler la terre et créer des implantations agricoles durables.

Contrairement à toutes les idées préconçues sur le supposé nomadisme guerrier des Indo-germaniques, « la conquête de la Grèce se révèle, à y regarder de plus près, avoir été une affaire purement agraire ».

voir sacrum , l'hélotisation, et l'antiquité et wehrbauertum :
l'orient chez les nazis
coloniale imaginaire

Richard Darré n'a pas participé directement à la conquête et à la colonisation de l'Orient. Après 1936, il semble avoir été marginalisé au sein de l'appareil d'État nazi pour sa posture antimoderniste et son agrarisme intransigeant à une époque où le plan quadriennal lançait l'Allemagne sur la voie du réarmement. Dépouillé par Himmler de son poste de chef de la RUSHA en 1938, il fut également démis de ses fonctions de ministre de l'agriculture en 1942. Malgré sa disgrâce personnelle, il resta intellectuellement influent, et son mythe agraire, enveloppé d'histoire ancienne, informe ont contribué à l'imaginaire colonial des nazis en Orient : leur discours sur la colonisation en Orient refl échit les mêmes thèmes, idées et concepts présents dans les travaux de Darré sur les colonisations indo-germaniques de l'Antiquité.

La colonisation des terres à l'est a été conçue principalement en termes agraires. *L'ostkolonisation* permettrait une « refondation sociobiologique » de la race nordique229, par la création d'une société agraire libérée des fléaux de la modernité urbaine et industrielle. L'image d'un Orient conquis, apaisé et sédentaire s'inspire fortement de l'idéal agraire défendu par Darré. Les plans des SS, rendus publics lors d'une exposition tenue à Berlin à la fin de 1941, dépeignent une société paysanne bien ordonnée vivant en harmonie. Comme l'a souligné Christian Ingrao, les plans de redéfinition des terres agricoles communales et de construction de villages ne mentionnaient la présence d'aucun appareil répressif, policier ou judiciaire, puisque « la communauté était imaginée libre de tout conflit. »230 Il s'agit d'une pure utopie agraire, débarrassée de toute nostalgie rétrograde par l'usage explicite de la modernité scientifique et technique, qui équipe les campagnes nouvellement colonisées de machines et d'automobiles231.

La construction de cette utopie impliquait que les nazis entendaient suivre les traces de leurs anciens prédécesseurs, même si la comparaison avec l'Antiquité n'était pas exclusive. L'imaginaire colonial nazi était en fait également informé et construit autour d'autres exemples historiques qui se chevauchaient. La première, la plus évidente et retentissante, était médiévale :

celle des *Drang nach Osten232* des chevaliers teutoniques, les conquérants de la Prusse païenne (1230), dont la poussée dans l'immensité de la Russie fut finalement brisée sur les rives du lac Peipus par le prince Alexandre Nevsky (1242), que le cinéaste Sergey Eisenstein saluera de manière mémorable dans son film éponyme de 1938233. Comme nous l'avons vu, le Reichs führer-SS était heureux de se voir comme l'héritier ou la réincarnation d'Henri l'Oiseleur (le roi d'Allemagne de 919 à 936), de dont l'Ordre noir a fait un culte imprégné du genre de pseudo-médiévalisme qui a tant ravi leur chef. Cette figure se confondait fréquemment avec celle d'un autre Henri tenu dans la même haute estime par les SS, Henri le Lion, duc de Saxe (1129-1195), qui, en plus de partager également le même prénom qu'Himmler, était crédité d'avoir entrepris une colonisation intensive à l'est en même temps que son cousin l'empereur Frédéric Barberousse était la proie du chant des sirènes de l'Italie. Ce « culte d'Henri » entretenu par celui qu'on appelait parfois *Reichsheini234* n'a fait que susciter davantage de mépris chez Hitler, dont les préférences historiques étaient bien entendu assez différentes de celles de son chef de la police.

L'amour notoire de Himmler pour le Moyen Âge allemand, tel qu'il ressort de l'endoctrinement idéologique de ses troupes et de ses cadres, a conduit les SS à dépeindre la guerre à l'Est comme la continuation ou la répétition d'une quête médiévale anticipée de manière préventive. Si le Moyen Âge a peut-être prédominé, l'imaginaire de la guerre et de la colonisation s'est aussi nourri du souvenir des conquêtes guerrières agraires d'antan, celles du *ver sacrum* romain et de la cité-état spartiate, références à l'Antiquité léguées aux SS par Darré et Gunther. Seconde sans être secondaire, cette imagerie a toujours été présente. Doriens et Teutoniques se fondent dans le même désir de puissance territoriale. Établissant un parallèle entre les migrations des premiers paysans-soldats nordiques et la colonisation allemande médiévale de l'Orient, Otto Wilhelm von Vacano, l'auteur d'un célèbre manuel d'histoire sur Sparte, a déclaré que « nous devons considérer ces migrations comme comparables à les expéditions paysannes colonisatrices en Orient au Moyen Âge .

paysans-soldats et esclaves : spartiates

la colonisation comme modèle

Malgré la disgrâce institutionnelle de Darré, les vestiges du paradigme classique employé dans le vocabulaire par les acteurs actifs de

les efforts de colonisation des SS, et dans son discours sur la promotion interne : *Wehrbauern, ver sacrum, Kolonien, Sklaven, Verskla vung, Heloten.* Une référence à l'Antiquité refait également surface dans la notion et l'idéal du paysan-soldat *(Wehrbauerntum).* Les chevaliers teutoniques étaient des moines-guerriers, des aristocrates qui priaient et combattaient, et non des paysans-soldats, qui maniaient la charrue pour travailler la terre.

La notion de *ver sacrum* n'a pas été écartée avec Darré. Dans un discours de 1942, Himmler qualifie la colonisation du territoire oriental de *neuer Frühling236,* de « nouvelle source », tant pour la terre que pour la race indo-germanique, reprenant le thème de la source sacrée si cher à l'agronome .237

L'asservissement des populations subjuguées de l'Orient est un autre thème central récurrent. La disproportion numérique entre vainqueurs et vaincus rendait impossible l'exploitation de si vastes territoires sans une main-d'œuvre auxiliaire massive. Plutôt que l'euphémisme nazi plus bénin *Zwangsarbeiter,* ou «ÿtravailleur obligatoireÿ», les SS préféraient *Sklaven,* «ÿesclaveÿ», qui faisait écho à l'Antiquité et, avec sa cruauté désinvolte, faisait allusion à la brutalité de la vision de ses dirigeants pour leur futur empire. Comme l'a déclaré Himmler, « Si nous ne remplissons pas nos camps d'esclaves - je dis ces choses très clairement - avec des esclaves que nous forçons à travailler, sans nous soucier du gaspillage, pour construire nos villes, nos villages et nos fermes. . . »,238 . . . il s'ensuivait seulement que la colonisation de l'Orient serait extrêmement difficile.
culte, puisque la race conquérante était minoritaire.

Les termes d' *esclave (Sklave)* et d' *asservissement (Versklavung)* conduisaient eux-mêmes à deux autres notions, plus explicitement grecques (et plus précisément spartiates), celles des *Ilotes (Heloten)* et de l'Hélotisation *(Helotisierung),* qui sortaient particulièrement de la bouche . de Reinhard Heydrich. Dans un discours du 2 octobre 1941 sur les méthodes d'occupation à utiliser dans les vastes terres conquises à l'est, Heydrich déclare que la population esclave doit être utilisée « comme une denrée brute, comme des ouvriers qui doivent construire les grands projets de notre culture ». , comme les ilotes, si je dois dire les choses crûment. A l'automne 1941, la guerre-éclair en Russie déchaînée et le succès de l'opération Barbarossa posent particulièrement la question de la colonisation et de l'exploitation durable de l'Orient : la Wehrmacht a conquis d'immenses étendues de terre, où il faudra des générations pour établir avec acuité quoi que ce soit de plus. que la « couche de surface allemande » la plus mince239, une élite raciale faible qui aurait juridiction sur de vastes territoires et de grandes populations.

Cette image de l'ilote était profondément enracinée dans la culture des SS qui, conformément à son élitisme racial, n'employaient pas de simples esclaves, car

nous l'avons vu précédemment dans la conversation d'Eugen Kogon en 1937 à Vienne avec un haut fonctionnaire SS. Tout comme dans les « anciennes cités-États grecques » d'autrefois, une aristocratie raciale régnerait sur « une large base économique de serf[s] »240 qui n'étaient pas nordiques et dont la souche raciale inférieure serait recrutée à la fois en Allemagne et à l'extérieur. . La hiérarchie raciale déterminerait en effet une organisation sociale et une pyramide politique, dont le sommet serait occupé par une élite nordique étroitement restreinte, qui se diffuserait jusqu'à une hélotrie germanique composée de factions dinariques, alpines et occidentales parmi le peuple allemand. Au fond se trouverait la masse des sous-hommes, pour la plupart des esclaves, dont le seul usage serait le travail forcé ; le simple fait d'être au service d'une culture supérieure honorerait cette sous-humanité grossière et animale241. En conséquence, après juin 1941, le *Generalplan Ost* prévoyait l'asservissement de quelque quatre dix millions de personnes à l'Est, esclaves destinés à la construction du Reich en des territoires conquis242. Ces notions étaient partagées par Hitler, bien sûr, pour qui il ne faisait aucun doute que la conquête de l'Est conduirait non seulement à l'exploitation mais à la colonisation : « Mais contrairement aux Anglais, nous ne ferons pas que exploiter, nous réglerons. Nous ne sommes pas une nation de boutiquiers, mais une nation de paysans243 », à l'image des Doriens qui ont conquis le Péloponnèse.

Tout serait réalisé à leur image, et l'exemple spartiate de colonisation par une élite nordique de vastes territoires occupés par une population numériquement supérieure se répéterait. Hitler, on l'a vu, était fasciné par le miracle spartiate de la domination durable d'une légère aristocratie raciale sur une masse d'êtres inférieurs, l'empire des « 6 000 Spartiates » sur les « 350 000 ilotes ».

La colonisation nazie, le nouveau *Bauerntreck* des paysans-soldats à l'Est, marche dans les pas des Germains aussi bien que des Grecs. Ancré dans le principe même de la colonisation orientale, le modèle grec a également informé les modalités pratiques de sa réalisation. Afin d'assurer leur pérennité, l'aménagement des territoires colonisés se ferait selon la pratique des métropoles antiques qui, qu'elles soient grecques ou romaines, reproduisaient leurs propres formes architecturales pour s'approprier les espaces colonisés par une projection de leur héritage symbolique. Dans son journal, Speer a rappelé les réflexions d'Hitler sur le sujet : « Il était tout à fait correct pour nous de copier des bâtiments familiers, de sorte que même en Russie un sentiment pour la patrie puisse se développer. Dans l'Antiquité, dirait Hitler, aucune tentative n'a été faite pour développer de nouvelles formes de temples pour, disons, les villes coloniales de Sicile . , à la fois pour

frontière et un *Ostwall* en même temps. Cette frontière et cette fortification simultanées, les lignes de front du Reich à l'Est, seront peuplées et constamment cultivées par des vétérans SS et des troupes renouvelées.

Pour Reinhard Heydrich, l'établissement de la frontière signifiait sécuriser une frontière, ligne de front et point de contact de la colonisation aryenne ; les légions de vétérans SS devaient se retrancher dans leurs postes de combat et former « un mur de protection composé de paysans-soldats *[Wehrbau]* contre la marée *asiatique* ». la sueur [illegible] feraient [illegible] conquis[illegible]. Une épée et une charrue illustraient même la couverture d'un pamphlet SS intitulé *Die Sicherung Europas* (La sécurisation de l'Europe).

Ces vétérans SS étaient donc à la fois la pointe acérée de l'épée de la conquête, la charrue de la colonisation aryenne et le bouclier de l'empire. Après avoir noblement servi le Reich, ils se verront attribuer des terrains à l'image des légionnaires romains, érigés dans leurs *coloniae* comme une projection de la Ville éternelle sur la vaste étendue de l'empire, servant aussi d'autant de tours de guet ou de têtes de pont. en défense contre les barbares.

Les SS fondent leur message promotionnel sur cette promesse de terres à l'Est. Une brochure de recrutement pour la Waff en-SS proclamait fièrement : « C'est ainsi que la SS assure l'avenir de ses hommes ! » - les volontaires se voyaient promettre le statut de « fermier libre à l'Est ». Selon les termes de la brochure, l' *Ostsiedlung* offrait un avenir confortable aux soldats SS qui avaient fait leurs preuves au combat et, ayant fait leur temps, déposé les armes, dissimulant peu la fonction militaire et raciale de cet établissement massif de paysans-guerriers à frontière de l'empire : *« Les Kamaraden* des SS du front créent une nouvelle paysannerie allemande, un mur vivant à l'Est, dont la force et la stabilité sont garanties par les paysans-soldats des SS248 » . la campagne constitue donc une sorte de service de réserve, mais qui ressemble fortement au service actif. Devant une audience plus exclusive, dans un discours d'avril 1943 imprégné d'inquiétude post-stalinienne, Himmler ne cachait pas que le travail des paysans-soldats placés sur les lignes de front du Reich serait tout sauf une sinécure : tout le monde savait qu'il y avait plus à être dans la SS qu'à simplement parader dans cet uniforme en devenir noir.249

conclusion

Tous les empires de la civilisation occidentale qui ont suivi ont été conçus et pensés comme des copies du modèle impérial romain original.

Charlemagne, qui poursuivait ouvertement une *restauratio imperii,* Otto Ier, Charles V et Napoléon cherchaient chacun ce qu'Hitler lui-même avait prévu : égaler l'étendue, la puissance et le prestige de l'empire des Césars. Dans le cas des nazis, cette ambition était fondée sur une logique scientifique raciale qui établissait plus ou moins l'identité raciale commune partagée par les Romains d'origine et les Allemands contemporains : Rome était, au début du moins, une oligarchie raciale. , dont le Troisième Reich a imité les lois et l'esprit. Comme nous l'avons vu, la résurrection de l'Empire romain fut claironnée par analogie historique : pour les historiens de l'Antiquité, toujours désespérément soucieux de défendre l'utilité de leur domaine, un Berlin en guerre avec Londres ressemblait à la Rome des guerres puniques, Carthage et l'Angleterre étant toutes deux des puissances maritimes et commerciales étroitement contrôlées par les Juifs.

Pour construire un empire, il fallait détruire Carthage, et pour cela, il fallait les instruments militaires appropriés. La puissance et le succès des légions romaines en ont fait le bon modèle logistique et stratégique à imiter. Les leçons de l'histoire se trouvaient dans le régime végétarien des légionnaires et le charisme de leurs chefs visionnaires : Hitler, le soi-disant Gröfaz, se considérait comme un César et forçait ses convives à table à écouter sa propre version des *Commentarii ,* une série de réflexions décousues sur l'art romain de la guerre. De leur côté, les historiens de métier ont préféré glorifier la figure d'Auguste, dont le règne fut plus long et plus fécond que le règne avorté de son grand-oncle. L'époque se prêtait à de telles pensées ; en 1938, l'Italie a célébré le deuxième millénaire de la naissance d'Auguste avec une exposition qu'Hitler a visitée à deux reprises.
Réanimateur de la Rome originelle, de ses valeurs et de son État fort, Auguste était la meilleure analogie classique pour un führer qui avait également été contraint de sauver son État après une discorde civile et une crise sans précédent.

Rome n'était pas seulement une source d'inspiration militaire et politique : elle était également copiée sur le plan architectural. Pour édifier un empire, il fallait doter sa capitale et ses grandes villes de monuments suffi samment porteurs de son ambition, de son expansion et de sa puissance. Ces structures symboliques devaient le transmettre par leur taille et leur style néo-roman ; Les projets de Speer et les croquis d'Hitler pour la Germanie regorgent de monuments qui sont, par leur imitation stylistique, des signes immédiatement évidents d'impérialisme.

Pourtant, le symbolisme national-socialiste dans l'architecture n'était ni primitif ni précis : le plus important était que les bâtiments construits dégageaient un *sentiment* de romanité, les faisant paraître romains ou du moins

ancien. Ainsi, le néo-roman côtoie le néo-dorique, les deux styles représentant les deux piliers de l'architecture officielle de l'État. On pourrait y voir un signe trop visible d'incohérence fondamentale. Hitler, après tout, était un autodidacte dont la compréhension du monde antique était passionnée mais grossière, comme tout lecteur de ses tables rondes pourrait en témoigner.
Ce n'était cependant pas le cas pour Speer ou Troost, architectes accomplis formés à l'art classique. La coexistence du dorique et du romain relève donc plus d'une affirmation que d'une confusion fondamentale : le grec et le romain se confondent, comme dans les nus de Breker ou les mosaïques de la Chancellerie du Reich, comme signe de l'identité raciale commune des Nordiques. , gréco-romains et germaniques et le passage de l'un à l'autre. L'architecture romane véhiculait une volonté de puissance et un impérialisme fidèles à la tradition nordique-romaine, tandis que le style dorique rappelait l'esprit de la race nordique rendu tangible dans les temples de Ségeste ou de Syracuse, seule créatrice de toute culture depuis la nuit des temps. . Les représentants contemporains les plus authentiques et les plus purs de cette race pouvaient trouver leur demeure ancestrale partout où cet esprit avait été à l'œuvre, légitimant davantage un impérialisme inscrit dans la pierre d'une architecture classique aussi symbolique.

Il y avait donc un lien organique entre les monuments de l'Allemagne moderne, l'histoire lointaine de la race et son avenir impérial. Ce lien remonte aux premières migrations, celles des grands peuples agraires conquérants, pour voir l'œuvre d'une race nordique avide de terre, de victoire et de champs à semer. Richard Walther Darré a popularisé cette histoire, décrivant une race qui, par la migration et la conquête, a créé un peuple de paysans-guerriers, conquérants parce qu'agraires, également liés à la charrue et à l'épée. Darré n'était cependant pas adepte des élégies ou des panégyriques. Il a écrit pour défendre une vision d'une civilisation nordique agraire qui, si elle abandonnait ses liens millénaires avec la terre et ne parvenait pas à préserver la pureté de son sang, était destinée à disparaître.

L'antiquité gréco-romaine était une source inépuisable d'exemples, de vertus et de modèles à imiter. Mais c'était aussi un cimetière de civilisations qui n'existaient plus, dont les vestiges, blanchis comme des os, servaient d'avertissement mélancolique à un présent parfois trop prêt à oublier qu'aucune civilisation n'est immortelle.

partie trois

Revivre l'Antiquité

Les races aryennes - souvent ridiculement petites numériquement - soumettent les peuples étrangers, puis, stimulées par les conditions de vie particulières du nouveau territoire (fertilité, conditions climatiques, etc.) et aidées par la multitude d'êtres de type inférieur se tenant à leur disposition comme aides , développer les capacités intellectuelles et organisationnelles qui sommeillent en eux. Souvent en quelques millénaires voire quelques siècles ils créent des cultures qui portent à l'origine toutes les caractéristiques intimes de leur nature, adaptées aux qualités particulières sus-indiquées du sol et des êtres soumis. A la fin, cependant, les vainqueurs ont transgressé le principe de la pureté du sang, auquel ils avaient d'abord adhéré ; ils commencent à se mêler aux habitants subjugués et mettent ainsi fin à leur propre existence ; car la chute de l'homme au paradis a toujours été suivie de son expulsion.

— Adolf Hitler, *Mein Kampf*

Ce passage de *Mein Kampf résume* parfaitement la biographie de ces peuples culturellement créatifs, les Indo-germaniques : nés dans leur ventre dans le grand nord, ils ont émigré à la recherche de terres et d'aventures, soumettant les populations indigènes pour construire de grandes civilisations. L'anisme autoritaire et l'esclavage ont rendu possible la création de tels monuments historiques et culturels. Ce qui suivit, hélas, fut un péché de sang. Succombant à la tentation de « transgresser le principe de la pureté du sang », ils ont jeté leur grandeur aryenne par un mélange racial destructeur.

L'histoire de l'Antiquité illustre à merveille ce destin tragique. Les grands peuples indo-germaniques de l'Antiquité, les Grecs et les Romains, se sont battus pour établir le règne de leur sang pur avant d'ouvrir les veines de leur race à l'infiltration de types inférieurs, affaiblissant fatalement leur essence raciale. Hitler, en particulier après 1942, a fait remarquer à plusieurs reprises

qu'il a souvent pensé aux causes de la disparition du monde antique, une agonie historique et civilisationnelle qui a intrigué tant les historiens que les biologistes qui, par la volonté de l'État, ont cherché à répondre au fatalisme spenglerien de la montée et de la chute cycliques ou du passé sive démission gobineauienne d'un métissage fatal.

Annexée et imitée, l'histoire de l'Antiquité gréco-romaine résonnait comme un écho insistant et funèbre dans le Reich millénaire, un glas racial et culturel qui, de plus en plus clairement vaincu, sonnait de plus en plus comme le tintement strident aussi d'un sonnette d'alarme.

Chapitre 7

L'histoire comme lutte raciale

Le choc des civilisations entre l'Orient et L'Occident dans l'Antiquité

"Tous les mêmes . . . », ajoute-t-il avec nostalgie, son visage s'illuminant, « la guerre peut bien se passer, vous savez ! Pensez aux anciens Grecs !

—Christopher Isherwood, *Au revoir à Berlin*

Nous sommes profondément convaincus que là-bas, à l'Est, l'Allemagne et ses alliés défendent aujourd'hui Homère et Auguste ainsi que Hohenstaufen, Beethoven et Goethe.

—Alfred Rosenberg, "Innere und äussere Freiheit des Deutschen" (Liberté intérieure et extérieure des Allemands)

l'histoire comme théâtre d'un conflit racial

Hitler soutenait dans *Mein Kampf* que la discipline de l'histoire et son enseignement devaient suivre une « ligne large et claire »1 au milieu du bruit et de la fureur des actions et des activités humaines. Pour Hitler, la leçon fondamentale de l'histoire qui prévalait sur toutes les autres était enracinée dans une loi inébranlable : l'histoire de l'humanité était l'histoire des conflits raciaux.

Cette idée reposait sur trois principes fondamentaux. La première, bien sûr, était l'existence même de races différentes, une croyance largement répandue dans le sillage du racisme scientifique du XIXe siècle2. La seconde était que ces races se battaient pour la domination territoriale et pour leur survie même. , une lutte éternelle et décisive qui entrait enfin dans une phase décisive. L'histoire du monde entier pourrait être réduite à l'histoire de ce conflit racial, le principe universel qui était le moteur de toutes les affaires humaines, comme Hitler l'avait écrit dans *Mein Kampf :* « Tous les événements de l'histoire du monde ne sont que l'expression de la l'instinct d'auto-préservation des races. »3 Dans un monde fini,

les races étaient enfermées dans une lutte impitoyable pour le contrôle d'une planète qui pouvait garantir leur survie mais ne pouvait pas toutes les contenir. Hitler a révélé ce côté darwinien de son racisme dans un discours de 1942 devant une classe d'officiers de la Wehrmacht prêts à être déployés sur les fronts est et ouest :

> Nous sommes tous des créatures d'une nature qui, telle que nous la comprenons, ne connaît qu'une seule et dure loi : une loi qui donne au plus fort le droit de vivre et enlève la vie au plus faible. Nous, l'humanité, ne pouvons pas nous émanciper de cette loi. Les planètes tournent en suivant une loi éternelle régissant les soleils, les lunes et les planètes ; sur l'infiniment grand et l'infiniment petit, un seul principe règne : le plus fort détermine le cours du plus faible. Sur terre même, nous voyons que tous les êtres vivants luttent les uns contre les autres. Un animal ne vit que dans la mesure où il en tue un autre. On pourrait dire que c'est un monde très cruel, terrible, puisque l'existence de l'un est liée à la destruction de l'autre. Nous pouvons nous abstraire dans notre esprit du monde, mais en réalité nous y vivons.4

Dans le monde réel, la nature a fourni des terres aux races et aux espèces de la même manière que les États ont fourni une arène aux gladiateurs. La surface de la terre était simplement le « champ où ils devaient prouver leur force »5.

Le troisième principe derrière cette idée était que l'arme la plus rusée disponible dans cette lutte était le métissage, le mélange des races via le couplage interracial. Comme Hitler l'a proclamé en songeant à la disparition des anciennes civilisations de l'Antiquité qui l'intriguaient tant :6

"Toutes les grandes cultures du passé ont péri uniquement parce que la race que j'avais créée à l'origine s'est éteinte à cause d'un empoisonnement du sang."7

L'histoire ancienne était particulièrement bien adaptée pour enseigner aux jeunes Allemands la question raciale. La réforme proposée par Hitler de l'enseignement de l'histoire donnerait une place de choix à l'histoire ancienne, en particulier celle de Rome, comme l'explique le führer dans *Mein Kampf :* « Surtout dans l'enseignement de l'histoire, nous ne devons pas nous détourner de l'étude de l'Antiquité. L'histoire romaine correctement conçue dans des grandes lignes extrêmement larges est et reste le meilleur mentor, non seulement pour aujourd'hui, mais probablement pour tous les temps. L'idéal hellénique de la culture doit aussi nous rester préservé dans sa beauté exemplaire. Nous ne devons pas permettre que la plus grande communauté raciale soit submergée par les différents peuples des individus. La lutte qui fait rage aujourd'hui est pour de très grands objectifs. Une culture combinant des millénaires et embrassant l'hellénisme et le germanisme se bat pour son existence . l'apprentissage du latin s'apparentait à « l'entraînement à la pensée vive et logique »9, qui produisait un intellect pur et clair semblable à celui des anciens. Avec l'histoire de Rome et de sa langue, Hitler privilégiait l'enseignement du latin

sciences humaines nées, comme Goebbels l'a noté dans ses journaux en 1940: «Il loue . . . éducation classique et humaniste. L'antiquité classique contient tout ce qu'un jeune Allemand devrait savoir. »10 Une partie de ce qu'il fallait savoir sur l'antiquité était les ravages causés par le Juif, le destructeur des États et des cultures aryennes : dans un aperçu de l'histoire du monde intitulé « Die germanische Revolution " (La révolution allemande), Hitler a noté qu'il commencerait son futur livre par une histoire d'Athènes et de Rome pour illustrer l'opposition entre "le Juif et l'Aryen" - la prévalence croissante du premier étant "la cause de la décadence" »11 qui a condamné les grandes civilisations antiques.

Après 1933, une vaste bibliothèque de livres a été écrite pour fournir un poids théorique à l'appui de cette transformation de l'enseignement et de l'écriture de l'histoire basée sur la notion cardinale de race et le thème du conflit racial. On peut citer les essais de l'historien Rudolf Benze12, parmi tant d'autres, ou les travaux du docteur Walter Gross, directeur de l'Office of Racial Policy du NSDAP, qui convoqua en 1936 une longue conférence sur « l'idée de race ». dans la nouvelle conception de l'histoire. Clé de l'histoire du monde14 », une phrase tirée plus ou moins mot pour mot de *Mein Kampf15.*

En ce qui concerne l'histoire ancienne, c'est Fritz Schachermeyr qui a exhorté avec le plus de force ses collègues à intégrer pleinement le nouveau raciste à creuser dans leurs recherches. Pour les aider, il compose une sorte d'essai introductif qui constitue une épistémologie de la nouvelle histoire. Publié en 1940 sous le titre *Lebensgesetzlichkeit in der Geschichte : Versuch einer Ein führung in das geschichtsbiologische Denken* (La loi naturelle dans l'histoire : une tentative d'introduction à la pensée biologique et historique)16, le magnum opus raciste de Sch achermeyr était un manifeste sur l'application des concepts biologiques et le discours racialiste à la recherche et à l'écriture historiques. Les lois de la nature devaient être pleinement comprises par l'historien, soutenait-il, si l'on voulait prétendre présenter un discours véritablement scientifique. Discipline fondamentalement conservatrice avec une propension étonnante à l'inertie, l'histoire a dû entrer dans l'ère scientifique moderne et reconnaître les facteurs raciaux pour « donner à la jeune Allemagne une science nouvelle, une science qui lui soit adaptée » . écrit et plein d'idées à moitié cuites, l'essai de Schachermeyr mélangeait une exposition analytique de concepts biologiques (race, métissage, dégénérescence) avec des exemples historiques tirés de différentes époques et régions géographiques.

L'un de ses collègues, Fritz Geyer, a rassemblé un aperçu de l'histoire ancienne du point de vue racial pour compléter et développer le travail de Hans Günther sur les Grecs et les Romains, recevant la bénédiction de nul autre que Günther lui-même. La thèse du livre de Geyer de 1936 *Rasse, Volk und Staat im Altertum* (Race, peuple et État dans l'Antiquité) est simple : l'auteur a cherché à recadrer l'histoire ancienne « d'une manière radicalement nouvelle » en montrant comment les civilisations anciennes, autrefois les bastions de La culture nordique, avait été menacée et abaissée par le métissage du sang jusqu'à ce que seul un afflux de "sang nordique frais" ait pu "sauver l'héritage de l'antiquité".18

L'enseignement de l'histoire dans les écoles a été synchronisé pour être en harmonie avec cette approche. La table des matières précitée de Walther Gehl de 1940 en dit long à cet égard19 . la décadence spirituelle causée par les effets délétères des Lumières », elle-même attribuable à « l'affaiblissement de la force raciale des Grecs par la guerre fratricide cidale dans le Péloponnèse » combiné à la « destruction de la race, de la société et de l'État par des actions effrénées ». la démocratie"; les efforts de Platon et des Trente Tyrans n'étaient qu'une « vaine lutte contre la décadence raciale ».

Ces phénomènes du Ve siècle av. J.-C. n'étaient que des précurseurs des catastrophes raciales du IVe siècle av. » qui a créé une « civilisation hellénistique urbaine » qui n'était rien de moins qu'une « culture du métissage racial ». Rome n'a pas non plus été épargnée; un chapitre entier s'attardait sur la « disparition du monde antique dans le chaos racial » et la fin du monde romain.

fête de l'europe *:* des champs catalauniens

à Stalingrad

Dans cette lutte millénaire entre l'Est et l'Ouest, le dernier refuge de la race indo-germanique était Festung Europa, ou "Forteresse Europe", un thème apparemment omniprésent dans le discours nazi après la défaite de Stalingrad et le retrait ultérieur des lignes allemandes.

Un pamphlet SS a tracé les lignes de continuité raciale, culturelle et morale dans cette bataille paneuropéenne, comparant les soldats de Marathon et les légionnaires de Rome aux chevaliers teutoniques dans le cadre de la même guerre contre l'Est : « Un énorme processus historique a commencé,

que nous comprenons comme la bataille de l'Ouest contre l'Est, une bataille qui continue à ce jour. Les soldats de Marathon et les conquérants de Carthage sont les mêmes que les guerriers de Poitiers et de Vienne, les mêmes que nos soldats de l'Est, combattants pour la défense des valeurs que nous appelons européennes . la guerre à l'Est inaugurerait enfin la construction d'une nouvelle Europe : « Idéologiquement, nous voyons notre combat pour la réorganisation de l'Europe comme un sceau clôturant deux mille ans d'histoire mondiale et comme le début d'une nouvelle ère.

Les continuités de la race, de l'ennemi et des valeurs en jeu ont fait de ces guerres, autrement séparées par des siècles, une même lutte, comme Hitler l'a lui-même expliqué dans un discours devant le Reichstag en décembre 1941, à une époque où la probabilité d'une victoire contre l'Union soviétique faisait de la création d'un Grand Reich allemand et d'une nouvelle Festung Europa à l'image de l'Empire romain une réalité presque tangible :

> Lors de la bataille sur le champ de Catalogne, 554 Romains et Teutons se sont réunis pour la première fois pour défendre cette civilisation dans une lutte d'une importance visible imprévue. Commençant par les Grecs, cette civilisation a d'abord jeté son charme sur les Romains et maintenant enfin sur les peuples germaniques.
>
> L'Europe grandit. Hellas et Rome se sont développés en Occident. Pendant de nombreux siècles, sa défense a été la tâche non seulement des Romains, mais aussi en particulier des peuples germaniques. Le terme *Europe* a connu une expansion spatiale. La mesure dans laquelle l'Occident, éclairé par la civilisation grecque et inspiré par le puissant héritage de l'Empire romain, a élargi son espace par la colonisation germanique. . . a toujours été la lutte de l'Europe en développement contre un monde environnant profondément étranger. . . . Ce n'était pas Rome que les Grecs *[sic!]* défendaient autrefois contre Carthage. Ce n'est pas l'Occident que les Romains et les Germains ont défendu contre les Huns. . . . Au lieu de cela, c'était l'Europe qu'ils défendaient tous. De la même manière aujourd'hui, l'Allemagne ne se bat pas pour elle-même, mais pour le continent qui appartient à tous. . . . Alors que Rome avait gagné un mérite éternel dans la création et la défense de ce continent, le peuple germanique a maintenant pris en charge la défense et la protection d'une famille de nations.

Hitler a salué la victoire de l'idéal nordique dans la bataille des Champs de Catalogne (451 ap. Les Champs Catalauniens (en 451 de l'ère commune) ne s'étaient pas terminés avec la victoire de Rome sur les Huns, l'essor culturel de l'Occident aurait été impossible à cette époque, et le monde civilisé serait entré dans un déclin, comme celui qui nous menace à cause des Soviétiques23. » Il revient sur le sujet à plusieurs reprises dans ses tables rondes :